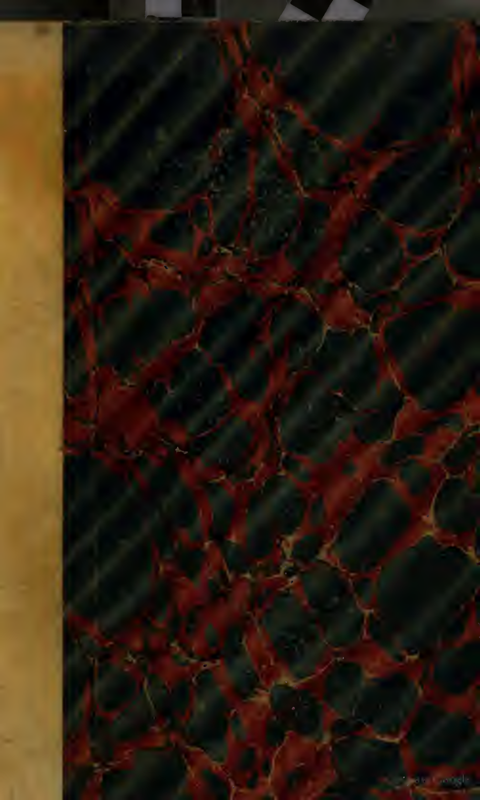






LA VIE

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST



Paris. Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, rue Mazarine, 30.

LA VIE

DE NOTRE-SEIGNEUR

JÉSUS-CHRIST

PAR

LOUIS VEUILLOT

Sic Deus dilexit mundum.





LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS — 38, RUE SAINT-SULPICE

BRUXELLES — PLACE SAINTE-GUDULE, 4

LYON (ANCIENNE MAISON), RUE MERCIÈRE, 49

1864

INTRODUCTION

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du « ciel et de la terre. Et en Jésus-Christ, son Fils unique, « Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est « né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a « été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu « aux enfers; le troisième jour est ressuscité des morts; « est monté aux cieux, et est assis à la droite de Dieu le « Père tout-puissant; d'où il viendra juger les vivants « et les morts.

« Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église catholi- « que, la communion des saints, la rémission des pé- « chés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. »

C'est la première histoire de Jésus qui ait été donnée au monde, la parole abrégée qui a vaincu l'erreur enracinée dans le cœur de l'homme. Rien n'a été dit, rien ne sera dit qui ne soit dans le *Credo*. Toute vérité en

découle, et aucune vérité n'est d'ailleurs; toute erreur y vient heurter et s'y brisera. Douze pêcheurs de Judée ont reçu ce flambeau, et l'homme est sorti de la nuit.

Depuis dix-neuf siècles, le symbole des Apôtres, affirmé par l'Église catholique, empêche que le monde retombe dans les ténèbres; depuis dix-neuf siècles, une voix infatigable nie cette clarté.

La négation est un des noms de la mort. Elle veut ôter du monde Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, dont la miséricorde a revêtu notre mortalité pour nous communiquer sa vie éternelle. Des sophistes sans nombre se sont efforcés de retirer au Christ, vrai Dieu et vrai Homme, tantôt l'humanité, tantôt la divinité. Ils ont nié le Dieu, ils ont nié l'Homme; ils ont nié que la personne même de Jésus ait existé. Jésus ne serait qu'un produit de l'imagination populaire! La pauvre raison humaine a fourni son contingent de sectaires même à cette folie, expression d'ailleurs la plus logique de la négation; car il est moins impossible de nier l'existence de l'homme, que de nier le Dieu en admettant l'homme.

Mais la logique de l'absurde a trop démasqué l'absurde; l'inconséquence a paru préférable, et tout l'effort se tourne aujourd'hui contre la Divinité. Ils disent que le Dieu fait homme est simplement un homme que l'ignorance a fait Dieu; un homme doué sans doute de génie et de vertu, bon, aimable, presque sincère; homme pourtant, et en qui l'on découvre la fragilité, la passion, le mensonge. Ils avancent une doctrine impudente, sui-

vant laquelle le mensonge est le droit des intelligences d'élite à l'égard du faible genre humain. Et Jésus, disent-ils, s'est servi du mensonge pour accréditer une morale très-pure ! Ils lui donnent beaucoup de ces éloges qui sont le dernier raffinement de l'outrage. Dans les perfections supectes qu'ils prêtent à l'homme, ils espèrent anéantir le Dieu.

Passus; il a souffert! Vivant encore dans son Église, il souffre encore. Ces injures ne sont qu'un trait de sa passion continuée.

Autour de ses bienfaits, la haine éclate; la négation se dresse en face de ses miracles, la trahison s'assied au banquet où il donne sa chair, la dérision l'insulte sur la croix. C'est dans l'Évangile que l'humanité peut voir combien elle appartient naturellement à la mort. D'instinct, elle repousse le salut, elle ne veut pas être sauvée.

Rien n'est plus obstiné que la malignité des sectaires, si ce n'est le penchant de l'homme à leur accorder crédit. Saint Paul doit lutter contre un ouvrier en cuivre nommé Alexandre, et le grand apôtre atteste le mal que lui faisait cet adversaire obscur. L'Évangile compte par millions ses martyrs, ses confesseurs, ses apologistes : c'est trop peu contre l'astuce qui entreprend de séduire la présomption humaine. Sur la parole d'un sophiste, l'ignorant écarte tranquillement le témoignage de dix-neuf siècles. Il s'accroche à une allégation qu'il ne peut vérifier, à une contradiction apparente, à deux mots traduits d'un livre qu'il entend nommer pour la pre-

mière fois. Tout lui est preuve contre Jésus-Christ. Il compte pour rien tant d'hommes de toutes les époques, de tous les pays, de toutes les sciences et de toutes les incrédulités qui se sont inclinés devant l'Évangile au mépris de leurs intérêts, de leur amour-propre, des tyrannies de leur cœur, au mépris même de la vie; il ne se dit point que ces hommes ont dû rechercher l'objection loin de la fuir, ont souhaité ardemment de la trouver insoluble, ne l'ont abandonnée qu'après en avoir constaté le néant. Non! ces hommes furent abusés ou voulurent abuser : quant à l'ouvrier en cuivre, il est honnête et savant!

Ce n'est pas qu'on en soit sûr! Même aux yeux de l'ignorant, cette science et cette probité de l'hérésie sont douteuses, plus douteuses que l'existence et la divinité de Jésus. Mais l'hérésie a pour elle les complicités du cœur. Là est le feu sombre qui jette ses fumées sur l'évidence. Que Dieu soit autre, ou qu'il ne soit pas! Voilà le vœu secret, l'arcane où l'incroyance scientifique est assurée de rencontrer la crédulité.

Cependant, il n'y a point de science contre Jésus-Christ. Il n'y en eut jamais. L'incroyance scientifique n'est qu'une ignorance travaillée, un masque de l'impiété ajusté pour tromper la conscience humaine et lui fournir des raisons quelconques de ne pas croire. Ah! lorsqu'une fois la conscience veut s'éloigner de Jésus-Christ, elle n'est pas difficile sur le chemin, ni sur le guide! Elle accepte tout chemin; elle croit au guide hypocrite

toutes les vertus qu'il veut s'attribuer; elle pardonne au guide cynique tous les vices qu'il laisse voir.

Chez ces savants adversaires du Christ, ce qui éclate le plus, c'est la volonté d'ignorer. Ils sont impies, ils ne sont pas véritablement incroyants. Que d'application à fermer les yeux! que de ruses basses pour épaissir la nuit! Et lorsqu'enfin l'évidence les contraint de hurler la négation, quel délire équivalent aux actes de foi les plus formels! Dans l'Évangile, on entend les démons crier : Jésus! Fils de Dieu, va-t'en, laisse-nous! Car le démon, le père du grand mensonge, c'est-à-dire de la fausse science, père aussi de la négation, est très-savant et très-croyant. Mais, déchiré d'un orgueil éternel, il hait, il blasphème et il nie.

Sur tous les terrains où elle a voulu s'engager, la négation a été battue. Sa dernière entreprise, annoncée avec tant de pompe, est scientifiquement ruinée; et tel est déjà le renom de ce fameux labeur, que la honte de l'avoir conçu est presque comparable au malheur de l'avoir produit. Le faible champion qui s'est levé seul pour le soutenir, y a deploré l'absence de cette absurdité supérieure qui se pique de briser absolument avec l'histoire comme avec le respect. Tout le monde a ri du chagrin de ce docte, répétant sans le savoir le beau cri de Tertullien à Marcion, falsificateur de l'Évangile : C'est encore le Christ! Cela donc est désormais méprisé, mis au rang des engins de Fréret, de Dupuis, de Volney, successivement proclamés invincibles, successivement broyés.

Mais il est vrai pourtant que cela réussit comme ont réussi les autres, comme réussiront, même plus misérables, tous les travaux de semblable nature que l'on saura lancer à propos. Cela réussit parce que le public n'est pas difficile, et parce que les réponses sont généralement aussi défectueuses en un sens que victorieuses d'une autre façon.

On répond admirablement à tout ce que disent les négateurs; mais on ne prend point assez garde que leur art suprême étant d'ignorer et de faire ignorer, il faudrait surtout répondre à ce qu'ils ne disent pas.

Le dernier qui s'est rendu célèbre a eu l'adresse de parler de notre Seigneur Jésus-Christ durant quatre ou cinq cents pages sans le montrer jamais, esquivant perpétuellement tout ce qui est de Dieu et de l'homme; et il a eu le succès d'attirer l'apologétique dans des discussions de vétilles où l'Homme-Dieu ne paraît pas davantage. Un lecteur assez résolu pour lire toutes ces excellentes réfutations, mais qui s'en tiendrait là, saurait bien que le négateur n'est nullement digne de foi; il ne saurait pas plus qu'auparavant ce que Jésus-Christ est venu faire dans le monde. Et dès lors ce n'est pas Jésus-Christ qui a cause gagnée, ni le lecteur laborieux de tant d'ouvrages; c'est ce malheureux qui s'est proposé de trahir Dieu et le prochain.

De là est née l'idée de ce livre. Les récentes attaques de l'incrédulité en ont été l'occasion, elles n'en sont pas directement l'objet.

Quant à l'authenticité de l'histoire évangélique, rien ne reste à prouver. Déjà Tertullien disait à Marcion : « La première vérité qu'il faut croire est qu'on ne doit rien croire légèrement. » M. l'abbé Freppel, Mgr l'évêque de Grenoble, M. Auguste Nicolas, ont surabondamment fait voir que cette règle est observée aujourd'hui parmi nous comme aux premiers siècles. Dans leurs admirables mandements, nos Évêques ont esquissé un genre de démonstration qui me semble désormais plus opportun.

La sagesse de Jésus-Christ n'a laissé à la merci des sophistes ni les sources de la raison ni les bases de la foi. Elle a prévu toutes les faiblesses du cœur et de l'esprit de l'homme, et leur a préparé un secours toujours victorieux. Il ne faut pas courir tant de pays, ramasser tant de langues mortes, tant d'histoire, tant de physique et de philosophie pour connaître avec certitude Celui qui a voulu la foi et l'amour des petits et des ignorants. Le pain de vie est facile à trouver comme le pain matériel, aux mêmes conditions. Tout fidèle, pourvu qu'il ait feuilleté quelques livres faciles et écouté quelques instructions, peut rendre compte de sa foi, bien mieux que tous les « savants » prétendus incrédules ne sont en état de rendre compte de leur incrédulité. Et il suffit pour cela de raconter l'Évangile.

L'Évangile contient les motifs déterminants de la foi en Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme; motifs qu'il a lui-même proposés. Avec l'Évangile on peut paralyser

le sophisme sans s'imposer des attouchements qui font frémir la main. Qu'importe que le sophiste ramasse des notes contre la sincérité des Évangélistes, si nous avons la preuve claire que Celui de qui les Évangélistes ont écrit est Dieu? A genoux devant la Présence réelle, on n'est pas tenté de se distraire de cette contemplation pour considérer de plus près la basse figure du blasphème; on ne tient nullement à lui arracher des aveux dénués de repentir.

Il y a différents degrés dans les régions de l'esprit; la discussion appartient aux degrés inférieurs. En discutant, on se place toujours homme contre homme; la raison de l'un semble toujours valoir la raison de l'autre. En exposant, on place Dieu contre l'homme.

Cette exposition de la lumière doit se faire de préférence, lorsque Dieu est absolument et *personnellement* en cause. Sur ces hauteurs-là, que la voix de l'homme se taise à propos, qu'elle ne discute pas toujours avec le néant, de peur que l'imbécile raison humaine ne vienne à croire que le néant pourrait répondre, et ne lui prête une voix qui blesse l'oreille de Dieu. Que la beauté de la Vérité apparaisse seule en face de la laideur absolue du Mensonge.

Je suppose un homme à peu prés complétement ignorant en matière religieuse, sans haine, mais non pas sans préjugés; peu fixé sur l'existence de Dieu, très-incertain de la divinité de Jésus-Christ, plutôt disposé à n'y pas croire, évitant néanmoins de prononcer sur ce sujet par

simple sentiment d'honnêteté, parce qu'il sait qu'il ne sait pas. Cet homme vient d'écouter les négateurs. Il doute de leur droiture; il les trouve pour le moins frivoles. Cependant existe-t-il un autre Dieu que le Dieu commode et insaisissable du déisme? Et celui qui s'est proclamé Fils de Dieu, ce Jésus, à qui la négation veut donner des couleurs si exclusivement humaines, est-il vraiment ce qu'il a dit être? Est-il Jésus-Christ? Est-il Dieu? De fortes impressions subsistent contre cette croyance; de longues études paraissent nécessaires pour en reconnaître la fausseté ou la vérité. Or, la fausseté, ce serait triste! L'âme hésite à s'appauvrir de Dieu. La vérité, ce serait grave! Elle apporte, elle impose d'étranges engagements... La pente commune est à rester dans l'incertitude, en attendant que l'incertitude devienne l'indifférence, et l'indifférence l'oubli.

Eh bien! cet homme, cet incertain qui se résout à devenir indifférent, cet indifférent qui ne refuse pas Dieu, qui ne veut pas lui faire la guerre, qui se décide simplement à l'oublier, ignorant que Dieu ne l'oubliera point; cet homme, en un mot, qui n'a jamais réfléchi sur Dieu et qui souhaite de n'y penser jamais, c'est l'homme que l'auteur de ce livre a lui-même été; et c'est l'homme aussi pour qui ce livre est écrit. Ce que je n'aurais pas entendu sans profit pour mon intelligence et pour mon âme, il y a vingt-cinq ans, c'est ce que j'ai essayé d'exposer.

Je parle premièrement de l'homme considéré comme

preuve de l'existence de Dieu, du but pour lequel l'homme a été créé, de la chute, de la nécessité d'un médiateur. Quelques arguments élémentaires m'ont paru suffire pour le public de bonne foi à qui j'appartiens et à qui je m'adresse. Je fais ensuite une description du monde païen, et je présente le résultat de ses découvertes sur la connaissance de Dieu et sur la connaissance de l'homme. De là je passe aux prophètes qui annoncèrent le Christ. Les Prophètes comme les Apôtres sont inséparables de Jésus. C'est une tromperie de prétendre raconter son histoire et de ne rien dire de ces hérauts divins qui marchent devant lui dès le fond le plus lointain des âges, proclamant sa mission, racontant d'avance ses œuvres et sa vie.

J'entre enfin dans le récit de la vie mortelle du Verbe incarné, suivant pas à pas l'Évangile, ne l'abrégeant que le moins que je peux. Je ne fais ni à Dieu ni au lecteur l'injure de vouloir rien prouver; car cette preuve de la divinité de Jésus-Christ, donnée par Jésus-Christ lui-même, déconcerte toute objection. Ceux-là se l'avouent qui ont l'inconcevable frénésie d'écrire l'histoire de Jésus pour démontrer que Jésus n'est pas Dieu. Ils prétendent suivre l'Évangile, mais ils le falsifient.

Il est certain que l'Évangile nous présente un spectacle inexprimable. Éperdue de ce que Dieu a fait pour elle, et du peu qu'il lui demande en retour, l'âme, toute terrassée par l'évidence, se demande comment elle peut croire ce qu'elle ne comprendra jamais. Nous percevons bien de

loin quelque chose. Créés de Dieu et à son image, nous entrons dans la voie de l'inaccessible, nous pressentons des sommets que nous n'atteindrons pas. Mais ce mystère de l'amour divin, cet abaissement de Dieu vers nos fanges, ces douceurs de sa parole, ces patiences de sa bonté, ces amertumes de son agonie, ces crachats, ces fouets, cette croix, ce sépulcre, et tout cela pour nous, et nous sommes ce que nous savons! Qui nous expliquera l'excès de l'amour de Dieu? Que portons-nous en nous-mêmes qui nous aide à le comprendre? Il le faut croire par l'unique raison que cet abîme que rien n'explique, seul explique tout.

Refusons de croire que Dieu ait à ce point aimé le monde, nous n'avons plus le mot de rien, ni de Dieu, ni de l'homme, ni du monde. Or l'Évangile est plein de réalités palpables. Il est manifestement l'œuvre de témoins à qui il a été ordonné de déposer comme ils ont vu : « Dites *ceci est*, *ceci n'est pas*. Tout ce que l'on ajoute vient du mauvais. » L'Évangile est la vérité du Dieu de vérité. C'est ce Dieu même qu'il nous met dans les mains, qu'il livre à nos sens comme à notre raison, et il n'y a chose au monde qui n'en rende hautement témoignage.

J'ai donc suivi l'Évangile et je ne l'ai pas quitté. J'aurais pu fournir beaucoup d'arguments qui en attestent la vérité matérielle; mon plan m'a permis de les dédaigner. Je connais l'utilité actuelle de tous ces petits témoins que l'on fait venir du dehors, mais j'avoue qu'ils me sont importuns. On faisait autrefois des *Élévations*

sur les Évangiles; avec ces procédés on y fait des ravalements. J'ai cru n'avoir nul besoin de cette nouveauté.

Outre que l'Évangile est par lui-même toujours jeune, il est, hélas! très-nouveau par la faute du temps où nous vivons. Chez les incrédules, l'ignorance de l'Évangile est ordinairement complète et totale; chez beaucoup de chrétiens, trop souvent, elle n'est guère moindre. On sait l'Évangile par cœur, et on ne le connaît pas. On ne l'a pas lu avec suite, avec ordre, tel qu'il a été *vécu;* on ne l'a ni entendu expliquer, ni médité comme il faut. Quiconque ne voit dans l'Évangile que la lettre, n'y voit pas même la lettre; et quiconque y cherche seulement la morale, n'y trouve pas la morale qu'il contient. Cet Évangile de la lettre et de la stricte morale n'est que l'écorce dévastée du véritable Évangile catholique; il est dépouillé de la beauté que Dieu voulut y mettre pour attirer nos cœurs et les attacher à Jésus-Christ par les chaînes de l'amour.

Ç'a été un dessein de Dieu que l'Évangile fût écrit, comme nous l'avons, par quatre auteurs, en quatre parties qu'il faut en quelque sorte démonter pour les ajuster les unes aux autres. Ainsi l'authenticité du livre divin est à l'abri du doute, et en même temps il ne peut jamais devenir une chose vulgaire. Si ce désordre provoque l'esprit de contradiction, d'un autre côté il aiguillonne l'esprit de foi à une étude constante. L'océan de la littérature sacrée est là pour démontrer que rien de plus pressant ne pouvait animer et féconder l'intelli-

gence humaine. En dehors de l'interprétation proprement dite, le seul travail d'établir la suite chronologique dont les évangélistes n'ont pas pris souci, a produit d'admirables lumières. L'histoire évangélique existe d'avance dans la volonté de Jésus-Christ comme dans les prophéties qu'elle vient accomplir. Les premiers pas du Sauveur s'engagent sur la route du Calvaire, il y marche, sachant où il va, tenant impuissants ses ennemis et la mort aussi longtemps qu'il le veut; il arrive à l'heure éternellement fixée, et tout est consommé quand tout doit l'être.

Ce miracle général est l'attestation de tous les autres; comme tous les autres, il atteste également la puissance de Dieu et son amour pour les hommes.

L'incrédulité conteste les miracles, parce qu'elle veut rejeter l'amour. Elle les conteste de deux manières, tantôt par une négation brutale, tantôt par des explications injurieuses. Elle déclare que le miracle n'est recevable ni en histoire ni en philosophie. Pressés de la parole du Sauveur, invoquant lui-même ses miracles, quelques « Savants » accordent que Jésus a pu croire qu'il faisait ces choses impossibles à l'homme. Mais, disent-ils, il ne les a pas faites et ne les a pu faire, n'étant pas Dieu. Ainsi, parce que Jésus-Christ, selon ces savants, n'est pas Dieu, il n'a pas fait de miracles; et parce que, selon ces savants, Jésus-Christ n'a pas fait de miracles, il n'est pas Dieu.

La raison croit les miracles rapportés dans les Évan-

giles, et les croit sans se contraindre, parce que l'Homme-Dieu les pouvait faire, parce qu'il les devait faire, parce qu'il atteste les avoir faits. Un Évangile sans miracles, ce serait là l'Évangile incroyable. Il faut que l'Incarnation teigne d'un reflet divin tous les actes du Sauveur qui n'ont que la marque ostensible de son humanité; autrement, quand je vois un Dieu soumis à la faim, à la soif, à la fatigue, à la tristesse, se dérobant par la fuite, se donnant pendant trois ans la peine d'instruire des disciples à tête dure, souffrant les coups, les insolences, le dernier supplice; c'est alors que mon étonnement pourrait s'égarer jusqu'au doute. En toutes ces circonstances, Dieu paraît hors de la nature divine. Il y rentre lorsqu'il commande aux éléments, ressuscite les morts, institue l'incompréhensible Eucharistie. L'homme qui doit conduire les autres hommes se manifeste par l'extraordinaire; le surnaturel manifeste Dieu. Comprendrait-on que Dieu fût descendu sur la terre et n'eût point fait de miracles? J'ose dire qu'il nous les devait. Il était de sa justice de les prodiguer pour aider notre faiblesse à supporter ses abaissements et à recevoir sa parole par qui seuls nous pouvions être sauvés. Il venait dans l'infirmité afin de guérir des infirmes: double condition qui lui imposait les miracles. A des sourds il fallait ces signes, à des aveugles il fallait ces attouchements, à des paralytiques il fallait ces secousses. S'il ne s'était pas montré le maître de la nature, ceux à qui le surnaturel paraît de trop dans son histoire demanderaient ce qu'il

a fait qui dépasse le pouvoir de l'homme. Bergier disait aux philosophes de son temps : Examinez-vous bien, et voyez si vos prédécesseurs ont pu être vaincus sans miracle !

L'objection contre les miracles, « parce qu'ils ne sont pas croyables, » est ridicule. Qu'est-ce que ce serait qu'un miracle croyable ? Ils ont été faits incroyables précisément pour que la foi les dût croire et que la raison n'y pût rien contester. L'homme qui prétendrait croire en Dieu sans le secours des miracles, se prétendrait par là lui-même un Dieu, et serait premièrement un fou, tout comme celui qui nie l'existence de Dieu. Le bon sens humain finira toujours par se moquer des philosophes et des historiens qui écartent les actes divins de l'histoire et de la philosophie, sous prétexte que Dieu ne *peut pas* intervenir en Dieu dans les choses de ce monde, et que l'homme n'en a pas besoin. Jésus-Christ nous a fait plus d'honneur. Il ne nous a pas demandé de nous rendre à l'homme, mais à Dieu ; il s'est montré pour que notre fierté pût noblement s'abattre. Par le miracle, il a invalidé pour toujours les règles de toute philosophie qui voudrait exclure la divinité, et il a très-miséricordieusement traité les savants eux-mêmes, en les avertissant qu'il est plus savant qu'eux. Quand leur orgueil refuse ce bienfait, ils ont tort. Néanmoins sa clémence leur propose d'autres arguments.

Jésus disait aux Juifs : Si vous ne croyez pas ma pa-

role, croyez au moins mes miracles! Nous disons aujourd'hui aux incrédules : Si vous ne croyez pas les miracles, croyez au moins la parole! Cette parole est un miracle aussi, et le plus grand de tous; un miracle auquel vous ne pouvez contredire.

La parole a créé le miracle pour s'y poser; et sur cette hauteur, qu'elle a faite accessible, elle demeure vivante et créatrice. C'est le miracle des miracles; c'est Dieu lui-même. Nous l'entendrons; nos oreilles, obstruées des poussières de la terre, ne pourront méconnaître cette voix dont l'accent a vaincu le cœur de l'homme, dont la sagesse a révélé l'homme à lui-même, dont la fécondité a créé un monde nouveau.

Or, cette parole absolument divine, divine par son caractère propre, divine par ses effets toujours subsistants, de qui serait-elle, si elle n'était pas de Jésus-Christ? Qui serait l'inventeur de la sagesse de Jésus-Christ? A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu; elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis; elle soutient la loi naturelle, investie et battue en brèche par un philosophisme insensé; elle soutient la raison humaine, sujette aux vertiges et aux délires; et non-seulement elle conserve et elle répare, mais elle enfante : elle enfante des prêtres et des saints, elle enfante la foi; des plus stériles cœurs elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Qui aurait inventé cette parole?

Quatre individus, parfaitement connus pour des gens simples et sans fraude, affirment qu'un jour, en plein soleil, sous leurs yeux, un homme a ressuscité un mort. Malgré la concordance de leurs témoiguages et le crédit qu'exige leur bonne foi, je peux encore ne pas les croire. Probité à part, il n'y a là rien qui dépasse la force de leur imagination. Je penserai qu'ils veulent me tromper, ou qu'ils n'ont pas bien vu ; et enfin, s'ils insistent, s'ils sacrifient leurs intérêts, si je les vois disposés à donner leur vie pour attester cette résurrection, je peux me réfugier à soutenir que le prétendu mort était très-vivant. Mais si les mêmes individus me rapportent ensuite quelque discours qu'aurait prononcé devant eux un de ces hommes qui ne parlent pas comme tout le monde ; si je remarque dans les quatre versions le même fond d'idées supérieures, la même couleur de style tout à fait au-dessus du vulgaire, si j'y retrouve enfin tout le grand orateur et tout le grand esprit que je connais, alors je croirai que ces hommes ont entendu. Ils pouvaient imaginer une résurrection ; le discours, ils n'ont pu l'inventer. Et notons une circonstance particulière : la parole de Jésus-Christ atteste qu'elle régnera sur le monde et qu'elle en changera la face. Or, quand les témoins rapportaient cette prophétie comme tout le reste, l'orateur était mort cloué sur un gibet, et il n'y avait d'accompli pour ses disciples que la partie de cette même parole où il leur avait annoncé qu'ils seraient la haine et la risée du monde, à cause de son nom !

Autre merveille : la parole nous ramène aux miracles.

Ces miracles donnés pour appuyer la parole, voici qu'ils se transforment, se transfigurent, et à leur tour deviennent parole ! Sous leur écorce odieuse à la *science*, la séve divine était enfermée; au souffle de l'Esprit-Saint, elle éclot en fleurs d'une beauté céleste; de ces fleurs, comme de la parole elle-même, s'épanche l'abondance des baumes vivifiants. Les impossibilités physiques sont devenues la plus claire prédication des vérités morales les plus salutaires. L'humanité a besoin de cet enseignement, elle vit ou meurt suivant qu'elle l'entend ou le méprise. Les miracles sont des paraboles en action pleines d'une quantité de sens admirables. La plupart tout à la fois expliquent les prophéties, en constatent l'accomplissement et sont la prophétie de l'ordre futur. Ils ont guéri les corps, ils guériront éternellement les âmes; ils ont montré la toute-puissance et la bonté du Fils de l'homme, ils montreront à jamais la science et la sagesse infinies du Fils de Dieu.

Qu'un médecin de génie multiplie les cures merveilleuses et guérisse les cas désespérés; qu'un thaumaturge en fasse autant et ressuscite des morts : cela n'influe en rien sur les choses générales de ce monde. Il n'y a là que des malades guéris par un savant homme ou par un homme saint. Le péché n'interrompt guère ses œuvres, l'infirmité ne cesse pas de se montrer, la tombe ne cesse pas de s'ouvrir dans le petit espace où se meuvent ceux qui ressuscitent les morts; et bientôt ces hommes prodi-

gieux disparaissent, ne laissant qu'un souvenir promptement oublié. Pour le savant, l'oubli est soudain; pour le thaumaturge, à moins qu'il ne plaise à Dieu de glorifier son sépulcre par la permanence des miracles, l'oubli est prochain. De toute manière, ces choses étranges, merveilles de la science et merveilles plus grandes de la sainteté, restent purement des faits ou absolument isolés ou promptement inféconds. Mais les miracles de Jésus-Christ tiennent à tout, contiennent tout; l'histoire y aboutit et en découle; ils sont vivants d'une vie universelle et éternelle, ils sont lumineux, ils créent la perpétuité des miracles.

Cette étude du sens mystique, qui met le miracle en harmonie avec toute l'histoire du Christianisme et toute l'humanité, est depuis longtemps négligée parmi nous. Elle a beaucoup occupé les Pères, et ils y ont trouvé d'admirables inspirations. Le peu que j'ai pu leur emprunter suffira pour faire voir qu'il y a là autant de bons arguments que de beaux enseignements. Joseph de Maistre dit que le corps humain apparaît plus merveilleux encore sur la table de dissection que dans les plus belles attitudes de la vie : ainsi l'anatomie du miracle le montre tout à la fois plus réel et plus étonnant; la main et la sagesse de Dieu s'y révèlent davantage.

En poussant la relation de la vie de Notre-Seigneur jusqu'à la fin du siècle, j'ai pu esquisser le dernier et le plus grand des miracles, celui pour lequel tous les autres ont été faits, l'établissement de l'Église, preuve univer-

selle et permanente de la divinité de Jésus et de son amour pour les hommes.

Là je me suis arrêté. J'avais un autre chapitre, ou, pour mieux dire, un autre livre à écrire. C'était de montrer Notre-Seigneur actuellement vivant, actuellement Dieu, actuellement visible, tel qu'il a été parmi les hommes. Mais il suffit d'ouvrir les yeux. L'Église est la vie continuée de Jésus-Christ. Par l'Église, le Dieu-Homme demeure en ce monde avec ce même caractère d'infirmité humaine et de puissance divine qui exprime l'union des deux natures; il y fait les mêmes œuvres d'homme, les mêmes œuvres de Dieu; homme souffrant, Dieu vainqueur. Il est à Bethléem et à Samarie; au Cénacle et dans la foule, au Thabor et sur le Calvaire. Il est écouté et nié, glorifié et injurié, suivi et trahi. Tous ses amis l'entourent, tous ses adversaires et tous ses ennemis sont là.

Il est là aussi, celui que l'Écriture appelle le Menteur. Il a été dit aux autres : « Vous êtes de lui. » Et les autres disent qu'ils ne le connaissent pas et qu'il n'existe pas. Il existe et ils le connaissent, et ils font ses œuvres. L'existence et l'influence de Satan rendent seules compte d'un phénomène étrange, le plus capable de dérouter l'intelligence créée. Depuis dix-neuf siècles, Jésus prodigue ses miséricordes, et il est toujours insulté, déclaré digne de mort, haï enfin, haï personnellement! On ne peut nier cet effrayant prodige. D'où vient-il? La « science » ne le veut pas dire. L'Évangile répond, et

Satan confirme la réponse par ses perpétuelles entreprises pour obscurcir la divinité de Jésus-Christ Sauveur. Elles sont plus nombreuses que variées ! A propos de Porphyre, saint Augustin applique cette parole de l'Écriture : « Les impies vont en tournant, » parce qu'ils tournoient dans un labyrinthe d'erreur, repassant toujours sur leurs pas. Porphyre, apostat, prétendait honorer beaucoup Jésus-Christ. Il fit un livre intitulé la *Philosophie par les oracles*, dans le dernier goût de la « science moderne » de ce temps-là, où il cite des oracles qui appellent Jésus-Christ un homme pieux et digne de l'immortalité, et les chrétiens, au contraire, des hommes impurs et séduits. Ce sont précisément les oracles que l'on rend aujourd'hui dans les compagnies savantes. Il est curieux de voir nos incrédules, ou copier les vieilles folies de Porphyre, ou recevoir exactement la même inspiration de l'esprit qui « va en tournant. » Et le tout pour se montrer tels qu'ils sont dépeints dans les saintes Écritures et pousser contre Dieu le même cri : — Nous ne voulons point connaître tes voies; nous ne voulons point de la science de tes commandements ; *Scientiam viarum tuarum nolumus !*

Or, la science des voies de Dieu, c'est la connaissance de Jésus-Christ, et cette connaissance est plus nécessaire aujourd'hui que jamais.

J'ai écrit ce livre pour indiquer aux âmes en quel lieu, dans les temps malheureux qui s'annoncent, elles trouveront tout ce qui restera de force, de consolation et

d'honneur dans le monde. Car je crois profondément que cette conjuration que nous voyons s'élever contre Jésus-Christ est une grande conjuration contre l'espèce humaine, une conjuration pour l'enchaîner et pour l'avilir. Et quiconque ne connaîtra pas et n'aimera pas Jésus-Christ succombera, sera enchaîné, sera avili.

Mais que la société échappe au péril ou qu'elle y périsse, les chrétiens doivent aujourd'hui comprendre l'obligation qui leur est faite de s'instruire davantage. Nous savons trop peu combien Dieu est Dieu, c'est-à-dire combien il est bon, grand et beau. Dans le Christianisme, la sublimité et la solidité incomparables de la morale étonnent moins, ravissent moins que la solidité et la sublimité du dogme qui rend non-seulement possible mais facile l'accès de cette morale si élevée. Là est le vivifiant, l'infini, l'incommunicable. Au rayonnement du mystère de Jésus, nous voyons Dieu. La splendeur de cette clarté surpasse toute expression, et partout et sans cesse elle nous donne Dieu. Nous sommes coupables envers Dieu et envers nous-mêmes de la négligence qui nous tient en réalité si loin des merveilles dont il a pris soin de nous entourer. Cette négligence est une part personnelle et considérable que nous prenons aux crimes de la négation. Nous trouvant plus instruits, instruits comme nous devrions l'être, la négation sentirait le besoin d'étudier elle-même davantage; et la demi-science, qui éloigne, reconnaissant son insuffisance, pourrait devenir la science vraie, qui convertit.

J'aurai atteint mon but près des lecteurs qui se décideront à pousser plus avant l'étude de la religion et qui, tout au moins, voudront relire et méditer l'Évangile. J'espère en rencontrer plusieurs. Les *Actes des Apôtres* nous ont conservé la touchante histoire de cet homme de bonne volonté qui s'en allait seul par un chemin désert, lisant un chapitre d'Isaïe qu'il n'entendait pas. Jésus lui envoya un interprète, et pendant que l'interprète parlait encore, comme ils passaient près d'une fontaine, l'homme de bonne volonté dit : « Voilà de l'eau : y a-t-il quelque chose qui empêche que je sois baptisé? » Les hommes de bonne volonté sont nombreux sur les chemins de ce monde, et Jésus prend soin de leur envoyer le mot qui suffit. Si ce seul mot se trouve dans mon livre, j'aurai rendu ce qui m'a été donné.

Je n'ai point voulu charger de notes ces pages que la bonne foi adresse à la bonne foi. Je cite avec exactitude, sans marquer les textes des Pères ou des autres interprètes dont je me suis amplement servi, mais que j'ai souvent réunis deux et trois en une seule phrase pour plus de rapidité. Qu'on ne m'accuse pas de vouloir déguiser des larcins. J'aurais craint, sur un pareil sujet, de parler de moi-même et de produire mes idées, quand j'avais celles de tant de saints et de grands hommes. J'ai pris l'idée et souvent l'expression, et je doute que dans tout ce volume il y ait une seule page que je puisse dire bien à moi.

Quant à certain mauvais livre qui signale tristement l'époque où nous sommes, j'y ai dû faire allusion deux

ou trois fois; mon désir eût été de n'y pas toucher du tout. Les sentiments qui m'animaient après la première lecture de cet ouvrage se sont bien modifiés à mesure que j'ai pu mieux saisir la malheureuse industrie de l'auteur. Trouvant chez lui le parti pris d'ignorer, je demeure convaincu qu'il est encore loin d'avoir perdu la foi. Il n'oserait pas regarder en face un crucifix; il craindrait de voir le sang couler! Dans sa conscience, il s'est dit qu'il trahissait. Saura-t-il étouffer cette suprême inquiétude que confessent ses regards obstinément détournés du jour? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je le trouve à plaindre; et ce que je voulais d'abord déchirer, je l'ai simplement écarté. Nous blâmons cet homme et nous détestons son crime; mais tout chrétien serait heureux de pouvoir lui dire ce qu'Ananie dit à Saul : « Mon frère Saul, le Seigneur Jésus *qui vous a apparu dans le chemin par où vous veniez* m'a envoyé vers vous, afin que vous recouvriez la vue! » Personnellement, je lui devrais presque de la reconnaissance. Il m'a, pour ainsi dire, enchaîné dans l'Évangile. Contempler Jésus-Christ est la joie de l'intelligence et du cœur. Pendant que j'écrivais, Dieu a trouvé bon que j'eusse à faire quelques-unes des rudes expériences de la vie. Un grand tombeau s'est ouvert, le chemin est devenu plus sombre devant moi. Néanmoins, jamais meilleure joie n'a rempli mon âme. J'ai relu de beaux livres trop négligés, amis précieux que Dieu m'a fait trouver lorsque je perdais une part de ces choses humaines qui doivent périr. J'ai goûté le mi-

racle de la consolation, le miracle de la foi, le miracle de la victoire. Sur le seuil des églises, j'ai connu que j'entrais vraiment dans Bethléem, la *maison du pain.* J'ai senti que le *Credo* sur les lèvres des vaincus, des enfants et des femmes, est le glaive qui tuera Satan. J'ai travaillé avec allégresse, et sachant la faiblesse de mon travail, je le présente avec sécurité. Je ne le regretterai jamais, je n'y regretterai rien : il se retrouvera dans le bon plateau de la balance des œuvres humaines; il sera une partie de ma force quand je mourrai, la consolation de mes enfants, l'espérance des cœurs amis qui prieront pour moi. O Christ vivant! ceux qui te nient te verront! Puissent-ils te voir avant le jour de ta justice! Puissent-ils, en ce temps de ta clémence, vouloir ton pardon qui leur est toujours offert! Puissent-ils eux-mêmes être pris dans les doux filets de la miséricorde, ceux-là qui complotent pour écarter les autres des voies de la lumière et du pardon! C'est le souhait profond de mon âme épouvantée de leur péril. Je ne suis pas leur juge, et il n'est plus nécessaire que personne les accuse. Au tribunal suprême, quel accusateur ces coupables trouveront-ils plus accablant et plus implacable qu'eux-mêmes!

1864, jour de l'Ascension.

LA VIE

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I

Dieu et l'Homme

Il y a deux personnages dans l'Évangile, Dieu et l'homme, et la place de l'homme n'y est pas moindre que celle de Dieu. C'est pour l'homme que Dieu descend du ciel, c'est pour lui que l'Esprit incréé revêt le poids de la chair, que l'Infini se circonscrit dans cette prison, que le Tout-Puissant en accepte l'infirmité; pour lui que la pureté même assume l'ignominie du péché; pour lui que l'Immortel vient goûter la mort, et la mort de la croix! L'homme est l'objet de cet inconcevable amour. Tout à l'heure nous porterons nos regards sur Dieu; mais qu'est-ce que l'homme?

Selon la *science* la plus récente, l'homme est un animal qui a inventé Dieu : « Aussitôt que l'homme se *distingua de l'animal*, il fut religieux. » Ce trait scientifique est la pensée-mère d'un livre nouvellement composé pour rui-

ner la foi en Jésus-Christ Dieu, moyen assuré de ruiner la religion et la raison, et de faire de l'homme ce que l'on prétend qu'il a été.

La science se trompe. L'homme se distingua toujours de l'animal, et n'eut pas la peine de devenir religieux. Il le fut dès l'origine, ayant connu avant toute chose le Dieu qui l'avait créé. Ce serait donc parler plus exactement de dire qu'aussitôt que l'homme cesse d'être religieux, alors il ne se distingue plus parfaitement de l'animal. C'est le caractère de l'homme devenu animal, de ne pas discerner les choses de Dieu.

Mais cette haute qualité d'être religieux par nature ne nous fait pas suffisamment connaître l'homme. Pourquoi l'homme est-il religieux? Comment doit-il l'être? Que sait-il naturellement de Dieu? Bien plus, que sait-il de lui-même? Tout ce qu'il en apprend, à force de se considérer en lui et dans les autres, n'est guère que ténèbres, sujet de doute, de honte et de désespoir. Est-il seulement un atome dans les abîmes de l'étendue? A-t-il seulement la pleine conscience de son être? Et pourtant il se sent grand, et ce sentiment est juste : mais d'où prend-il le sentiment de sa grandeur?

L'individu sait quel jour il est entré dans la vie. Connaît-il celui où il a véritablement commencé à vivre? Pas plus que celui où il mourra; et il meurt sans savoir à quel moment il a vécu. Entre ces deux dates de la naissance et de la mort, dans ce court espace de temps, il est

né plusieurs fois, il a vécu plusieurs vies fort diverses; il se demande s'il a jamais été.

Il marche, il parle, il pense, et il a une action dans le monde. Cependant il est mort, et plusieurs fois, et de plusieurs morts, et il le sent très-bien; et il sent aussi qu'il ne mourra pas.

L'homme est fini; il ne peut jeter un regard sur lui-même sans le comprendre; tellement fini, tellement borné, qu'il ne sait plus s'il est. Sa pensée, cet instrument souple et prompt qui le sert encore quand tous ses organes refusent de le servir, lui manque ici, s'épouvante, se dissipe, doute d'elle-même, et le fait douter de lui. Elle n'est plus qu'un néant dans le néant. Et c'est cette évidence du néant de l'homme qui est le dernier refuge où la pensée constate bien sa propre existence. Elle est, parce qu'elle n'a pu s'inventer, parce qu'elle a peine à se connaître.

Cependant ce fini si chétif est l'œuvre de l'Infini, et dans l'œuvre il y a quelque chose de l'ouvrier, quelque chose de l'Infini. Voilà plus qu'un monde! L'homme, borné de toutes parts, est cependant partout. La pesanteur et l'infirmité de son corps n'arrête point sa pensée. Il est avec elle partout où elle va; elle va partout. Les espaces lui sont ouverts, les temps lui sont donnés, et il franchit encore la limite des espaces et des temps. Cet être qui a peine à se saisir dans le présent, qui se palpe et qui se demande s'il existe, cet être placé entre deux minutes dont l'une n'est plus et dont l'autre n'est pas, il

vivait néanmoins avant sa naissance par ses ancêtres; il vivra davantage après sa mort par ses descendants et surtout par ses œuvres, filles innombrables, nées d'un instant pour ne plus périr. Avant lui, tout a été fait pour lui, tout a contribué à former le milieu dans lequel il doit vivre; il est pour quelque chose dans tout ce qui viendra après lui. Captif, j'ai des ailes toujours libres, et l'œil de l'aigle ne sonde pas les airs si haut que je peux voler; aveugle, je vois du côté du jour par delà le soleil, du côté de la nuit par delà les ombres; mon regard va plus loin que tous les horizons. Poussière sans nom hier et sans souvenir demain, imperceptible sur cette terre perdue dans la poussière des astres, je n'ai à moi qu'un éclair dans la course du temps qui n'est pas même un éclair dans la durée de l'éternité : néanmoins, vivant dans le premier homme, je suis de fait aussi ancien que le temps, et je serai encore lorsque le temps ne sera plus. Quand Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image, » ce jour-là je suis né. Est-ce ma vraie naissance? Pas encore! Dieu a dit cette parole et l'a accomplie au moment marqué en ses desseins; mais ses desseins sont en lui de toute éternité.

Créé dans le temps mais conçu dans l'éternité, je suis créé pour l'éternité. Je ne mourrai pas, et je le sais, parce que je suis l'œuvre de Dieu, et que les œuvres de Dieu ne sont pas faites pour périr. Les formes, les apparences, la matière, ne sont rien. Cela est à la création ce que mon vêtement est à mon corps, et ce corps n'est pas moi. Il

est aussi le vêtement qui s'use et qui change. J'ai changé plusieurs fois de vêtement, plusieurs fois de corps. Où est mon corps d'enfant? où est la fleur et la force de ma jeunesse? Cela est mort, aussi mort que les parfums et les sons qui ont traversé les airs. En reste-t-il ce qui reste de l'herbe des toits! La vraie création, la création éternelle est ce qui est *à l'image de Dieu.* C'est là ce qui a reçu sa perfection dès l'origine et qui ne périra pas.

Ainsi Dieu par sa puissance a mis dans la mort même l'éternité, dans le muable l'immutabilité, dans le fini une image de l'Infini.

Voilà l'homme, non tout entier ni même dans la mesure où il lui est donné de se connaître, puisque je ne parle pas des richesses et des flammes de son cœur. Et cet être n'aurait été, pendant une durée indéterminée, qu'un animal semblable à ceux qui furent créés pour le servir et qui ne pensent point? Et il serait resté dans cette foule sans vie, jusqu'à ce qu'il eût su se « distinguer » en devenant religieux, c'est-à-dire, en inventant la pensée et en créant Dieu!

C'est une vieille supercherie de la « science » de ravaler l'homme à ce point; de le mettre au départ sur la ligne de l'animal et même plus bas. Elle enfle ensuite son orgueil par la considération de ce qu'il sait faire lui-même pour se tirer de l'infirmité, et de là elle lui persuade qu'il n'est redevable qu'à lui seul de toutes ses grandeurs. — « Vois où déjà tu as su monter, lui dit-elle; ne t'arrête point; dégage-toi de plus en plus des

liens de ton enfance, et monte encore : tu seras un Dieu, tu seras le seul Dieu ! » C'est ce que l'on appelle « l'esprit moderne. » Il ne date pas d'aujourd'hui, car ce discours est celui de Satan, écrit dans la première page de l'histoire humaine.

Il est bon de rappeler à l'homme que la main de Dieu a formé son corps, comme le souffle de Dieu lui a donné son esprit.

Animal en effet par la matière, et misérable, si l'on juge grossièrement sur l'apparence, l'homme naît cependant le plus fort et le mieux constitué des animaux. Il est longtemps débile dans ses langes, dit-on, longtemps incapable d'aller où le besoin l'appelle, de comprendre le danger qui le menace, de fuir le danger qu'il comprend. Mais ceux qui parlent ainsi ne veulent pas entendre comment Dieu a fait l'homme. L'homme est plus cuirassé que la tortue, plus fort que le lion, plus agile que le cerf courant et que l'aigle volant et que le requin nageant. Donnez à cet animal son vrai nom : il s'appelle la société. Il est tel dès son berceau, et là plus qu'ailleurs. Il ne devient un individu que lorsqu'il peut voir le danger, le prévenir, s'en défendre, le vaincre. Au berceau il a son père, il a sa mère, il a toute la vigilance, toute la force, toute la science de la société. La question n'est pas de savoir ce qu'il pourrait faire s'il était seul : il n'est pas seul ; par les lois mêmes de sa nature, il ne peut pas être seul. Il vient au monde avec cette puissance de la société, bien plus que le lion avec ses muscles

et l'aigle avec ses serres. Même à l'état sauvage, il paraît encore le roi de la création, et l'état sauvage n'est pas l'état normal de l'homme. Son état normal est la société, et cette ébauche de l'ordre parfait que nous appelons la civilisation. Il est lent à se former : qu'importe, puisque toutes les ressources de la société sont employées à le former? Et la société le formera; elle lui enseignera à maîtriser l'air et le feu, à dompter l'eau et même la foudre, à se faire des vêtements plus chauds que la toison des brebis, plus légers et plus imperméables que le duvet des oiseaux, à se bâtir des maisons qui braveront la tempête, à tirer son pain d'une herbe des champs, à s'entourer de merveilles. Tel est ce faible animal, et tout cela n'est rien; il ira bien au delà : il apprendra à vivre dans le passé et dans l'avenir, à rester encore sur la terre lorsqu'il ne sera plus.

Et pour qu'il ne soit pas tenté de refuser ces dons et ces magnificences qui l'attendent à son court passage dans la vie mortelle; pour qu'il ne se jette pas dans un isolement où il serait en effet le plus dépourvu des animaux, il est forcé pour vivre de demeurer en société; c'est-à-dire dans un état qui lui donne la supériorité sur toutes les créatures. Il ne peut échapper à la royauté que par la mort. J'entends ce qu'il appelle la mort, puisque n'étant pas créé pour la mort, il ne peut mourir. En bien comme en mal, son pouvoir se limite à changer de vie.

Néanmoins l'éducation de l'homme est rude. Il le faut

pour l'avantage général et son propre avantage. Ce roi a besoin de connaître sa faiblesse et sa dépendance. En présence de cette nécessité, voyez la sagesse et la tendresse de Dieu : Enfant et adolescent, l'homme est pourvu d'un ressort qui lui permet de soutenir, sans rester courbé et même sans garder le pli, tous les jougs qu'il lui importe de subir. La jeunesse est une allégresse intérieure qui fait aimer le travail, endurer l'assujettissement, le chagrin, les déconvenues, l'attente, tout ce qui est si dur plus tard, et qui l'écraserait si le poids était le même dès le début. Il dévore les éléments de tout ; le passé ne lui est rien, il règne sur l'avenir ; il règne en maître, sans compter, sans prendre garde aux heures qui s'enfuient. Les tombeaux surgissent devant ses pas : il s'y arrête à peine, il les franchit, il n'y songe plus. La mort? Elle n'est pas pour lui, elle ne peut rien sur lui, elle ne lui ôtera pas l'avenir; elle ne l'empêchera pas d'être, de faire, d'avoir ce qu'il voudra. Si tout à coup elle se présente et lui dit : C'est à toi que j'en veux, — il s'étonne : Prends, dit-il. Et il meurt comme il fait autre chose. Cette vie pleine de tant de rêves, où il se voyait maître de tout, n'était encore qu'un jouet, qu'il laisse sans le regretter.

Mais dans cet être si parfait, et du côté de la matière et du côté de l'esprit, que d'inexplicables lacunes, que de lamentables misères ! Il y a deux secrets nécessaires qu'il ne possède pas, qu'il ne peut acquérir, qu'il faut que Dieu lui révèle. Livré à lui-même, il sent une hor-

rible incapacité de connaître et d'aimer. Les ténèbres enveloppent son esprit, un mur d'airain repousse son cœur. D'où vient-il? où va-t-il? Quelle puissance l'a jeté dans la vie pour être en guerre avec les hommes? Car la société l'élève en vain, en vain il lui est utile, en vain elle lui est indispensable : il n'y a point naturellement d'amour entre la société et lui. Elle ne l'aime pas, elle ne le respecte pas; il ne l'aime pas, il ne la respecte pas. De part et d'autre il ne voit que des services imposés par la nécessité, réglés par la force; point de respect, point d'amour. Et son ardent besoin est l'amour!

Voilà l'immense misère de cette créature si belle et formée avec tant de soin. L'homme ne connaît pas Dieu, et il n'aime pas l'homme. Que dis-je, il ne l'aime pas? Il le hait avec passion, il l'opprime avec délices; et par cette frénésie tous les charmes de la société lui sont changés en amertumes et ses avantages en tortures; il y trouve la haine et la tyrannie. Ce roi de la création, ce vainqueur de tous les êtres terrestres, capable de résister à tous les fléaux, qui chasse les bêtes féroces des forêts et rebâtit ses villes sur le sol des volcans, il rencontre un ennemi qui l'humilie, l'enchaîne et le tue, et c'est l'homme! Est-ce là le primitif ouvrage? Est-ce ainsi que l'homme a été créé? Non, nous sentons un désordre; et ce désordre immense, irréparable aux forces et à l'intelligence humaines, nous fait comprendre que l'homme est un débris.

D'où vient ce désordre? Pourquoi l'homme n'est-il qu'un débris? Que répondent ceux qui disent que

l'homme, lorsqu'il se distingua de l'animal, fut religieux, c'est-à-dire inventa Dieu; c'est-à-dire encore, que Dieu est une chimère de l'homme, et qu'il n'y a pas de Dieu?

Ce qu'ils répondent importe peu et nous n'en avons que faire ici. Suivons la route ouverte. L'existence de l'homme est la preuve première et décisive de l'existence de Dieu. L'homme ne s'est pas créé lui-même. Qui l'a créé, sinon Dieu? Et si l'on veut une définition de Dieu, elle est dans le symbole des Apôtres, développé contre la folie des négateurs par le *Credo* de Nicée: ***Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles.*** Voilà en quelques mots la claire conception d'une puissance et d'une sagesse sans bornes. Car de quoi Dieu a-t-il créé toutes choses? De rien, à moins de supposer la matière préexistante ou co-éternelle à Dieu. Ceux qui prétendent ne pouvoir comprendre ce Dieu créant tout de rien se flattent-ils de comprendre la matière, l'inerte matière, ou éternelle ou créatrice d'elle-même, et ensuite créant l'ordre et l'intelligence?

S'il est impossible de comprendre que la matière ait créé l'ordre et l'intelligence, il est impossible aussi de comprendre que Dieu, l'Intelligence souveraine et parfaite, ait créé l'homme autrement que par amour et pour lui demander autre chose que l'amour. Toute explication différente aboutit à diminuer Dieu, le fait inférieur même à l'homme par la justice et la bonté, le montre impuissant au milieu de cette création qui est son ouvrage. Or,

diminuer Dieu, c'est l'anéantir dans la pensée de l'homme qui cesse alors d'adorer, c'est-à-dire de connaître; et par cette privation de Dieu, la pensée et l'homme même sont anéantis. Il ne reste que l'animal intelligent et troublé, haïssant et haï, qui donne et reçoit la haine, qui enfante et subit la mort.

Dieu est Amour, et l'amour est la Vie. Une continuelle expansion de l'amour de Dieu, qui est la Vie incréé, crée continuellement la vie. Toute vie créée de Dieu est bonne et parfaite en son ordre, est douée de beauté et donne quelque chose qui est le soutien d'une autre vie. Plus l'être est élevé, plus il reçoit et répand la vie. La perfection de la vie est la connaissance et l'amour du Créateur; la perfection de l'amour est l'adoration.

Créé par amour, pour connaître parfaitement et pour aimer parfaitement suivant la hiérarchie de sa nature; créé par le souverain Bien pour monter jusqu'à cette abondance de la vie qui est l'adoration, l'homme, œuvre sublime, a reçu le complément sublime de la liberté. Avec la liberté il combat, il mérite, il a quelque chose à lui pour s'élever à l'amour de Dieu, pour récompenser Dieu de lui avoir donné l'être. Par là aussi, il peut s'éloigner de Dieu, se séparer de lui, le nier. Il a ce choix. Comme dernière marque de sa toute-puissance, Dieu a donné à l'homme la liberté de le nier.

Aimant, il doit obéir, car l'obéissance est la loi et la forme de l'amour; libre, il peut désobéir, violer la loi, refuser l'amour.

Déjà Dieu s'était vu refuser l'obéissance. Avant la création visible, un combat avait eu lieu dans le ciel. Parmi les innombrables Anges, il s'était trouvé des cohortes rebelles. Une partie de ces purs esprits, créés pour adorer, laissant naître en eux l'orgueil, se séparèrent de Dieu, perdirent l'amour et la lumière ; ils devinrent les démons, incapables de repentir. Suivant une haute doctrine, la révélation anticipée de l'Incarnation du Verbe, par lequel ils avaient été créés, fut la cause de leur révolte. Ils avaient d'avance refusé l'adoration à ce Verbe de Dieu, Verbe-Dieu, lorsqu'il serait Jésus, c'est-à-dire, lorsqu'il serait revêtu de l'infériorité d'une chair mortelle. Ce mystère de l'amour divin passait leur intelligence ; la condition de l'homme, cette créature nouvelle et à tant d'égards au-dessous d'eux, qu'il faudrait pourtant adorer en Jésus, excitait leur envie. Les anges rebelles furent précipités, et alors le mal exista ; comme mal, pour toujours ; comme puissance, pour un temps. Puissance de séduction redoutable à l'homme, mais moins forte que lui lorsqu'il veut obéir à Dieu.

Tenté par le démon, l'homme a désobéi. Il a violé la loi de l'amour, il a refusé l'amour, il a préféré le désordre et la mort. Et si l'homme a commencé non à se confondre avec l'animal, mais à s'en distinguer moins lui-même et à prendre ainsi quelques-uns de ces traits hideux de la brute que la philosophie se plaît à reconnaître, — traits que Dieu ne lui avait point donnés ! — ce fut ce jour-là. Ce

jour-là, honteux de sa nudité, il ceignit pour la cacher une tunique faite de peaux de bêtes.

Aux yeux de la science qui nie Dieu et l'homme, ce jour néfaste serait la première date du progrès, et le premier pas de l'homme vers la création du sens religieux. Hélas! il ne créa ce jour-là que la mort. Chassé des délices du paradis et de la vie innocente, chassé de la claire présence de son Créateur, il entra dans les ténèbres humaines. Il ne commença pas de devenir religieux; mais, par un effet de la miséricorde divine, il ne put cesser de l'être. Comme on dit que les derniers objets qui se peignent dans les yeux d'un homme au moment qu'il reçoit la mort y restent gravés et ne s'effacent plus, de même, au seuil des longues ténèbres où il allait entrer par sa faute, l'homme emporta ineffaçable la vision radieuse du Paradis, et son âme ne cessa point de rendre un écho défiguré des grandes choses qu'elle avait sues et des promesses qui lui faisaient attendre un rédempteur. Ici, à cette lointaine origine, la grâce du Christ apparaît; elle sera renouvelée en figures sans nombre, jusqu'au jour de l'ineffable réalité.

Mais reprenons.

Non libre, l'homme n'eût point péché, Dieu n'eût point été offensé. D'une créature sans liberté, la toute-puissance n'eût pas exigé la plénitude de l'amour. Ce qui constitue le don, c'est le pouvoir de refuser. Dieu ne pouvait ni se tromper au point d'exiger de sa créature ce qu'il ne lui avait pas donné d'offrir librement, ni punir sur cette créa-

une création nouvelle. Le Verbe s'est incarné, a pris la figure et le poids du péché, s'est chargé de la mort, qui était la peine du péché; et par son sacrifice, satisfaisant à la fois la justice et l'amour, il a restauré la vie et aboli la mort. « Et le Verbe était Dieu, » car quel autre que Dieu pouvait réparer l'œuvre de Dieu, suffire à la justice de Dieu, remplir souverainement le but de l'amour de Dieu?

L'homme a connu ces choses qui éclairent sa raison et lui donnent la clef de son propre mystère. Il les a connues non pour les avoir découvertes, mais parce qu'elles lui ont été dites par le Verbe divin, et redites et expliquées sous la dictée de ce Verbe dont la voix ne se tait jamais. Voici ce qu'écrivait, vers la fin du premier siècle du Christ, il y a dix-huit cents ans, autant en prophète qu'en témoin et en historien, un homme qui avait été un pauvre batelier du lac de Tibériade; mais la poitrine de cet homme avait reposé sur la poitrine de Jésus :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu.

« C'est lui qui était en Dieu au commencement.

« Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui « a été fait n'a été fait sans lui.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des « hommes;

« Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres « ne l'ont pas comprise... Le Verbe est cette vraie lumière « qui éclaire tout homme venant dans ce monde.

« Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui,
« et le monde ne l'a point connu.

« Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne
« l'ont pas reçu.

« Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir
« d'être faits enfants de Dieu : à ceux qui croient en son
« nom,

« Qui ne sont point nés du sang, de la volonté de la
« chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous,
« plein de grâce et de vérité. Et nous avons vu sa gloire,
« qui est la gloire du Fils unique du Père. »

Quelle page! Quel tonnerre déchaînant du ciel des torrents de clarté! Quelle porte de lumière pour entrer dans la lumière de Dieu! Bossuet dit d'un autre endroit du même Évangile : « Vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. » Ici, c'est l'évidence qui jaillit du sein des profondeurs, et qui dévore l'énigme de l'homme et de Dieu, comme le vivant soleil dévore la nuit. L'humanité ne s'y est pas trompée. A l'éclat de ce jour divin, aussitôt, dans son œil mort, elle a senti renaître la vision du Paradis; elle a reconnu tout de suite, sinon tout entière, le Dieu qui lui avait parlé aux jours de son innocence, lorsqu'elle tenait encore dans son berceau de fleurs; et elle a su que le Rédempteur était venu, et qu'il avait donné aux hommes le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.

Mais la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise; et Celui par qui le monde a été

fait est venu dans le monde, et le monde ne l'a point connu. Et nous parlons pour contredire la folie homicide qui conseille aux hommes de refuser le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, leur disant que Jésus-Christ n'est point le Fils de Dieu ni le Rédempteur du monde, et que Dieu n'a point de Fils, et que le monde n'a pas besoin de rédempteur.

CHAPITRE II

Avant le Christ

Cependant le monde attendait, et dans quel état! L'écrivain moderne suivant qui l'homme « devint religieux, » nous peint l'humanité livrée à ses propres conceptions en matière religieuse : durant des milliers d'années, partout, des autels stupides et infâmes, des fétiches pour dieux, des sorciers et des égorgeurs pour prêtres, l'être humain pour victime, telles sont les religions trouvées par l'homme. « Ainsi, cette *divine* faculté « de la religion put longtemps sembler un chancre qu'il « fallait extirper de l'espèce humaine, une cause d'erreurs « et de crimes que les sages devaient chercher à supprimer. » Un chancre! Il observe pourtant que les brillantes « civilisations » de la Chine, de la Babylonie et de l'Égypte firent faire à la religion « certains progrès. » Quel progrès? « Les nations les plus éclairées étaient, dit

« Bossuet, les plus aveugles sur la religion : *tant il est* « *vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière* « *et par une sagesse plus qu'humaine.* »

Mais l'auteur que nous citons réduit lui-même à peu ces « certains progrès. » La Chine, dit-il, demeura « médiocre; » les religions de la Babylonie et de la Syrie, ne s'étant jamais « dégagées d'un fond de sensualité *étrange*, « restèrent jusqu'à leur extinction, au quatrième et au « cinquième siècle de notre ère, *des écoles d'immo-* « *ralité.* » En d'autres termes (car cet écrivain ne veut rien dire nettement, et son livre n'est pas plus franc que chrétien), toutes les religions antérieures à Jésus-Christ, la judaïque exceptée, furent sataniques, anti-sociales, déshonorantes pour l'homme et pour Dieu.

C'est l'aveu d'un ennemi de l'Église catholique. Nul homme ne peut oublier absolument tout ce qu'il sait, et briser d'un seul coup, au profit de ses systèmes, toute l'histoire et toute la philosophie.

En effet, dans quelle religion de l'antiquité ne retrouve-t-on pas les grossiers sortiléges, le fétichisme, l'abomination des sacrifices humains ? Quel temple n'était pas de quelque manière une école d'immoralité ? Ces horreurs allaient de pair avec les belles floraisons d'Athènes et de Rome. Là même, dans ces centres de politesse, l'immolation rituelle ne fut jamais abolie. Et, d'ailleurs, il n'est pas nécessaire qu'une religion entasse les cadavres autour de ses idoles, comme à Carthage et au Dahomey, pour multiplier les supplices. A Rome, le cir-

que était un temple. Avant de commencer les jeux (ces *jeux* où mouraient jusqu'à trente mille hommes), on invoquait les dieux, on brûlait de l'encens; et parfois, sur l'autel portatif, le sang humain coulait, répandu non de la main des gladiateurs, mais de celle des prêtres.

Dans le cirque, la religion tuait par le fer des histrions et par la dent des bêtes; dans tout l'empire et dans toute la terre, elle tuait, avec plus de douleurs pour l'âme humaine, par l'immoralité.

Nous que la clémence du Christ a faits fils, époux, pères, hommes enfin, représentons-nous cette « civilisation brillante, » où la famille n'existait pas pour les trois quarts des hommes, et où personne n'en goûtait la plénitude sacrée. Le nom de père de famille signifiait possesseur d'esclaves. Dans toute la Grèce, vouée au culte de l'amour impudique, l'amour conjugal n'avait pas un temple.

Voilà donc le « progrès » de l'homme « devenu » religieux. Sa religion était un chancre, et le chancre dévorait sa chair. Mais les « sages » qui se proposaient d'extirper le chancre, où les voit-on? C'est depuis Jésus-Christ, c'est contre Jésus-Christ que le monde a connu de tels sages. L'antiquité en ignora l'espèce et ne l'aurait point supportée. Quand le diable parvient à se faire adorer, il ne suscite ni ne permet le libre examen. N'ayant pas la vérité, il n'a pas non plus cette patience qui est la tolérance de Dieu. On ne discutait pas plus Minerve à Athènes, Jupiter à Rome, que naguère Calvin à Ge-

nève et maintenant Mahomet à Mequinez, Luther à Copenhague et Joë Smith chez les Mormons. Les chrétiens refusèrent publiquement l'encens aux idoles; mais les chrétiens étaient d'autres hommes que les sages à qui les idoles pouvaient paraître un objet de mépris. Parmi les païens éclairés, ceux qui voulurent rester sages demandèrent que les idoles fussent repeintes et les chrétiens livrés aux lions.

Avant le christianisme, que pouvaient d'ailleurs les sages? Quel baptême leur donnait la lumière? quelle onction la force? qu'auraient-ils su mettre à la place des dieux? La raison abandonnée à elle-même dans la recherche de Dieu, courut au polythéisme, par la pente rapide qui maintenant emporte au panthéisme tout ce qui se détourne de Jésus-Christ. Le polythéisme aboutit aux idoles, et le panthéisme y viendra. Les « sages, » s'ils n'y vont pas tout seuls, seront traînés par le vulgaire. Ils résisteront peu! L'homme est fait pour adorer; il faut qu'il adore. Partout où Jésus-Christ n'a pas paru, les fétiches règnent; est-il chassé, les fétiches se relèvent. La science, séparée de Dieu, ne constate plus que des phénomènes qui ont bientôt fait d'égarer la faculté de l'adoration. Il reste des passions, il y a des maîtres, les dieux sont trouvés. Ce n'est pas tout. Étudié en dehors de la révélation, l'homme apparaît comme le jouet de puissances diverses, la plupart cruelles, toutes inexorablement inconnues, dont il ne peut avec certitude fléchir la volonté contraire, dont il doit redouter sans

cesse le caprice méchant. Perpétuelles terreurs, d'où surgissent les délires de la superstition : c'est le paganisme tout entier. Il y a un christianisme de la nature; il y a aussi un paganisme de la nature, toujours béant sous les pas de l'homme: et combien tous les jours y tombent en pleine lumière de Dieu! Le monde s'y engouffra. Jusqu'à quel point les « sages » de l'antiquité pouvaient-ils s'en tirer? Ce qui est certain, c'est qu'ils ne l'ont pas entrepris. La sagesse païenne ne se compromet pas pour l'amour de la vérité. Elle méprise l'erreur commune et l'accompagne à ses plus vils autels. Moïse, animé de l'esprit de Dieu, est le seul législateur de l'antiquité qui ose briser une idole populaire; il n'a d'imitateurs que dans son peuple. Solon établit à Athènes le temple de Vénus prostituée. Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, croiraient volontiers à l'unité et à l'immatérialité de Dieu : mais Socrate mourant sacrifie à Esculape, Platon se garde d'encourir une accusation d'impiété, Cicéron déjà prêtre du temple de la terre, brigue et obtient la charge d'augure ; Sénèque observe les rites. Quelle que soit la pensée secrète, point d'irréligion déclarée. Nos sages, à nous, prennent plus de licence. Jusque dans nos écoles officielles ils font une guerre active au Christ patient et désarmé. Les hérétiques le nient jusque dans leurs temples. Un évêque anglican, et qui touche les revenus de son siége, rejette les saintes Écritures. Voilà le sage moderne; ni la Grèce ni Rome n'offrent rien qui mérite l'affront ou l'honneur de lui être comparé.

Non, non! à renverser les simulacres, il fallait le bras des martyrs; pour guérir le « chancre, » il fallait leur sang généreux, devenu au baptême le sang du Christ. Les philosophes et libres penseurs du paganisme ont fait ce que pouvaient faire ces bien-disants que le disciple de Socrate nous montre au banquet du poëte Agathon. En discourant de la vertu et de la vérité, quelquefois admirablement, ils ont contribué du don de Dieu pour corrompre la terre. Le génie de Platon, ébranlé par de lointaines vibrations du Sinaï, a rendu quelques magnifiques échos. S'est-il soucié que ce fût la vérité? Dans ce dialogue du *Banquet*, où Socrate semble déjà plein de la pensée chrétienne, la passion la plus abominable est glorifiée comme le principe le plus actif de la vertu; et Socrate prétend tenir d'une courtisane les hautes idées dont il charme ses auditeurs. Toutes les perversités que l'on pourrait aujourd'hui ramasser dans les lieux de châtiment ne donneraient pas une pareille essence de corruption. Et j'ose dire que chez les païens eux-mêmes, ces raffinements n'étaient le fait que des « sages. » Saint Augustin se reprend d'avoir loué ces impies : « Platon « et les siens nous contraignent de défendre la doctrine « chrétienne contre leurs grandes erreurs. Ils n'étaient « pas nés pour éclairer les peuples, et les acheminer « de l'universelle folie des idoles au vrai culte du vrai « Dieu. »

On citera de belles maximes des païens. Chez eux, les belles maximes abondaient, comme les temples. Les

temples n'eurent la sainteté et les maximes l'efficacité, que quand le Christ y pénétra. Observez-les sur ces hautes paroles, dit Bossuet, vous verrez qu'ils ne les entendent point. Rien de plus admirable que l'apologue socratique sur le caractère et la destinée du vrai juste, mis en regard du fourbe qui feint la justice : « Que son « attachement pour la justice lui attire un renom d'infa- « mie ; que toujours vertueux et toujours réputé crimi- « nel, il veuille persévérer jusqu'à la mort... Ce juste « sera fouetté, chargé de fers, livré à la torture ; on lui « brûlera les yeux, il sera mis en croix. » L'esprit chrétien est étonné de cette inspiration prophétique. Mais que laissait-elle à Socrate, et que comprenait le monde, avant que le monde eût vu l'arbre du Calvaire et goûté de son fruit ? La conclusion païenne est qu'il faudra bien que le juste sur la croix reconnaisse qu'il ne s'agit pas d'être juste, mais de le paraître ; et tout finit par cette bassesse, que le sort de l'injuste est plus heureux.

Les poëtes romains sont riches en moralités irréprochables. Il y a quantité de sentences dévotes dans Ovide. C'est dire le profit qu'on en tirait. Il y en a même dans Horace, si tranquille à mépriser tout ce qui n'était pas la volupté. Ovide dit pieusement : *Nulle œuvre des mortels n'est du ciel ignorée !* Il dit aussi : *Dieu courroucé fléchit aux soupirs des prières.* Horace, dur comme un pharisien, ne craint pas de s'écrier : *Pour la vestale impure, une mort, c'est trop peu !* Mais en même temps, ce dévot rigide ne cesse de répéter sur tous les tons :

Prends l'instant de plaisir que te laissent les Dieux ; et Ovide dit lestement, à sa manière : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* On avait aussi le fameux *Connais-toi toi-même*, parole admirée, gravée dans le temple de Delphes, *et du ciel descendue*, disait Juvénal. Restait à trouver l'art de se connaître, et ensuite l'art de se maîtriser. *Hic opus!* Peu de héros essayaient; moins encore, ayant essayé, persévéraient. On se réduisait au conseil d'Horace, qui semblait mieux marquer le vrai but :

Ne s'émouvoir de rien, seule chose, peut-être,
Qui nous fasse ici-bas et nous conserve heureux !

Nous entendrons Pilate dire, en haussant les épaules : *Qu'est-ce que la vérité?* Et ce même Pilate, qui ordonnait de flageller le Juste pour essayer de lui sauver la vie, et qui le fera mettre en croix pour s'épargner à lui-même une mauvaise affaire, ce Pilate qui prononcera l'*Ecce Homo*, n'ignorait sans doute pas l'*Homo sum* de Térence. Il l'avait murmuré, peut-être, au premier aspect de l'homme de douleurs.

Nous ne méprisons pas ces accents stériles. Ce sont des témoignages de l'âme naturellement chrétienne ; mais témoignages pareils à l'épaisseur des herbes sauvages, qui attestent la richesse d'une terre abandonnée.

Après l'avénement du Christ, la végétation morale devient plus abondante et prend un caractère plus auguste, sans produire de plus salutaires effets. Perse, mort trop

jeune, Sénèque et Juvénal se ressentent du souffle des Apôtres, dont « la voix remplissait déjà la terre. » Entre Caligula et Néron, Sénèque prononce ces mots admirables : *Res est sacra miser!* mais Sénèque, courtisan de Caligula et de Néron, avait renoncé au barreau pour ne pas offusquer la vanité du premier, qui se croyait orateur; il revenait à l'éloquence pour excuser le second d'avoir tué sa mère. Juvénal a des vigueurs d'honnête homme qui semblent marquées à la croix : *Point de méchant heureux! — Crois honteux d'aimer moins ton honneur que ta vie! — Qui projette le crime est coupable déjà! — Respecte plus que tout la candeur de l'enfance,* etc., etc. Ces pensées, si fécondes dans l'Évangile, ne sont chez le païen que des emphases stoïciennes, des coups de cymbale du bel esprit. Le dernier mot de Sénèque est le suicide. Juvénal, comme Sénèque et cent autres, fournit un exemple de l'avortement de la bonne semence tombée sur le grand chemin des sollicitudes temporelles. « Demande une âme vaillante et qui, s'affranchissant des « terreurs de mourir, regarde plutôt la mort comme le « dernier bienfait de la nature; une âme inaccessible à la « colère, supérieure aux vains désirs, capable de préférer « à toutes les voluptés de Sardanapale tous les âpres tra- « vaux d'Hercule et tout ce qu'il a souffert. » Nobles vœux! Dans les jours de Néron et d'Adrien, où vécut Juvénal, qui demandait pareille gloire et qui l'obtenait? Jésus crucifié en gratifiait l'amour de ceux qui avaient appris de lui à prier notre Père qui est aux cieux. Juvénal

a vu leurs travaux, plus grands que ceux d'Hercule, et ne s'est point converti.

Pour nous mieux rendre compte de ce monde, où, dit-on, Jésus-Christ n'était pas nécessaire, écoutons un moment ce qu'on y pensait de l'âme, question très-agitée entre les philosophes, c'est-à-dire entre ceux qui formaient la tête et tout le haut de la société païenne. Car, à bien parler, Athènes et Rome étaient des gouvernements de philosophes et de gens de lettres.

Ici, nous rencontrons encore une assertion surprenante de l'écrivain moderne que nous avons déjà cité : « La Judée, dit-il, était *étrangère* à la *théorie* des ré« compenses individuelles que la Grèce a répandue *sous* « *le nom* d'immortalité de l'âme. » Par cette tournure, il découvre suffisamment qu'à ses yeux l'immortalité de l'âme, et peut-être l'âme aussi, ne sont que des conceptions philosophiques très-contestables. C'est juste le point où s'éleva l'antiquité. Seulement, les efforts qu'elle avait honorablement faits pour monter jusque-là, il les faut faire aujourd'hui pour descendre de plus haut. On les fera sans doute. La question de l'âme est fort liée à la question de Jésus-Christ; et pour que Jésus-Christ cesse d'être Dieu, il importe essentiellement que l'âme, ou ne soit pas responsable ou ne soit pas immortelle.

Avant d'examiner ce que la sagesse antique a pu (peut-être faudrait-il dire a voulu) connaître de l'existence et de l'immortalité de l'âme, voyons si la Judée était « étrangère » à cette « théorie. » Il y eut une secte à Jérusa-

lem, dans les derniers temps, la secte des sadducéens, très-ennemie de Jésus, laquelle, au grand scandale des autres juifs, niait la résurrection. Ce n'était qu'une secte; son existence et son erreur prouvent également que la Judée n'ignorait pas le dogme de l'immortalité de l'âme. On répondait aux sadducéens en leur opposant l'Écriture et la tradition. Dans les livres de Moïse, antérieurs à toute histoire, à toute littérature et à toute philosophie, Dieu est appelé « le Seigneur des seigneurs; le Dieu grand et fort « et terrible, qui ne fait point acception des personnes, « qu'on ne séduit pas avec des présents; le Dieu juste, qui « défend l'orphelin et la veuve, qui protége le faible et « pourvoit à ses besoins; *Celui qui est; le Dieu unique*, « maître de tout, qui blesse et qui guérit, qui frappe de « mort et *qui ressuscite*. » Une foule d'autres passages, et dans Moïse et ailleurs, établissent la même vérité. Daniel : « Ceux qui *dorment* (expression divine!) dans la « poussière se *réveilleront* un jour, les uns pour la vie « *éternelle*, les autres pour un opprobre *sans fin*. » Tobie : « Nous sommes les enfants de Dieu, et *nous atten-* « *dons cette vie qu'il doit donner à ceux qui ne renon-* « *cent point à sa foi*. » Job : « Je sais que mon « Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la « terre au dernier jour [1]. » Voilà ce que la Judée savait

[1] La croyance à l'immortalité de l'âme n'est pas moins éclatante dans les livres sapientiaux. L'auteur du livre de *la Sagesse* a prophétiquement caractérisé la doctrine des Épicuriens; il fait dire à l'impie, deux siècles avant Horace : « Le temps de notre vie n'est qu'une ombre qui

et croyait touchant l'âme, avant qu'il y eût des Grecs. « Ces juifs, dit Tacite, peignant en même temps les Ro-« mains, croient les âmes immortelles. Ils se réjouissent « d'être pères, et ne se croient point permis d'ôter la « vie à aucun des enfants qui leur sont donnés. » Tout cela est si connu, qu'il faut une sorte de courage pour paraître ne le savoir pas.

Les nombreux systèmes des anciens philosophes sur l'âme, ou substance pensante, sont au nombre des choses qui marquent plus vivement l'infirmité humaine. Les chrétiens en ont fait des tableaux remplis d'une salutaire amertume. On y trouve que l'âme est le cœur même; — une certaine section du cerveau; — un air subtil; — une harmonie résultant de la concordance des diverses parties du corps; — un nombre qui se meut de soi-même; — une portion de matière distribuée dans le corps humain en trois emplacements, et prenant en chacun un caractère particulier, raisonnable dans la tête, irascible dans l'estomac, concupiscible dans le bas-ventre. Cette vue est de Platon. Pour d'autres, il n'y a point d'âme; un principe actif, résultant des combinaisons de la matière, donne lieu au phénomène que l'on appelle vie et mouvement. Ainsi pensent Galien et Pline

« passe, et après la mort il n'y a plus de retour; le sceau est posé, et « nul n'en revient. Venez donc, jouissons des biens présents, hâtons-« nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. » Horace est là tout entier, moins les cantiques pieux qu'il écrivit par le commandement d'Auguste.

le vieux. Aristote imagine un cinquième élément, l'*entéléchie*, ou mouvement perpétuel; l'âme vient de là. Dans quel but? Aristote ne sait. L'âme est-elle immortelle? Le maître de Pythagore, Phérécydes, l'a dit le premier au rapport de Cicéron, lequel semble assez embarrassé de ne le pas croire, et assez content de n'en être pas sûr. Beaucoup soutiennent que l'âme finit avec le corps. Les stoïciens estiment qu'elle vit aussi longtemps que les corneilles. Pythagore, qui peut-être n'a pas strictement conservé l'enseignement de Phérécydes, ne fait l'âme ni périssable ni immortelle : après des transmigrations indéterminées, ce je ne sais quoi, qui est partie de la divinité, ayant habité les hommes, les bêtes et même les végétaux, va se joindre à l'âme universelle, se perdre dans le tout. Aristote est inintelligible, pour ne pas dire muet; Platon, toujours brillant et ingénieux, se contredit; Panétius, grec, observant que l'âme est sujette à la souffrance, conclut qu'elle ne saurait être douée d'immortalité. Cette idée de l'immortalité de l'âme paraît à Pline un conte puéril, une intolérable enflure de l'orgueil humain, le comble de la démence. Sénèque dit : « Le « dernier jour de la vie est le jour de la naissance pour « la vie éternelle. » Et ailleurs : « *S'il est vrai* que l'âme « survive au corps pour exister sans le corps, la vie future « est préférable à la vie présente. » Marc-Antonin est équivoque, Plutarque hypothétique, Épictète penche pour le néant; Sénèque encore : — *Il n'est rien au delà de la mort, qui n'est rien.*

Une parole humble de Socrate vaut mieux que toutes les spéculations des autres et que toutes les siennes. Devant le problème de l'union de l'âme et du corps, confessant l'impuissance de l'esprit humain, il invoque QUELQUE RÉVÉLATION DIVINE. Quand l'éclair a brillé, la nuit se refait plus épaisse. Socrate espère qu'après la mort il se trouvera avec les gens de bien ; cependant, ajoute-t-il, je n'oserais l'affirmer. C'est la substance de tous les discours de Socrate sur ce sujet, et Platon, pour son propre compte, ne parle pas autrement. C'est aussi le fond de Cicéron, malgré le coup d'aile tout à fait surprenant qui, dans le « songe de Scipion, » le porte jusqu'au seuil de la vérité. Il y avait chez les Scipions un précepteur juif illustre, et que Cicéron a certainement questionné. A part ce trait, sans pareil dans toute la philosophie antique, Cicéron ne se distingue pas du vulgaire intelligent. Il hésite, il doute, il recule. Lactance le soupçonne d'avoir reculé jusqu'à la négation. « Si l'âme est anéantie, quel « plus grand avantage que d'échapper à tant de misères « et d'entrer dans la douceur du sommeil éternel ! Tant « que je serai, je ne souffrirai point, *parce que je n'ai « rien à me reprocher*. Anéanti, je n'éprouverai non plus « aucune douleur. » Le sentiment de la responsabilité future ne les fatiguait pas ! S'ils l'avaient éprouvé, ils auraient eu moins d'assurance à se déclarer justes ; et sans doute encore que s'ils avaient sincèrement cru à leur justice, ils auraient moins accueilli l'idée du néant, cette horreur de la pensée ennoblie par le christianisme. Au

fond, ils ne se sentaient pas justes, ils ne voulaient pas l'être et n'étaient pas heureux. L'accent du désespoir et l'aveu du dégoût de lui-même ne sont pas rares chez l'épicurien Horace; les stoïciens font à l'homme un droit et presque un devoir de se donner la mort; tous envisagent l'anéantissement total comme leur plus certaine félicité. « Dormir sans rêve! s'écrie Socrate. Si la mort est « quelque chose de semblable, je l'appelle un très-grand « gain. » Le gain de n'être pas! Ces cris de la misère humaine commentent la parole de l'Apôtre, proclamant en même temps le Christ et la révélation que Socrate attendait : En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Parce que les hommes n'avaient pas le Christ, ils n'avaient pas la vie.

« Chez les païens, disait Lactance, la sagesse a ses « docteurs qui n'enseignent pas le moyen d'approcher « des dieux, et la religion a ses ministres qui n'enseignent « pas la sagesse; d'où l'on peut conclure que ce n'est ni « la vraie sagesse ni la vraie religion. » Des aberrations de la religion et des aberrations de la sagesse découlait une morale qui n'était que le mépris de tout. Les sophistes les plus logiques s'emportèrent à soutenir que rien n'est juste ou injuste en soi, mais seulement par la volonté du législateur. D'autres, sans le dire, firent trop voir qu'ils le croyaient.

La noble école des Socrate et des Platon enfanta les pyrrhoniens et les cyniques, et ces folles et impures sectes furent bientôt tout ce qui en resta. Il y a le même espace de

temps, à peu près, entre l'enseignement de Platon et Cicéron, qu'entre l'enseignement des Apôtres et le premier concile de Nicée. Or, pour Cicéron, quelle vérité essentielle demeurait acquise et établie dans le genre humain? Il parle de « l'obscurité » de ces hautes questions qui avaient amené Socrate à confesser son ignorance, et déjà, avant Socrate, presque tous les anciens philosophes, dont l'opinion fut qu'on ne peut rien connaître, rien entendre, rien savoir; que les sens sont bornés, l'esprit débile, la vie trop courte; que la vérité est profondément enfouie, qu'il n'y a plus de place pour elle sur le terrain obstrué de conventions et d'opinions; qu'en un mot tout est couvert d'épaisses ténèbres. C'est pourquoi, ajoute-t-il, Arcésilas soutenait contre Zénon qu'on ne peut rien savoir, et non plus seulement qu'on ne sait rien, où s'en était tenu Socrate. Rien que l'on puisse voir ou comprendre; par conséquent, rien que l'on puisse tenir pour certain! Appliquant ces maximes, Arcésilas argumentait sur tous les systèmes, uniquement à dessein de donner des raisons égales pour et contre, et par là faciliter la suspension de l'esprit entre les affirmations contraires. C'est la seconde académie. « Elle ressemble beaucoup à l'ancienne, conclut Cicéron, si l'ancienne comprend Platon, qui n'affirme rien, présente des preuves nombreuses à l'appui des deux opinions opposées, est toujours en quête de la vérité et n'arrive à aucune conclusion positive. » Tel est l'aboutissement de la sagesse antique, quelques siècles après que Platon l'a élevée à son plus

haut sommet. Dans le même espace de temps, à travers les hérésies et les supplices, lorsque le monde païen va se dissoudre, l'enseignement des Apôtres chante l'universel *Credo* de Nicée, affirmation souveraine des vérités qui sauvent l'âme et qui reconstruiront le monde. Les anciens Athéniens, ayant été délivrés de la peste, avaient élevé l'autel du Dieu inconnu, « afin de voir, disait saint Paul à leurs descendants, si en cherchant Dieu *comme à tâtons*, ils le pourraient trouver. » Mais lorsque ce même saint Paul, annonçant ce Dieu dans l'Aréopage, aborda ce qui regarde la justice et la résurrection, les sages du peuple de Platon se mirent à rire, et les mieux disposés s'écrièrent : A un autre jour! Ils ne voulaient même plus tâtonner. Tout le paganisme intelligent s'exprime par la bouche de Pilate en présence de Jésus-Christ : *Quid est veritas!*

Platon, dit saint Augustin, a écrit plutôt pour flatter que pour persuader. Le grand évêque s'étonne qu'après le Christ, il puisse encore se trouver des gens travaillés de ce vieux levain païen et qui, entreprenant de parler pour éclairer les hommes, aiment mieux avoir Platon dans la bouche que Jésus-Christ dans le cœur! De ces demeurants, il y en a toujours; et même plusieurs font profession de christianisme. Accordons-leur que l'on peut interpréter favorablement beaucoup de points douteux de la doctrine de Socrate et de Platon; déchargeons ces sages d'avoir cru à la métempsycose, à la préexistence et à l'éternité de la matière, à la destruction de l'âme.

Force est bien de renoncer à les justifier sur la morale et sur les mœurs. Sans doute, ce serait une sorte d'injustice d'exiger d'eux la pureté chrétienne, ni même la lutte courageuse et constante contre le péché, ni enfin ce gémissement intérieur et profond de l'âme que le péché a vaincue. Mais leurs mœurs n'étaient pas simplement de mauvaises mœurs comme nous l'entendons aujourd'hui; ils ne se contentaient pas de céder à la nature, ils la violaient. Ils ne s'en défendent pas, ils n'en rougissent pas. Là-dessus, Socrate est absolument cynique, et Platon de même. Dans ses dialogues, écrits au temps de sa maturité, et qu'il retoucha jusqu'à ses derniers jours, l'extrême infamie est présentée comme une chose si naturelle en soi, et si en usage malgré les lois contraires, qu'il est douteux que ces élégants, ces sages, ces théosophes y aient vu un mal. S'ils ont poussé jusque-là l'ignorance, leur morale est jugée; si elle discernait le crime, ils sont jugés eux-mêmes et leur morale avec eux, qui avait si peu d'empire sur eux. La morale chrétienne aussi sera trop souvent impuissante contre les mauvais penchants de l'homme; mais, vaincue un moment, elle éveille le repentir, elle allume l'intolérable remords; le pécheur s'accuse le premier et se condamne lui-même. Que s'il s'emporte à justifier le crime, alors il n'est plus seulement pécheur, il devient apostat; l'apologie qu'il ose entreprendre n'est que l'aveu sur lequel la conscience publique ratifie le juste arrêt par lequel il est retranché.

Quoi que l'on pense du génie de Platon, il sera toujours vrai que la vérité lui fond dans la main, qu'il s'en amuse, et qu'il s'amuse aussi du vice. Quoi que l'on pense des hauts pressentiments de Socrate, de ses vertus et de sa belle mort (qu'il ne faut pas pourtant appeler un martyre), il sera toujours vrai que Socrate ne connut pas ses fautes ou ne voulut pas les condamner. Platon méprisait les philosophes qui pouvaient être entendus des gens du peuple; Socrate, après une vie d'épicurien, mourait sans avoir même l'instinct du repentir. A ce trait du plus grand, et à ce trait du meilleur, on peut voir quels précurseurs du christianisme ils étaient.

L'antiquité n'a rien de chrétien, rien du tout. Doctrines, lois, mœurs, tout concourait pour écraser les petits et les faibles, l'enfant, la femme, le pauvre, l'esclave, le peuple. La preuve en est dans ces législations fameuses, où se révèle avec tant d'évidence l'inspiration de celui qui fut « homicide dès le commencement. » Quoi de plus diabolique et de plus impur que les lois de Sparte? Et celles de Dracon pour Athènes, « écrites avec du sang, » disaient les Grecs? Cependant Platon insulta s'il se peut davantage la nature humaine. Les lois imaginaires de Platon font comprendre l'immense faiblesse du mortel qui cherche tout seul la sagesse, et donnent la mesure de son implacable orgueil lorsqu'il prétend l'avoir trouvée. L'humanité n'est pour lui qu'une matière inerte sur laquelle son esprit a le droit de tout oser. Il l'équarrit à coups de hache; il taille, retranche, déchire à son gré, se sert à son gré de

la mort. Le législateur Platon ne veut que des corps parfaits et de belles âmes : en conséquence, les médecins laisseront périr les individus mal conformés, et les tribunaux feront tuer les méchants incorrigibles. Les enfants mal faits ou nés de méchants seront abandonnés. Toujours en vue de la beauté et de la vigueur du sang, il y a une limite d'âge pour être père et mère : cependant, avant et après le terme fixé, la loi n'impose que la stérilité, et en cas de délit, c'est-à-dire en cas de production, l'abandon des enfants. Entre les guerriers, les femmes seront communes, de sorte que les enfants, ne connaissant pas les parents et n'en pouvant être reconnus, soient censés appartenir à tous. L'homme libre qui tuera son esclave, se purifiera et sera absous ; l'esclave qui, *même en se défendant*, aura tué un homme libre, subira la peine des parricides. La loi absout aussi l'homme libre qui aura tué son père ou sa mère, pourvu que la victime avant de mourir lui ait pardonné. C'est ainsi que le plus grand philosophe de l'antiquité, se supposant maître d'un peuple, le voulait pétrir de beauté et de vertu ! Son austérité en bannissait les poëtes. Platon avait critiqué les lois de Lycurgue ; elles pouvaient, disait-il, former des vaillants, non pas des justes. Il y a en effet des vues de justice et de dignité dans ce monde d'utopie qui semble avoir été rêvé sur quelques traits vaguement aperçus de la république des Hébreux. Mais Platon n'avait pas le Dieu d'Israël, et d'un autre côté la brutalité de Sparte fascinait ce délicat. S'élevant en rêve au-dessus des mollesses attiques, il chas-

sait les grâces et faisait couler le sang. La volupté n'est pas stérile, elle enfante toujours une fille : la férocité. Le voluptueux Horace demande qu'on fasse mourir deux fois la vestale parjure ; le voluptueux Platon veut supprimer le cœur de la mère et le cœur de l'épouse, il tue l'esclave, il jette dans les lieux secrets les enfants mal venus. O Christ! ô pureté! ô amour! hâtez-vous, venez instruire la Samaritaine et relever la pécheresse qui pleure, et poser vos mains sur la tête de l'enfant!

Il ne faut pas objecter que les lois de Platon n'étaient qu'un jeu de son esprit, une chimère. La Grèce avait vu en ce genre des essais et des succès qui permettaient tout. Platon n'inventait pas l'infanticide; la condition de l'ilote, à Sparte, avait été pire qu'il ne faisait celle de l'esclave, et le sort de l'esclave et de l'enfant romain ne fut pas meilleur. Au troisième siècle de l'ère chrétienne, Plotin, philosophe jaloux du christianisme et qui prétendait l'écraser des lumières et des bienfaits de la philosophie, entreprit de fonder une ville où les lois de Platon seraient observées. On peut faire à Platon l'honneur de croire qu'après le Christ, pareille idée ne lui serait pas venue; mais les philosophes que le christianisme n'éclaira pas en devinrent plus aveugles. Malgré l'appui de l'empereur Galien, Plotin ne put réussir. Au troisième siècle, c'était déjà tard. Néanmoins, ces choses-là sont du fonds humain, et aujourd'hui encore il ne faudrait pas jurer qu'elles ne s'y trouvent plus.

« Les croyances opposées à la raison produisent inévi-

tablement des actions opposées à la nature. » En dépit des intimes gémissements de cette nature qui ne pouvait entièrement disparaître, le monde païen, subissant la raison de ses philosophes, était fait à l'image de ses dieux. Les intelligences étaient obscurcies, les actions devaient être déréglées. Que l'on prenne où l'on voudra dix années de l'histoire romaine : dans la société domestique comme dans la société civile, l'ulcère creuse et s'élargit; le divorce et les dissolutions dévorent la famille, les ambitions dévorent le droit. De plus en plus la guerre étrangère paraît le seul remède aux discordes intérieures, et de plus en plus elle en est l'aliment. De plus en plus les grands aspirent à la tyrannie, et de plus en plus la multitude plonge dans l'ignominie, jusqu'à ce qu'enfin il la faille soûler de sang; et alors elle lèche la main qui lui a répandu le breuvage et se laisse limer les dents, et on la saigne elle-même. La propriété devient plus précaire, l'usure plus féroce, les débiteurs plus misérables, les esclaves plus barbarement opprimés à mesure que la richesse augmente, que les mœurs s'amollissent et que les lettres et les arts multiplient les merveilles. Partout la cruauté, l'iniquité, la vénalité, la captation; partout le mensonge et le cynisme du mensonge; mensonge cynique de la parole, mensonge cynique des jugements et des serments, mensonge cynique des traités. La foi punique a dévoré la foi romaine, et les alliés ne sont que des ennemis qu'on achève par trahison. Qu'il s'agisse des étrangers ou des concitoyens, la guerre est sans humanité, l'alliance sans sécu-

rité, la paix sans douceur. Tel est le plus grand de ces peuples antiques, si forts, si savants, et qu'un entêtement de fausse politique ou de vaine littérature veut encore nous peindre si libres et si fiers. Leur bassesse n'est comparable qu'à leur corruption. Suivant la remarque de Bonald, ils étaient polis, parce que la politesse n'est que la perfection des arts; ils n'étaient pas civilisés, parce que la civilisation est la perfection des lois. Le caractère dominant de l'ancienne Rome est un profond oubli de Dieu et un extrême mépris de l'humanité. Ces deux choses ne se séparent guère, et l'une atteste l'autre. « Les Romains, dit Montesquieu, étaient accoutumés à se jouer en tout de la vie humaine. » Du reste, grands parleurs de religion et de philanthropie. Plusieurs des plus athées et des plus sanguinaires ont été souverains prêtres, fonction volontiers ambitionnée des tyrans.

Avant le Christ, l'homme est la proie de l'homme. A l'heure où le Christ va paraître, la proie est soumise et ne résiste plus. Ce n'est pas que l'homme ait perdu son génie. En prenant le chemin des ténèbres, il a gardé ce vain flambeau. Il n'en a pas moins marché fatalement vers l'esclavage! La politique, la science, la littérature, le commerce, les arts atteignent leur apogée. On est riche de chefs-d'œuvre et de gloire. Sans parler de Ninive, de Tyr, de Babylone disparues et de Memphis qui croule, on a eu ces éblouissantes démocraties grecques, et ce grand Sénat romain, et Homère et Platon, et Phidias et Aristote, et Cicéron et Virgile, et Alexandre et

César. Les législateurs, les conquérants, les artistes, les poëtes n'ont pas manqué; mais rien n'a appris à l'homme l'amour de Dieu ni le respect de l'homme, et tout vient d'aboutir à placer le monde sous la dent de Rome, et Rome sous les pieds de Tibère en attendant Caligula et Néron. Voilà le résultat suprême, les noms qui résument ces vastes labeurs du genre humain et du temps : Un homme-dieu qui est Tibère, qui va être Néron ! Cela est régulier et comme définitif. Le dieu Tibère est enfermé dans Caprée, inventant des voluptés et des supplices, inquiet et déjà en proie à la décomposition. Ce n'est pas le souci d'affermir sa divinité qui fait son inquiétude; il serait plus embarrassé de limiter le nombre de ses temples et la foule de ses prêtres. Tibère ne demande pas l'encens, il le refuse. Mais il craint la mort, il craint Rome à genoux, il craint ses ministres, ses complices de meurtre et de débauches; il craint surtout son héritier, ce Caligula qu'il élève pour se venger du dégoût d'être dieu et léguer à ses adorateurs un monstre capable de le faire regretter. Cependant dix mille prétoriens suffisent à Séjan pour maintenir en respect la grande Rome, tremblante sous le crayon de ses délateurs ; et bientôt on aura Caligula, le fou ; puis Claude, l'imbécile, que Messaline et Agrippine gouverneront; et enfin Domitius-Néron sera la tête politique, le lien, le repos de la race humaine.

Que les dieux conjurés redoublent nos misères !
Que Leucas sous les flots abîme nos galères !

Que Pharsale renvoie encor nos bataillons,
Du plus beau sang de Rome inonder nos sillons!
Qu'on voie encore un coup Pérouse désolée !
Destins, Néron gouverne, et Rome est consolée [1] !

C'est le dernier mot du polythéisme, sa dernière expression religieuse et civile. Tibère, Caligula, Néron, Héliogabale, maîtres et dieux à qui va naturellement le monde! Contre le dogme de l'unité de Dieu, Satan le négateur avait suscité l'hérésie du polythéisme; dans le temps que le Fils de Dieu prenait la nature humaine pour révéler toute vérité et instaurer toute liberté, Satan le parodiste voulut avoir aussi son incarnation. Il intronisa César, souverain prêtre et vicaire de tous les dieux, au fond seul dieu; et Tertullien dira en face aux païens qu'ils se parjurent plus volontiers après avoir juré par tous les dieux que lorsqu'ils ont juré par le seul génie de César. Ce pouvoir s'ajuste si bien à la dégradation de l'humanité qu'il dure trois siècles, passant des méchants aux fous, des fous aux brutes, des brutes aux monstres, sans parvenir à révolter la bête lâche dont il vide les veines en la souillant de sa perpétuelle infamie. Les païens tuent les empereurs, les chrétiens seuls tueront l'empire. Ils le tueront en rejetant ses dieux et en donnant leur propre vie, mourant, eux aussi, pour racheter le monde. Mais ces fiers Romains, ces philosophes, ces idolâtres qui refusent la vérité, ils ne veulent pas non plus de la liberté.

[1] *Pharsale*, traduction de Brébeuf.

Ils tuent l'empereur pour voler ou pour vendre l'empire, non pour le délivrer. « Notre gloire à présent c'est d'obéir! » Ils tiennent cet engagement pris en face de Tibère. Les anciens législateurs s'étaient proposé d'instituer quelque forme de liberté; le monde impérial ne fait plus ce rêve. Sous les pieds de César croissent les légistes, qui donnent à ce pasteur l'entière propriété du bétail humain. César tue et pille de droit. *Quidquid principi placuit, legis habet vigorem.* Mais après tout, mieux valaient encore les caprices de César que les lois de Platon.

Et le monde, portant au comble sa méconnaissance de Dieu et sa haine de l'homme, adore abjectement l'idole de chair qui le dévore, et se sent abjectement mourir.

CHAPITRE III

Les Prophéties

Un seul peuple, échappant à cette condition générale d'ignominie, adorait le vrai Dieu, possédait un sacerdoce légitime, pratiquait un culte saint. C'était le peuple de l'immortalité de l'âme, le peuple juif, réservé pour fournir la chair du Verbe éternel. A force de châtiments et de miracles, Dieu avait arraché du cœur des juifs le germe renaissant de l'idolâtrie. Médiocres observateurs de leur loi toute divine, enclins à en méconnaître l'esprit, ils en étaient pourtant les gardiens jaloux. Ils la transgressaient, ils ne la reniaient pas; et c'était assez pour les élever moralement fort au-dessus de tous les autres peuples, sans en excepter les Romains, leurs dominateurs. A l'ombre du Temple, l'homme était un homme, un fils d'Abraham, un sujet du Très-Haut. Des règlements équitables protégeaient sa liberté, gardaient

sa dignité, le maintenaient en possession de son héritage. Des cérémonies à la fois religieuses et nationales lui apprenaient en même temps l'histoire de ses pères et celle de la religion. S'il voulait marcher dans la voie des commandements divins, la force des prières sacrées relevait sans cesse son cœur; il offrait des sacrifices purs, il faisait des œuvres de pénitence et de justice; il attendait l'accomplissement d'une promesse assurée, sachant qu'un rédempteur lui naîtrait de la race de David, fils d'Abraham, et qu'il verrait le Dieu de ses ancêtres dans la terre des vivants.

Ce Dieu d'Abraham, qui devait envoyer le Rédempteur, nous avons entendu Moïse nous dire quelques-uns de ses noms magnifiques et pleins de lumière : c'est Celui qui est, le Seigneur des seigneurs, le Tout-Puissant, le Juste, protecteur du faible et de l'orphelin, qui a créé le monde, qui donne la vie et qui retire de la mort. L'humble paysan de Judée, à Jérusalem où il se rendait trois fois par an pour les fêtes solennelles, et dans la synagogue de son village où il entendait lire les livres saints, était plus savant qu'Athènes et plus riche que Rome; car déjà, d'une certaine manière, il connaissait et possédait Dieu.

Malgré de terribles vicissitudes, toutes occasionnées par ses transgressions, toutes annoncées par ses prophètes, Israël, *le peuple de Dieu,* avait goûté de longues périodes de repos. Les traditions de l'âge d'or, placées à l'origine vague des autres histoires, formaient dans l'his-

toire juive des époques certaines et même récentes. Depuis le retour de la captivité à Babylone jusqu'à la domination romaine, la Judée, plutôt protégée qu'asservie, maîtresse de ses lois, de son culte, entièrement désabusée des idoles et préservée des faux prophètes, avait eu quatre siècles d'honorable paix. Pendant ces quatre siècles, la Grèce passa de la guerre Persique et de la défaite de Xercès à la victoire du consul Mummius, qui la réduisit en province romaine; Carthage vit son dernier jour, et l'histoire de Rome est pleine du sang qui coula de Tarquin à Marius. La paix de la Judée, où chacun, suivant la gracieuse expression de l'Écriture, vivait tranquille sous sa vigne et sous son figuier, ne fut notablement interrompue que par la courte et glorieuse guerre des Machabées, derniers héros et presque derniers prêtres de ce peuple dont les incomparables destinées ne sont pas finies.

Peuple étrange et vraiment immortel, fondé de Dieu, instruit de Dieu, gardé de Dieu, qui reçut comme directement de Dieu toutes ses lois et tous ses grands hommes, et qui s'étant éloigné de Dieu a péri sans mourir et sans disparaître! Coupable d'un crime inouï comme ses priviléges, et objet d'un châtiment inouï, traînant une mort vivante sous les bras de la croix où il a cloué le Dieu vivant, le juif erre dans la lumière, comme d'autres dans les ténèbres, aveuglé du flambeau même qui devait le conduire; mais les promesses fidèles qu'il s'obstine à rejeter le poursuivent, elles l'atteindront, et il mourra pour renaître agrandi de toute l'humanité.

C'est dans le sein de ce peuple que va s'accomplir, au moment annoncé cinq siècles auparavant par l'un de ses derniers prophètes, l'événement le plus considérable non-seulement qu'ait vu la terre, mais qu'ait vu même le ciel. Sur la terre, il s'agit d'une réparation de la création première, et cette réparation vaudra une création nouvelle et plus parfaite, puisque la créature déchue sera relevée au-dessus de son premier état. Au ciel, il s'agit de ce que l'on oserait presque appeler une modification de l'Immuable et un accroissement de l'Infini. « Le mystère « (de la Rédemption) caché de toute éternité en Dieu qui « a créé toutes choses » va être manifesté aux Anges et aux hommes, pour devenir l'objet de la foi des peuples, la cause de leur salut, l'admiration des Anges et la perfection de la gloire de Dieu. Par ce mystère, la terre, où Dieu va descendre, devient un agrandissement du ciel, un ciel nouveau dans lequel Dieu habite d'une manière plus divine qu'il n'habitait auparavant dans le plus haut des cieux ; et le ciel, où la nature de l'homme va monter indissolublement unie à la nature divine, sera enrichi d'une adoration jusqu'alors inconnue : le ciel avait un Dieu adoré, il aura un Dieu adorateur, revêtu de l'humanité comme du plus insigne des attributs divins ; il verra autour de ce Dieu le cortége des âmes saintes, moisson terrestre que le Fils de l'homme a emportée pour être éternellement le glorieux butin de sa victoire et la pompe triomphale de son amour.

Cet événement, c'est la consommation de la religion



définitive, le rachat de l'humanité. Encore qu'il ait plu à Dieu de l'opérer d'une manière qui dépasse infiniment tout ce que l'humanité pouvait espérer et même comprendre, toutefois le monde extérieur lui-même, la gentilité tout entière en avait le long et vif pressentiment. On retrouve au fond de toutes les traditions le type plus ou moins altéré du Messie, le dogme du rachat nécessaire et qui ne peut être opéré que par un homme innocent. La conscience du genre humain rendait du moins cet hommage à l'innocence dédaignée et si souvent haïe. « Une âme pure, dit Sophocle, est en état de satisfaire pour mille par son sacrifice volontaire. » L'attente du secours divin, la foi aux mérites surabondants de l'innocence, c'est l'universel héritage. Admirable preuve que la famille humaine est sortie du même berceau !

Mais sur ce fond de vérité, dans la suite des siècles, l'imagination s'était donné carrière. Le regret des biens perdus, l'amertume des dépossessions et des dispersions avaient produit l'abondante végétation des légendes. Coloré du caractère particulier de chaque famille de peuples, nationalisé et matérialisé, le Messie légendaire couvrait et défigurait le vrai Messie. Au fond de l'âme, il y avait un écho de la parole de Moïse : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est UN. » Et comme cette idée de l'unité de Dieu, toujours subsistante, demeurait néanmoins étouffée et dépravée par les fables du polythéisme, de même l'idée du Messie était partout confuse, enveloppée d'épaisses erreurs. Il fallait que le Messie vînt

et qu'on ne le reconnût pas, il fallait que la rédemption fût un effort et une conquête, il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire et que l'innocent portât la peine des coupables. Il le fallait pour que la liberté humaine demeurât entière nonobstant les miséricordieuses violences de la grâce; et tout cela était prédit.

Chez les Juifs, il ne semblait pas que rien de ce qui concernait le Messie pût devenir obscur. Dépositaires de la promesse, ils ne l'insultaient d'aucun doute ni d'aucun oubli. Ils croyaient leurs pères et Moïse, à qui Dieu avait parlé au milieu des miracles. Depuis Moïse, instruit de toutes choses, ni l'esprit de Dieu ni les miracles ne s'étaient tus. La promesse renouvelée, affirmée, développée quasi sans relâche, retentissait dans tous les prophètes, vivait dans tous les grands hommes. La sainte Écriture est pleine du Messie. Les révélations l'annoncent, les événements et les personnages historiques, prédits eux-mêmes, le figurent; tous ses traits sont dépeints, le jour de son avènement est donné, les circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort sont marquées en détail et jusqu'à la minutie. Les Juifs possédaient son signalement, dit un historien de l'Église; Dieu avait employé quatre mille ans à l'écrire. Et enfin, lorsqu'il a paru, les voix du ciel, de la terre et de l'enfer, Jean-Baptiste et Pilate, les Anges et les démons, le tonnerre et les miracles ont dit: Le voilà! Les Juifs, non pas tous pourtant, l'ont méconnu; ils le méconnaissent en-

core. Mais en le méconnaissant, ils rendent témoignage qu'ils l'attendaient; et leur ruine étrange, ruine qu'ils ne peuvent réparer et que le monde n'a pu consommer, prédite aussi, atteste que Celui qui est venu est bien Celui qui devait venir. Les incroyants du nouveau peuple, aussi ingrats que les Juifs et moins aveugles, s'efforcent d'écarter cette preuve éclatante de leur commune folie. Embarrassés du témoignage des prophètes et de l'histoire hébraïques, tantôt ils esquivent ces grands documents, tantôt ils les traitent misérablement de rêveries interprétées par la fantaisie et par la fraude. Toute l'existence d'un peuple, et du peuple le plus soigneux de ses annales, est mise en suspicion au mépris des monuments les plus certains qu'il y ait au monde, et cela pour arriver à supprimer la première page de l'histoire que l'on prétend écrire. Quel aveu de foi en cette divinité sur laquelle il faut jeter tant de voiles, et qui les perce tous!

A bien dire, l'histoire de Jésus ne commence pas et ne finira pas. *Au commencement était le Verbe. — Son règne n'aura point de fin.* Mais même dans l'ordre de sa manifestation temporelle, Jésus ni ne commence à la crèche ni ne finit à la croix. Il va de la création de l'homme à la consommation des destinées humaines, au jugement dernier. Le Christ était, il est, il sera. Lorsque le limon de la terre, façonné des mains de Dieu, reçoit le souffle et devient une chair vivante unie à une âme immortelle, là commence la vie temporelle de Jésus, avec la

vie de son Église, suivant cette parole de saint Épiphane: « Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique; » et c'est là que l'historien doit remonter, s'il ne veut pas trahir tout à la fois Dieu, qui est vérité, et les hommes, qui ont besoin de la vérité. Toutes les démonstrations évangéliques renferment avec raison cette histoire du christianisme avant le Christ. Écoutons-en un court sommaire.

Après la chute, au moment d'être chassés de l'Éden, Adam et Ève, punis non maudits, entendent cette parole de Dieu adressée au serpent, organe de l'Esprit de ténèbres qui a conseillé la désobéissance et qui a triomphé : « Je « mettrai une inimitié entre la femme et toi, entre sa « race et la tienne, et sa race t'écrasera la tête. » Ce que les Juifs anciens, comme Huet le démontre, ont toujours appliqué au Messie. « C'était par ce germe divin ou par « la femme qui le produirait, suivant les diverses leçons « de ce passage, que la perte du genre humain devait « être réparée et la puissance ôtée au Prince de ce « monde. » (Bossuet, *Hist. univ.*)

Abraham obéit humblement et fidèlement à Dieu. Par obéissance, il quitte son pays, sa parenté et la maison de son père, pour aller en la terre que Dieu lui montrera. Et Dieu lui dit : « Je ferai sortir de toi un grand peuple, je « rendrai ton nom célèbre, et tu seras béni, et tous les « peuples seront bénis en toi. » Bientôt, Dieu le met à une autre épreuve. Il lui demande le sacrifice de son fils unique, né de sa vieillesse et de la longue stérilité de

Sara. Abraham obéit encore. La victime est liée, il va frapper, Dieu l'arrête : « Je jure par moi-même, dit le « Seigneur, parce que tu as fait cette action et que, pour « m'obéir, tu étais prêt à sacrifier ton fils, ton fils unique; « je te bénirai et je multiplierai ta race comme les étoiles « du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la « mer; et *toutes les nations de la terre seront bénies « dans Celui qui sortira de toi.* »

La promesse est renouvelée dans les mêmes termes à Isaac, fils d'Abraham.

Jacob, fils d'Isaac, voit en songe l'échelle mystérieuse dont le pied est posé sur la terre et dont le faîte touche le ciel, « et les Anges de Dieu montaient et descendaient, » figure de la réconciliation du ciel avec la terre par l'incarnation du Verbe. Et le Seigneur lui dit : « Je suis le « Dieu d'Abraham ton père et le Dieu d'Isaac; je te don- « nerai à toi et à ta race la terre où tu dors... Et toutes « les nations de la terre seront bénies en toi et *dans « Celui qui sortira de toi.* »

Jacob, près de mourir, prédit les destinées de ses enfants. Il parlait sur Juda, et tout à coup il s'écrie : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince « de sa postérité, jusqu'à la venue de *Celui qui doit « être envoyé;* c'est lui qui réunira tous les peuples. »

Ayant rapporté ces promesses, qu'il pouvait également connaître par la tradition, alors peu éloignée, et par révélation divine, Moïse est rempli de l'Esprit-Saint, et prédit à son tour le Libérateur dont il est lui-même la

vraie et imposante figure : Le Seigneur m'a dit : « Je leur « susciterai du milieu de leurs frères un prophète *sem- « blable à toi*. Je mettrai mes paroles dans sa bouche, « et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et si « quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce pro- « phète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en « tirerai vengeance. » De tous les prophètes qui ont paru après Moïse, aucun ne lui a été semblable, si ce n'est Jésus-Christ qui l'a surpassé en tout, plus grand législateur, plus puissant en miracles, plus instruit de l'avenir, plus intimement uni à Dieu.

Les Prophètes se succèdent, et des traits de plus en plus précis signalent « Celui qui doit venir. » Michée salue l'humble Bethléem, où il verra le jour ; David, ou lui parle comme s'il était présent ou parle de lui, et ne cesse de le contempler ; Habacuc se réjouit en Jésus, Dieu sauveur ; Isaïe annonce qu'il sera de la race de Jessé (père de David), qu'il naîtra d'une vierge, qu'il sera dit Emmanuel (Dieu avec nous) ; il l'appelle Christ, roi d'Israël. Le nom de fils de David lui est donné par Jérémie et par Ézéchiel. Isaïe dit l'objet de sa mission, peint sa douceur et sa bonté, décrit ses miracles : « Voici mon « serviteur, mon élu, à qui j'ai donné mon esprit pour « m'annoncer et rendre la justice aux nations. Il ne « criera point, il ne fera point acception des personnes ; « Il ne brisera pas le roseau brisé et n'éteindra point « la mèche qui fume encore… — Le Seigneur m'a en- « voyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux,

« pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la « grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui sont dans les « chaînes. — Alors les yeux des aveugles verront le jour, « et les oreilles des sourds seront ouvertes; le boîteux « bondira comme le cerf, et la langue des muets sera « déliée. » David caractérise le style de sa prédication : « J'ouvrirai ma bouche pour vous parler en paraboles, je « vous dirai ainsi tout ce qui s'est fait depuis le com- « mencement. » Isaïe le voit dans ses humiliations, objet du dédain et du mépris des hommes : « Il est sans beauté « et sans éclat, il n'avait rien qui attirât le regard, et « nous l'avons méconnu. Il nous a paru le dernier des « hommes, un homme de douleurs et qui sait ce que « c'est que souffrir... et nous ne l'avons pas reconnu. » Enfin, on peut tirer des Prophètes le récit complet et circonstancié de la passion, tel qu'il a été écrit par les Évangélistes. On trouve le conseil des Juifs, la trahison de Judas, l'agonie au Jardin des Oliviers, la fuite des disciples, les outrages chez le grand prêtre, les trente pièces d'argent données à l'Iscariote, la voie du Calvaire, le crucifiement, la robe jetée au sort, le fiel et le vinaigre, les injures endurées jusque sur la croix, la prière pour les bourreaux, le cri suprême : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! Père, je remets mon esprit entre vos mains!

Et l'on y retrouve aussi la réprobation des Juifs, la résurrection et le triomphe. Daniel : « Le Christ sera mis « à mort, et le peuple qui l'aura renoncé ne sera plus

« son peuple. » David : « J'ai sommeillé et je me suis « levé. » Isaïe : « En ce temps-là le rejeton de Jessé, « élevé en signe de salut devant tous les peuples, sera « adoré des nations et son sépulcre sera glorieux. » David : « La terre dans toute son étendue se souviendra « de ces miracles et elle se convertira au Seigneur, et « l'immense famille des nations sera en adoration devant « lui... Car toute la postérité qui doit venir sera décla- « rée appartenir au Seigneur; et les cieux annonce- « ront sa justice au peuple qui doit naître, au peuple « que le Seigneur a fait. » Malachie (le dernier des prophètes) : « Depuis le lever du soleil jusqu'au cou- « chant, mon nom est grand parmi les nations; et « l'on me sacrifie en tous lieux, et l'on offre à mon « nom une oblation toute pure, parce que mon nom « est grand parmi les nations, dit le Seigneur, Dieu des « armées. »

C'est encore une prophétie générale, et non pas la moins frappante, que l'ardeur avec laquelle les prophètes demandent le Messie. L'amour n'eut jamais d'accents plus pénétrants. Et ce caractère marque bien que Celui qu'ils appellent n'est autre que Celui qui les inspire; il met sur leurs lèvres le cri de la charité qui le presse de descendre : — « Seigneur, dit Jacob, je vivrai dans « l'attente de votre salut. » — « Seigneur, dit Moïse, je « vous supplie, envoyez Celui que vous devez envoyer. » — « Réveillez votre puissance, dit David, et venez et « sauvez-nous. Inclinez vos cieux, descendez. » — « Hâ-

« tez le temps, hâtez la fin, dit l'Ecclésiastique, et que « les hommes racontent vos merveilles. » — « Cieux, « s'écrie Isaïe, versez votre rosée, pleuvez le Juste, et que « la terre s'ouvre et germe son Sauveur ! »

Les noms qu'ils lui donnent, les images sous lesquelles ils le présentent, expriment ce même amour et prophétisent encore. Le patriarche Jacob dit : L'*odeur de mon Fils est semblable à l'odeur d'une terre féconde.* Il l'appelle le *Désir des collines éternelles;* le prophète Aggée, le *Désiré de toutes les nations;* le prophète Isaïe, *Dieu avec nous,* le *Père du siècle futur*, le *Prince de la paix.* Isaïe encore le compare à la rosée, qui est douce, fécondante, qui tient de la terre et qui remonte au ciel. Le prophète Osée dit que son lever se prépare comme celui de l'aurore. « Car, dit un interprète, de même que l'aurore couvre le soleil et l'enfante en quelque sorte, de même la chair de Jésus-Christ couvrait sa divinité, et nous l'apportait, et l'enfantait pour ainsi dire; et comme l'aurore est une demi-lumière qui va croissant, ainsi Jésus enfant croît extérieurement en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes; et parce que la lumière de l'aurore est très-pure, très-agréable, très-douce aux hommes fatigués des ténèbres d'une longue nuit, la naissance de Jésus-Christ est la très-douce et très-précieuse aurore qui vint charmer l'humanité, plongée depuis quatre mille ans dans les régions de la mort. »

Voilà, entre beaucoup d'autres, quelques traits de ce vaste signalement du Messie, dicté de Dieu aux Prophètes

pour qu'il fût connu d'Israël et du monde[1]. Sans doute, tout ce qui le regarde n'était pas également clair, et ne pouvait recevoir que de lui sa pleine et parfaite lumière ; et sans doute encore tous les Juifs, répandus en grand nombre à Rome et dans l'Empire, n'entendaient pas au même degré ce que l'on pouvait dès lors comprendre. Il y en avait assez, néanmoins, pour réveiller les traditions qui dormaient au fond le plus lointain de l'histoire, et pour faire pénétrer dans la gentilité plus de rayons de la vérité que ses sages n'en ont voulu recevoir. L'on sait maintenant d'où put venir à Socrate l'idée si étrange du juste haï et mis en croix, à Platon et à Cicéron ce qu'ils ont eu de vues saines touchant la divinité et touchant l'immortalité de l'âme; et de quelles voix étaient l'écho ces pressentiments des peuples, ces surprenantes prédictions des poëtes annonçant le roi qui s'éleverait de Judée,

[1] Moïse, Balaam, Jacob, David, Isaïe, Joël, Jérémie, Habacuc, Michée, Ézéchiel, Aggée, Zacharie, Malachie, ont annoncé son avénement ; — Jacob, Isaïe, Daniel, l'époque de sa naissance ; — Jacob, Moïse, Balaam, Nathan, Isaïe, Jérémie, Zacharie, la race dont il devait naître ; — Isaïe, Jérémie, Zacharie, sa très-sainte mère ; — Balaam, David, Osée, Isaïe, Jérémie, les principaux événements qui devaient signaler sa naissance ; — Isaïe, Malachie, son saint précurseur ; — Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, ses disciples ; — David, Osée, Amos, Isaïe, Joël, Jérémie, Sophonie, Daniel, Ézéchiel, Aggée, Zacharie, Malachie, son ministère ; — Isaïe, ses miracles ; — Moïse, David, Nathan, l'Auteur des deux premiers livres *des Rois*, Osée, Amos, Isaïe, Joël, Abdias, Michée, Jérémie, Sophonie, Daniel, Ézéchiel, Aggée, Zacharie, Malachie, l'Auteur du livre de *la Sagesse*, sa passion et sa mort, les circonstances qui devaient les accompagner et les événements qui en seraient la suite. (Blaud, *le Christianisme avant le Christ.*)

l'enfant merveilleux qui changerait le cours des choses et fonderait un ordre nouveau.

Pour nous, venus dans la suite des temps, Dieu nous a donné la plénitude de ces merveilles; nous pouvons comparer l'original au portrait exécuté d'avance, et le portrait nous paraît d'autant plus achevé. Un écrivain français fait ingénieusement ressortir le miracle de cet ouvrage : « Figurez-vous une excellente statue, composée « de plusieurs pièces rapportées et travaillées par plusieurs « ouvriers en divers temps. L'un commence la tête au « premier âge du monde; l'autre forme le corps mille ans « après; un autre vient ensuite qui fait un bras, l'autre « un pied, l'autre une main, chacun en fait une partie, « sans que pas un de ces savants maîtres sache rien de « l'ouvrage de ses compagnons; et néanmoins, assem- « blant tout cela, vous trouverez que c'est la vraie figure « du Messie; que cette figure, faite longtemps avant sa « naissance, le représente naïvement tel qu'il était lors- « qu'il conversait parmi les hommes... Vous diriez que « les Prophètes ont toujours vécu avec lui, qu'ils ont agi « de concert, non-seulement entre eux, mais avec les « Évangélistes, tant il y a de rapport entre ce que ceux-ci « racontent comme passé, et ce que ceux-là prédisent « comme devant arriver. »

En effet, on a vu cette concordance, et afin d'y échapper, quelques « savants » se sont jetés résolûment dans l'absurde. Ils ont dit que plusieurs prophéties avaient été supposées, ou interpolées; et comme cette invention ne

permettait pas de fuir bien loin, puisque, ne fût-ce que par la traduction, l'Ancien Testament a toujours une date certaine antérieure de plusieurs siècles au Christ, d'autres ont expliqué le mystère en avançant que l'Évangile avait été fabriqué d'après les prophéties. Les derniers *historiens* tournent, autant qu'ils l'osent, autour de ce système ; la science qui veut nier en est là. Mais ce système non plus ne procure pas de grands avantages. Beaucoup de prophéties de l'Ancien Testament et du Nouveau, n'ayant reçu leur accomplissement que longtemps après l'époque la plus rapprochée où il soit possible de placer la rédaction des évangiles, il faut bien avouer que ces faussaires, qui auraient composé leur Christ d'après les prophéties (ce qui ne suppose pas une science médiocre), ont de plus été eux-mêmes prophètes. Ne citons que cette parole attribuée à la mère du Sauveur : *Et beatam me dicent omnes generationes!* Connaît-on un décret auquel aient plus docilement obéi et les temps et les hommes?

Laissons ces contestations qui font honte, et rappelons une dernière prophétie donnée de Dieu pour obliger l'incrédulité à se réfugier misérablement dans la négation brutale. C'est la prophétie de Daniel qui, à cinq cents ans de distance, fixe l'année et probablement le jour de l'avénement du Messie.

« Durant la captivité (de Babylone) Daniel vit, par ordre, à diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devaient vivre les Israélites. Il les marque par leurs caractères propres. On voit passer



comme un torrent l'empire d'un roi des Grecs : c'était celui d'Alexandre. Par sa chute on voit établir un autre empire moindre que le sien et affaibli par ses divisions. C'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la prophétie... On voit leurs guerres, leurs jalousies et leurs alliances trompeuses ; la dureté et l'ambition des rois de Syrie ; l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'Illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu ; la brièveté de son règne et la prompte punition de ses excès. On voit naître enfin le règne du *Fils de l'homme*. A ce nom vous reconnaissez Jésus-Christ ; mais ce règne du Fils de l'homme est encore appelé *le règne des saints du Très-Haut*. Tous ces peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume : l'éternité lui est promise, et il doit être le seul *dont la puissance ne passera pas à un autre empire*.

« Quand viendra ce Fils de l'homme et ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avait voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères, il est tout à coup élevé à des mystères plus hauts. Il voit un autre nombre d'années et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance d'Artaxerce à la longue

main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, *la rémission des péchés, le règne éternel de la justice, l'entier accomplissement des prophéties* et l'onction *du Saint des saints*. Le *Christ* doit faire sa charge, et paraître comme *conducteur* du peuple *après soixante-neuf semaines*. *Après soixante-neuf semaines* (car le prophète le répète encore) *le Christ doit être mis à mort :* il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante-dixième : c'est celle où le Christ sera immolé, où l'*alliance sera confirmée, et au milieu de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis*, sans doute, par la mort du Christ, car c'est en suite de la mort du Christ que ce changement est marqué. *Après cette mort du Christ et l'abolition des sacrifices,* on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit *la ruine de la cité sainte et du sanctuaire;* un *peuple et un capitaine* qui vient *pour tout perdre; l'abomination dans le temple, la dernière et irrémédiable désolation* d'un peuple ingrat envers son Sauveur.

« Ces semaines, réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'Écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous mènent précisément depuis la vingtième année d'Artaxerce, à la dernière semaine, semaine pleine de mystères, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la Loi et en accomplit les figures.

« Les doctes font de différentes supputations pour faire cadrer ce temps au juste. Il n'y aurait rien de surprenant quand il se trouverait quelque incertitude dans les dates, et le peu d'années dont on pourrait disputer sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes ; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie.

« Il ne reste plus qu'à en faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avait appris que le royaume de Juda devait cesser à la venue du Messie : mais il ne nous disait pas que sa mort serait la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui déclare que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnaissance [1]. »

[1] Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.* Si cet admirable livre était lu autant qu'il le mérite et que sa renommée semble l'indiquer, une réfutation des impiétés contemporaines sur le sujet qui nous occupe serait peu nécessaire ; elles y sont toutes ruinées par la base, car cette base, à peu de chose près, est partout et toujours la même. Mais on néglige les chefs-d'œuvre pour courir aux nouveautés frivoles ; et les catholiques, plus inexcusables que les autres, ne sont pas les derniers à donner dans ce travers. A cause de cela, ils restent sans réponse devant les ignorants outrages que la fausse science prodigue à leur foi, et ils se font

Les semaines de Daniel approchaient de leur terme, et déjà le signe indiqué par Jacob frappait tous les yeux. Le sceptre était sorti de Juda. Sur le trône de David, Hérode, étranger au sang royal, peut-être même au sang d'Abraham, régnait en tyran par la grâce des Romains. La politique d'Hérode embellissait le Temple et déshonorait le sacerdoce. Il avait mis à l'encan le souverain pontificat. Tour à tour changé, institué, destitué par le prince ou par le gouverneur romain, le Grand Prêtre n'était plus que la créature éphémère et le jouet de ces pouvoirs intrus. La religion déclinait au milieu de la pompe des cérémonies. Les sectes se multipliaient, remplissant d'aigres contestations la ville, les écoles et jusqu'à l'intérieur du Temple. Les Sadducéens, riches, incrédules et moqueurs, propageaient le dédain de la Loi; les Pharisiens, pleins d'orgueil et de dureté, l'outrageaient d'une autre manière en la surchargeant de pratiques insupportables, décourageantes pour la faiblesse, odieuses à la raison; les Esséniens, véritables schismatiques, s'imposaient des règles de vie austères et qui impliquaient la liberté légitime, mais, par une compensation ordinaire, ils s'affranchissaient des préceptes, rejetaient les traditions et prétendaient honorer Dieu sans offrir de sacrifices. De grands désordres suivaient ce dérèglement des esprits; nouveau signe que les doctes n'ignoraient pas. Dans le cœur des

justement mépriser par des adversaires sur lesquels ils auraient toute supériorité s'ils apprenaient à se servir des armes qu'ils ont en leurs mains.

justes et des sages, le pressentiment d'une catastrophe se mêlait à l'attente.

Tous attendaient. A l'égard du Messie, il n'y avait point d'incrédules; mais en même temps, presque tous perdaient de plus en plus la vraie notion de l'envoyé divin. L'orgueil national n'y contribuait pas moins que l'esprit de secte. La domination des Romains, quoique relativement modérée, indignait un peuple qui ne manquait pas de raisons pour s'estimer au-dessus de ces maîtres arrogants. Outre la rapacité et la cruauté, il leur reprochait le sacrilége. Leur insolence avait violé maintes fois les usages religieux. Le Messie était donc surtout attendu comme vengeur. Les Juifs s'habituaient à croire que le Désiré des Nations viendrait en armes, terrible et triomphant, pour assouvir leur cupidité et les substituer aux maîtres du monde. Ainsi, dans ces cœurs tournés vers la terre, quand le jour allait naître, se formaient des ténèbres plus épaisses que n'avaient été celles de la nuit. Le Messie dira : *Bienheureux les cœurs purs!* Et ceux-là seulement le verront qui ne lui demanderont pas leur règne, mais le sien.

Néanmoins la paix régnait en Judée comme partout. Auguste avait dompté dans Rome toutes les séditions, dans le monde toutes les révoltes. Les turbulences doctrinales de Jérusalem, dominées par l'attente, ne troublaient en rien cet état général de tranquillité. Là non plus, aucun parti n'était politiquement redoutable. C'est un moment rare dans l'histoire. Rome possédait un tem-

ple hypocrite entre tous ceux qu'elle avait élevés, le temple de la Paix. Elle en laissait les portes ouvertes durant la guerre, et c'était une forme de prière permanente pour rappeler la paix exilée. Mais depuis Numa jusqu'à Auguste, en sept siècles, le temple de la Paix n'avait été fermé que deux fois : la première, dit-on, pour quelques années; la seconde, pour quelques mois. Cependant, comme pour montrer à quel prix la force seule peut pacifier, deux autres fois déjà la main homicide d'Auguste s'était plu à fermer les portes redoutables; ou plutôt, Auguste les avait bouchées avec les cadavres des citoyens. Elles s'étaient rouvertes, il venait de les refermer encore, et il y avait employé l'épée de Tibère. Par ses victoires en Germanie, Tibère devient l'exécuteur de ce que l'on peut appeler le premier fait évangélique; il procure le silence des armes, au milieu duquel Dieu veut jeter à voix basse la parole de la vraie et éternelle paix. L'empire commence à accomplir les desseins de Dieu; désormais, qu'il le veuille ou non, il n'aura plus d'autre rôle. Les faits de guerre sont les seuls événements retentissants de l'antiquité. Ils se taisent partout, parce qu'il a été dit que la terre serait en paix à l'heure où nous touchons. Heure des chants, heure des triomphes! A Rome, Virgile et Horace chantent aux pieds d'Auguste et de Tibère triomphants; en Judée, au-dessus d'une crèche où repose un pauvre enfant nouveau-né, des voix célestes, entendues seulement de quelques pasteurs, vont entonner le sommaire de l'éternel Évangile :

Au Dieu Très-Haut la gloire, aux hommes de bonne volonté la paix!

Heure solennelle pour la nature entière. Dans le vaste firmament, les astres n'avaient point dévié de leur marche, rien n'était à réparer, aucune perturbation n'étonnait ces royaumes inviolables de la régularité. Cependant une circonstance y devait signaler l'avénement du nouvel Adam, du nouveau Moïse, du nouveau Josué, de l'HOMME à qui les Démons, et les Anges, et les vents, et la mer, et les plantes, et toute chose créée allait obéir. Cette circonstance fut le Jubilé universel des planètes. Toutes, en ce moment, avaient accompli leurs révolutions, et se tenaient prêtes au travail ou au repos; toutes repartirent obéissantes pour une course nouvelle, comme au jour où, le même Verbe de Dieu les ayant appelées du néant chacune par son nom, chacune répondit: Me voici! et prit la route qui lui était tracée.

Celui qui a créé le monde va donc nous apparaître, vivant de notre vie, dans l'infirmité de notre chair. C'est Dieu que nous cherchons, c'est l'homme qui va se montrer; mais l'homme ne se montrera que pour nous livrer le Dieu. Nous n'aurons pas de peine à le reconnaître. Cependant, demandons-lui la bonne volonté.

Jésus, maintenant, n'est plus caché ni déguisé. Il a passé dans l'infirmité, il demeure dans la gloire. Mais, depuis dix-neuf siècles, ce soleil toujours plus brillant rencontre des aveuglements toujours plus obstinés. Tel est le mystère de la liberté humaine : en présence de

l'évidence, elle conserve le mérite de croire, elle a le formidable pouvoir de nier. Si, n'ayant pas juré de nous affermir dans les ténèbres, nous n'avons pas davantage le dessein d'en sortir, demandons le secours de la grâce. Notre raison est sujette à des troubles que l'intelligence ne peut ni formuler, ni deviner, ni atteindre. La prière obtient la grâce, la grâce apporte la clarté. Prononçons les paroles puissantes que l'Esprit-Saint nous a suggérées pour nous vaincre nous-mêmes et pour vaincre Dieu, comme la mère suggère à l'enfant coupable le mot que le père exige avant de faire grâce à tant d'ignorance et d'indocilité. Ne nous entêtons pas contre la miséricorde, ne refusons pas le salut. Nous pouvons toujours dire : « Seigneur, faites que je voie! » Nous croyons toujours assez et toujours assez peu pour avoir sujet de répéter cette autre parole adressée à Jésus : « Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité! »

CHAPITRE IV

Le Prologue de l'Évangile

Le prêtre Zacharie et sa femme Élisabeth, tous deux justes et irréprochables devant Dieu, n'avaient point de postérité et n'en attendaient point à cause de leur âge déjà avancé, et parce qu'Élisabeth était stérile.

Un jour que Zacharie, désigné par le sort, exerçait sa charge dans le Temple, l'Ange du Seigneur lui apparut, lui dit que sa prière était exaucée, et qu'Élisabeth lui donnerait un fils qu'il nommerait Jean. Il ajouta que ce fils serait grand, rempli du Saint-Esprit dès les entrailles de sa mère, et marcherait devant le Seigneur avec la vertu du prophète Élie, pour préparer les hommes à recevoir le salut.

Zacharie, sans doute, n'avait point demandé une faveur qu'il ne pouvait plus espérer, et s'était borné à prier pour l'avénement du Messie. Il fut effrayé, ne comprit

pas la parole de l'Ange et ne le crut point. L'Ange lui reprocha son incrédulité et lui annonça que Dieu, pour le punir, le rendait muet jusqu'à l'accomplissement des choses prédites. En effet, Zacharie sortit du Temple pâle et sans voix. Ses signes seulement firent connaître qu'il avait eu une vision. Cependant Élisabeth conçut, et, humblement cachée, elle rendit grâce à Dieu, qui lui ôtait l'opprobre de la stérilité.

Six mois après, l'ange Gabriel, le même qui avait apparu à Zacharie, fut envoyé de Dieu à une vierge du sang de David, qui demeurait à Nazareth en Galilée. Elle se nommait Marie. Orpheline, elle avait été élevée dans le Temple, et depuis peu le Grand-Prêtre, son tuteur, ou suivant d'autres, les parents qui lui restaient, l'avaient fiancée à Joseph, homme juste et droit, beaucoup plus âgé qu'elle et comme elle de la race de David. Ils étaient pauvres. Joseph exerçait le profession de charpentier et travaillait pour vivre. Marie était âgée de quatorze ans.

L'Ange se présenta devant cette vierge et lui dit : « Je « vous salue, ô pleine de grâce. Vous êtes bénie entre « toutes les femmes, et le Seigneur est avec vous. » Il lui annonça ensuite Celui qui naîtrait d'elle, et lui dit qu'elle le nommerait Jésus, c'est-à-dire *Sauveur*.

Déjà, selon toute apparence, accoutumée à la vue des Anges, mais non préparée à la solennité d'un tel message, l'humble fille de David se troubla. Elle ne douta point, comme Zacharie. Seulement, sa réponse prudente fit entendre la résolution où elle était de rester vierge.

L'Ange, alors, lui apprit comment elle deviendrait mère par la vertu du Saint-Esprit, et que c'était pourquoi le Saint qui naîtrait d'elle serait appelé le Fils de Dieu. Il lui fit savoir que sa parente Élisabeth, « celle que l'on appelait stérile, » était dans le sixième mois de sa grossesse. Car il convenait que Marie connût la première le secret de la miraculeuse conception du Précurseur.

Marie, ayant entendu ces choses, dit : « Voici la ser- « vante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre pa- « role. » Et l'Ange la quitta.

« Voici la servante du Seigneur. » En prononçant cette parole d'humilité, qui est la parole de notre salut, Marie était l'écho du Verbe. Par les lèvres de David, prédisant sa venue sur la terre, il s'était lui-même nommé non le Fils de la vierge, mais le Fils de la servante : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* Dès que Marie eut ainsi acquiescé au dessein de Dieu, le mystère de l'Incarnation s'accomplit. « Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. »

Instruite par la révélation de l'Ange et obéissante à l'inspiration de Celui qui existait déjà en elle, Marie se hâtant, alla au pays des Montagnes, à Hebron, où Élisabeth habitait. Jésus voulait sanctifier son précurseur par sa présence cachée. En entrant dans la maison de Zacharie, Marie salua sa parente. Aussitôt l'enfant d'Élisabeth tressaillit, et elle-même fut remplie de l'Esprit-Saint.

Elle s'écria, d'une grande voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes; le fruit de vos entrailles est

béni ! Et d'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur me visite ? Car du moment que j'ai entendu votre voix, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, et les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront accomplies. »

Marie dit alors :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon salut.

« Il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

« Car il a fait en moi de grandes choses, Celui qui peut tout. Et son nom est saint ; et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent.

« Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé les desseins des superbes enorgueillis dans les pensées de leur cœur.

« Il a renversé de leurs siéges les hautains et élevé les petits.

« Il a comblé de biens les indigents pressés de la faim, et renvoyé vides ceux qui étaient dans l'abondance.

« Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde promise à nos pères, à Abraham et à sa postérité, pour toujours. »

Le terme d'Élisabeth étant arrivé, elle mit au monde un fils. Au jour de la circoncision, les parents voulaient lui donner le nom de son père ; Élisabeth demanda qu'il fût appelé Jean, ce que Zacharie, toujours muet, confirma

en écrivant : « Jean est son nom. » Jean signifie : Celui en qui est la grâce. Au même instant la langue de Zacharie devint libre, et il prophétisa, bénissant le Dieu d'Israël de s'être souvenu de sa miséricorde envers son peuple, et de lui avoir suscité un Sauveur de la maison de David. Et s'adressant à son fils, il lui dit qu'il marcherait devant le Seigneur pour lui préparer les voies, afin que la rémission des péchés fût obtenue de ce soleil levant qui venait éclairer les ténèbres et l'ombre de la mort, et diriger nos pieds dans la voie de la paix.

Le bruit de ces choses se répandit dans les montagnes de la Judée, et l'on se disait : Que pensez-vous que deviendra cet enfant ?

Marie, de retour à Nazareth, demeura en silence, se reposant de tout sur Dieu. Et Joseph, instruit dans un songe par l'Ange du Seigneur, garda son épouse, qu'il avait eu la pensée de renvoyer. Il sut ainsi que le Fils de la Vierge devrait être nommé Jésus, parce qu'il serait le Sauveur d'Israël. Joseph, juste et pieux et sans doute versé dans les Écritures, put alors connaître que ce qui allait arriver accomplirait la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge sera enceinte et mettra au monde un Fils. »

Il y avait une autre prophétie à accomplir. Il était écrit que le Messie naîtrait à Bethléem de Juda. Une circonstance pressante obligea Joseph de quitter la Galilée et de venir en cette ville avec Marie, quoique celle-ci fût près de son terme. Bethléem étant le lieu de David, leur commun ancêtre, ils devaient s'y faire inscrire pour le dé-

nombrement général ordonné par l'empereur Auguste Ils vinrent donc à Bethléem, pendant qu'une foule d'étrangers y refluait de Jérusalem, où l'on célébrait la Fête des Lumières. Et ne trouvant point de place à l'hôtellerie, ils se réfugièrent dans une grotte des champs.

Ce fut là, au milieu de la nuit, sans éprouver aucune des angoisses et des douleurs de l'enfantement, comme le soleil donne sa lumière et comme une fleur donne son parfum, que Marie mit au monde son fils premier-né, son fils unique, Celui que saint Jean appelle « le Fils unique du Père, » et saint Paul « le Premier-né de Dieu. »

Elle l'enveloppa et le posa dans une crèche. La tradition place auprès de ce berceau un bœuf et un âne dont l'haleine réchauffait le nouveau-né. Ces animaux avaient été amenés par Joseph, l'âne pour servir de monture à Marie, le bœuf pour être vendu et subvenir aux frais du voyage. Isaïe a dit : « Le bœuf connaît celui à qui il appartient, et l'âne l'étable de son maître. »

Les champs où naissait Jésus étaient une propriété du Temple, et l'on y engraissait les animaux destinés aux sacrifices. Il y avait là des bergers qui veillaient pendant la nuit. Tout à coup, ces hommes virent apparaître un Ange environné d'une vive lumière. L'Ange leur dit de ne point craindre et plutôt de se réjouir, car il venait leur annoncer une grande joie. « Aujourd'hui, poursuivit-il, dans la ville de David, un sauveur vous est né, et c'est le Christ, Notre-Seigneur. Voici le signe à quoi vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes,

couché dans une crèche. » Au même instant, une troupe nombreuse de la milice céleste, s'unissant à l'Ange, fit entendre ce cantique : « Gloire à Dieu au plus haut du ciel ; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Les bergers se dirent les uns aux autres : Allons à Bethléem.

Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche ; et ils retournèrent à leurs troupeaux, rendant grâce à Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et de tout ce qu'ils avaient vu. Marie ne perdait rien de ces choses et les conservait dans son cœur. C'est l'évangéliste saint Luc qui rapporte ces détails, et rien n'empêche de croire que le Saint-Esprit les lui révéla par les lèvres mêmes de la sainte Vierge.

Quelque temps après, des hommes venus de l'Orient, et qu'on appelle des Mages, à cause de leur science, parurent à Jérusalem. Ils dirent que le Roi des Juifs était né, car ils avaient vu son étoile, et ils demandèrent où ils le trouveraient, étant venus pour l'adorer. Leur présence émut toute la ville. Hérode, roi de Judée, en entendit parler. C'était un prince soupçonneux, cruel et plein de ruse. Comprenant qu'il s'agissait d'un compétiteur, il fut troublé et s'enquit du lieu où devait naître le Christ. Les premiers de la nation, les scribes et les prêtres, lui répondirent : A Bethléem de Juda. Hérode y envoya donc les Mages, après les avoir priés de l'informer lorsqu'ils auraient vu l'enfant, afin, dit-il, qu'il pût lui-même l'adorer. Les Mages repartirent joyeux et confiants. L'étoile qui les

avait guidés sur Jérusalem, se montrant de nouveau, les conduisit jusqu'au lieu où était Jésus. Ils trouvèrent l'Enfant et sa Mère, et l'ayant adoré, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe; puis, avertis en songe de ne point revoir Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin.'

La circoncision judaïque avait eu lieu huit jours après la naissance; le quarantième jour était fixé pour la double cérémonie de la purification de la mère et de la présentation de l'enfant. Tout mâle premier-né étant holocauste au Seigneur, devait être racheté à prix d'argent, en mémoire de la délivrance d'Égypte. Les parents de Jésus le portèrent donc au Temple pour accomplir la loi. Dans le même moment, arrivait de son côté au Temple, poussé par l'inspiration du Saint-Esprit, un homme juste et qui attendait la consolation d'Israël. On le nommait Siméon. Il lui avait été révélé qu'il ne mourrait point qu'il n'eût salué le Christ.

Or, Siméon ayant vu l'enfant Jésus, le prit dans ses bras et éclata soudain en actions de grâces : « C'est « maintenant, dit-il, Seigneur, que selon votre parole « vous laisserez aller votre serviteur en paix; car mes « yeux ont vu le salut qui vient de Vous, la lumière qui « se découvrira aux nations, le salut d'Israël, votre peu- « ple ! » Il bénit Marie et Joseph, et divinement éclairé, il prophétisa, s'adressant à Marie seulement. Il lui dit : « L'Enfant que voilà est au monde pour la perte et le « salut de plusieurs en Israël, et il sera posé en signe

« de contradiction, afin de découvrir ce qu'un grand « nombre gardent au fond de leur cœur; et vous « même, vous sa mère, vous aurez l'âme transpercée « d'un glaive. »

Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel. Elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans. Depuis la mort de son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle ne sortait point du Temple, où elle passait les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Elle vit Jésus et loua le Seigneur, parlant de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Après ces choses, tout ce qu'exigeait la Loi étant exécuté, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui commanda de fuir en Égypte, parce qu'Hérode chercherait l'Enfant pour le faire mourir. Joseph obéit sans délai, pendant qu'Hérode, apprenant le départ des Mages, faisait tuer tout ce qu'il y avait d'enfants mâles dans le pays de Bethléem, jusqu'à l'âge de deux ans. Jérémie avait dit : « On a entendu une voix dans Rama, de grandes lamen- « tations et de grands cris : Rachel pleure ses enfants et « ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Hérode mourut quelques années après ce crime. Alors, sur un nouvel avertissement de l'Ange, reçu en songe comme les précédents, Joseph ramena l'enfant en Israël. Mais parce qu'Archélaüs, fils d'Hérode, régnait sur la Judée, il n'osa y aller; et toujours obéissant aux avertissements divins, il établit sa demeure à Nazareth de Galilée. C'était la volonté de Dieu, afin que cette parole fût

accomplie : « J'ai rappelé mon fils de l'Égypte; » et ailleurs : « Il sera appelé Nazaréen. »

L'Évangile ne rapporte plus qu'un seul fait de l'enfance de Jésus. A douze ans, âge des préceptes, ses parents l'amenèrent à Jérusalem pour la Pâque. Mais lorsqu'ils s'en retournèrent, il resta dans la ville. Pendant tout un jour, ni Joseph ni Marie ne s'aperçurent de son absence; car les hommes et les femmes marchaient par bandes séparées, et chacun le croyait avec l'autre. Revenus sur leurs pas, ils le cherchèrent inutilement durant trois jours. Enfin, ils le trouvèrent où il devait être, dans le Temple, assis au milieu des docteurs, qu'il écoutait et qu'il interrogeait, leur faisant voir une sagesse qui les remplissait d'admiration. Sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions tout affligés, *votre père* et moi. » Il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent le service de MON PÈRE? » Ils ne comprirent pas de quel service il parlait, mais sa mère conservait le souvenir de tout. Ensuite il les suivit à Nazareth, et il leur était soumis.

Et il croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Cependant le fils de Zacharie et d'Élisabeth s'était dès son enfance retiré au désert. Il y vivait de la vie la plus mortifiée, vêtu d'un cilice, priant et jeûnant, inconnu en ces solitudes comme Jésus dans l'obscurité de Nazareth.



Jusqu'à l'âge de trente ans, il attendit ainsi l'ordre de Dieu pour le jour de sa manifestation.

Enfin, la quinzième année de l'empire de Tibère César, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, suivant ce qu'avait annoncé le Prophète : « Voici que j'envoie mon ange devant votre face, et il préparera la voie devant vous. » Et ailleurs : « Voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites-lui des sentiers aplanis. »

Jean commença donc de prêcher dans le désert de Judée et la contrée du Jourdain. Il baptisait et prêchait le baptême de pénitence qui devait disposer les hommes à recevoir la rémission des péchés. Il criait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche ! » Il traitait sévèrement l'hypocrisie des Pharisiens et l'impiété des Sadducéens, mêlés à la foule qui accourait vers lui. « Race de vipères, leur disait-il, qui vous a appris à fuir la colère prochaine? Faites de dignes fruits de pénitence ! Ne dites pas en vous-mêmes que vous avez Abraham pour père ; car je vous le dis, de ces pierres mêmes Dieu peut faire naître des enfants d'Abraham. Déjà la cognée est à la racine des arbres, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Ces exhortations, soutenues d'une si sainte vie et du souvenir de la miraculeuse naissance de Jean, ébranlaient la Judée. De tous côtés on venait en foule au prédicateur de la pénitence. Ces troupes émues confessaient leurs péchés, et demandaient à Jean ce qu'il fallait faire pour

recevoir le baptême. Il donnait à tous le précepte de l'aumône : — Que celui qui a deux habits vêtisse celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger nourrisse celui qui n'a rien. Aux publicains, collecteurs de l'impôt : — N'exigez rien au delà de ce qui est ordonné. Aux soldats : — Ne faites point violence, n'accusez faussement personne, contentez-vous de votre paye.

Le peuple se persuada bientôt que Jean était le Christ. Il leur dit : « — Je vous donne un baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence. Mais Celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour lui dénouer la courroie de ses souliers. C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu. Le van est entre ses mains ; il nettoiera son aire, il amassera le blé dans son grenier, et jettera la paille au feu qui ne s'éteint point. »

Jésus quitta Nazareth pour être baptisé et parut aux yeux de Jean sur les bords du Jourdain, parmi cette foule de pécheurs qui embrassaient la pénitence. Il n'est dit nulle part que Jean, habitant du désert depuis son enfance, eût jamais avant ce moment vu le Fils de Marie. Cependant il le reconnut par une inspiration qu'un signe visible allait promptement confirmer, et il lui adressa la même parole que sa mère Élisabeth avait adressée à la mère de Jésus : *Tu ad me!* Il se défendait de le baptiser, lui disant : — « C'est moi qui devrais recevoir de vous le baptême, et vous venez à moi ! » Jésus lui répondit : — « Faites néanmoins ; il convient que nous

accomplissions ainsi toute justice. » Alors Jean le baptisa.

Et tandis que Jésus, sorti de l'eau, priait, les cieux s'ouvrirent, et le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descendit et s'arrêta sur lui; et cette voix éclata du ciel : « Tu es mon fils bien-aimé. »

Jésus aussitôt se retira dans le désert. Il y resta quarante jours et quarante nuits, vivant parmi les bêtes et souffrant d'être tenté par Satan. Soit que la tentation ait duré les quarante jours, soit qu'il ne l'ait permise qu'après ce long jeûne, l'Évangile en rapporte trois assauts.

Lors donc que Jésus voulut ressentir les atteintes de la faim, Satan lui dit : « — Si vous êtes le fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain. » Jésus lui répondit : Il est écrit, *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* » Repoussé par cette expression de la confiance que la Providence attend de l'homme, l'ennemi voulut à son tour se faire une arme de l'Écriture et de la confiance en Dieu. Il transporta Jésus sur le pinacle du Temple et lui dit : « — Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a chargé les anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront entre leurs mains de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. » Jésus répondit : « Il est aussi écrit : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* » Vaincu une seconde fois, Satan fit un dernier effort. Il porta Jésus sur une haute montagne, et par un prestige il lui

fit voir en un instant les royaumes du monde et leur gloire : « — Je vous donnerai, lui dit-il, tout cela, toute la puissance et la gloire de ces empires; car ces choses sont à moi et je les donne à qui je veux. Adorez-moi, elles seront à vous. » Jésus lui répondit : « — Va-t'en ; car il est écrit : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul.* »

Satan, ayant ainsi vainement essayé toutes les tentations, se retira, et les Anges s'approchèrent de Jésus et le servirent.

Jean continuait de prêcher et de baptiser, et sa réputation, qui ne cessait de croître, excitait la haine des Scribes et des Pharisiens. Ils lui députèrent des affidés chargés de savoir de lui-même qui il était, espérant sans doute des réponses dont ils pourraient tirer parti pour le persécuter. Jean déclara nettement qu'il n'était point le Christ. Ils lui demandèrent s'il était Élie ou quelque autre prophète? Il répondit : Non. Qui donc êtes-vous? lui dirent-ils, que dites-vous de vous-même? Il répondit comme il avait fait précédemment : Je suis la voix dont parle Isaïe, qui crie dans le désert : Faites au Seigneur un chemin droit! Ils insistèrent : Si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète, pourquoi donc baptisez-vous? Jean répondit de nouveau : « — Je donne un baptême d'eau ; mais il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est Lui qui doit venir après moi et qui est avant moi, et je ne suis pas digne de lui délier les souliers. »

Les envoyés des Juifs n'en demandèrent pas davantage, et Jean n'ajouta rien; mais le lendemain, voyant Jésus qui passait, il dit : « Voici l'agneau de Dieu; voici celui qui efface les péchés du monde... C'est de lu que j'ai dit : Il vient après moi un homme qui est avant moi, car il est plus ancien que moi. Je ne le connaissais pas, mais je suis venu donner un baptême d'eau, afin qu'on le connaisse en Israël. » Il ajouta : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous la figure d'une colombe et s'arrêter sur Lui. Je ne le connaissais pas, mais Celui qui m'a envoyé pour donner un baptême d'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez que l'Esprit descendra et s'arrêtera, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et j'ai vu, et je rends témoignage qu'Il est le Fils de Dieu. »

Le jour d'après, Jean, étant avec deux de ses disciples, vit de nouveau passer Jésus, et dit encore : « Voici l'Agneau de Dieu! » Aussitôt les deux disciples de Jean suivirent Jésus, qui s'en allait. Jésus se retourna, et leur dit : — Que cherchez-vous? — Maître, lui dirent-ils, où est-ce que vous logez? Il leur répondit : « Venez et voyez. » Ils vinrent et demeurèrent chez lui. L'un était Jean, fils de Zébédée, l'autre André, frère de Simon. André dit à son frère : « Nous avons trouvé le Messie; » et il le mena à Jésus. Jésus, ayant arrêté son regard sur Simon, lui dit : — Tu es Simon fils de Jonas; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre.

Tel est le prologue de l'Évangile, réduit à la nudité du fait. On y voit aisément les écueils où la raison humaine a si souvent touché. Toute l'histoire retentit des objections qui ont battu et bafoué comme basses et incroyables, comme indignes de Dieu et indignes de l'homme, ces petites circonstances au milieu desquelles apparaît l'Homme-Dieu. L'incrédulité qui veut garder une forme de respect, affecte de les passer à peu près sous silence. Elle laisse néanmoins entendre ce qu'elle en pense. De pauvres gens entêtés des rêves de leur nation et qui deviennent les jouets de leurs propres chimères; des apparitions, des songes, des aventures puériles greffées sur la prophétie et enflées par la légende, des simplicités et des crédulités de villageois, voilà donc, dit-elle, où commence cette grande Église! Et la suite, sauf le génie particulier de Jésus, répond au commencement.

Ensuite, l'incrédulité explique et conteste. Elle explique le langage; elle y cherche le mythe et le trouve. Elle conteste les faits; ceux qui tiennent à l'histoire générale et ceux qui tiennent à l'histoire évangélique. Elle nie autant qu'elle peut. Il n'y a pas longtemps, elle niait le recensement qui obligea Joseph et Marie de venir à Bethléem; on a découvert la mention de ce recensement dans les fastes d'Auguste. A présent, elle nie encore l'étoile, les Mages, le massacre de Bethléem, etc.

Les explications et les interprétations sont nécessaires; l'Église les donne avec une ampleur divine, suivant sa mission. Tout à l'heure on en verra quelques traits. Quant

aux faits, tout l'Évangile est vrai à la lettre. Origène le disait déjà, et il existe une multitude de livres illustres où l'on peut s'en convaincre; rien n'est plus facile que de les consulter. L'objet qu'on se propose ici n'est pas de prouver la vérité de l'Évangile, mais d'y recueillir la divinité de Jésus-Christ. L'Évangile raconte la divinité de Jésus-Christ, et la divinité de Jésus-Christ prouve la vérité de l'Évangile. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, l'Évangile n'est pas vrai. Il n'y a plus qu'un miracle, c'est que le monde ait pu croire l'Évangile. Mais ce miracle est grand! toujours plus grand à mesure qu'on l'étudie, si grand que tous les autres en sont prouvés.

Le Fils de Dieu est donc apparu au milieu des circonstances que l'on vient de rappeler, et la suite, en effet, se trouve conforme au commencement. Car l'Évangile est déjà tout entier, et presque dès les premiers mots, dans ce prologue, où cependant le héros divin n'a encore, pour ainsi dire, ni parlé ni agi. A peine est-il annoncé, et tout resplendit de sa lumière; les premières lueurs de son aurore éclairent un monde nouveau. L'Église est visible, son but est marqué, une nouvelle espèce humaine vient de naître, la chaîne d'amour se renoue entre le ciel et la terre. Bethléem rouvre la porte de l'Éden; l'esprit prophétique, endormi depuis de longs siècles, se réveille pour annoncer ce pardon; les miracles abondent, la nature divinement violentée enfante des merveilles inouïes; et l'esprit, plus attentif sur ces petites circonstances si faciles à tourner en dérision, ne saurait imaginer quelles autres ma-

gnificences devaient signaler l'avénement d'un Dieu.

Dieu peut faire d'humbles choses sans préjudicier à sa nature, tandis que l'homme se rendrait criminel en s'attribuant le surnaturel et le divin. Que le roi agisse en soldat pour le salut de tous, c'est œuvre de roi ; les petites choses qui sauvent le monde sont œuvres de Dieu.

Un dieu-roi, un dieu du monde selon l'esprit du monde, il y en avait un dans le monde. Il siégeait à Rome, il se nommait Auguste, l'on sait de quelles pierres il avait bâti ses temples. Il laissait régner Hérode, qu'il connaissait bien ; il préparait Tibère, qu'il avait jugé. L'histoire va se remplir d'horribles noms. Les Messaline, les Hérodiade, les Drusille, les Agrippine et les Poppée, entourent ces dieux de la terre ; ils ont pour ministres les Narcisse et les Séjan.

La cour du Dieu fait homme se compose de personnages tout autres et plus rares. Quelques-uns, tels que Zacharie et Élisabeth, Siméon et Anne, semblaient avoir été préservés de la corruption générale pour proclamer son entrée dans la vie. Il vient en accroître le nombre, ou plutôt en créer de nouveau l'espèce épuisée. C'est là son œuvre, seule œuvre digne de lui. Avant d'apparaître, étant lui-même caché dans le sein de Marie, il sanctifie Jean aux entrailles de sa mère. Des paroles immortelles le saluent, dialogues sublimes entre les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi qui sont également ses saints ; prophéties de son règne qui accomplissent les prophéties des temps passés. Tout est résurrection et miséricorde,

toutes les figures deviennent réalités, toutes ces réalités immortelles sont autant de types de l'humanité reflorissante, autant de flambeaux allumés pour la guider vers le royaume de Dieu.

Apprenons tout de suite à lire l'Évangile autrement que ceux qui l'interrogent comme les Juifs interrogeaient le Précurseur et interrogeront Jésus, uniquement pour avoir de quoi les condamner à mort. Jésus, qu'ils ont tué, n'est pas mort, et l'Évangile, qu'ils blasphèment, les tuera. Laissons-les accomplir ce prodige de trouver la mort dans la source de vie, et nous, prenons ce qui nous est offert, puisons la vie.

L'Évangile ne contient rien de superflu. Saint Luc commence par ces mots, qui peuvent sembler indifférents: Dans les *jours d'Hérode, roi de Judée.* Ces mots constatent que la prédiction de Jacob est accomplie. Juda a perdu la royauté guerrière et temporelle, on touche aux jours du Prince de la paix, on va voir paraître ce *Désiré des nations*, attendu par le dernier instinct du divin qui soit resté dans l'humanité. Les Anges sont envoyés vers les hommes. Zacharie, à certains égards incrédule et méfiant, quoique juste, représente sa nation lassée et son culte infécond. Sa justice est bénie au-delà de ce qu'il attendait; son incrédulité est punie par le silence. Israël n'a plus de prophètes et n'aura plus de sacerdoce, jusqu'au jour où, enfanté de nouveau par la foi, il deviendra digne du sacerdoce véritable, et recouvrera la voix pour louer Dieu.

L'Ange indique à Zacharie le nom de son fils : « Vous « le nommerez Jean. » C'est-à-dire, *celui en qui est la grâce*. « Il marchera avec l'esprit et la vertu d'Élie... afin « de préparer au Seigneur un peuple parfait. » Car la loi mosaïque n'a amené nulle chose à sa perfection, et la nation juive n'est que l'ébauche du grand peuple chrétien.

Zacharie est fils d'Abia, Élisabeth fille d'Aaron, fleurs de la race sacerdotale. Il convient que Jean-Baptiste naisse de cette race, afin d'annoncer avec plus de puissance le sacerdoce nouveau. Les deux principaux rameaux d'Israël, en Jean le sacerdotal, en Jésus fils de David, le royal, sont unis dans l'œuvre de l'accomplissement.

Élisabeth est stérile : Sara, Rebecca, Rachel, épouses des patriarches, l'étaient aussi, non par punition, elles marchaient dans la justice, mais pour que leur fécondité fît éclater la puissance de Dieu. Élisabeth a été stérile afin de marquer que Dieu est maître de tout. Une vierge pourra enfanter, puisqu'une stérile a conçu.

Délivrée de l'opprobre de sa longue stérilité, Élisabeth rend grâce. Sa joie légitime relève le caractère sacré de Marie, prophète accompli des mérites de la virginité, résolue, pour demeurer vierge, à sacrifier le plus grand honneur où pût prétendre une femme en Israël.

L'ange Gabriel (force de Dieu) est envoyé à la Vierge. Tel devait être le commencement de la réparation : un ange envoyé à la Vierge par la bonté de Dieu, parce que le commencement de la perdition avait été quand le ser-

pent aborda la femme par la malice du démon. Et puisque le Réparateur divin devait naître dans notre chair, il devait naître de la seule virginité, afin de n'avoir point d'égal dans la nativité. Il devait naître d'une vierge selon le corps, le Chef dont les membres naîtraient de l'Église, vierge selon l'esprit.

Marie est en même temps vierge et épouse; vierge pour recevoir la grâce, épouse pour échapper à d'injurieux soupçons. Le Seigneur ne voulut pas que l'on pût douter de l'honneur de sa Mère. Il ne voulut pas que les Juifs semblassent ne persécuter qu'un fruit de honte. La Loi condamnait les naissances illégitimes : s'il en avait paru porter la tache, comment aurait-il pu dire : Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir? Enfin, cette qualité d'épouse devait faciliter la foi aux paroles de Marie. Mère sans être mariée, on eût pu dire qu'elle voulait cacher une faute; épouse, elle n'a aucun motif de mentir, puisque la maternité est le privilége et la grâce du mariage.

L'Ange dit à Marie que Celui qui naîtra d'elle sera appelé le Fils du Très-Haut et que le Seigneur lui donnera le trône de David son père. Quand le Saint-Esprit rappelait ces paroles et les dictait à l'Évangéliste pour être jetées dans le monde, Jésus-Christ n'avait de trône que la croix. L'Ange dit encore : « Il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » En effet, Jésus-Christ règne dans la maison de Jacob. Son royaume sur la terre, l'Église visible, qui

durera autant que le monde, a été formé d'abord de ceux des enfants de Jacob qui ont accepté sa loi. Les autres, ayant rejeté le Christ, se sont par là retranchés eux-mêmes; ils ne sont plus le véritable Israël. Les Gentils appelés à leur place ne forment qu'un même peuple avec la postérité fidèle. Jacob est la souche commune des branches naturelles et des branches greffées. Saint Paul représente le peuple de Dieu comme un grand arbre dont le tronc, toujours subsistant, perd des branches et en acquiert de nouvelles.

Isaïe, annonçant l'incarnation du Verbe, s'était écrié : « Qui nous racontera sa génération ! » Éclairant Marie, qui objecte son dessein de rester vierge, l'Ange lui dit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre; et c'est pour-« quoi la chose sainte qui naîtra de vous sera nommée « le Fils de Dieu. » Voici le commentaire de Bossuet : Dieu même vous tiendra lieu d'époux. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté. Il conçoit son Fils seul, sans partager sa conception avec un autre ; il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge. Le Père céleste étendra en vous sa génération éternelle ; il produira son Fils dans votre sein et y composera de votre sang un corps si pur que le Saint-Esprit seul sera capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une âme qui, n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte... *Chose sainte* par sa nature, sainte, non d'une

sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement, SANCTUM ; ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par sa nature... Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de mère de Dieu. Et tel est le prix de la virginité : seule elle a pu faire une mère de Dieu. »

Avec Marie, une nouvelle beauté, une nouvelle poésie apparaît dans le monde. C'est la Vierge, la mère, la sainte, la martyre ; c'est l'amie ; c'est quelque chose de plus grand et de plus profond encore, c'est la perfection de l'humilité. Elle avait toutes les vertus et les unissait en une parfaite harmonie, de telle sorte, dit saint Ambroise, que la beauté de son visage n'était que l'expression de sa sainteté rendue visible aux regards. L'Esprit de Dieu la prophétise partout dans les saintes Écritures. Elle est la porte à jamais fermée que vit Ézéchiel, et qui ne donnait passage qu'au Seigneur ; le temple de Salomon, revêtu au dehors du marbre blanc de la pureté, au dedans de l'or très-éprouvé de la charité ; la verge d'Aaron qui, déposée dans le tabernacle, s'y couvrit miraculeusement de fleurs et de fruits ; elle est la toison de Gédéon, seule abreuvée des rosées célestes, tandis que la terre reste sèche alentour ; le vase d'or qui contient la manne ; l'arche d'alliance qui renferme non plus les tables de la Loi, mais l'Auteur de la Loi. C'est elle qui fut annoncée au serpent et qui lui écrasera la tête ; c'est la nouvelle Ève, toute pure et invincible, préservée du péché et victorieuse du péché. Elle a la même part à notre salut

qu'Ève a eue à notre perte. Par elle, le nouvel Adam, Jésus-Christ, va recevoir une génération semblable à celle du premier qui n'était que sa figure. Tenant le Verbe divin enclos dans ses entrailles, elle sera le plus saint des temples qu'ait vus la terre. Mais le temple est le lieu du sacrifice! L'Ange dit à Marie qu'elle a trouvé la grâce : elle ne l'a trouvée qu'afin de la rendre au monde. Ce qu'Ève a perdu, Marie l'a retrouvé; les fils d'Ève le redemandent, la croix le leur rendra.

La douce scène de la Visitation, où Élisabeth, Jean-Baptiste et Marie prophétisent sous l'impulsion du Dieu caché, contient, dit Bossuet, une révélation profonde de l'économie de la grâce, et de la manière dont Jésus agit diversement sur les âmes. Il est caché et il opère tout. Nous voyons dans Élisabeth l'humble étonnement d'une âme qu'il approche, dans Jean-Baptiste l'ardent transport d'une âme qu'il attire, dans Marie l'ineffable paix d'une âme qui le possède.

Sous l'influence de la grâce, Jean est déjà le Précurseur, ses mouvements avertissent sa mère. « L'enfant que je porte a tressailli de joie. » *De joie*, c'est-à-dire avec connaissance. Et telle est l'abondance de la bénédiction et l'éclat de la lumière, que sainte Élisabeth redit à Marie la parole de l'Ange: « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Elle va plus loin, elle la nomme *mère de Dieu*. Et ensuite elle glorifie la foi dans les mêmes termes que Jésus emploiera : « Vous êtes bien heureuse d'avoir cru ! » Jésus le dira à Pierre, et après sa résur-

rection, à Thomas. L'Évangile n'a qu'un langage, le même à la veille de Bethléem et au lendemain du Calvaire.

Élisabeth dit encore à Marie : « Le *fruit* de vos entrailles est béni. » C'est ce fruit suave dont il a été écrit : « L'odeur de mon fils est semblable à celle d'une terre féconde ; » ce fruit destiné pour nourrir les âmes et pour détruire en elles les effets du fruit fatal cueilli par la désobéissance de la première Ève.

Dans tout l'Évangile, on ne trouve que sept paroles de Marie, toutes très-brèves et commandées par la circonstance. Elle est muette quand Joseph incline à la soupçonner, muette au Calvaire. Une seule fois elle sort de sa réserve, et elle chante le glorieux *Magnificat*, que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité. Bossuet ne l'ose commenter. Ceux qui l'ont osé, ont trouvé la matière si vaste que leur travail ne peut être abrégé ici. Retenons seulement cette parole prophétique : *Toutes les générations me diront bien heureuse!* Dix-neuf siècles se sont inclinés, et tous les siècles s'inclineront et diront : *Amen!*

Les Juifs s'inclineront à leur tour. Ils ont été dès l'origine et jusqu'à présent les seuls dans le monde qui aient haï la mère de Jésus. C'est une des malédictions qui pèsent sur eux, et celle-ci n'est pas la moins lourde et la moins sanglante. Mahomet fait dire à Dieu : « Parce que les Juifs n'ont pas cru en Jésus, *et parce qu'ils ont proféré de grands blasphèmes contre Marie, nous les avons*

maudits. » Le bâton musulman exécute encore la sentence.

Le style du Saint-Esprit n'est pas moins reconnaissable dans le cantique de Zacharie. Le saint prêtre, louant Dieu qui a visité son peuple, signale l'accomplissement des prophéties de l'ancienne Loi et prophétise les grâces de la Loi future. Parmi les objets de la miséricorde du Sauveur, il nomme Abraham et David et les pères d'Israël qui sont morts; car Jésus-Christ non-seulement vient remplir les promesses qu'ils ont reçues, mais encore sa bénédiction, remontant les âges écoulés en même temps qu'elle va s'étendre sur les âges futurs, portera la lumière à ceux qui attendent dans les limbes, comme elle la fera pénétrer chez ceux qui restent assis dans les ombres de la mort. Il donne à Jésus le nom d'Orient, par lequel l'un des derniers prophètes l'avait désigné : « Un homme viendra et son nom est l'Orient. » Ainsi, sur le berceau du Précurseur, cet homme du Temple atteste que Dieu a envoyé Celui qui doit venir. Du même regard inspiré il voit la part qu'aura son fils dans le grand ouvrage du salut. Nulle voix humaine n'a rien dit de plus solennel que ces paroles adressées par Zacharie à son fils âgé de huit jours : « Et vous, petit enfant, vous serez appelé le « Prophète du Très-Haut, car vous irez devant le Sei« gneur, lui préparant les voies afin de donner à son « peuple la science du salut pour la rémission de leurs « péchés. »

Les témoins de la naissance de Jean se disent entre

eux : Que pensez-vous que sera cet enfant? Trente ans plus tard, Jésus-Christ répondra : « Nul ne s'est élevé sur la terre plus grand que Jean, » parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils de Dieu (Bossuet). L'humanité chrétienne, si sûre appréciatrice de la valeur morale, honore la beauté héroïque de ce caractère, par lequel saint Jean-Baptiste n'est pas moins l'imitateur que le précurseur de Jésus. Sa conception et sa nativité, sa vie étonnante dans le désert, sa prédication et son baptême, sa persécution, sa prison, sa mort devaient préparer à Jésus-Christ ; mais tout en lui se conforme à cette ressemblance auguste ; il la perfectionne et l'achève par sa fidélité et devient ainsi le type admirable de tous les saints. La salutaire audace de sa vertu oblige l'orgueil même à venir entendre les paroles dures qui le condamnent; il ne propose que la pénitence à la pourpre inclinée devant ses haillons. Son humilité égale son courage. Lorsque tout le monde le croit le maître, il proclame qu'il n'est que le serviteur. La gloire ne le peut séduire, la mort ne le fait pas trembler. Il dira à Hérode : *Non licet,* et à ses disciples, en leur montrant Jésus encore inconnu : Voici *l'agneau de Dieu.* Ceux qui le suivent viendront lui apprendre avec un sentiment jaloux que la foule et la renommée courent à ce nouveau maître : il leur répondra : « Il faut que celui-ci croisse et que je diminue. » Tel est après Marie, quasi divine, le premier ouvrage de la grâce de Jésus. Jean sera la première voix du Verbe. Il termine la lignée des Patriarches et com-

mence celle des Apôtres. Le premier il annoncera le royaume des cieux, le premier il verra la Trinité sainte se manifester aux hommes sur les eaux du Jourdain ; il montrera celui que les Prophètes ont prédit ; il sera martyr, prophète, patriarche, solitaire, témoin de Jésus.

Voici la crèche, et la lumière descend à flots. Ce nouveau-né, couché dans ce réduit misérable, donne tout d'abord au monde qu'il vient instruire une des leçons sur lesquelles il insistera le plus. Il est le pauvre du Psalmiste, le roi qui plus tard portera sur son épaule pour marque de sa royauté, la croix ; l'homme « qui a connu dès sa jeunesse le travail de la douleur. » Il est aussi ce petit enfant de qui parle Isaïe, qui sait rejeter le mal et choisir le bien. Le bien qu'il choisit, c'est de naître dans cette étable. Première réprobation de la mollesse qui nous fait esclaves ; première marque de sa puissance, qui prétend nous conquérir par le dédain et le rejet des choses que nous convoitons. Voilà tout de suite l'incomparable miracle de l'Évangile : il va subjuguer l'homme en lui restituant des forces que le péché avait brisées, qu'il regrettait et qu'il ne voulait plus. C'est ainsi que Jésus se montre dans la faiblesse méprisée, dans la pauvreté haïe ; et c'est ainsi que nous l'aimerons, et que, « détournés des convoitises de la terre, nous serons attirés à l'amour des choses invisibles. »

Cependant sa divinité n'est pas tellement cachée que nous ne la puissions voir. Ce lieu n'est pas indifférent,

cette nuit n'a pas été élue au hasard. Avant que son nom mystérieux fût révélé, Bethléem, *la maison du pain,* n'était pas sans souvenir. Là, Jacob revenant de Mésopotamie, s'était arrêté pour ensevelir sa bien-aimée Rachel ; David y avait bâti sa tour symbolique, qui lui était si chère et qu'on voyait sur ses monnaies. Ainsi le roi d'Israël naissait dans le domaine de ses ancêtres. Un tombeau, une ruine, une crèche : mais il venait rétablir ce qui avait péri, ressusciter ce qui était mort, et il apportait la dignité et la vie divines dans un monde où les hommes qui se piquaient de sagesse enviaient amèrement le sort des animaux.

Il naissait au milieu de la *fête des Lumières*, anniversaire de la seconde dédicace du Temple, que l'on célébrait durant huit jours en mémoire d'un miracle qui avait marqué cette solennité. La fête des Lumières était aussi une fête de la nature : « Jésus-Christ notre Sauveur, la *lumière du monde*, est né au moment où la nuit de l'idolâtrie s'épaississait plus profondément ; et le jour de cette nativité, 25 décembre, se trouve être celui où le soleil matériel, dans sa lutte avec les ombres, prêt à s'éteindre, se ranime et prépare son triomphe. En ce jour, dit saint Grégoire de Nysse, « les ténèbres commencent à « diminuer, et la lumière prenant accroissement, la nuit « est refoulée au delà de ses frontières. Ceci n'arrive pas « fortuitement à l'heure même où resplendit Celui qui « est la vie divine de l'humanité. La nature sous ce sym- « bole, révèle un arcane à ceux qui sont capables de com-

« prendre. » Une science courte pensait avoir grandement ébranlé les bases de la religion chrétienne en constatant chez les peuples anciens l'existence d'une fête du soleil au solstice d'hiver. Il lui semblait qu'une religion ne pouvait plus passer pour divine du moment que les usages de son culte eussent offert des analogies avec les phénomènes d'un monde que, suivant la révélation, Dieu n'a cependant créé que pour le Christ et pour son Église. Nous trouvons la confirmation de notre foi là même où ses adversaires crurent un moment apercevoir sa ruine [1]. »

Aussitôt né, le Roi demande son peuple. Un ange du ciel invite les bergers d'aller à la crèche. Ils sont les premiers appelés, parce que le Seigneur est venu « à cause de la souffrance des pauvres et des gémissements des misérables, » et parce qu'ils sont simples. Platon raillait les sages qui se faisaient entendre des gens de peu ; « mais le Seigneur aime l'entretien des simples. »

L'Ange leur dit : « Il vous est né en ce jour un Sauveur. » *Vobis*, à vous, pour vous ! Vous le trouverez enfant, dans une crèche. Ils viennent, ils contemplent sa glorieuse infirmité. Certes, ni lui ni les siens n'ont entrepris de tromper le monde ! Mais ces bergers, ce menu peuple, n'ont rien lu qui les aveugle. Ils adorent, et ils s'en retournent glorifiant Dieu. Paix aux hommes de bonne volonté !

[1] Gueranger, *Année liturgique.*

Siméon attend le salut d'Israël ; il a été trouvé digne de savoir qu'il ne mourra point qu'il n'ait salué le Sauveur. Les doctes savaient que le temps était venu, et les saints n'en doutaient pas. Siméon est inspiré d'aller au Temple. Il se hâte, il voit Celui qu'il attendait; il le voit parmi les pauvres. Que lui importe! Sa science est selon Dieu, il a la simplicité des bergers. Il prend l'Enfant entre ses bras. Il est déjà dans cette familiarité que Dieu vient établir entre lui et le juste; il a cet avant-goût de l'Eucharistie. Et il chante son cantique, qui retentira jusqu'à la fin des temps : « Maintenant, Seigneur, laissez-« moi mourir en paix, puisque mes yeux ont vu le « salut qui vient de vous! » Job reparaît en Siméon : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » Le saint vieillard ajoute que Jésus est donné pour être la lumière « des nations. » Comme Zacharie et comme Élisabeth, il prophétise la vocation des Gentils; le bienfait de la Rédemption s'étendra au genre humain. Jean-Baptiste va parler des *pierres* dont Dieu peut faire des enfants d'Abraham. Déjà ces élus d'Israël, brisant l'étroitesse juive, sont catholiques.

Anne la prophétesse vient à son tour. Zacharie le prêtre, Siméon le juste et le sage, Élisabeth l'épouse, Marie la Vierge ont prophétisé; voici la veuve sainte, remplie du même esprit divin. Il était écrit : « Je ré-« pandrai de mon esprit sur toute chair, et vos fils et « vos filles prophétiseront. » Toutes ces grandeurs, toutes ces puretés, toutes ces vertus s'unissent dans le

même transport, et toutes ces voix inspirées disent avec les Anges : Gloire à Dieu, paix aux hommes de bonne volonté !

Voici maintenant les Mages. Suivant la tradition, ils étaient prêtres et rois ou princes de leur peuple, descendants des trois grandes races sorties de Noé. Par leur science, leur puissance et leur nombre, ils représentent le genre humain tout entier ; ils apportent à Jésus-Christ l'hommage du sacerdoce, de l'empire et de la sagesse des nations. On conjecture qu'ils venaient du pays de Balaam, où le souvenir de sa prophétie était resté : « Une étoile « sortira de Jacob et l'homme naîtra en Israël. » Ils avaient l'étoile, ils cherchaient l'homme, l'homme Dieu, l'homme roi. Ils sont les prémices de la gentilité.

Où est né le Roi? Cette question trouble Hérode et tous les doctes d'Israël. Ils sont troublés parce qu'ils sont mauvais. Ils n'entendent pas Isaïe : « Réjouis-toi, Jérusalem. Voici ton Roi qui vient vers toi plein de douceur. » *Venit tibi mansuetus.* Ils répondent à Hérode : « Le Roi doit naître à Bethléem. » Et aucun d'eux n'y va ; semblables aux ouvriers qui bâtirent l'arche et qui n'entrèrent point. *Mansuetus*, ce n'était pas leur roi. Ils ne crurent point. Les Écritures leur sont inutiles, et ils montrent aux gentils ce qu'eux-mêmes ne veulent pas voir.

Comment le reconnurent-ils, ce pauvre enfant, dans cette pauvre maison ? Mais ils n'étaient point rebelles au miracle. Ils avaient la foi qui sait voir, l'amour qui voit

mieux encore : puisqu'ils cherchaient, ils devaient trouver. Et enfin, Marie était là : « Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère. » Un interprète fait remarquer trois confessions dans les paroles des Mages. « Où est né le roi des Juifs? Nous sommes venus pour l'adorer. » Ils le confessent homme, roi et Dieu : homme, puisqu'il est né; roi, c'est le nom qu'ils lui donnent; Dieu, car ils viennent l'adorer. Les présents qu'ils offrent parlent de même : au Roi l'or, au Dieu l'encens, à l'Homme qui mourra, la myrrhe, parfum des sépultures. L'Église consacre ces beaux symboles et nous commande d'offrir à Jésus l'or de la charité, l'encens de la prière et la myrrhe de la compassion.

La compassion! Elle est due au Fils et à la Mère! Ici finissent pour Jésus les triomphes sans amertumes, pour Marie les joies sans alarmes. Voici déjà la pointe du glaive dont lui a parlé Siméon, le glaive qui lui percera le cœur. Joseph est averti en songe qu'Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir. Il ne demande pas pourquoi cet enfant merveilleux, à qui de si grandes destinées sont promises, doit fuir pour échapper à la mort. L'Évangile est une leçon d'obéissance. Marie est mère par obéissance; Jésus est né pour être obéissant jusqu'à la croix; Joseph obéit. Rien n'indique qu'il ait connu le mystère de cette fuite; obéir, c'est savoir. Il se lève aussitôt. « Il demeure soumis et ne se plaint pas. Il part, il va en Égypte où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre mai-

son. L'on n'a pas Jésus pour rien : il faut prendre part à ses croix. » Mais pourquoi des croix? « N'y avait-il pas d'autre moyen de le sauver qu'une fuite si précipitée ? Dieu ne veut pas tout faire par miracle, et il est de sa Providence de suivre souvent le cours ordinaire, qui est de lui comme les voies extraordinaires. Le Fils de Dieu est venu en *infirmité*. Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine; et par la même dispensation qui a fait que, durant le temps de son ministère, il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis, il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Égypte [1]. »

L'Écriture ne dit rien du voyage ni du séjour en Égypte. Suivant une tradition, quand la sainte Famille traversa le désert où avaient erré les Hébreux, les fleurs et les fruits ornèrent les solitudes arides. Du moins Jésus était-il lui-même la semence de ces fleurs et de ces fruits admirables que l'on y verra germer quand ses serviteurs viendront au désert.

Cependant Hérode fit tuer tous les enfants du pays de Bethléem jusqu'à l'âge de deux ans. Hérode était le roi du monde. Plusieurs traits de sa cruauté et de sa politique égalent celui-là. Lorsqu'ils ont eu peur, les tyrans se vengent; et ceux qui peuvent tout sont sujets à craindre tout. Jérémie avait dit : « Des cris sont entendus à Rama,

[1] Bossuet.

« des pleurs et des hurlements infinis. Rachel pleure ses « enfants et ne veut point se consoler, parce qu'ils ne sont « plus. » Rachel était enterrée à Bethléem. L'Esprit-Saint lui attribue ces gémissements des mères, qui retentissaient encore au commencement de l'Église, quand saint Matthieu publia son Évangile. Bossuet écarte avec un juste dédain les critiques qui voudraient, pour assurer leur foi, que les histoires profanes eussent mentionné cette cruauté d'Hérode, ainsi que les autres. Notre foi ne dépend pas de ce que la négligence ou la politique des historiens du monde leur fait dire ou taire. Les vues humaines toutes seules eussent suffi à saint Matthieu pour l'empêcher de décrier son Évangile en y inscrivant un fait de ce genre qui n'eût pas été constant. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de leur Sauveur! Jésus dira : Laissez venir à moi les petits enfants. Et combien cette parole a consolé de mères! Si les mères de Bethléem avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs on n'aurait entendu que bénédictions et que louanges. Elles auraient su que leurs fils n'étaient pas morts; que le baptême de sang leur avait au contraire donné la vie éternelle; et que là où le Christ a appelé les enfants, sa miséricorde veut attirer aussi les mères.

Hérode n'étant plus, Joseph, toujours averti et toujours docile, quitte l'Égypte et se retire à Nazareth. « Il sera appelé Nazaréen. » Le mot de Nazaréen contenait un grand mystère. Nazaréen veut dire séparé, voué à Dieu, voué à la pénitence. Pilate accomplira les prophètes en

inscrivant ce mot sur le titre de la Croix. Mais en même temps que Jésus-Christ est l'accomplissement des prophéties anciennes, toute sa vie en ce monde et toute sa parole sont la prophétie des choses futures. Pourquoi est-il déjà persécuté? Pour avertir l'Église : « Ce roi dont *le royaume n'est pas de ce monde*, Hérode le hait dès sa naissance, et lègue cette haine à sa maison. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Église naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Église une double persécution : la première, sanglante; la seconde, plus sourde, mais qui néanmoins l'opprime. » (Boss.) La tyrannie ne perdra pas ce flair d'Hérode!

A douze ans, Jésus prononce la première parole que l'Évangile nous ait conservée. Il la prononce dans le Temple, et elle affirme sa divinité.

L'Évangéliste nous y prépare, lorsqu'il dit que l'Enfant, assis parmi les docteurs, les écoutait et les interrogeait. Il est *assis* entre les Maîtres, malgré son jeune âge; probablement qu'après l'avoir entendu, surpris de sa science, ils l'ont eux-mêmes appelé à ce rang. Pour montrer son humanité, il écoute humblement; pour montrer sa divinité, il interroge avec intelligence, et ses réponses aux questions qu'on lui adresse ou à celles qu'il a lui-même posées, excitent l'admiration de tous ceux qui l'entendent.

Sa mère, le retrouvant après trois jours d'inquiétudes, lui dit, encore émue : « Mon fils, nous vous cherchions « tout affligés, *votre père* et moi. » Il répond avec quelque

sévérité : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous « pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent « MON PÈRE? » Elle parle de Joseph, il parle de Dieu. Marie elle-même ne comprit pas. S'ils avaient compris et entendu, s'ils avaient su tout ce qu'était le Fils de Dieu, comment soutenir cette majesté? Il fallait qu'elle fût deux fois voilée, même à Marie. Mais le respect de Joseph fait assez connaître tout ce qui perçait de divin à travers la nature humaine, et Marie « conservait tout cela en sa mémoire; » et comme il est encore écrit : « elle le méditait dans son cœur. » Elle apprenait le détachement, elle faisait son noviciat pour le jour de la Croix. Ce récit est de saint Luc. On aime à se représenter saint Luc recevant connaissance de ces détails par la bouche de la sainte Vierge.

L'Évangile ajoute : « Jésus descendit avec Marie et Jo- « seph, et il leur était soumis. » *Subditus!* C'est une des paroles qui soutiennent la société humaine. Soumis à l'autorité paternelle, soumis dans les plus humbles travaux, soumis à trente ans!

Jusqu'à la prédication du fils de Zacharie, nous ne savons rien autre chose de la vie de Jésus, sinon qu'il resta chez ses parents et qu'il leur était soumis, gagnant sa vie par le travail de ses mains. Il n'a pas voyagé pour s'instruire dans les fameuses sciences des Égyptiens et des Grecs. Les Juifs, étonnés de sa sagesse, se demanderont si ce n'est pas lui qu'ils ont vu parmi eux, dans l'humble condition d'artisan : un charpentier, fils d'un charpen-

tier? Du temps de saint Jérôme, l'on montrait encore en Palestine des jougs de charrue fabriqués de ses mains. Son pain céleste était d'accomplir la volonté de son père; il gagnait le pain terrestre à la sueur de son front. C'est là sa prédication la plus longue; prédication d'obéissance, d'humilité, de travail; elle a duré trente ans.

Il y a une autre parole qui étonne : *Jesus autem proficiebat;* Jésus *croissait.* Comment se peut-il faire que le Verbe éternel, principe de toute grâce et de toute sagesse, croisse en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes? Plusieurs Pères ont examiné cette question. Les hautes difficultés de l'Évangile, ce sont eux qui les ont vues. Selon saint Grégoire, ces paroles peuvent signifier que la sagesse dont Jésus était la source, se répandait chaque jour plus abondante sur ceux qui l'entouraient, les préparant aux lumières de sa doctrine. Selon saint Thomas, le Christ n'a pas voulu faire éclater dès son enfance la plénitude de divinité qui était en lui, afin de bien montrer que la nature humaine qu'il avait revêtue n'était pas une apparence, mais une réalité, puisqu'il se soumettait à ses conditions de faiblesse et de développement progressif.

Cette leçon d'humilité se continue jusqu'au baptême que Jésus vient demander à Jean. Par le baptême de Jésus, dit saint Chrysostome, nos péchés nous seront remis; dans le baptême de Jean, les Juifs promettaient d'expier les leurs. Le baptême de Jésus sera un don, celui de Jean est une œuvre de mortification. C'est pourquoi

Jean hésite devant Jésus ; et Jésus lui dit : *Faites!* pour se soumettre en tout à la pénitence, comme un pécheur ; et c'est là le comble de la justice. Notre-Seigneur Jésus-Christ accomplit encore « toute justice, » en faisant ce qui sera pour le chrétien la source de toute justice, c'est-à-dire en recevant le baptême, dont nul ne pourra plus contester la nécessité. Et enfin, descendant au milieu des eaux, il les purifie, il en chasse le démon, il les sanctifie par le contact de sa chair sacrée ; il leur donne la force de la régénération, le droit de baptême, dit saint Bernard : *jus baptismi*. Il leur communique ce privilége qu'avait eu le sein de Marie, de ne rien enfanter que de pur. Il fait du baptême ce qu'il fera plus tard de la Pâque. Comme il mangera l'Agneau pascal, figure et souvenir, et nous donnera sa chair, gage de l'éternelle félicité ; de même il reçoit le baptême juif, cérémonie impuissante, et nous rend le baptême chrétien, vraie source de grâce. En un mot, acceptant la Loi et donnant l'Évangile, il reçoit l'ombre et y ajoute la vérité.

Le Saint-Esprit apparaît sous la forme d'une colombe. Il fallait que Jean le pût voir. Invisible dans la substance de sa divinité, il a pris cette forme parce que le baptême nous veut simples et doux comme la colombe, et nous doit rendre pacifiques comme elle. La colombe est le symbole de la réconciliation, du pardon, de la paix. La colombe revint à l'arche, portant la branche d'olivier qui annonçait que les eaux de la colère étaient retirées et que la vie renaissait sur la terre.

Il convient de placer ici une remarque sur les deux généalogies de Notre-Seigueur, présentées diversement, et non au même endroit du récit, par saint Matthieu et par saint Luc. Leurs divergences et les divers systèmes proposés pour les accorder ne sont pas du sujet de ce livre. Il suffit d'observer que la généalogie donnée par saint Matthieu, qui est proprement celle de saint Joseph, époux de Marie, est également celle de la sainte Vierge, laquelle, d'après la Loi, n'a pu épouser qu'un homme de sa maison; et que la généalogie propre de Marie, donnée par saint Luc, la fait, comme l'autre, descendre de David.

Des circonstances et du lieu de chacune de ces généalogies, on tire un enseignement important.

Saint Matthieu, commençant par la généalogie avant de raconter la naissance charnelle, suit l'ordre ordinaire de toute histoire, et descend des ancêtres aux enfants, comme le Verbe est descendu en prenant une chair. Il commence à Abraham, après avoir toutefois nommé David : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. » C'est un écho du quatrième chapitre de la Genèse, intitulé : « Livre de la Génération d'Adam ; » et une opposition de la génération nouvelle qui vient tout rétablir, à l'ancienne qui a tout détruit. Il rappelle tout de suite David et Abraham, parce que l'un et l'autre ont reçu une promesse particulière. Dieu avait dit à Abraham : « Toutes les nations de la terre seront bénies « en ta race ; » et à David : « Je ferai asseoir sur ton trône « celui qui naîtra de toi. » De plus, ces deux ancêtres

réunissent les trois dignités du Messie : Abraham prêtre et prophète, David roi.

Saint Luc place la généalogie après le baptême, et, partant de cette régénération, développe une autre succession d'ancêtres. Il remonte des enfants aux pères, en omettant les pécheurs que saint Matthieu avait nommés, car quiconque renaît en Dieu est fait étranger à ses ancêtres coupables, étant fait fils de Dieu.

Dans les deux généalogies, les noms, par leur signification, prophétisent le Sauveur, en exprimant quelque trait ou de son caractère, ou de sa vie, ou de ses mystères; et plusieurs personnages sont en même temps la figure du Christ : Abraham, *père de plusieurs peuples ;* Isaac, *sourire.* « Car, de même qu'Isaac fut donné à la dernière vieillesse de ses parents pour être leur joie, et moins comme l'enfant de la nature que du bienfait, ainsi le Christ, aux derniers jours, fut donné par une mère pure, pour être la joie de l'univers : l'un naquit d'une vierge, l'autre d'une stérile arrivée à la vieillesse, tous deux trompant le cours de la nature. Abraham a engendré Isaac comme la foi engendre l'espérance. Jacob, fils d'Isaac, exprime la charité qui embrasse deux vies différentes, la vie active par l'amour du prochain, la vie contemplative par l'amour de Dieu; il naît d'Abraham et d'Isaac, comme de la foi et de l'espérance naît la charité. » Cette interprétation est de saint Chrysostome. Un grand nombre d'autres Pères ont médité sur ce caractère prophétique de la généalogie du Christ, et en ont déroulé les

magnifiques secrets. « Toutes choses, dit saint Paul, arrivaient au peuple juif en figures. » Bossuet ajoute : Il n'y a page, il n'y a mot dans l'Écriture sainte qui ne soit tout plein de Jésus.

Saint Matthieu, écrivant pour les Juifs, s'est contenté d'établir que le Christ descend de David et d'Abraham. Saint Luc, écrivant après lui pour tous les peuples, comme devait faire le compagnon et le disciple de l'apôtre des nations, remonte jusqu'au premier homme. Il passe par Noé, constructeur de l'Arche, figure de l'Église; par Énoch, qui, ayant été soustrait à la mort, prouve que le Christ aurait pu ne pas mourir et s'est donné volontairement à la croix; il arrive à Adam. Ainsi il commence la généalogie au Fils de Dieu et la termine au Fils de Dieu, en ce sens qu'Adam fut fait des mains de Dieu. Adam, créé d'abord en figure, naît ensuite en vérité. Jésus-Christ, le Verbe par qui tout a été fait, est véritablement le père d'Adam. C'est lui qui, revêtant l'humanité, élève ses ancêtres jusqu'à Dieu; c'est par lui qu'ils deviennent enfants de Dieu; et par là encore saint Luc nous démontre que la coopération de l'homme n'est pour rien dans la génération du Christ. Adam a un père qui le forme sans aucun germe, il n'a point de mère; Jésus, comme homme, a une mère vierge, il n'a point de père.

L'on doit remarquer une dernière particularité très-considérable. Parmi les ancêtres de Jésus, saint Matthieu seul nomme quelques femmes, et toutes celles qu'il

nomme sont signalées par une tache infamante : deux idolâtres, Rahab, Chananéenne, et Ruth, Moabite ; trois de mauvaise vie, Thamar, incestueuse ; cette Rahab, que l'on croit avoir été la courtisane de Jéricho qui reçut chez elle les espions d'Israël et qui les renvoya sains et saufs ; Bethsabée, adultère. Et celle-ci n'est pas nommée par son nom, mais par son crime : « celle qui avait été femme d'Urie. » Il y a ici plusieurs grands mystères. Rahab et Ruth, filles de peuples infidèles, devenues filles de Jacob et aïeules du Messie, annoncent que les Gentils auront le droit d'entrer dans l'Église. Rahab, épousée par Salmon, fils du chef de la tribu de Juda, malgré son idolâtrie et malgré son ignominie, s'était elle-même séparée des haines de son peuple. Son nom signifie *faim, étendue, mouvement impétueux*. Elle figure l'Église des nations, qui, épousée par le véritable héritier de Juda et lavée de ses souillures, aura soif et faim de la justice, dont elle étendra le règne sur la terre. Dans l'Évangile, nous retrouverons Rahab sous les traits de la Samaritaine, de Madeleine délivrée et purifiée, de Paul, le vase d'élection ; et le nom du fils d'Israël qui épouse Rahab, *Salmon*, signifie : Reçois ce vase. Ruth, *celle qui voit et qui se hâte*, est une autre figure des âmes appelées, une autre figure de l'Église. Le fils de Salmon et de Rahab, Booz (*celui en qui se trouve la force*), contracte avec cette douce fille de Moab une alliance que la loi interdit. A cause de ses vertus, il la fait entrer au sein d'un peuple qui devait la rejeter comme étrangère. Ruth la Moabite, c'est la figure de

la Chananéenne si persévérante, si triomphante dans la prière ; c'est le centenier Corneille, et quiconque, ayant vu Dieu par la pureté du cœur, abandonne les idoles et se hâte vers lui.

Quant aux pécheresses Thamar et Bethsabée, leur présence nous fait comprendre que Celui qui a voulu naître des pécheurs voudra racheter les pécheurs. Sa bonté qui prend nos fautes et s'assujettit aux injures, ne dédaigne pas l'outrage d'une origine souillée. Et afin, dit saint Ambroise, de nous ôter l'orgueil de la naissance, il nous a montré le bienfait de son incarnation remontant jusqu'à de tels ancêtres et commençant par eux. Toutefois Bethsabée n'est pas nommée par son nom, parce qu'elle ne fut pas seulement adultère, mais coupable de participation à la mort de son mari. Le nom d'Urie, qui remplace le sien, rappelle le plus grand crime de David, et dans ce souvenir il y a deux leçons : la fragilité humaine, et la puissance et la beauté du repentir.

Jésus baptisé va au désert. Avant de traiter avec les hommes, il se met face à face, seul à seul avec Dieu, pour s'affermir à ne chercher dans ses relations avec les hommes que le service de Dieu. L'Autorité, qu'il vient fonder sur un principe nouveau et grever de devoirs jusqu'alors inconnus, a besoin d'apprendre de lui cette pratique, soigneusement observée dans son Église. Il sera tenté par le démon, il ne l'ignore pas. Sa force va au-devant du danger que la faiblesse humaine doit fuir ; mais il y va aussi pour fournir le modèle de la résistance dans

l'inévitable combat. « Si tu veux servir Dieu, dit la Sagesse, prépare ton âme à la tentation. »

Il demeure au désert pendant quarante jours. Quarante est le nombre de l'attente, de la pénitence et de la préparation. Quarante siècles d'attente du Messie, quarante années d'expiation entre l'Égypte et la terre promise, quarante jours de déluge, quarante jours de purification et de mortification pour préparer l'âme aux joies des fêtes de Pâques.

Jésus est au désert avec les bêtes et il a faim; il y est avec les Anges et reste quarante jours sans manger. Traits de l'homme et traits de Dieu. Le démon ne connaît que confusément les secrets divins; le mystère de l'Incarnation lui reste caché. Ne sachant si Jésus est homme ou s'il est Dieu, il hésite; enfin, il s'approche. Contre le nouvel Adam il emploie les mêmes moyens qui lui servirent contre le premier et qui servent contre tous les hommes. Il touche successivement aux trois grandes concupiscences, la satisfaction des sens, l'orgueil, l'ambition. Sous une autre forme, c'est ce qui perdit Ève.

A Ève : Pourquoi ne mangez-vous pas de ce fruit? A Jésus : Commandez que ces pierres se changent en pain! A Ève : Vous serez comme des dieux. A Jésus : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas! Il cite l'Écriture, et il la cite à faux, en hérétique. Il a dit à Ève : Vous connaîtrez le bien et le mal. Il dit à Jésus : Je vous donnerai les royaumes, si, tombant devant moi, vous m'adorez. Tomber, s'abaisser, voie des gloires humaines; et

c'est le roi du néant qui promet de remplir nos mains. Ainsi, remarquait saint Grégoire VII, des princes de la terre, qui ne sont pas assurés d'un jour, osent parler au Vicaire de Jésus-Christ. Ils lui disent : Nous vous donnerons la puissance, l'honneur, les biens de toute sorte, si vous reconnaissez notre suprématie, si vous faites de nous votre Dieu, si, tombant à nos pieds, vous nous adorez.

Ce même discours, Satan l'a tenu à Judas, à Mahomet, à Luther, à tant d'autres qui l'ont écouté. C'est ainsi qu'il parle encore et qu'il parlera jusqu'à la fin des temps ; et jusqu'à la fin, beaucoup l'écouteront, se prosterneront. Les uns, comme Judas, ne recevront qu'un vil salaire, bientôt suivi du désespoir et d'une honte éternelle; les autres, comme Mahomet et Luther, se verront mettre en main le glaive ou la torche, et seront de longs fléaux dans le monde ; mais ils n'échapperont point au désespoir de Judas, et la gloire qui leur est faite ne leur restera point. Où en est maintenant l'œuvre de Mahomet et celle de Luther? Et eux-mêmes, où sont-ils ! Même en éloignant l'idée des peines éternelles, que leur reste-t-il des larmes et du sang qu'ils ont fait couler!

Jésus ne montre à Satan ni la faiblesse de l'homme, ni la puissance de Dieu. Avec la sagesse victorieuse de l'homme instruit de Dieu et fidèle à Dieu, il lui répond par trois brèves sentences de l'Écriture, et le renverse comme David tua Goliath, avec trois petites pierres ramassées dans le torrent.

Lors de la venue des Mages, les Juifs ont donné eux-

mêmes un signe de leur réprobation ; ils en donnent un second plus décisif après le séjour de Jésus-Christ au désert. Jean-Baptiste leur ayant déclaré qu'il n'est point le Christ ni Élie, ajoute : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez point. » Les grands, les riches, les savants, qui ont député vers Jean-Baptiste, reçoivent cette parole et ne s'informent pas davantage, et Jean-Baptiste se tait. Mais le lendemain, n'étant entouré que des siens, qui sont simples et droits, sans aucune question de leur part, il leur montre Jésus : Voilà l'Agneau de Dieu ! Et Jean et André, disciples de Jean-Baptiste, suivent Celui de qui il a été prédit que « les justes l'aimeront. » Ainsi Jésus voulut faire à son précurseur l'honneur de recevoir de lui ses deux premiers disciples.

On a vu plus haut les seules paroles que dit Jésus pour se les attacher : « Venez et voyez. » Voilà tout. Ils restèrent avec lui. L'Évangile marque le moment : « C'était à la dixième heure, » c'est-à-dire, vers le soir. « Sur le soir de la vie, fussions-nous couverts des ombres du péché et déjà touchés du froid de la mort, ne disons pas qu'il est trop tard; cherchons Jésus : Seigneur, où est-ce que vous demeurez ? Et il nous conduira à sa demeure, aux demeures éternelles. » (Ludolph.)

Jésus a voulu attendre le signal de Jean-Baptiste. Le jour suivant, André lui amène Simon, et Simon fait le premier acte de grande foi, car il n'a pas, comme André et Jean, la parole pleine d'autorité de Jean-Baptiste. Nul personnage de l'Évangile n'a cru si fermement ni sur un

fondement moindre. Jésus l'a vu, ***intuitus eum***, jusqu'au fond, et lui dit : « Tu seras Pierre. » Ensuite, Philippe est appelé spontanément, par cette seule parole de Maître : « Suis-moi ; » et il obeit.

Philippe parle à Nathanaël. Celui-ci est d'un autre caractère : il raille. Philippe, homme simple, peu instruit, ne conteste pas. A quoi bon? Il se contente de dire : « Viens voir. » Et Jésus a doucement pitié du railleur, esprit obscurci, mais droit ; il l'attire : « Voilà, dit-il, un véritable Israélite, en qui il n'y a nul artifice. » ***Israël*** signifie ***sincère***, qui va ***droit devant Dieu***, et ce nom fut donné à Jacob, qui signifie ***trompeur***, parce que de Jacob devait naître celui qui est la vérité.

Nathanaël répond : « D'où me connaissez-vous? » Il pensait sans doute que Philippe l'avait dépeint. Jésus se prête à sa faiblesse et lui donne un signe : « Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu sous le figuier. » Nathanaël fait voir une sincérité qui explique la condescendance du Sauveur. Il ne résiste pas davantage : — Maître, dit-il, vous êtes le roi d'Israël. Notre-Seigneur lui répond comme il répondra plus tard à la confession de Thomas : « Tu crois, parce que je t'ai vu sous le figuier ; tu verras quelque chose de plus grand. » Les paroles qu'il ajoute se rapportent au songe prophétique de Jacob, dont il vient d'évoquer le souvenir, et en même temps elles invitent ses premiers disciples à une attente plus haute que celle d'un Messie temporel : « En vérité, en vérité, « je vous le dis, vous verrez le ciel s'ouvrir au-dessus

« du Fils de l'homme, et les anges monter et descen-
« dre. »

C'est tout, et voilà comment furent attachés les premiers apôtres. Point de discours, point de miracles éclatants, nulle promesse des choses de la terre. Il se tourne vers André et Jean, il regarde Pierre, il dit à Philippe : Suis-moi; à Nathanaël : Je t'ai vu. Tous demeurent, tous seront fidèles jusqu'à la mort et mourront en témoignage de leur foi, et verront le ciel s'ouvrir. Cette première promesse de Jésus prophétise le Thabor, l'Ascension et le ravissement du premier martyr de l'Évangile, ce doux Étienne qui, tombant lapidé, s'écriera : Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu !

Malgré la brièveté de cette esquisse, et tant de choses qu'il a fallu omettre, il est difficile de n'y pas reconnaître Dieu. Et cependant, à peine l'a-t-on vu. Mais quel autre que Dieu eût pu disposer ainsi les temps, s'annoncer par de tels hérauts, leur inspirer un tel langage, remplir ainsi le passé et l'avenir ! Tout l'Évangile est dans ce prologue, tout le dogme, toute la morale, tous les combats, toute la gloire, en un mot toute la divinité. L'homme obéit et souffre, le Dieu commande, la foi est le fondement de tout. En dehors de la personne divine, il n'y aura point de miracle plus grand que la conception et la vie de Jean-Baptiste, ni de sainteté plus parfaite que la sienne et celle de Marie et de Joseph, ni d'humilité plus profonde que la naissance à la crèche et la vie à Nazareth,

ni de travail plus dur que les quarante jours au désert. Le Thabor ne sera pas plus lumineux que la nuit de Bethléem et la glorification sur le bord du Jourdain ; la sagesse incréée ne se manifestera pas par des actions plus victorieuses et des paroles plus profondes; la prophétie, cette prise de possession des temps futurs, ne révélera pas davantage le maître et le possesseur de l'éternité. Le Roi est au milieu de sa cour, le conquérant est à la tête de son armée. Il marche précédé de ses prophètes sur la terre et dans les cieux; il porte sa couronne de martyrs; il est entouré de son cortége de vierges et de saints, représentant toutes les conditions, tous les âges, tous les caractères de la vie chrétienne et religieuse. Quels personnages que Marie, Joseph et Jean-Baptiste, Zacharie et Élisabeth, Siméon et Anne! Son peuple est déjà formé : les bergers et les Mages, les simples à qui la simplicité donne la science, les savants à qui la science a rendu la simplicité; et il a montré par quelles armes il saura conquérir les autres. Il a élu ses principaux capitaines, Jean est choisi, Pierre est nommé. Enfin, il a déjà combattu : il a déjoué par un songe la politique tortueuse d'Hérode; il a renversé d'une parole le puissant des ténèbres, sur qui un jour il fermera l'éternel abîme, en même temps qu'il appellera aux clartés éternelles la multitude heureuse des croyants. Et les chants de victoire retentissent pour toujours, *Gloria, pax!* célébrant celui qui est pour toujours le Roi de Gloire et le Prince de la Paix.

CHAPITRE V

L'Année douce

Trois jours après la promesse faite à Nathanaël, commence cette vie d'enseignement public dont la fécondité demeure inexplicable à qui n'y reconnaît pas la divinité.

Socrate, placé à l'un des points complétement lumineux de l'histoire, a enseigné durant près d'un demi-siècle; deux grands écrivains nous ont transmis ses pensées laborieusement ornées de leur génie. Comme le monde entier a ouï Socrate, il a connu l'existence d'Alexandre et senti la main de César. Le temps historique de Jésus-Christ a été court, le théâtre de son action personnelle borné, ses témoins obscurs; au premier abord, ses paroles semblent sans profondeur, ses actes incroyables et d'ailleurs peu importants. Qu'est-ce que les défaites des scribes argumentant sous les portiques du Temple, naïvement racontées par Luc ou Matthieu, comparées à ces

beaux récits et à ces ingénieux dialogues où Xénophon et Platon font triompher leur maître? Et qu'est-ce que la dernière entrée de Jésus à Jérusalem le jour des Palmes, comparée au passage du Rubicon? L'Évangile est contenu dans un petit nombre de pages, on peut tout abréger, événements et doctrines, en un petit nombre de mots; mais tout vient de la même puissance et de la même sagesse qui n'a fait qu'un homme pour remplir la terre et qui n'a donné qu'un grain de blé pour nourrir le genre humain. Aucune parole de l'Évangile n'a péri, ni n'a été stérile. Parlant des choses que Notre-Seigneur a accomplies en trois années, l'Évangile dit que le monde ne contiendrait pas les livres que l'on en pourrait écrire. Depuis dix-neuf siècles, les livres qui n'ont pas eu cet objet directement ou indirectement, n'importent guère! Rien n'intéresse autant les intelligences, et nous en sommes témoins. Ne plus s'inquiéter de Jésus-Christ est impossible à la pensée humaine, aujourd'hui comme toujours. Qu'elle le cherche ou l'évite, elle ne trouve jamais qu'elle ait pu assez l'approcher ou assez le fuir. Il apparaît à l'extrémité de tout chemin, il est debout au terme de toute fuite. Nulle cécité ne le cache entièrement; l'indifférence ne peut parvenir à l'oublier. Qui prétend s'être persuadé que Jésus ne fut qu'un homme en demeure incertain au fond du cœur et ne le veut pas laisser Dieu pour autrui. A défaut de fidèles, Jésus-Christ serait encore attesté par ses seuls adversaires; le blasphème viendrait confesser la divinité si l'hommage manquait.

On a dit que l'âme est naturellement chrétienne; on peut dire qu'elle l'est obstinément.

Un simple énoncé de la vie de Notre-Seigneur éclairera le mystère en continuant de nous révéler le Rédempteur et le Dieu.

Nous le voyons d'abord à Cana de Galilée, dans une maison où se célébraient des noces. La sainte Vierge y était, sans doute comme parente, et probablement présidait le festin. Il y vint accompagné des premiers disciples. A la prière de Marie, il fit un miracle dont on verra tout à l'heure le sens profond; mais sa présence aux noces renferme un autre enseignement qu'il faut d'abord connaître. Il vient renouveler l'homme. Comme il est entré dans le fleuve de la pénitence pour sanctifier l'eau qui sera la matière du sacrement de la régénération spirituelle, il traverse cette fête des noces et la glorifie par un miracle pour honorer à jamais le mariage, sacrement futur qui purifiera la source de la vie.

Le mariage était alors, même chez les Juifs, le plus méprisé des contrats. L'historien Josèphe, homme grave et sage, nous apprend qu'il avait divorcé trois fois. Les dames romaines comptaient les années par la rapide succession de leurs maris. Le divorce et le célibat exténuaient la société romaine. Auguste y cherchait remède. Il commandait des lois à son sénat et des vers à ses poëtes; mais la loi rendue portait le nom de deux consuls célibataires, et il n'y avait pas de célibataire plus déterminé qu'Horace, qui faisait les meilleurs vers. L'Empereur ren-

contrait presque la même difficulté à trouver un riche qui se voulût marier, une matrone qui ne divorçât point et une jeune fille qui acceptât d'être vestale. Jésus-Christ donnera au mariage la majesté du sacrement et de l'indissolubilité ; et contre les ennemis de toutes sortes qui voudront le replonger dans son ancien avilissement, il lui fait un rempart éternel de sa présence, afin qu'au moins parmi les fidèles, le respect de l'union conjugale puisse prévaloir contre toute corruption des doctrines, des mœurs et des lois. C'est donc le mariage, c'est-à-dire la famille chrétienne, qu'il commence de fonder. A la base, il pose son souvenir; d'une parole il achèvera l'édifice, et l'œuvre immense sera consommée.

Remarquons une fois pour toutes que beaucoup de paroles et d'actions de Jésus ne furent pas immédiatement comprises, même des Disciples et des Apôtres. Ils avaient les miracles et ils auront le Saint-Esprit. Ces choses sont dites et ces actions sont faites pour le monde futur, pour nous qui devions les entendre dans la suite des âges, tantôt par les fruits qu'elles ont portés, tantôt par les interprétations de l'Église. C'est le perpétuel miracle qui réjouit nos cœurs, nos esprits et nos yeux; il réjouira jusqu'à la fin toute la postérité du Christ. La manne tombait du ciel toujours la même, et cependant toujours variée suivant les goûts de ceux qui la mangeaient; l'Évangile donne sa moisson de vérité toujours la même et toujours nouvelle suivant les besoins du monde du temps où elle éclôt. Les clartés antérieures demeurent dans le trésor de



la foi, les nouvelles clartés apportent les réponses faites d'avance à des objections non encore élevées, mais que l'Esprit-Saint a prévues. Ainsi l'Évangile, en qui toutes les prophéties anciennes reçoivent leur accomplissement, est lui-même une prophétie permanente.

Le miracle de Cana fut un de ces actes prophétiques par lesquels Jésus-Christ, en se manifestant, voulut encore se prédire et prédire son Église.

Pendant le festin, le vin étant venu à manquer, Marie, par un mouvement naturel de sa bonté, et sans doute aussi par une impulsion divine, se tourna vers Jésus et lui adressa cette parole, ou plutôt cette prière mystérieuse : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus parut refuser ce que sa Mère demandait. Il lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi. Mon heure n'est pas encore venue. » Mais Marie dit aux serviteurs : « Ce qu'il vous dira, faites-le. »

Il y avait là six amphores de pierre qui servaient aux purifications. Jésus ordonna aux serviteurs de les remplir d'eau, et lorsqu'ils les eurent remplies jusqu'au bord, il leur dit : « Puisez maintenant. » Les six urnes, qui contenaient chacune de deux à trois mesures, se trouvèrent pleines d'un vin dont la saveur excellente surprit tous les convives. L'évangéliste saint Jean, témoin oculaire, ajoute : Ce fut ainsi que Jésus fit dans Cana de Galilée le premier de ses miracles, et ses disciples crurent en lui.

L'augmentation de la foi dans les disciples était la raison immédiate du miracle, et une raison suffisante, puisque de leur foi dépendaient leur salut et le nôtre. Mais

Jésus ne fait rien qui se borne à la circonstance, et dans ce que l'on vient d'entendre, rien n'est sans mystère et sans enseignement. Sa réponse à la sainte Vierge est une nouvelle déclaration qu'il fait de sa divinité; elle était opportune au début de sa carrière publique. En lui disant que les convives n'ont plus de vin, Marie, comme la suite le prouve, lui demande un miracle. C'est donc à la nature divine qu'elle s'adresse, et c'est la nature divine qui lui répond : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Car, encore que Marie soit la mère de l'Homme-Dieu, et par une suite de l'indissolubilité des deux natures, la mère de Dieu, néanmoins elle n'est pas la mère de la divinité, et il n'y a rien de commun entre elle et le Dieu dont l'heure n'est pas encore venue. Plusieurs, faute de réflexion, s'étonnent de ce qu'ils appellent la dureté de ce langage. Jésus devait plutôt des lumières au monde que de vaines caresses à sa Mère. Et qui leur persuade qu'en lui exprimant ses pensées souveraines, il ait manqué de douceur et de respect?

Marie ne témoigne aucun étonnement, ni aucune inquiétude de n'être point exaucée. Elle avertit les serviteurs de faire ce que Jésus leur dira. Elle connaît la puissance de sa prière. Et en effet, Jésus s'y soumet aussitôt, accomplissant le miracle qu'elle a désiré. Il commente ainsi lui-même par avance, dans le premier acte public de sa mission, cette profonde parole qu'il dira du haut de la croix, quand sa mission sera terminée : « Homme, voilà ta Mère; » voilà celle qui me

priera incessamment pour toi et à qui j'obéirai toujours, jusqu'à changer l'ordre de la nature et le cours des choses.

Par un complet changement de substance, l'eau devient un vin exquis. Ce miracle est l'effet de la simple volonté de Dieu, de sa parole intérieure, non articulée. La parole de l'homme signifie seulement; celle de Dieu opère en même temps qu'elle signifie; elle crée ce qu'elle dit. La terre n'était point, le ciel n'était point, la mer n'était point. Dieu parle, ces choses sont faites, elles existent. La même parole qui a fait ce qui n'était point, fait que ce qui est demeure, ou tombe, ou se transforme; elle peut faire que sans tomber ni se transformer, il soit changé. Suivant la volonté de Dieu, toute matière et toute partie de la matière peut n'être encore que le pur néant ou redescendre à un degré quelconque de son inconsistance antérieure, ou s'élever au degré de consistance qu'il veut lui donner. Il la suspend, il la pénètre, il en change les qualités, bref, il en fait ce qu'il veut qu'elle soit, et elle est ce qu'il lui commande d'être. Dieu a cette coutume, dit saint Ambroise, d'agir par changement de substance quand il veut montrer qu'il est l'auteur de la nature : la baguette est changée en serpent, le rameau desséché refleurit, l'eau des fleuves devient du sang, les flots divisés stationnent en murailles liquides, le fer nage à la surface des fontaines, la poignée de farine et la goutte d'huile ne peuvent tarir, les eaux amères sont potables. L'Écriture est pleine de semblables

merveilles, pour que nous connaissions que tout est de la main de Dieu et que tout lui obéit.

En renouvelant à Cana cette marque de sa souveraineté, il opère d'une façon plus soudaine ce qu'il fait d'ailleurs tous les jours aussi merveilleusement sans que nous y prenions garde. Tous les jours l'eau du ciel, distillée dans les entrailles de la terre, sucée par les racines de la vigne et distillée une seconde fois dans cet alambic aux rayons du soleil, vient gonfler le raisin. La transmutation instantanée n'est pas plus difficile ni plus mystérieuse que l'autre; celui qui de rien a créé les substances et l'outil par lequel elles se transforment, peut les transformer sans employer l'outil.

En même temps, ce changement que Jésus fait dans la nature de l'eau est la prophétie et la figure de celui qu'il vient accomplir dans la nature humaine. Les six urnes destinées à l'eau des purifications, ce sont les six périodes entre lesquelles on divise le temps qui a précédé la venue du Messie, d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse à David, de David à la captivité, et de la captivité à Jésus-Christ. Ces six périodes ont contenu la révélation du futur Messie, exprimée par l'eau dans le langage de l'Écriture; et sans cette révélation nécessaire à la purification des Juifs, les temps antérieurs seraient demeurés stériles et vides. Le Christ y était donc contenu, mais caché, comme d'une certaine manière l'eau contient le vin, sans que l'on puisse l'y découvrir. Par l'ordre de Jésus les six vases sont remplis

jusqu'au bord, parce que les prophéties ont reçu en lui leur accomplissement. Ainsi le changement de l'eau en vin représente tous les mystères de la Rédemption; les Prophètes les ont annoncés, le Christ en apporte la réalité.

Les Juifs ont eu cette eau et elle n'a été pour eux que l'eau, que l'instrument d'une purification matérielle incomplète ou même tout à fait vaine, semblable aux ablutions répétées des Pharisiens. Ils lavaient leurs mains et faisaient des œuvres stériles ou impures. Ils buvaient, et leurs cœurs ne recevaient ni chaleur, ni force, ni joie. Les livres des prophètes, dit saint Augustin, sont insipides et fastidieux si on ne les entend pas; et, pour les entendre, il faut y découvrir Jésus-Christ. Parce que les Juifs n'y découvrent pas Jésus-Christ, ils les lisent sans les comprendre, et ne les interprètent que pour les défigurer; parce que Jésus-Christ nous y apparaît, ils enivrent nos âmes. Et maintenant nous comprenons la miséricorde du cœur de Marie, quand elle dit à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. » C'est-à-dire : Seigneur, la force leur manque, la joie leur manque, la lumière leur manque; ayez pitié d'eux, avancez votre jour; donnez-leur le vin de la vérité!

Et Jésus, en changeant l'eau en vin après qu'il a entendu cette prière, promet qu'il va remplacer le sens littéral par le sens spirituel, la lettre qui tue par l'esprit qui vivifie, la figure par la réalité. Il changera l'eau en vin quand il donnera à ses disciples la vraie intelligence de l'Écriture et les enivrera de Dieu avec ce qui les

laissait auparavant indifférents et froids. « Puisez maintenant. » Ce vin miraculeux sera l'instrument d'une autre transformation, d'un autre miracle : par lui, les impudiques seront chastes, les orgueilleux deviendront humbles et doux, et ceux qui tremblent devant le monde seront remplis de courage pour confesser Dieu. Car il arrivera une plus grande merveille, et le vin de Cana n'est encore que la figure du vrai breuvage. Écartons ce dernier voile : nous voyons apparaître le mystère des mystères, l'Eucharistie. Le premier acte de la vie publique de Jésus est donc la prophétie de ce qui fait l'objet même de sa mission, et prépare la foi au sacrement qui en sera le couronnement et le miracle incompréhensible et immortel. « Il a voulu par là, dit un Père, nous donner une marque anticipée du pouvoir par lequel il devait plus tard, dans l'institution de l'Eucharistie, changer le vin en son sang; puisque, en effet, le vin qui est consacré est un vrai sang, comme l'eau changée à Cana fut aussitôt réellement du vin. »

Il est écrit de ce vin du calice, qu'il fait « germer les vierges ; » parce que sa vertu, éloignant toute flamme terrestre, allume dans les âmes l'ardeur immortelle du souverain amour. Quoique le vin de Cana n'en fût que la figure, Jésus ne laissa pas d'y attacher sa grâce. Non-seulement ceux à qui il l'avait donné crurent en lui, mais la tradition rapporte que plusieurs le suivirent. Cela est certain au moins pour l'époux, qui devint l'apôtre saint Simon ; et l'on croit que l'épouse, de son côté, s'attacha à

la sainte Vierge et demeura près d'elle. La présence de Jésus et de Marie avait glorifié leurs noces et montré qu'ils s'étaient unis dans l'affection de deux cœurs purs; mais ils préférèrent cet amour plus haut qui, tournant vers Dieu les tendresses humaines, lui en sacrifie les délices, et les voit en retour recevoir de lui un charme éternellement durable et sacré.

Il a fallu un peu s'étendre sur ce miracle de Cana, si important dans l'histoire évangélique. Il représente, dit Bossuet, ce que Jésus-Christ est venu faire en ce monde : foi des disciples, commencement de l'Église; intervention de Marie, communion des saints; meilleur vin pour la fin du repas, doctrine parfaite pour le dernier âge, qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles; eau changée en vin, Loi changée en l'Évangile, figure en vérité, lettre en esprit, terreur en amour. Cet exposé, tiré des Pères, montrera combien Jésus demeure caché dans l'Évangile à qui le veut trouver sans demander les lumières de l'Église; il fera juger du respect qu'ont pour leurs lecteurs et pour eux-mêmes les « historiens » qui se contentent de dire, à propos de Cana, que Jésus se plaisait au mouvement des fêtes privées, et qu'un de ses miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville.

De Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, où il prêcha la pénitence. Capharnaüm, dont le nom signifie *Village de la consolation, village abondant en fruits*, était une bourgade opulente, très-peuplée et animée, située sur les confins de Zabulon et de Nephtali, à l'endroit où le

Jourdain se jette dans le lac de Génézareth. Cette partie de la Galilée était appelée Galilée des Gentils, à cause des païens que les Galiléens laissaient habiter parmi eux, ce qui les avait entraînés à une décadence spirituelle si marquée que les Juifs les méprisaient et les réputaient impurs. Ce fut là que Jésus fit son principal séjour. Isaïe avait dit : *Terre de Zabulon et de Nephtali, qui confines à la mer, pays au delà du Jourdain, Galilée des nations ! Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; la lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort.* Jésus était cette lumière, et il leur disait : « Le temps est accompli, le royaume de Dieu approche; faites pénitence et croyez à l'Évangile. »

Mais une œuvre plus importante même que cette parole allait signaler son premier séjour chez les Capharnaïtes. Sa présence aux noces et la première manifestation publique de sa puissance ont honoré le mariage, source du genre humain; un second miracle va être fait pour constater l'établissement de l'Église et signifier sa mission.

Jésus passait sur le bord de la mer. Il vit Simon et André qui jetaient le filet; car ils étaient pêcheurs, et après la première entrevue, racontée plus haut, ils avaient repris leur profession, dont ils vivaient. Il leur dit: « Suivez-moi. » De là, s'étant un peu avancé, il vit dans une barque Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère,

pêcheurs aussi, travaillant à leurs filets, et il les appela également. En ce moment, le peuple accouru pour l'entendre se pressait autour de lui. Il monta dans l'une des deux barques, qui était celle de Simon-Pierre, et ayant prié Simon-Pierre d'éloigner un peu du rivage, il s'assit et enseigna. Lorsque son discours fut achevé, il dit à Simon-Pierre : « Conduis-nous en pleine eau, et jette le filet. » — « Maître, répondit Simon, toute la nuit nous avons fatigué pour ne rien prendre ; mais sur votre parole, je jetterai le filet. » A ce coup, ils prirent tant de poisson que le filet menaça de rompre. Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de les venir aider, et les deux barques se trouvèrent tellement remplies que peu s'en fallait qu'elles ne coulassent à fond. Alors Simon-Pierre se jetant aux pieds de Jésus, lui dit : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur ! » Lui et ses compagnons étaient tous épouvantés de ce miracle. Mais Jésus dit à Simon : « Ne craignez point, désormais vous serez pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, ayant amené les barques au bord, ils quittèrent tout et le suivirent.

L'Église est fondée et prophétisée.

Suivant les interprètes, ces apôtres premiers choisis sont pêcheurs, gens de labeur, vivant du travail de leurs mains et non pas des fruits de l'iniquité ; c'est ce qui les rend dignes de leur vocation. Ils sont simples et sans lettres : la science leur sera donnée plus tard, mais il faut d'abord que la foi des croyants soit l'effet de la puissance

divine et non de l'éloquence humaine. Ils sont appelés, ils obéissent aussitôt; les enfants de Zébédée laissent leur père : rien ne doit empêcher de suivre le Christ. Il y a deux barques : celle où Jésus monte pour enseigner est celle de Pierre ; là se disent les paroles qui enfantent la foi. De cette barque, Jésus enseigne la foule, de cette barque il instruira les nations. Il prie Pierre d'éloigner un peu du rivage : il faut prêcher aux peuples avec prudence, ne les pas attacher aux choses terrestres, ne les pas pousser trop vers les régions du mystère; il faut condescendre à l'infirmité de tous, pour attirer à la paix l'homme nageant dans les choses mobiles et amères de cette vie.

Ensuite Jésus dit : En pleine mer ! Cela est dit à Pierre, car il doit visiter tous les rivages et il n'a rien à craindre ni de la profondeur des controverses, ni de la furie des tempêtes. Dans l'ancienne Écriture la nacelle de Pierre est figurée par l'Arche, qui monte davantage à mesure que les eaux multiplient et sont plus secouées du vent ; *multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt Arcam in sublime.* « En pleine mer, et jette tes filets ! » Pierre a fatigué toute la nuit et n'a rien pris; ainsi ont travaillé les Prophètes dans l'obscurité de l'ancienne loi. Mais il ne refuse pas le travail, et sur la parole du Maître il jette le filet de l'Évangile, l'ample et doux réseau formé de lumière et de charité, qui ne blesse point ceux qu'il prend, et qui de l'abîme où ils étaient agités les fait monter vers le ciel.

Le grand jour de la grâce est arrivé, le filet se remplit

jusqu'à rompre : ainsi ceux qui, sur la parole du Maître, jetteront le filet de la doctrine, assembleront la multitude des nations. Il y a deux barques, car l'Église unique se divise en plusieurs églises ; et les deux barques, l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, sont remplies. Lorsqu'elles sont remplies, elles enfoncent et sont menacées de submersion, toutefois elles ne sont pas submergées : ce sont les temps périlleux prédits par l'apôtre saint Paul, lorsque l'Église sera surchargée d'hommes s'aimant eux-mêmes, foule charnelle dont les mœurs et l'orgueil s'éloigneront de Jésus-Christ.

Pierre s'effraye humblement du miracle et ne s'en attribue rien. Il se souvient seulement qu'il est un homme fragile. Jésus le rassure et lui dit : « Ne crains pas ; désormais tu seras pêcheur d'hommes. » Cette parole est aussi adressée aux autres, mais spécialement à Pierre : c'est lui qui dirige la pêche, qui jette le grand filet, qui appelle afin qu'on vienne l'aider. Tu seras pêcheur d'hommes ! D'autres promesses aussi magnifiques lui seront faites et seront aussi magnifiquement accomplies. Saint Ambroise traduit : Tu vivifieras les hommes !

Et conduisant leurs barques à terre, les pêcheurs quittent tout pour suivre Jésus : figure de la fin des temps, où ceux qui se seront attachés à Jésus-Christ quitteront pour toujours la mer de ce monde.

Un peuple nombreux voyait ces réalités, recevait ces symboles et ces promesses. Il y avait sur le lac des centaines de bateaux constamment actifs ; la pêche évangé-

lique se faisait en plein jour. On a remarqué [1] que la contrée de l'Évangile, par ses habitants et par la configuration du sol, était tout entière symbolique. Près de la mer Morte, le Jourdain n'avance qu'en se repliant, comme s'il craignait le lit du lac sulfureux. L'instinct des poissons les avertit de remonter, car ceux que le courant a portés dans l'abîme meurent aussitôt. C'est pourquoi cet endroit était fréquenté des pêcheurs. Simon, André, Jean et son frère y jetaient souvent leurs filets. Image de ce qui leur arrivera lorsqu'ils seront pêcheurs d'hommes : à l'extrémité du fleuve de la vie, ils prendront pour le royaume de Dieu ceux qu'épouvante et fait reculer la proximité du gouffre éternel. Jérémie avait dit : « Un « jour viendra que j'enverrai plusieurs pêcheurs, et ils « pêcheront les hommes. »

Par le quadrige des pêcheurs, dit saint Jérôme, nous sommes emportés vers les cieux comme Élie. Ils sont les quatre angles de la première église édifiée, les quatre lettres hébraïques du Nom divin. Leur exemple nous ordonne d'obéir à l'appel de Dieu, d'oublier la foule des vices, de quitter la barque de notre première vie, et les délices de la maison paternelle, et ce tissu des sollicitudes du monde, ce filet des araignées où, pris comme des moucherons, nous pendons sur le rien.

Après quelques jours passés à Capharnaüm, Jésus vint à Jérusalem. Il y fit d'autres miracles et célébra la Pâque.

[1] Sepp. Vie de N.-S. J.-C.

La coutume et la connivence des prêtres avaient laissé des marchands s'établir sous les portiques du Temple. Il les chassa une première fois, disant : « Vous faites de la maison de mon Père une caverne de voleurs. » Plus tard on se souvint qu'il est écrit : *Le zèle de votre maison me dévore*. Les marchands ne lui résistèrent point, quoique sa main ne fût armée que d'un fouet de petites cordes, et ils n'invoquèrent point les prêtres qui avaient toléré leur trafic. Sans doute qu'il les intimida par la majesté irritée de son visage. Cependant quelques-uns des docteurs lui demandèrent de quel droit il agissait ainsi, le sommant de faire un miracle pour prouver sa mission. Il leur répondit : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai dans trois jours. » Eux l'entendirent du Temple, d'où il venait de chasser les marchands, temple dont il prophétisera bientôt la ruine et qui ne sera jamais rétabli ; mais il leur parlait du temple de son corps, où habitait la plénitude de la divinité, et du miracle de sa résurrection trois jours après qu'on l'aura fait mourir. Car le Messie était le temple vivant de Dieu, et les Juifs eux-mêmes le disaient. Dans la suite, plusieurs crurent que le Messie était né pendant que les Romains détruisaient le Temple. D'après saint Marc, Jésus prononça ces paroles le jour où chacun devait acheter l'agneau Pascal ; et suivant le calcul de quelques historiens, le même jour, trois ans après, il ressuscita d'entre les morts.

Les réponses quasi énigmatiques et les refus lui sont ordinaires lorsqu'il est interrogé ou sollicité par l'incré-

dulité, la vaine curiosité et l'orgueil. Aux simples de cœur, il parle clairement, et il leur accorde les grâces qu'ils demandent. Quelle que soit la parole qui sort des lèvres, il saisit la parole intérieure ; ceux même qui se taisent l'entendent répondre à leurs pensées. Il connaît à fond tous les hommes, et il règle miséricordieusement son discours à la mesure de leur intelligence et de leur foi, ne leur donnant que ce qu'ils peuvent actuellement porter. Beaucoup venaient à lui qui n'étaient encore qu'étonnés de ses miracles. Il les retenait plus ou moins ou les écartait. Il en appelait qui ne s'offraient point. Le publicain Lévi était assis à son bureau de finances. Jésus passe et lui dit : « Suis-moi. » Le publicain se lève aussitôt, laisse son bureau comme Pierre et Jean ont laissé leurs filets, et devient l'apôtre Matthieu. Quelque temps après, un docteur de la loi se présente et dit : « Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez. » Jésus voit le cœur de ce savant; il lui répond : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le savant se retire. Il ne voulait que s'avancer dans la science; le rude labeur de l'Évangile n'était pas ce qu'il lui fallait. Type de ces larrons qui se proposent de traverser l'Église pour lui dérober des connaissances dont ils n'useront qu'à leur profit. Jésus le rejette. Un autre étant au contraire appelé, demande un délai, jusqu'à ce qu'il ait fermé les yeux de son père. Jésus lui répond : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » Venez à la besogne des vivants; apprenez que le

premier devoir envers les hommes est de prêcher l'Évangile, et que votre père lui-même a d'abord besoin que vous quittiez tout pour obéir à la voix de Dieu. Réponse éternelle aux objections de la fausse charité. Jésus n'impose point un fardeau qu'il refuse de prendre; il ne restera pas pour fermer les yeux de sa mère.

A Jérusalem, parmi ceux qui vinrent dès le commencement, il y eut un sénateur nommé Nicodème. Il vint la nuit, avec un cœur droit, mais craintif. Il avait peur des juifs, redoutant peut-être en même temps leur colère déjà déclarée et leurs railleries. On le retrouvera plus courageux au Calvaire. Jésus lui déclara implicitement sa divinité. Dans le discours qu'il lui tint, il découvre tout le plan du christianisme. Il y marque sa mort sur la croix et prononce cette parole, qui est la raison adorable de l'Incarnation : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, « jusqu'à lui donner son fils unique. » Il dévoile ensuite la raison de l'incrédulité : « La lumière est venue dans le « monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, « parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quicon- « que fait le mal hait la lumière; mais celui-là vient à la « lumière qui est conduit par la vérité. » C'est le juge qui s'annonce pour le dernier jour.

Ayant ainsi accueilli avec bonté le Juif timide, il va lui-même trouver les Samaritains.

Les Samaritains étaient le reste des colonies formées de divers peuples qu'avaient établies les Assyriens. Ils se prétendaient de la race d'Abraham et recevaient les

livres de Moïse, mais en y mêlant beaucoup de leur ancienne idolâtrie. Les Juifs les traitaient d'étrangers, et une haine réciproque les divisait. La Synagogue défendait toute relation avec ces schismatiques, sauf pour acheter et vendre. Jésus va vers eux. Il se met au-dessus des inimitiés nationales et politiques, comme il se mettra bientôt au-dessus des prescriptions pharisaïques touchant le sabbat. Nous avons ici la première mission à l'extérieur.

Traversant donc le territoire de Samarie pour regagner la Galilée, et se trouvant aux portes d'une ville appelée Sichem, Jésus s'arrêta, sentant la fatigue du chemin. Le chemin, dit saint Augustin, c'était la chair qu'il avait prise pour venir à l'humanité; et cette fatigue qu'il voulait éprouver nous fait comprendre le labeur de son apostolat. Ses disciples entrèrent dans la ville pour acheter de quoi manger; car il dédaignait les aises de la vie jusqu'à n'emporter habituellement aucune provision. Une fois il est question d'un pain qu'on avait pour toute la troupe, et que les disciples oublièrent.

Or, Sichem n'était pas un lieu sans souvenir. Abraham, revenant de la Mésopotamie, y avait élevé un autel au vrai Dieu, qui lui fit connaître que ce lieu lui appartiendrait. C'était là que Siméon et Lévi, fils de Jacob, avaient tué un grand nombre d'Amorrhéens pour venger l'outrage fait à leur sœur Dinah. Jacob y ayant acheté une terre pour un troupeau de cent moutons, l'avait donnée en héritage à Joseph, et il y avait creusé un puits que l'on appelait encore le puits de Jacob. Ainsi, sur ce sol

étranger, Jésus, fils de Dieu et fils des patriarches, était doublement chez lui. Il y venait révéler le vrai Dieu, apporter le pardon au lieu de la vengeance, et ouvrir la fontaine des véritables eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Pendant que Jésus, resté seul, se reposait assis sur la margelle du puits de Jacob, une femme vint de Sichem pour puiser de l'eau. Cette femme était de mauvaises mœurs et de mauvaise renommée : c'est l'Église non encore purifiée, mais qui va l'être. Elle vient du milieu des étrangers : l'Église, étrangère à la race des Juifs, viendra du milieu des nations. Il est dit que Jésus s'était arrêté à la sixième heure, à midi : le soleil matériel parvenu à son plus haut point allait décroître; le soleil prophétisé par Zacharie, le véritable Orient se lève pour éclairer ceux qui sont assis parmi l'ombre de la mort, et il vient diriger leurs pieds dans la voie de la paix. La sixième heure sera encore l'heure du sacrifice, lorsque, sanglant et brisé, le Sauveur se reposera de ses fatigues en se couchant sur la croix; et alors de ses plaies vives jailliront les sources du salut.

Jésus dit à la Samaritaine: « Donne-moi à boire. » Sur le Calvaire, il dira: « J'ai soif. » C'est la même soif qu'il exprime ici; mais l'étrangère ne le peut savoir. Elle répondit avec un accent de raillerie, ordinaire à ses pareilles: « Comment! vous, Juif, vous me demandez à boire, à moi Samaritaine? » Car les Juifs refusaient même de se servir des vases des Samaritains.

Jésus reprit doucement: « Si tu savais quel est le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi-même peut-être lui en aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

La Samaritaine, raillant encore, mais étonnée et plus respectueuse, lui dit : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser et le puits est profond. D'où avez-vous donc de l'eau vive? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits? » Elle ne connaît pas d'autre eau vive que celle qui étanche la soif charnelle; et quoique sous une impression de respect, elle traite légèrement l'étranger qui parle de lui donner de l'eau, tandis que c'est elle qui a de quoi puiser. Ainsi parlera longtemps l'orgueil rationaliste.

Jésus lui répondit : « Quiconque boira de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, parce que l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. » L'eau du puits, c'est la volupté, qui habite des profondeurs ténébreuses. Celui qui parvient à la volupté de ce monde, celui qui boit de cette eau aura encore soif. L'eau vive de Jésus, c'est le Saint-Esprit; il remplit tous les désirs de l'âme, et il élève l'homme à la vie éternelle, étant le principe de la résurrection. Celui qui a une fontaine au dedans de lui n'a jamais soif.

La Samaritaine ne comprenait pas encore. Toujours préoccupée de la soif charnelle, mais de plus en plus res-

pectueuse, elle dit à Jésus : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. » Elle habitait le pays où Élie, le grand prophète, avait, entre autres prodiges, vécu quarante jours sans boire et sans manger. Se souvenant de son histoire, elle crut que celui qui lui parlait possédait et pouvait lui donner le secret d'Élie. Mais Jésus, voulant lui faire un don plus précieux, lui dit : « Va appeler ton mari, et reviens. »

Pour la première fois peut-être de sa vie, comme on peut le conjecturer d'après ce qui va être révélé, cette femme craignit en même temps de mentir et d'être sincère. Elle dit : « Je n'ai point de mari. » Jésus reprit : « Tu as raison de dire : Je n'ai point de mari; car tu en as eu cinq, et celui avec qui tu es maintenant n'est point ton mari. » Renvoyée successivement par cinq époux, la pécheresse vivait dans le désordre avec un adultère. Au sens mystique, un Père voit ici les cinq sens, la domination de la chair qui pèse sur tout homme avant qu'il puisse se servir de sa raison. L'erreur suit la passion des sens; elle n'est point le mari, le guide légitime, mais l'amant adultère. Écartez votre erreur, éloignez cet adultère qui vous corrompt et appelez votre intelligence pour comprendre la vérité.

La Samaritaine fit ce noble effort. Elle s'inclina devant la lumière qui lui apparaissait et avoua son péché. « Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous êtes un prophète. » Et sur-le-champ, laissant toute question d'intérêt tem-

porel, elle demanda plus de lumière, en proposant clairement le point de doctrine qui divisait les Samaritains et les Juifs. A travers ses fautes, cette femme n'avait point dédaigné de penser quelquefois aux choses du salut; le Fils de Dieu le savait. Elle lui dit donc : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites (vous, les Juifs) que Jérusalem est le lieu où il faut que l'on adore. »

Jésus, sans lui répondre directement sur ce point, qui désormais n'aurait plus d'importance pour les Samaritains ni pour les Juifs, l'éleva plus haut qu'elle ne pensait à monter. « Femme, lui dit-il, crois-moi, le temps va venir que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, car les sacrifices des Samaritains comme ceux des Juifs seront abolis. Pour vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas, et nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est venue, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père désire. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

Cette parole renverse à la fois les figures des Juifs et les idoles des Samaritains. Les uns et les autres négligeaient l'âme, cherchant de toute manière à purifier le corps. Jésus-Christ déclare que Dieu, qui est esprit, est honoré par la pureté de ce qu'il y a en nous d'incorporel, la pureté de l'intelligence, qu'il appelle l'esprit. L'Église

adore en esprit, parce qu'elle offre une victime spirituelle; elle adore en vérité, parce que son sacrifice n'est pas purement figuratif, mais donne la vérité des sacrifices de l'ancienne Loi et de ce que ses propres signes représentent.

La Samaritaine dit à Jésus : « Je sais que le Messie, que l'on appelle le Christ, doit venir. Lorsqu'il sera venu, il nous instruira de toutes choses. » Il suffisait aux Samaritains des cinq livres de Moïse pour attendre le Messie, tant son avénement y est déjà prédit, tant le Christ est l'objet de toute l'ancienne Écriture.

Et Jésus répondit : « Ce Messie que vous attendez, il te parle en ce moment : C'est moi. » Le Fils de Dieu se révèle au cœur simple qui lui a confessé sa misère. Les Juifs n'obtiendront qu'en présence de la croix cette parole nette, qu'ils lui demandent non pour le croire, mais pour le nier et l'insulter.

En ce moment les Disciples revinrent. Ils furent étonnés de voir que leur maître s'entretenait avec cette femme étrangère, car c'était à leurs yeux une sorte de transgression de la Loi, et sans doute aussi une condescendance fort éloignée de la fierté juive. Néanmoins, ils ne le questionnèrent point. Ils avaient appris, dit un Père, à garder leur rang de disciples; ils le respectaient et le craignaient.

De son côté, la Samaritaine, laissant le vase qu'elle avait apporté, était retournée à la ville et publiait ce qu'elle avait vu. Elle disait à tout le monde : « Venez,

et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Ne serait-ce point le Christ? » Exemple admirable du travail de Dieu dans les cœurs. La conversion de la pécheresse est pour ainsi dire instantanée, et cependant tous les degrés en sont parfaitement marqués. Elle passe d'une indifférence moqueuse au respect, du respect au désir des biens qui lui sont promis et qu'elle ignore; elle reconnaît Jésus pour prophète, et en même temps elle avoue qu'elle a prévariqué; elle s'instruit, elle est docile; aussitôt qu'elle possède la lumière, elle s'emploie à la divulguer. Laissant là son urne, comme les pêcheurs laissèrent leurs filets, elle remplit le rôle d'évangéliste, publiant à l'honneur de Celui qui l'a éclairée les paroles qui l'ont humiliée elle-même. Elle ne rougit point de révéler cette preuve : l'âme une fois allumée au feu divin ne regarde à rien de ce qui est sur la terre, ni à la gloire, ni à la honte; elle n'appartient, dit saint Jean Chrysostome, qu'à la flamme qui la vivifie. Elle laisse son urne, ajoute saint Augustin : l'urne, c'est l'amour de ce monde, la cupidité par laquelle les hommes cherchent à puiser la volupté du fond des ténébreuses profondeurs de la vie terrestre, dont le puits est l'image.

Pendant que la Samaritaine s'appliquait à faire connaître le don de Dieu, les Disciples pressaient Jésus de manger. Il leur dit qu'il avait une autre nourriture à prendre. Sur quoi ceux-ci pensèrent que quelqu'un lui avait apporté à manger. Donc, Jésus ne refusait pas de recevoir sa nourriture de la main des étrangers, comme

n'ayant rien, afin que ceux qui l'assistaient en eussent le mérite, et pour que ses disciples apprissent à ne pas rougir de la pauvreté. Mais il porta loin de là leurs pensées : « Ma nourriture, dit-il, est d'accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé et de parfaire son œuvre. »

Parfaire l'œuvre, c'est travailler pour réaliser le dessein de celui qui l'a conçue et qui commande. Si l'œuvre de Dieu est parfaite par le Christ, elle ne l'était donc pas avant lui. Mais que pouvait-il manquer à l'œuvre de Dieu? Origène répond : « La perfection de la créature raisonnable est la perfection de toute la nature; c'est pour la perfection de cette nature, jusque-là incomplète, que le Verbe a été fait chair. » L'homme était parfait en quelque manière, mais la transgression le rendit imparfait; et le Sauveur fut envoyé, premièrement pour accomplir la volonté de celui qui l'avait envoyé, secondement pour parfaire l'œuvre de Dieu, non-seulement en ramenant l'homme à son premier état, mais en l'élevant à sa perfection, qui est de se nourrir de la connaissance de Dieu. Le Fils de Dieu accomplit et parfait en deux manières l'œuvre du Père : dans l'Homme, lorsqu'il nous fait voir en sa personne la nature humaine sans péché, sans corruption, digne de l'amour divin; dans la Loi, car le Christ *est la fin de la Loi;* il amène à maturité tout ce qu'elle contenait, et il élève le monde du culte corporel au culte spirituel.

Ce fut la leçon que Jésus donna aux Disciples, en leur disant qu'ils moissonneraient ce que d'autres avaient

semé, et que cette récolte, qui serait de fruits pour la vie éternelle, réjouirait ceux qui avaient fait les premiers travaux, c'est-à-dire les Prophètes. C'était encore indiquer l'accomplissement de la Loi, et comment l'œuvre du salut n'est qu'une même œuvre de Dieu, entreprise dès le commencement. Ils ne l'entendirent point encore, mais ils se souvinrent. Eux aussi, moissonnant, devaient semer. Car le missionnaire du Christ moissonne et sème en même temps; il fait le double travail du prophète et de l'apôtre. Et parce que l'Église est Une dans la durée des temps, au rebours de ce qui se passe dans le monde, la joie de celui qui moissonne à mains pleines est la récompense et la joie de celui qui a semé dans la douleur et dans la stérilité, et qui n'a pas même vu verdir le sillon.

La Samaritaine avait dit à ses concitoyens : « Venez voir; ne serait-ce point le Christ? » Un grand nombre reçurent cette parole. Sortant de la ville, ils accoururent près de Jésus, le virent et le prièrent de demeurer chez eux. Il y resta deux jours, et après l'avoir ouï parler, il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui. Ils disaient à cette femme : « Ce n'est plus sur ton témoignage que nous croyons; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est en vérité le Sauveur du monde. » Ils affirment ce qui ne leur a été présenté que comme doute. Cependant ils n'avaient point vu de miracles; c'est la seule parole qui les a convertis. Comme ils sont sortis de leur ville pour entendre la parole, de même, en recevant cette

parole sincère, ils quittent toute autre doctrine. L'Évangéliste, selon la remarque d'Origène, prend soin de dire qu'ils le priaient non pas d'entrer dans la ville, mais de « demeurer chez eux. » Or, Jésus reste auprès de ceux qui l'en prient, surtout lorsque ceux-là sortent de leur ville et viennent vers lui.

Tel est ce grand épisode de la Samaritaine. Il signale l'avénement et le caractère de la religion définitive, et nous y voyons comme de nos yeux la forme et le miracle de la prédication de Jésus. Tout a la simplicité des choses les plus ordinaires de la vie, et tout est divin ; il semble que tout soit le pur effet du hasard, et plus on regarde, plus on trouve de profondeurs éternelles dans la préparation, dans le fait et dans les suites, qui durent toujours et qui n'auront point de fin.

Il faut observer encore que cette mission à Samarie était l'action qui pouvait davantage compromettre Jésus parmi les Juifs s'il avait, comme on le dit, recherché la popularité. L'aversion pour les Samaritains était universelle et rendait l'opinion plus redoutable même que les prohibitions légales. Cette ville de Sichem où il osait séjourner, les Juifs la nommaient *Sichar*, c'est-à-dire *Ivrognerie.* Il ne tint pas compte de ces préventions. Son immense condescendance pour les misères humaines n'a jamais flatté une erreur. Double marque de sa divinité, qu'il ne l'ait pas fait et qu'il ait pu ne le pas faire [1].

[1] Le martyrologe romain et le ménologe des Grecs font mémoire de la Samaritaine au 20 mars, et la nomment Photine. Elle s'attacha à N.-S. ;

C'était presque en fugitif que Jésus traversait le territoire de Samarie. Hérode Antipas, roi de Judée, venait de faire arrêter Jean-Baptiste. Par l'énergie de sa prédication, qui continuait d'attirer la foule, le Précurseur irritait les Pharisiens. Hérode le respectait et l'eût volontiers laissé prêcher la pénitence, mais il lui reprochait autre chose. Ce tyran avait épousé Hérodiade, sa belle-sœur. L'homme de Dieu lui dit : « Il ne t'est pas permis de prendre la femme de ton frère. » *Non licet!* Jean, le premier, eut la gloire de prononcer cette salutaire parole, que l'Église a dû si souvent répéter, presque toujours comme lui, au prix de sa liberté civile et de son sang. Les princes demandent à l'Église d'enseigner le respect des lois, mais lorsqu'elle leur conteste à eux-mêmes le droit de les enfreindre, ils l'accusent de sédition et la font mettre aux fers. L'Évangile est un tableau complet de toute l'histoire humaine.

Aux yeux des Pharisiens, Jésus était déjà coupable des crimes de Jean-Baptiste. Ces hypocrites n'ignoraient point ce que disait de lui la Voix du désert, et ils ne pouvaient tarder de le rendre également suspect. Son heure n'était pas venue; il se mit à l'abri, donnant à l'Église l'exemple de fuir quand l'occasion l'exige. Elle en aura besoin!

la tradition dit qu'elle était au Calvaire et au Cénacle. Sainte Photine fut exilée en Afrique, où elle reçut la couronne du martyre, à Carthage, l'an 60 de la Rédemption, en même temps que ses deux fils, les saints martyrs Joseph et Victor, et ses cinq sœurs qu'elle avait converties. Ses reliques sont à Rome, dans la basilique de Saint-Paul (*Cornelius a Lapide*).

Parvenu en Galilée, il continua d'instruire et de faire des miracles. « On était tout étonné de sa doctrine, car il enseignait comme un homme qui a autorité, et non pas comme faisaient les scribes. » L'autorité est aussi le caractère de ses miracles. Étant à Cana, un officier vint le prier de guérir son fils, qui se mourait à Capharnaüm. Jésus, connaissant sa foi encore imparfaite, lui dit : « Si « vous ne voyez, vous autres, des miracles et des choses « extraordinaires, vous ne croyez pas. » L'officier, préoccupé du danger de son fils, ne chercha pas à se justifier. « Seigneur, dit-il, venez avant que mon fils meure. » Jésus lui dit : « Allez, votre fils est plein de vie. » L'Évangile ajoute : « Il crut ce que lui dit Jésus et s'en alla. » Il *crut!* La parole divine a fait un double miracle, apporté une double grâce; le corps du fils est guéri, le cœur du père est changé; l'un reçoit la santé, l'autre la foi.

La même autorité souveraine paraît dans toutes ses œuvres. C'est par une parole qu'il guérit les aveugles, les sourds, les paralytiques, et qu'il chasse les démons du corps des possédés. Quelquefois cependant il emploie certains signes, il touche les malades ou leur impose les mains. C'est qu'il veut alors, soit donner un enseignement particulier, comme nous le verrons ailleurs, soit montrer, dit saint Augustin, que son corps est l'organe de la Divinité.

A Capharnaüm, où il demeurait dans la pauvre maison de Simon-Pierre, circonstance significative, on lui amena tous les malades et tous les possédés. En pré-

sence de tous les habitants rassemblés devant la porte, il les guérit, accomplissant cette parole du prophète : *Il a pris sur lui nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies*. « Et les démons, sortant du corps des possédés, criaient : Vous êtes le fils de Dieu ! Mais Jésus les faisait taire, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ. »

Il faut mentionner particulièrement une de ces guérisons qui fut une promesse pour les Juifs, si souvent repris et si terriblement châtiés. La belle-mère de Simon-Pierre, affaiblie par l'âge et tourmentée d'une fièvre violente, était en péril de mort. Les Disciples prièrent Jésus de la secourir. Il commanda à la fièvre, et aussitôt la malade, non-seulement guérie mais pleine de force, se leva et les servit. Pour saisir le sens spirituel de ce miracle, disent les interprètes, et comprendre ce que représente la belle-mère de Pierre, rappelons-nous que l'épouse du Prince des Apôtres est l'Église. La belle-mère de Pierre est donc la Synagogue, de qui l'Église est née; elle est cette pauvre gisante travaillée d'envie, d'avarice, de haine; décrépite et dévorée du souci des choses profanes. Elle ne mourra pas, et cependant elle sera ressuscitée, mise en possession d'une vie qu'elle n'a point connue. Le Sauveur, qui demeure chez Simon-Pierre, étendra vers elle la main, et elle se lèvera pour le bénir et le servir.

Un jour que Jésus s'était embarqué sur le lac pour chercher quelque repos dans une solitude voisine, il survint une grande tempête. L'eau, entrant dans les

barques, les menaçait d'un naufrage prochain. Cependant Jésus paraissait dormir. Les Disciples effrayés crièrent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! » Mais, disent les Pères, il est écrit que le gardien d'Israël ne dormira ni ne sommeillera jamais. Il dormait comme il s'était reposé au puits de Jacob, pour nous montrer qu'il avait pris un corps semblable au nôtre; il veillait par la Divinité, et la Divinité avait ordonné que cette tempête éclatât afin que nous eussions une preuve de la puissance de Jésus, égale sur les hommes et sur les éléments. Il s'éveilla donc, et dit aux Disciples : « Hommes de peu de foi, que craignez-vous ? » Ensuite, s'étant levé, il étendit la main sur le vent, et dit à la mer : « Apaise-toi. » Et soudain il se fit un grand calme. David avait chanté : *Les eaux vous ont vu, Seigneur, les eaux vous ont vu, et elles ont craint. C'est vous qui commandez à la force de la mer, qui modérez ses flots et qui assoupissez sa fureur!*

Par ce miracle, dit saint Jérôme, nous devons comprendre que toutes créatures reconnaissent Jésus-Christ pour auteur et obéissent à sa voix. Non que les choses matérielles aient une âme et des sens, comme certains hérétiques l'ont rêvé; mais telle est la majesté de Dieu, que ces choses insensibles pour nous deviennent sensibles devant lui. Et les témoins, les Disciples et les autres, qui avaient cru périr, saisis d'une autre frayeur, se disaient entre eux : « Quel est celui-ci qui commande aux vents et à la mer, et ils lui obéissent! »

Cette frayeur, ce n'est plus Pierre qui l'éprouve maintenant; l'Église, en faveur de qui le miracle fut donné, en atteste le renouvellement ou plutôt la permanence, et elle y puise son invincible sécurité. Bien des fois depuis elle a vu les vents secouer la mer! Mais elle connaît la puissance de Celui qui veille lorsqu'il semble dormir. Elle l'invoque, et, soit qu'il apaise soudain l'orage, soit qu'il le laisse suivre son cours, la barque menacée ne sombre pas. Souvent, au contraire, la tempête elle-même la protége par les naufrages qu'elle multiplie et les destructions qu'elle accumule en voulant la submerger. Et Pierre, debout à la place du Maître, gouverne dans les périls avec une fermeté que ne peut troubler aucune terreur.

Pendant cette course apostolique qu'il faisait en Galilée, Jésus montra de nouveau publiquement sa puissance sur le démon. Un possédé furieux vint à lui et l'adora, et en même temps les démons qui tourmentaient cet homme, disaient par sa bouche : « Qu'avons-nous à démêler avec vous, Jésus, fils du Dieu très-haut? » Contraints de quitter leur proie, ils prièrent Jésus de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme, mais de leur permettre d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissaient près de là. Il y consentit parce que tout lui appartient, parce que les propriétaires de ces pourceaux donnaient un scandale, et parce qu'il voulut prouver que le démon ne peut rien sur nous ni sur les choses qui sont à nous, qu'autant que Dieu le permet. Aussitôt le possédé fut

délivré, et les pourceaux se précipitèrent dans le lac, où ils se noyèrent. Le poëte romain se vantait, quelques années auparavant, d'être « un pourceau du troupeau d'Épicure. » On voit d'où lui venaient ce goût et cette inspiration. Cette sorte de sagesse que célébrait le poëte, a conservé les mêmes sympathies pour les pourceaux ; — et elle les noie encore.

Jésus étant revenu à Capharnaüm, on lui apporta un paralytique. Cette action se fit avec tant de charité et de foi, que son âme en fut touchée. Il dit tendrement au paralytique : « Mon fils, prends courage, tes péchés te sont remis. » Dans la foule il y avait des scribes et des Pharisiens, bien portants sans doute, et persuadés de leur justice, comme toujours. Ils pensèrent en eux-mêmes : Cet homme blasphème ! Qui peut remettre les péchés, que Dieu seul ? Jésus, connaissant leurs pensées par son propre esprit, leur parla ainsi : « Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous, prenez votre lit et marchez ? Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je vous l'ordonne, dit-il au paralytique, levez-vous, prenez votre lit et allez-vous-en chez vous. » L'homme aussitôt se leva, prit son lit et s'en alla, publiant les grandeurs de Dieu.

Parmi ces Pharisiens murmurateurs, plusieurs étaient envoyés de Jérusalem pour espionner Jésus. A partir de ce moment, on voit la haine pharisaïque s'envenimer et multiplier les embûches.

Jésus était à table chez le publicain Lévi, désormais l'apôtre Matthieu, qui donnait un festin pour célébrer sa conversion. Comme à l'ordinaire, il s'y trouvait au milieu des publicains et des pécheurs, dont un grand nombre le suivaient. Les Pharisiens s'en scandalisèrent. Jésus leur répondit : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, ce sont les malades. Apprenez, ajouta-t-il, ce que signifie cette parole du prophète Osée : *Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice.* Car je ne suis pas venu appeler à la pénitence les justes, mais les pécheurs. »

A l'ironie de ce langage, les Pharisiens sentirent que Jésus ne les regardait pas de l'œil complaisant qu'ils avaient pour eux-mêmes. Dans le dessein de l'embarrasser, ils suscitèrent certains disciples de Jean-Baptiste, qui lui dirent : « D'où vient que les disciples de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent souvent et font des prières, tandis que les vôtres mangent et boivent et ne jeûnent point? » Jésus répondit : « Les amis de l'époux ne sont point dans le deuil et ne jeûnent point tandis que l'époux est avec eux; mais un jour viendra que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » Il ajouta une comparaison qui est une admirable leçon de douceur envers les commençants, dont il ne faut pas décourager la faiblesse pour les vouloir élever tout de suite à la perfection. En formant l'Église pendant ces noces de sa présence, il l'instruit à jamais, puisqu'elle aura toujours à guérir des malades et à convertir des pécheurs. Mais les

Pharisiens ne pouvaient voir de si loin et ne voient pas encore. Quant à Jésus lui-même, la prière, le jeûne et le travail apostolique étaient sa principale nourriture. Nous savons par un autre endroit de l'Évangile quelle part il prenait à ces festins que les Pharisiens et les épicuriens n'ont cessé de lui reprocher. Il s'y asseyait pour manger le pain, *manducare panem.*

Cependant les Pharisiens eux-mêmes ne laissaient pas, dans l'occasion, d'avoir recours à la puissance et à la bonté de celui qu'ils s'appliquaient à censurer. Il est probable que Jaïre, chef de la synagogue de Capharnaüm, appartenait à ce parti ; mais il avait une fille, enfant de douze ans, qui tomba malade, et qu'il vit bientôt en danger de mort. Il accourut à Jésus, qui enseignait sur le bord de la mer de Tibériade, se prosterna devant lui, et, avec une foi grossière, il le supplia de venir guérir sa fille mourante; persuadé qu'il pourrait cela et qu'il le voudrait, et d'un autre côté, croyant misérablement que sa présence et l'imposition de ses mains y étaient nécessaires. Jésus, sans lui faire un reproche, se leva et le suivit.

Dans la foule qui se pressait sur ses pas, il y avait une femme de la ville de Césarée, venue sans doute pour le voir sur ce que l'on disait partout de lui. Depuis douze ans elle souffrait d'une perte de sang, et les médecins l'avaient ruinée sans lui procurer aucun soulagement. Cette femme suivait donc Jésus, n'osant l'aborder en face ni lui rien demander. Mais, remplie de foi et plus éclairée par cette lumière surnaturelle que par tout autre

témoignage, elle se disait : « Que je puisse toucher seulement la frange de son manteau, je serai guérie ! » Elle y parvint et se sentit soudain délivrée. Soudain aussi Jésus, tournant la tête en arrière, demanda qui avait touché son vêtement.

Et comme tous s'en défendaient, ce qui marque le respect qu'il ne cessait d'inspirer, même lorsqu'il se laissait serrer par la multitude, Pierre lui dit : « Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous demandez qui vous a touché? » Mais Jésus, continuant de regarder dans la foule, reprit : « Quelqu'un m'a touché, car une vertu est sortie de moi. »

Les influences du Christ sont incorporelles et ne sortent pas de lui matériellement pour aller à d'autres, comme si elles l'abandonnaient; de même que la science n'abandonne pas celui qui enseigne pour aller à celui qui est enseigné. Il se retourne et il questionne afin de montrer qu'il sait que cette femme est guérie, et comment elle est guérie, et de mettre par là sa foi en honneur. « Qui m'a touché? » C'est-à-dire, par la foi et la pensée. Ces foules qui me pressent ne me touchent pas, car elles ne s'approchent de moi ni par la foi ni par la pensée.

L'hémorrhoïsse [1], effrayée, se prosterna, avouant ce

[1] Suivant une tradition respectable, l'Hémorrhoïsse est la même que cette sainte femme nommée Véronique, qui sur le chemin du Calvaire essuya la sueur et le sang de Jésus avec un tissu de lin où resta l'empreinte de son visage.

qu'elle avait fait. Et Jésus lui dit : « Ma fille, prends confiance, ta foi t'a guérie; vas en paix. » Elle est devenue sa fille lorsqu'elle a eu la foi; c'est sa foi qui l'a guérie, et non pas, dit Tertullien, d'être exercée dans les Écritures. Leçon aux scribes. Jésus lui a demandé cet aveu pour nous donner cette parole et pour que notre âme l'entendît : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit. Vade in pace.* De combien d'âmes cette parole n'a-t-elle pas été la paix, la force et le salut !

Le premier dont elle accrut la foi fut sans doute Jaïre, à qui l'on vint apprendre en ce moment que sa fille avait expiré. Quoiqu'on lui conseillât de ne pas fatiguer davantage le Maître : « Seigneur, dit-il, ma fille est morte; mais venez, mettez la main sur elle, et elle vivra. » Heureux père, heureux surtout d'avoir parlé ainsi ! Une parole de Jésus fortifia son espérance. On arriva. La maison retentissait de gémissements et de clameurs. Jésus dit aux gens qui se lamentaient : « Pourquoi pleurez-vous? La jeune fille n'est pas morte, elle dort. »

Ces gens se moquèrent, parce qu'ils avaient vu l'enfant mourir. Jésus les fit éloigner, ainsi que les joueurs de flûte qui étaient là, suivant l'usage des funérailles. Ne gardant auprès de lui que le père et la mère et trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, il prit la main de la morte. « Ma fille, dit-il (à cause de la foi de son père), lève-toi. » La jeune fille se leva et marcha. Jésus commanda qu'on lui donnât à manger. En même temps, il défendit très-expressément aux parents de rien divul-

guer de ce qu'ils avaient vu, mais ils lui désobéirent, comme beaucoup d'autres qui avaient reçu la même défense. Il a tantôt ordonné, tantôt défendu de publier ses miracles, par diverses raisons qui ne paraissent pas avoir été toutes pénétrées, car les explications qu'on en donne ne sont pas toujours entièrement satisfaisantes. Le plus vraisemblable est qu'il voulait que ses disciples apprissent à cacher autant que possible les dons qu'il leur ferait, afin de se dérober au péril des applaudissements. Mais pourquoi a-t-il ordonné de cacher tel miracle plutôt que tel autre? Il n'y a nul doute qu'il l'a voulu par des motifs dignes de lui, et nous devons savoir ignorer ce qu'il n'a pas encore jugé à propos de nous faire entendre. Ce que nous entendons suffit, et c'est là ce qu'il nous faut.

Les Pères ont remarqué et nous font comprendre la mystérieuse connexion de ces deux miracles, rapportés à la même page de l'Évangile, et qui, tous deux également prophétiques, accomplissent également les anciennes prophéties. Dans le premier miracle, la guérison de l'hémorrhoïsse, opérée par le simple attouchement des vêtements du Sauveur (en quoi Notre-Seigneur a justifié le culte des saintes reliques), ils signalent d'abord deux choses : un souvenir du sacerdoce d'Aaron, promesse du sacerdoce du Christ, le prêtre véritable, et une figure éclatante de l'Incarnation. Il est dit que l'onction répandue sur la tête d'Aaron coulait jusqu'à l'extrémité de sa robe, et conservait jusque-là sa vertu. La femme malade

comprit ce symbole. Plus savante par sa foi que tous les docteurs juifs par toutes leurs recherches, sans s'arrêter à la faiblesse apparente de la nature visible, elle crut que l'homme de miracles qui passait devant elle, entouré et pressé d'une foule vulgaire, était Dieu même, et que la vertu divine émergeait de ce vêtement de chair, dont il touchait la terre comme de la frange de son manteau. Or, le manteau du Christ, c'est son Incarnation, par laquelle le Verbe a revêtu notre humanité; et les franges de ce vêtement, ce sont les dogmes de la foi qui dépendent de l'Incarnation.

Et cette malade qui étend la main pour toucher le vêtement du Christ afin d'être guérie; cette malade qui perd le sang depuis tant d'années, sans que les médecins qui l'ont soignée aient pu faire autre chose que la ruiner et l'affaiblir davantage; cette malade désespérée et impure, c'est l'Église des Gentils, perdue de philosophie, de sagesse, de science et de crimes, et qui va mourir si Celui qui est l'attente du monde ne paraît pas. En vain elle interroge les médecins : il n'y a pas de médecin pour son mal. Ni Platon, ni Jupiter, ni César ne peuvent que lui prendre son bien. Quoi qu'ils disent, quoi qu'elle fasse, son sang coule. Pour les Juifs, cette perte de sang qu'ils ne peuvent arrêter (et ils n'y essayent pas), la rend impure. Les Juifs ne s'occupent d'elle que pour l'exclure du Temple à cause de son impureté, et pour lui commander de s'abstenir d'offrir des sacrifices au Seigneur. Il faut donc mourir, et elle va mourir. C'est

alors que Jésus se montre dans sa bonté et la prévient d'une foi sublime. Elle ne dit pas en le voyant : Peut-être ; elle dit : Certainement, je serai guérie. Elle le suit dans la foule de ceux qui le pressent et qui ne le touchent pas, et qui plutôt, comme dit saint Pierre, « l'oppriment et l'affligent; » car leur curiosité l'admire, mais leurs cœurs ne lui demandent rien, et surtout ne lui offrent rien. Elle le suit, elle le touche pour être guérie, et elle est guérie. Ainsi l'Église des Gentils, dit saint Léon, sans avoir vu Jésus dans sa chair mortelle, mais l'ayant écouté en ses Apôtres, a comme saisi de la main le mystère de l'Incarnation. Ainsi l'Église, composée de nous autres Gentils, avait déjà dit saint Hilaire, s'empressa de recueillir le don de l'Esprit-Saint, le fruit, la parure de l'Incarnation du Verbe, et qui en descend comme la frange descend du vêtement qu'elle termine. Et de même que, guérie sans être vue, la malade est rappelée pour entendre confirmer le bienfait et recevoir le doux nom de Fille, de même l'Église des nations, que Jésus-Christ a guérie par le moyen des Apôtres, sans l'avoir vue des yeux de son corps, a reçu de lui cette parole de père : *Confide, filia.*

Cependant, lorsque Jésus a guéri l'hémorrhoïsse, ce n'est pas à elle qu'il semblait aller. Elle s'est rencontrée sur le chemin par un décret de sa volonté qui a disposé toutes choses pour instruire les hommes ; mais enfin il allait ailleurs. Il *suivait* Jaïre, qui était venu lui demander la vie de sa fille mourante.

Le nom de Jaïre veut dire *illuminé* et *illuminant*. Par ce nom et par le titre de chef de la synagogue, Jaïre représente Moïse. Sa fille avait douze ans : la Synagogue, fille de Moïse, avait douze siècles. Et comme l'hémorrhoïsse souffrait depuis douze ans, depuis douze siècles aussi la Gentilité, de plus en plus envahie par l'idolâtrie, perdait de plus en plus son patrimoine de vertus naturelles, et saignait sous la main des faux sages à qui elle demandait en vain la lumière et la paix. L'Église, dit Raban Maur, fut infirme tant que la Synagogue eut la vigueur et la vie ; et quand la Synagogue périt à cause de son infidélité, alors le salut des Gentils commença.

A la Synagogue mourante, Jésus offrait aussi le salut. Il ne voulait pas détruire, mais accomplir ce que Moïse, son prophète et son précurseur, avait préparé. Il marchait dans sa voie ; il disait aux Juifs : Les livres de Moïse contiennent l'histoire de ma vie ; *De me ille* (*Moyses*) *scripsit*. Et, au lieu d'établir l'Église sur la Syuagogue écrasée, il offrait à la Synagogue agrandie aux dimensions du monde de recevoir tous les peuples dans son sein, et de devenir elle-même l'Église. Au moment où nous sommes, observe saint Jérôme, il avait opéré sept miracles. Le huitième, complément du nombre mystérieux qui exprime la loi nouvelle, c'est-à-dire la nouvelle création par la Rédemption, devait être la Résurrection de la fille de Jaïre, la rénovation par une seconde naissance de la Synagogue, fille de Moïse. Mais la Synagogue ne croyait pas ; elle ne demandait pas sa guérison par

la foi et dans une vue de foi; son rang est pris par l'humble et fervente Gentilité. La dernière à demander secours, l'Église est la première exaucée; elle est substituée à la Synagogue. David avait annoncé que la noire Éthiopie, la Gentilité toute couverte de ses innombrables vices, tendrait la première ses mains vers le Seigneur; et Jésus dira lui-même aux Pharisiens que les publicains et les femmes de mauvaise vie les précéderont dans le royaume des cieux. La santé destinée à la Synagogue, dit saint Hilaire, fut donc donnée à l'Église, et ainsi s'accomplit le mystère de la Gentilité mise en possession du bienfait promis directement aux Juifs, mais refusé par eux.

En remplaçant la Synagogue, le Fils de Dieu fait toutefois voir qu'il ne l'oublie pas. Il continue sa route vers la maison de Jaïre, vers la fille de Moïse, nous enseignant d'avance par là ce que saint Paul interprétera si admirablement dans son Épître aux Romains : « Dieu a-t-il donc rejeté son peuple? Non pas cela... Dieu a permis l'aveuglement d'une partie des Juifs afin que la plénitude des nations entrât dans l'Église, et alors tout Israël sera sauvé. »

Tous les épisodes du miracle confirment cette doctrine, bien qu'on y trouve d'autres sens également vrais et profonds. Car le caractère particulièrement divin de l'Écriture, surtout de l'Évangile, est une variété inépuisable dans l'unité toujours subsistante de son enseignement; et c'est pourquoi les Pères disent qu'elle est

figurée par ces animaux de l'Apocalypse, qui sont couverts d'yeux.

En arrivant à la maison de Jaïre, le Sauveur y trouve une foule tumultueuse de discoureurs et de joueurs de flûtes funèbres. C'est la troupe stérile des rabbins, dont le peuple juif est comme enlacé. Ils se disent les docteurs d'Israël, ils ne sont que les tristes mimes des funérailles de son règne expiré, de son sacerdoce mort, de son temple anéanti. Ils n'ont pas même le sens des cantiques, devenus incompréhensibles pour eux, qu'ils chantent au jour de leur sabbat, détruit comme le reste. Ce qui est mort est mort, et ils le savent; mais ils ne veulent pas savoir que tout revivra de la vie du Christ, quand le Christ rapportera la vie. Jésus fait taire ces parasites : il imposera silence à ceux qui remplissent de paroles vaines les oreilles du cadavre, comme pour en boucher l'entrée aux paroles qui sont esprit et vie, et qui font revivre.

Dans la maison, autre tumulte; tumulte de gémissements et de cris. Le peuple juif, remarque saint Jérôme, n'est pas un peuple de croyants, mais de remuants. Jésus, avec sa tranquille majesté, leur dit : « La jeune fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. » Ils tournent en dérision ces paroles, dont la sérénité console déjà ceux qui ressentent la vraie douleur. Voilà bien les hommes, dit saint Hilaire, que Jésus entreprit partout de convertir, qu'il trouva partout obstinés à ne pas croire, qui furent prompts à se moquer de sa doctrine, et qu'il chassa, parce qu'ils se rendirent indignes de voir plus longtemps ses

œuvres. Les Juifs n'assistèrent point au réveil de celle qui était morte pour eux, qui dormait pour Lui. Car devant Lui, qui est la Vie éternellement victorieuse, la jeune fille n'était pas plus morte que Lazare, dont il dira aussi : « Il dort ; » quoique Lazare en ce moment dormît dans le tombeau. Il dort, mais je vais le réveiller; je vais le tirer de ce sommeil qui est aussi mon serviteur et qui m'obéit comme la mer et le vent. J'appelle la Mort, et elle vient; je l'éloigne, et elle s'en va ; je lui redemande ce que je lui avais permis de prendre, et elle le rend. *Vobis mortua est; mihi dormit.* C'est le commentaire de saint Jérôme sur la parole prononcée dans la maison de Jaïre. La foi des chrétiens triomphera du fantôme de la mort. Saint Paul, parlant la langue de Jésus, leur dira de ne donner aux *dormants* que les pleurs que peut verser l'espérance, puisque ceux-là ressusciteront avec Jésus qui se sont *endormis* en lui. Et cette race de Dieu nommera *dortoirs* les champs enrichis de bénédictions vivantes où sa poussière repose comme une couvée immortelle sous les ailes de la croix.

Pour opérer la résurrection, Jésus garde auprès de lui le père et la mère et ses trois disciples, parce que les Juifs seront ressuscités en vertu de la promesse faite à Moïse, et recevront la vie par la prédication et la doctrine des Apôtres. Et il prend la jeune fille par la main, parce que nulle autre main que celle de Jésus ne peut rendre la vie aux Juifs, dont la main lui a donné la mort. Et quand la morte se lève et marche, il ordonne qu'on lui donne à

manger. Donnez-lui la nourriture sacrée des chrétiens, donnez-lui l'Eucharistie, et que la Synagogue boive au vase nouveau où déjà boivent ensemble ceux qui furent les Gentils et les Samaritains, afin que tous aient la vie et l'abondance éternelle de la vie.

Tel est le sens prophétique de la résurrection de la fille de Jaïre, en harmonie avec la guérison de la belle-mère de Simon-Pierre et toute l'œuvre de Jésus. Il y a un autre sens encore; nous aurons à le considérer plus loin.

Sortant de la maison de Jaïre, Jésus rencontra deux aveugles qui crièrent vers lui : « Fils de David, ayez pitié de nous! » Il ne parut pas les entendre, mais les aveugles, sans se lasser, le suivirent jusqu'au logis. Là, il leur demanda s'ils croyaient qu'il pût faire ce qu'ils désiraient. Ils répondirent : « Oui, Seigneur. » Alors il leur toucha les yeux, disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi; » et leurs yeux s'ouvrirent. Ensuite on lui présenta un homme qui était devenu muet par la puissance du démon. Parce que ce malade n'avait plus sa liberté, il le guérit sans lui rien demander, comme on donne le baptême aux petits enfants. Le peuple, plein d'admiration, s'écriait : « Jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël! » Les Pharisiens, reconnaissant ces miracles, qu'ils ne pouvaient nier, disaient : « C'est par le moyen du prince des démons qu'il chasse les démons. »

Il avait le même jour vaincu les maladies, les infirmités, les démons et la mort; mais l'impiété de l'orgueil ne croyait point.

Jésus, enseignant et guérissant sur son chemin, se rendit à Jérusalem pour une fête solennelle. Il savait qu'il y retrouverait les Pharisiens aussi malveillants et plus puissants qu'en Galilée. Depuis les miracles de Capharnaüm, les Pharisiens complotaient contre lui, non qu'il les eût encore beaucoup attaqués, mais parce qu'il prêchait une autre pénitence que la leur, faisait d'autres œuvres et menait une autre vie. Ils l'accusaient de blasphème. Sa charité leur fournit de quoi lui imputer un second crime.[1]

Ayant vu près du Temple, en un endroit peu éloigné de Gethsémani, un paralytique abandonné qui languissait sur son grabat, il lui dit : « Levez-vous, prenez votre lit et marchez. » L'homme aussitôt se leva et marcha, et, comme son libérateur le lui avait commandé, il emporta son lit. Il était infirme depuis près de trente-huit ans et n'avait encore rencontré personne qui voulût le secourir. Or, c'était un jour de sabbat. Les Juifs, trouvant que cet homme n'avait pas le droit de porter son lit pendant le sabbat, en prirent occasion de dire que Jésus de Nazareth violait la loi du Seigneur. Ils commencèrent à le persécuter, et songèrent même dès lors à le faire mourir, alléguant sans cesse qu'il violait le sabbat. Ils le voyaient en tout le plus exact observateur de la religion ; mais ce n'était pas leur religion.

Jésus leur répondit : « Mon Père agit toujours, et moi j'agis avec lui. » Par ces mots sublimes et par la suite, il affirmait sa divinité. Dieu ne se reposa le septième jour

qu'en ce sens qu'il cessa de créer; il ne cessa et ne cesse d'agir pour la conservation des choses créées. En appelant Dieu son Père et en établissant son unité d'opération avec lui, Jésus donc affirmait l'unité de nature. Il ne se disait pas fils par adoption seulement, à quoi les Juifs n'auraient pu rien objecter, mais fils par génération; il s'attribuait la nature divine, la parfaite égalité avec Dieu.

C'est bien ce que les Juifs entendirent, et il faut absolument ou l'entendre comme eux, ou comme eux aussi accuser Jésus d'imposture; par conséquent, nier la mission divine en même temps que la divinité. Car si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas même un honnête homme; par conséquent, il n'est pas l'Envoyé de Dieu. Mais alors, comment écarter la preuve des siècles? et où en est la raison humaine, et que peut-elle comprendre à l'Évangile, au Christianisme, à Dieu, enfin à elle-même? Qu'on lise dans saint Jean la narration de cette guérison du paralytique, et le discours divin par lequel Jésus, établissant la consubstantialité du Fils avec le Père, donne aux Juifs les titres suprêmes de sa mission. Devant ces paroles éclatantes, la raison s'incline ; elle reconnaît profondément le Maître de la vie et de la mort :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, qui écoute « ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie « éternelle et n'encourt point la condamnation; mais « il a passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je « vous le dis, le temps vient, et il est déjà venu, où

« les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et « ceux qui l'auront entendue recouvreront la vie. Car, « comme le Père a la vie en lui-même, aussi a-t-il « donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il « lui a donné le pouvoir de juger parce qu'il est le Fils « de l'Homme... Le temps approche que tous ceux qui « sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de « Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes actions res- « susciteront pour vivre, au lieu que ceux qui en auront « fait de mauvaises ressusciteront pour être condamnés. »

Or, « les Juifs cherchaient davantage à le faire mourir, non-seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son Père et parce qu'il se faisait égal à Dieu. »

Jésus haïssait les vices des Pharisiens, non pas leurs personnes. Il accepta de dîner chez l'un d'eux, nommé Simon.

Pendant le festin, une femme entra dans la salle, portant un vase d'albâtre qui contenait une liqueur odoriférante. Elle se nommait Magdelaine; elle était pécheresse, et toute la ville connaissait ses scandales. A la vue des convives, elle se prosterna derrière Jésus, lui baisa en pleurant les pieds, y versa ses parfums mêlés de ses larmes et les essuya de ses cheveux.

Le Maître de la maison, voyant l'action de Magdelaine, s'étonna que Jésus la souffrît. Il pensait en son esprit : S'il était prophète, il saurait qui est cette femme et qu'elle est pécheresse!

Jésus voulut montrer au Pharisien qu'il savait mieux que lui quelle était cette femme, et qu'il ne le connaissait pas moins bien lui-même : — « Simon, dit-il, j'ai quelque chose à te dire. Un créancier avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante, et comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi le payer, il leur remit à l'un et à l'autre ce qu'ils lui devaient. Des deux, lequel l'aima davantage? — Suivant moi, répondit Simon, c'est celui à qui il a le plus remis. — Tu juges bien, reprit Jésus. »

Alors, se tournant vers la pécheresse, mais continuant de parler au Pharisien : « Tu vois cette femme? Je suis venu dans ta maison, et tu n'as point préparé d'eau pour me laver les pieds : cette femme les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné le baiser : elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as point répandu d'huile sur ma tête : elle a répandu sur mes pieds son parfum. C'est pourquoi je te le dis, beaucoup de péchés lui seront pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui l'on remet moins, aime moins. »

Le parfum de Magdelaine a rempli la terre et les siècles; accepté par Jésus, il est devenu l'odeur même du Christ, l'odeur de la clémence infinie qui attire à la vie éternelle. Magdelaine est la première pénitente du Sauveur. Elle le reconnut vraiment Sauveur, dans le sens qu'il devait « sauver son peuple de leurs péchés. » Elle lui demanda la vraie guérison, celle des plaies mortelles de

l'âme ; elle fit la vraie satisfaction, celle des larmes ; elle paya le vrai tribut, celui de l'amour. Jésus lui décerne une gloire qu'il n'a donnée à nul autre : « Elle a beaucoup aimé. » Cette parole est de celles qui n'avaient pas encore été prononcées dans le monde, et le monde n'avait rien imaginé qui en approchât. Elle est restée dans le monde, plus puissante sur les cœurs que toutes les lumières de la raison, tous les livres de la morale et toutes les contraintes de la loi.

Jésus donc dit à la grande pécheresse, désormais la grande pénitente : — « Tes péchés te sont remis. » Les Pharisiens murmurèrent, comme ils avaient fait à Capharnaüm en entendant le même langage. — « Qui est celui-ci, se dirent-ils, qui remet même les péchés ? » Le monde, en pareil cas, ou ne permet point que l'on condamne, ou ne permet point que l'on pardonne. Il n'a qu'une infâme indulgence, ou une implacable rigueur. Dieu voit le repentir, pardonne et purifie.

Sans répondre davantage aux Pharisiens, Jésus dit à Magdelaine : « Ta foi t'a sauvée; vas en paix. » Il n'ajoute point ce qu'il a dit au paralytique et ce qu'il dira plus tard à la femme adultère : « Ne péchez plus. » Elle aime, il n'a plus rien à lui dire.

Cette pécheresse est la même que Magdelaine, de laquelle il est ailleurs écrit que Notre-Seigneur l'avait délivrée de sept démons; la même aussi que Marie-Magdelaine, sœur de Lazare et de Marthe, de qui Jésus dira qu'elle a choisi la meilleure part. Elle sera au Calvaire à

côté de Marie et de Jean, les deux vases très-purs de la sainte virginité; elle y sera comme la réalité des promesses d'immense miséricorde dont Thamar et Rahab, aïeules du Messie, étaient la figure. Ressuscitée de la grâce, elle aura encore la gloire d'être la première entre les disciples qui verra Jésus victorieux sortir du tombeau. Et l'Église, instruite et conduite par l'Esprit-Saint, chante, à la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, l'évangile où il est rapporté que Marie, assise aux pieds du Seigneur, restait à l'écouter. Telle est cette femme, type touchant et sublime entre tant d'autres que Jésus a créés et donnés pour jamais à la terre, en pétrissant de ses mains et de son sang la fange de l'humanité.

Vers cette époque se termine le temps que saint Jérôme appelle l'année de paix, l'année douce de la vie de Notre-Seigneur, parce qu'en effet il ne rencontra que peu de contradiction et fut quasi accepté de tout le monde. Les Pharisiens n'avaient pas organisé leur résistance, et le peuple, laissé à lui-même, recevait avec amour le bienfait de Dieu.

Il ne faut pas s'étonner que ces premiers récits de l'Évangile, malgré leur austérité, éveillent une certaine idée de fête divine. On y respire l'allégresse d'une aurore. Il semble que la nature, enrichie de sa part de grâces, dut apparaître en ces heureux moments plus souriante, comme parée des reflets de l'Éden. Il y avait sans doute quelque chose de plus parfait dans la sérénité de ces nuits qui voyaient Jésus prier, dans la limpidité de ces

eaux qui le portaient, dans la pureté de cet air qui recevait son haleine. Si les parfums de Magdelaine embaumaient toute la maison où ils étaient répandus, quelle odeur de vie ne devait pas réjouir toute cette contrée qui se remplissait du souffle de Jésus-Christ? Faites pénitence, le royaume de Dieu approche! La douce voix de Jésus répétait et confirmait ce cri de Jean-Baptiste. En le répétant, il répandait la beauté de la doctrine et l'abondance des miracles. Jamais rien de semblable n'avait été donné aux yeux ni au cœur des hommes; nulle part auparavant il n'avait été question de la proximité du royaume des cieux. L'âge d'or était derrière; le voici qui vient et qui approche, et c'est maintenant; et la pénitence est une larme du cœur récompensée aussitôt par la plénitude de l'amour dans la vérité de Dieu.

CHAPITRE VI

Le Combat

Après le banquet de Simon, les Pharisiens s'appliquèrent à surveiller encore plus étroitement Jésus. Partout on les voit autour de lui, contrôlant ses actions, surveillant ses paroles. La police et l'hérésie ont fait une vieille alliance pour tirer le même parti de la vérité !

Un jour que Jésus passait par les blés, ses disciples, pressés de la faim, arrachèrent quelques épis, et en mangèrent. C'était jour de sabbat. Les Pharisiens étaient présents. Ils reprirent aigrement les Disciples, et dirent au Maître : Voilà que les vôtres font ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ! Jésus leur répondit que les prêtres qui servent au Temple violent le sabbat sans être coupables. Il leur rappela encore une fois que Dieu préfère la miséricorde au sacrifice; et enfin, pour leur donner l'intelligence de la Loi et leur affirmer de nouveau sa propre puis-

sance, il ajouta : « Le sabbat a été fait pour l'homme et « non l'homme pour le sabbat; c'est pourquoi le Fils de « l'homme est maître même du sabbat. » Les Pharisiens ne pouvaient rien opposer à cette haute sagesse et n'en étaient que plus furieux.

Peu de temps après, encore un jour de sabbat, Jésus entra dans la synagogue pour enseigner, suivant sa coutume. Ils lui demandèrent s'il croyait permis de faire des guérisons le jour du sabbat. Car ils avaient comme résolu entre eux de lui imputer à péché ces actes de miséricorde. Ils attendaient sa réponse pour crier au scandale, ou le mettre en contradiction avec lui-même, selon ce qu'il dirait. Jésus connaissait leur pensée. Il fit d'abord lever au milieu de l'assemblée un homme qui se trouvait là, et dont la main droite était desséchée. S'adressant ensuite aux Pharisiens, il leur demanda s'il est permis les jours de sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie, ou de l'ôter en ne la sauvant pas lorsqu'on le pourrait. Ils se turent. Jésus poursuivit : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui, n'ayant qu'une brebis, si elle tombe dans une fosse le jour du sabbat, ne l'en retire? Et de combien l'homme est-il au-dessus de la brebis! Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. » Mais ils continuèrent de garder le silence, frémissant de dépit. Jésus, affligé de l'endurcissement de leurs cœurs, les regarda avec indignation et dit à l'homme qui avait une main desséchée : « Étends ta main. » Il l'étendit, et elle redevint saine comme l'autre.

C'est l'homme du siècle, dit un interprète ; sa main gauche, la main des œuvres charnelles et du propre intérêt est vivante, active et habile. Sa main droite, la main des œuvres saintes, demeurée oisive, est devenue aride; elle s'est desséchée. Si tu veux que ta main soit guérie, étends-la, mets-la aux œuvres de justice, ouvre-la sur les pauvres, et que la charité distribue ce que l'avarice et la fraude ont su amasser.

Les Pharisiens sortirent et délibérèrent avec les Hérodiens sur les moyens de perdre Jésus.

Ces Hérodiens étaient les Saducéens, incrédules en religion, absolutistes en politique, partisans des Romains et du gouvernement, que les Pharisiens détestaient. Les rigoristes et les corrompus, jusqu'alors ennemis, commencèrent à s'accorder contre le Juste. C'est l'histoire future de la religion ; toujours et partout les sectaires et les impies ont fini par s'entendre pour opprimer l'Église. Mais il fallait trouver le moyen. Hérode n'avait pas encore osé tuer Jean-Baptiste, à cause du peuple ; les Pharisiens voulaient un prétexte pieux pour tuer Jésus. Il venait de prouver qu'il croyait permis de faire des miracles au jour de sabbat, mais il n'y avait employé que sa parole. Était-il défendu de parler le jour du sabbat, ou fallait-il excepter du nombre des paroles permises celles qui guérissaient les malades?

Cette conjuration, si visiblement formée, est une attestation irréfragable de la véracité de l'histoire évangélique. Les deux chefs d'accusation contre Notre-Seigneur

sont de s'être dit le Fils de Dieu, égal à Dieu, et d'avoir violé le jour du sabbat. Or, il n'a jamais violé le sabbat qu'en faisant des miracles.

Mais l'heure n'était pas venue, et Jésus leur laissa le temps de délibérer contre lui. Il se retira vers la mer. On le suivit en foule, de Jérusalem et des diverses contrées de la Palestine. Tyr et Sidon accoururent; les malades se faisaient apporter à ses pieds. Il les guérit tous. Les démons qui étaient dans les possédés se prosternaient devant lui et s'écriaient : Vous êtes le Fils de Dieu! C'était bien lui; la prophétie d'Isaïe recevait son accomplissement à la pleine lumière du jour. «Voilà mon serviteur que j'ai « choisi, mon bien-aimé. Je répandrai mon esprit sur « lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne con-« testera point et ne criera point, et personne ne l'enten-« dra se répandre en clameurs dans les places publiques. « Il ne brisera point le roseau froissé et n'éteindra point « la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triom-« pher la justice; et c'est en lui que les peuples espére-« ront. »

Sa tendre compassion pour les misères présentes et futures qu'il guérissait, et la nécessité de divulguer sa mission, n'étaient pas les seules causes qui lui faisaient multiplier les miracles. Il voulait rendre inébranlable la foi de ses disciples. Le moment était venu d'instituer le collége apostolique, qui existait en germe depuis la première vocation de Pierre. Jésus pouvait à lui seul convertir le monde, mais après s'être uni à la nature humaine, il ne

pouvait pas lui faire un honneur plus grand que de l'associer à cette œuvre de salut.

Ayant donc passé la nuit en prières, afin que l'Église comprît à jamais combien il lui importe d'être aidée de l'Esprit-Saint dans l'élection de ses ministres, il appela les Disciples, et choisit douze d'entre eux, à dessein de les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'Apôtres, qui signifie *envoyés*, avec le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

Voici les noms des douze apôtres : Simon, à qui Jésus donna le nom de Pierre; Jacques, fils de Zébédée; Jean, frère de Jacques, qu'il appela *Boanergès*, c'est-à-dire enfant du tonnerre; André, frère de Pierre; Philippe; Barthélemy; Matthieu, le Publicain; Thomas; Jacques, fils d'Alphée; Jude, son frère, nommé Thaddée; Simon de Cana; Judas l'Iscariote, qui trahit Jésus. On croit que Barthélemy est le même que Nathanaël, qui paraît à la première vocation, attiré par Philippe. Jacques et Jude ou Thaddée, fils d'Alphée, sont les enfants de Marie, femme d'Alphée ou Cléophas et sœur de la sainte Vierge. Simon de Cana est l'époux des noces où l'eau fut changée en vin; pour le distinguer de Simon-Pierre, on l'appela *Zelotes*, le zélé, du nom de sa patrie. Cana signifie *zèle*.

Les Évangélistes ne leur assignent pas tous le même rang. Saint Matthieu met André immédiatement après Pierre; il se met lui-même après Thomas, tandis que les autres le placent avant. Pierre est toujours le premier, et Judas l'Iscariote toujours le dernier. On trouve dans les

Pères diverses interprétations du nom de chaque apôtre, se rapportant à quelque trait symbolique de leur vocation. Le surnom d'*enfants du tonnerre* peut signifier l'ambition des fils de Zébédée, qui voulaient s'élever au-dessus des autres; appliqué à Jean, il annonce le futur auteur de l'Apocalypse et de l'Évangile du Verbe. A propos de Pierre, les interprètes rappellent le mot de saint Paul : « La pierre était le Christ. » Quant au nombre de douze, il est prédit et figuré maintes fois dans les livres de l'Ancien Testament. « Si nous les considérons comme les pères des chrétiens, dit Ludolphe, nous les retrouvons dans les douze patriarches, pères du peuple de Dieu. Lorsqu'ils arrosent le monde des eaux abondantes de la doctrine, ils sont semblables aux sources d'eau vive qui sortirent miraculeusement du rocher d'Élim. Lorsqu'ils ornent l'Église de l'éclat de leurs vertus, ils sont les douze pierres précieuses qui ornaient le pectoral du grand prêtre. Lorsqu'ils nourrissent les âmes du Verbe de vie, ils sont les douze pains consacrés placés devant l'autel du Seigneur. Lorsqu'ils pénètrent les secrets divins, qu'ils communiquent aux fidèles, ils sont les douze espions que Moïse envoya dans la Terre promise, et qui, au retour, en firent au peuple de si merveilleux récits. Ils sont encore les douze pierres relevées dans le courant du Jourdain, contre lesquelles viennent se briser les flots du siècle; les douze lionceaux du trône de Salomon, les douze colonnes de l'autel de Jéhovah, les douze taureaux qui soutiennent la mer d'airain, figure du baptême où se lave

toute souillure. Ils sont les douze portes de la Jérusalem céleste, les douze fondements inébranlables de ses saintes murailles ; et surtout ils sont ces étoiles brillantes qui forment la couronne éternelle de l'Épouse bien-aimée. »

Le seul titre d'apôtre rappelle le miracle des miracles. Saint Paul, qui le reçut de Jésus-Christ ressuscité, insiste sur la merveille dont il est lui-même le plus merveilleux instrument : « Chose admirable ! Dieu a converti le monde non point par l'art de la sagesse humaine, mais par la simple manifestation de sa doctrine qui est esprit et vérité.... Il ne s'est pas prévalu des savants selon la chair, ni des puissants, ni des nobles pour établir son évangile ; mais il a choisi quelques hommes, les plus faibles, pour confondre les forts ; ce qui n'était rien pour détruire ce qui est, afin que nul ne se glorifiât d'avoir réussi dans une si grande entreprise, mais que tout fût attribué à la puissance de Dieu. »

Les Apôtres étaient donc tous de pauvres bateliers et pêcheurs, et gens de peu. Judas seul était Juif, les onze autres Galiléens. Un proverbe populaire disait : Les Galiléens aiment l'honneur, les Juifs l'argent. Judas fut chargé de la bourse commune. On le croit originaire du bourg de Carioth, situé sur les confins de la mer Morte, lieu misérable dont le nom offrait plusieurs significations sinistres. *Iscariote*, l'homme de Karioth, veut dire l'homme à la bourse, l'homme d'usure, l'homme du meurtre, le traître. Pourquoi Notre-Seigneur, instruit du présent et de l'avenir, et qui lisait

au fond des âmes, a-t-il admis ce malheureux parmi ses Apôtres? Il y en a plusieurs raisons, toutes d'un grand enseignement. Notre-Seigneur voulut lui faire une grâce; il ne lui ôta pas la liberté d'en abuser, et de se rendre plus coupable en la méprisant. C'est par sa seule volonté que Judas devint criminel dans la condition la plus enviable, la plus propre à faire un saint. Sa chute nous apprend avec quelle crainte et quelle vigilance l'homme doit toujours travailler à se sauver. D'un autre côté, il est certain que Judas, lorsqu'il prêchait en vertu du choix de Jésus-Christ, ne devait pas être moins écouté que saint Pierre : d'où nous apprenons que le ministère est indépendant du ministre, et que nous devons respecter les pasteurs dans l'exercice de la mission qu'ils ont légitimement reçue, leur laissant à répondre devant Dieu de leur indignité personnelle. Enfin, Judas est un grand témoin. Par le crime de sa trahison, il accomplit les prophéties ; par le crime de sa mort, il atteste l'innocence de Jésus. L'incrédulité l'a bien compris, et elle a insinué que peut-être Judas ne s'est pas suicidé. S'il avait eu quelque témoignage à rendre contre son Maître, il aurait vécu ; s'il avait vécu, nous le saurions. Ni la Synagogue ne l'eût voulu laisser dans l'ombre, ni l'Église n'eût consenti à le laisser dans le désespoir. Ou les Pharisiens l'auraient fait écrire, ou les Apôtres l'auraient fait pleurer.

Saint Augustin ajoute que le Seigneur, ayant pris la fragilité humaine, ne voulut point refuser cette amère destinée de l'infirmité humaine d'être trahi par son

apôtre. Ce n'est pas seulement durant le temps de sa passion qu'il devait nous donner l'exemple de la patience dans les plus cruelles douleurs. Il va supporter Judas, pour que tout homme apprenne à supporter avec modération une erreur de son jugement et un mépris de ses bienfaits.

Aux environs de l'institution des Apôtres, peu de jours auparavant, ou peu de jours après, ou ce jour-là même, Jésus prononça le Sermon sur la montagne. Il l'adressa principalement à ses disciples, mais en se faisant entendre de la foule. Ce discours contient toute la morale du christianisme. Le Sauveur y prophétise la destinée de l'Église, et, par des traits pleins de majesté et d'empire, il prend possession du monde futur. Il suffit de marquer ici ce qui appartient davantage à l'histoire et au caractère de l'Homme-Dieu.

Voici donc ce qu'il dit à ces hommes de rien, ces hommes sans nom, sans fortune et sans lettres, qui sont groupés en petit nombre autour de lui, dans un pli de terrain, sur quelque colline ignorée d'une province tributaire. Il a proclamé la béatitude des pauvres, des pacifiques, des affligés, des opprimés, des miséricordieux. Il ajoute : « Vous serez heureux lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous et faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le ciel est grande. Vous êtes le sel de la terre...

Vous êtes la lumière du monde. » Mais quelle lumière devront-ils porter? Une vérité qu'il révèle, qui dépasse toute compréhension, qui requiert absolument la foi. Et quel sel devront-ils répandre? Une morale qu'il impose et qu'il fait incomparablement plus sévère que tous les devoirs dont la plupart des hommes trouvaient déjà le joug trop pesant :

« Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : « Vous ne tuerez point... Mais moi je vous dis, que « quiconque se mettra en colère contre son frère, mé- « ritera d'être condamné... Vous avez appris qu'il a « été dit à vos ancêtres : Vous ne commettrez point « d'adultère. Mais moi je vous dis, que quiconque « regarde une femme avec des yeux de concupiscence, « a déjà commis l'adultère dans son cœur. Il a été « dit : Quiconque renverra sa femme, qu'il lui donne « un acte de divorce. Mais moi je vous dis, que qui- « conque renverra sa femme, si ce n'est pour cause « d'adultère, l'expose à commettre un adultère, et que « celui qui l'épouse après que son mari l'aura renvoyée, « commet un adultère. »

Trois autres fois il répète ce souverain : *Ego autem dico vobis;* MAIS MOI, JE VOUS DIS. L'histoire du christianisme, depuis la première jusqu'à la dernière page, n'est que l'histoire du triomphe de cette parole; et, par son caractère même, qui tient plus souvent de la défaite que de la victoire, ce triomphe entoure sans cesse du rayonnement de la divinité l'homme qui a

voulu l'imposer au monde, et qui a su que le monde le subirait. Si Jésus avait fini au Calvaire, il ne serait qu'un insensé sublime, et la raison épouvantée se demanderait comment cet homme de miracle, ce modèle de toute sagesse, de toute justice et de toute sincérité, a pu se croire Dieu.

C'est dans le Sermon sur la montagne qu'il a enseigné et l'on pourrait dire créé la prière. Car peu d'hommes avaient jusqu'alors vraiment prié, ne sachant bien ni ce qu'est Dieu, ni ce qu'est l'homme, ni ce que l'homme doit demander à Dieu. Des lèvres de l'homme-Dieu est sortie, pour retentir éternellement, la prière commune du genre humain, cette brève mais pleine demande dont les deux premiers mots consacrent la fraternité des hommes dans la paternité de Dieu : NOTRE PÈRE !

Comme Jésus descendait de la montagne, un lépreux vint à lui. Fléchissant le genou, il lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus le prit en compassion. Il étendit la main, le toucha et dit : « Je le veux, sois guéri. » Aussitôt la lèpre de cet homme disparut. L'attouchement d'un lépreux rendait impur. Jésus le toucha néanmoins, se mettant au-dessus des observances légales pour montrer que la charité les abolissait. D'autres malades lui étaient sans cesse amenés, et il les guérissait tous.

Ce lépreux qui vient à Jésus, ou plutôt vers qui Jésus *descend*, c'est le genre humain dans l'état où le trouva le Verbe divin lorsqu'il s'abaissa du ciel ; et c'est encore

l'homme qui n'a point reçu ou qui a perdu le don de Dieu. La lèpre, dans le langage de l'Écriture, est la figure, le nom même du péché. Transmissible par le sang, elle est le péché originel; contagieuse, elle est le péché actuel. Elle brûle comme l'envie, elle dessèche comme l'avarice, elle enfle comme l'orgueil, elle énerve et détruit comme la paresse; elle corrompt, elle dévore, elle répand l'infection et l'horreur. Semblable au lépreux, l'homme en proie à tous les vices est séparé non-seulement de Dieu et des anges, mais des autres hommes. Ils le fuient lorsqu'ils ne le séquestrent pas. Les condamnés de la justice humaine, comme autrefois les lépreux, portent un habit particulier; les bagnes sont les léproseries du péché. La loi humaine, impuissante comme l'ancienne loi, excommunie ces misérables. Elle enchaîne ses lépreux, elle n'entreprend pas de les guérir : il y en a qu'elle déclare inguérissables; il y en a qu'elle tue. Jésus va aussi vers ceux-là, et plusieurs aussi de ceux-là lui disent : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Il le veut et il les guérit; et si tous le disaient, tous guériraient.

Cependant il cherchait la solitude pour prier, mais la charité le ramenait parmi les foules. Étant revenu à Capharnaüm, les anciens de la ville le prièrent d'aller dans la maison d'un centurion qui attendait de lui la guérison de son serviteur cruellement malade. Jésus répondit : « J'irai et je le guérirai. » Il se mit en chemin, lui, le Fils unique de Dieu, pour aller guérir un pauvre malade au service d'un étranger. Le Centurion, averti, lui dit ou lui

fit dire : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais prononcez seulement un mot, et mon serviteur sera guéri. » Jésus, admirant ce langage, déclara qu'il n'avait point trouvé tant de foi dans Israël. Il annonça la conversion des Gentils et la réprobation des Juifs : « Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres. » Alors il dit au Centurion : « Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. » A l'heure même le serviteur fut guéri.

L'Évangile fait mention de trois hommes de guerre à qui la grâce de la foi est accordée. Celui dont Notre-Seigneur a guéri le fils, celui-ci, celui qui présidait au Calvaire. De plus, la tradition dit que le soldat qui perça le côté du Sauveur crucifié se convertit, et l'on croit que c'est lui que l'Église honore sous le nom de saint Longin. Enfin, le centenier Corneille est le premier gentil que Pierre ait reçu dans l'Église. On voit aussi des soldats venir à la prédication et au baptême de Jean-Baptiste. La profession des armes, profession d'obéissance, de dévouement et de sacrifice, éveille dans le cœur des hommes certaines dispositions qui les rapprochent de Dieu. Le christianisme, y faisant entrer des sentiments d'humanité qu'elle ignorait, l'a mise en un honneur où elle n'était pas avant lui, et où elle ne resterait pas longtemps sans lui.

Jésus alla ensuite à une ville appelée Naïm. Comme il

approchait des portes, il se trouva en face d'une grande douleur. On conduisait au sépulcre le fils unique d'une veuve. Elle était là. Il dit à cette femme : « Ne pleurez point. » Et touchant le cercueil, il dit au mort : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. » Le mort se leva, s'assit et commença de parler ; et Jésus le rendit à sa mère. C'est la seconde résurrection mentionnée dans l'Évangile ; y en aura une troisième. Chacune a sa signification différente, qui sera expliquée plus loin.

Le bruit de ces miracles remplissait la terre d'Israël. Jean-Baptiste en entendit parler dans la prison où Hérode Antipas le retenait, sans l'empêcher pourtant de recevoir au moins quelques-uns de ses disciples ; et lui, quoique captif, continuait d'annoncer le Messie. Ce qu'il apprenait de Jésus ne lui permettait pas de le méconnaître ; mais ses disciples, comme il arrive souvent, ne comprenaient bien ni ses leçons ni sa véritable grandeur. Voyant Jésus s'élever si fort au-dessus de leur maître, ils en concevaient une jalousie qui les disposait à l'incrédulité. Par un faux zèle pour Jean, ils refusaient son témoignage. Le Précurseur voulut sagement qu'ils eussent le témoignage de leurs propres yeux. Il députa donc deux de ces obstinés vers Jésus, et ils lui demandèrent de la part de Jean : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

La réponse de Jésus fut divine. A l'instant même il guérit une quantité de malades et de possédés qui l'entouraient. Ensuite, s'adressant aux disciples de Jean-Bap-

tiste, « Allez, leur dit-il, rapportez à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est prêché aux pauvres. Et heureux quiconque ne se scandalisera pas de moi. » Ces paroles font clairement allusion à celles d'Isaïe, annonçant qu'aux jours du Messie le boiteux bondira comme le cerf, la langue du muet sera déliée, les oreilles du sourd et les yeux de l'aveugle s'ouvriront. Ainsi les disciples de Jean reçoivent une double preuve, celle des miracles et celle de l'accomplissement des prophéties. Jésus fit ensuite l'éloge de Jean, relevant sa fermeté, sa vie austère et son rang entre les Prophètes : « Oui, et plus qu'un prophète. C'est de lui « qu'il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange « qui vous préparera le chemin. Et je vous le dis en vé« rité, entre les enfants des femmes il n'y a point de plus « grand prophète que Jean-Baptiste. »

La mort du Précurseur eut lieu peu de temps après. Hérode, qui le gardait sous sa main dans le château où il célébrait depuis un an ses noces incestueuses avec la femme de son frère, donna sa tête à une fille de cette Hérodiade, pour la récompenser d'avoir dansé devant lui à la suite d'un festin. C'était la mode parmi les femmes de haut rang de danser à l'imitation de deux mimes célèbres, Pylade et Bathylle, que Rome admirait; et tels étaient les rois et les puissants de la terre à l'époque de Jésus-Christ.

Cependant Jésus allait par les villes et les bourgades,

annonçant le royaume de Dieu. Les Douze l'accompagnaient, se formant sur son exemple au ministère encore inconnu d'eux qu'ils auraient à remplir plus tard. Il y avait aussi à sa suite, comme l'usage le permettait, quelques femmes jadis guéries de leurs maux ou délivrées de malins esprits. C'étaient Marie-Magdelaine; Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode; Suzanne et plusieurs autres. Elles assistaient Notre-Seigneur de leurs biens. Il recevait donc aussi des riches parmi ses amis, et l'Évangile, en marquant fréquemment cette circonstance, réfute l'erreur de ceux qui veulent voir en Jésus-Christ une sorte de niveleur, prédicateur de l'égalité des biens et des conditions. Il est vrai que ces riches étaient pauvres de cœur; ils devaient l'être, puisqu'il est impossible de servir Dieu et Mammon; mais Jésus leur enseignait le bon usage des richesses, et n'imposait sa pauvreté qu'à ceux qu'il appelait au ministère de l'Évangile.

Les Pharisiens aussi le suivaient. Mêlés dans la foule, ils tâchaient de corrompre le sens droit de ce peuple, qui ne pouvait entendre Jésus ni contempler ses miracles sans reconnaître l'envoyé de Dieu. Souvent, lorsqu'il était entré dans une maison pour se reposer, il y venait tant de monde qu'il ne pouvait pas même manger le pain. On lui amenait des malades, les malades étaient guéris, et le peuple s'écriait : N'est-ce pas là le Fils de David? Cet enthousiasme populaire exaspérait la haine des Pharisiens. Ne pouvant nier le miracle, ils recommençaient à dire que Jésus chassait les démons par le

moyen des démons. D'autres lui demandaient de faire quelques prodiges dans le ciel. Un jour il les rassembla et leur montra l'absurdité de ce reproche ; car le démon n'agit pas contre lui-même, et ce n'est pas au nom de Satan que l'on peut chasser Satan. Il ajouta : « Si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse le démon, le royaume de Dieu est donc venu? » Mais ces sages ne voulaient point être convertis. Il vit leur obstination, en gémit et la condamna : « Je vous le dis, tout péché et tout blasphème se pardonnera aux hommes; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne se pardonnera point. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'Homme, il lui sera pardonné ; mais celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre. » Ce qu'il dit, remarque l'Évangile, « parce qu'ils l'accusaient d'être possédé de l'esprit immonde. » C'est-à-dire de l'esprit de mensonge, qui est le nom même de Satan. Que celui qui a des oreilles entende !

A ceux qui lui demandaient un prodige céleste, il refusa, comme il avait refusé à Satan qui osait le tenter dans le désert; et en même temps il leur en annonça un qu'ils ne demandaient pas, et plus merveilleux, celui de sa résurrection : « Cette race est méchante. Elle demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas. Car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

Comme il achevait de parler, une femme élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : Heureux les flancs qui vous ont porté ; heureuses les mamelles qui vous ont allaité ! — « Dites plutôt, reprit Jésus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » C'est ainsi que la sagesse de Notre-Seigneur et l'admiration publique confondaient les Pharisiens.

Néanmoins ces perfides avaient dès lors réussi à semer les germes de défiance ignorante et de brutale hostilité qui éclateront en cris de mort devant Pilate au jour de la croix. Déjà quelques-uns des parents de Notre-Seigneur redoutaient pour lui l'effet de ces levains du pharisaïsme.

Un jour, selon saint Matthieu, sa mère et ses frères le firent appeler pendant qu'il parlait. Selon saint Marc (qui ne nomme pas ici la sainte Vierge), ils étaient venus pour l'arrêter, et disaient : Il a perdu le sens. Leur foi encore faible se laissait envahir par la crainte, et cette crainte était sans doute éveillée par quelques mauvaises dispositions qu'ils voyaient naître dans les esprits [1]. Quoi

[1] Ce passage offre de la difficulté. On ne sait qui étaient ces parents. Des quatre cousins de Notre-Seigneur, que l'Évangile nomme ses *frères*, trois étaient en ce moment près de lui parmi ses Apôtres. Ce n'est donc pas d'eux qu'il est question. Quels que fussent les autres, on s'explique leurs craintes. L'humble vie de Jésus à Nazareth ne leur avait révélé que sa vertu parfaite, c'est-à-dire la qualité que les hommes remarquent le moins, et nullement sa puissance. La sainte Vierge gardait en son cœur ce qu'elle savait ; mais elle le savait, et l'on ne peut admettre qu'elle ait conçu la pensée seulement d'interrompre la mission de son divin Fils. On pense donc qu'elle était venue uniquement pour le voir, sans connaître le dessein des parents.

qu'il en soit, Notre-Seigneur, qui connaissait mieux qu'eux le danger, répondit conformément à la beauté de son caractère. « Qui est ma mère, dit-il, et qui sont mes « frères? » Jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, il ajouta : « Voici ma mère et mes frères : car quiconque fera la volonté de mon Père qui est au ciel, c'est celui-là qui est mon frère, ma sœur et ma mère. » Aux bergers de Bethléem, représentants du genre humain, l'Ange disait : Un enfant vous est né ; *vobis*, à vous, pour vous. Jésus ratifie une fois de plus la promesse de l'Ange; il appartient aux hommes plus qu'à ses parents et à sa mère. Cette harmonie de l'Évangile est le charme et la lumière du cœur.

Jésus sortit ensuite de la maison pour enseigner la foule, toujours plus grande. Il leur proposa la parabole de la semence, et peut-être aussi celles de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain et du filet jeté dans la mer. A partir de là, il employa plus fréquemment ce genre d'instruction, qui allait mettre pour jamais les vérités les plus hautes à la portée des plus simples esprits. Il avait dit par le Prophète : *Je parlerai en paraboles, je ferai éclater des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.* En accomplissant la prophétie, il donnait des prophéties d'un ordre nouveau, plus claires, non moins profondes, dont l'accomplissement renouvelé tous les jours serait dans son Église un perpétuel foyer de lumière et de foi. En particulier, il exprimait à ses disciples ce qu'ils n'avaient pu com-

prendre et ce qu'ils devaient savoir en attendant le Saint-Esprit.

Les paraboles de ce jour concernent le salut et annoncent l'Église.

Le semeur a semé. Une partie de la semence est tombée près du chemin; les oiseaux sont venus et l'ont mangée. Une partie est tombée sur un terrain pierreux; le grain a levé d'abord, mais il a séché en herbe au hâle et au soleil. Une partie est tombée dans les épines; les épines ont crû, et les tiges étouffées n'ont rien produit. Une partie enfin est tombée dans la bonne terre, et les grains ont rendu l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent pour un. L'explication donnée par Jésus lui-même ne laisse rien à découvrir dans les diverses dispositions où cette semence, qui est la parole de Dieu, trouvera le cœur des hommes. Dans ceux qui écoutent du bord du chemin, sans vouloir quitter les voies du monde, la parole ne germe même pas : sur cette route sèche et durcie où passent toutes les erreurs et tous les vices, les démons font leur séjour; les pensées vaines, les passions brutales, oiseaux voraces, dévorent la bonne semence aussitôt que tombée. Les endroits pierreux sont les cœurs qui craignent plus qu'ils n'aiment. Remplis des préoccupations et des intérêts misérables de la chair et de la vie, ils n'ont pas de fond où la racine puisse prendre. La parole a été reçue, elle germe, on voit apparaître quelques œuvres de pénitence; mais qu'il arrive un chagrin, une tentation, une persécution, ce faible germe succombe.

Les épines, qui grandissent, sont l'envahissement des choses humaines. Dans les cœurs que ce terrain figure, le fond ne manque pas; mais la tromperie de l'ambition et des richesses étouffe le plant divin, et parmi ces soucis grandissants du monde, il reste infructueux.

Le Seigneur compare les richesses à des épines, disent les Pères, car elles déchirent l'âme par leurs poignantes préoccupations; et quand elles entraînent au péché, elles blessent, elles tourmentent, elles tuent. Et nul ne néglige le Verbe divin que selon une des manières qui sont ici prédites, les uns par négligence à écouter la parole, les autres par lâcheté ou par faiblesse, les autres par asservissement à la volupté et aux biens du monde. Tel est l'ordre naturel : un chemin, des pierres, des épines. Il faut donc d'abord de l'attention, puis du courage, et enfin le mépris des choses présentes. C'est ce que le Seigneur exprime, quand il ajoute : « Ce qui tombe dans la bonne terre représente ceux qui ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent la retiennent et la conservent et portent du fruit par la patience ! » En effet, ceux qui sont le long du chemin ne retiennent pas la parole; ceux qui sont dans les pierres ne soutiennent pas avec patience les assauts de la tentation, ceux qui sont dans les épines ne portent point de fruit. Ainsi la semence est la même pour tous; elle descend de la main de Dieu prête à germer dans tous les cœurs, le semeur divin la donne à tous. Mais malheur à celui qui se rend lui-même une terre stérile, une terre pierreuse, une terre d'épines !

car il est plusieurs terres où ne peut germer la semence du Seigneur. On vient d'entendre Eusèbe, Cyrille, Chrysostome, Bède, Théophylacte, Grégoire et d'autres. Ces grands hommes, si savants et si expérimentés dans les voies du cœur, montrent que toute parole de Jésus en éclaire les plus profonds secrets.

La parabole de l'ivraie se lie à celle de la semence et contient un enseignement plus spécial. Pendant que les serviteurs dorment, l'ennemi vient et sursème l'ivraie dans le champ que le père de famille a ensemencé de froment. L'ivraie se fait connaître et les serviteurs négligents proposent de l'arracher. — Non, répond le père de famille, de peur que vous ne déraciniez aussi le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Alors, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et elle sera liée en gerbes et jetée au feu, et le froment entrera dans le grenier.

Le champ, c'est le monde; le père de famille, c'est Dieu; l'ennemi est le démon, et l'ivraie est la semence de schisme et d'hérésie qu'il jettera sur la terre lorsque les successeurs des Apôtres, les pasteurs de l'Église, seront négligents. Il n'est pas question de toutes sortes de semences, mais seulement d'ivraie. La semence d'ivraie produit une herbe qui ressemble à celle du blé. Au commencement, les hérétiques voilent leur présence; lorsque leur liberté s'est augmentée et qu'ils se sont fait des partisans, alors, dit saint Chrysostome, le fruit se montre, l'hérésie répand son venin. Cependant le père

de famille défend qu'on l'arrache : ce n'est pas qu'il accepte cette ivraie, puisqu'elle est réservée au feu; c'est qu'elle ne pourrait être arrachée sans risque de déraciner aussi le froment.

Mais il y a une autre raison, toute miséricordieuse et divine. Dans cette terre féconde de l'Évangile, l'ivraie elle-même peut devenir froment; car là est une séve qui corrige la plante qu'elle nourrit. Comme il faut aux uns le temps de mûrir, il faut aux autres, dit saint Jérôme, le temps de se repentir; et nous sommes prévenus de ne pas faire disparaître ainsi subitement notre frère. Tel qui est aujourd'hui gâté par un dogme pervers, demain peut-être deviendra le défenseur de la vérité. « De peur que vous n'arrachiez en même temps le froment; » car il se peut, reprend saint Augustin, que le froment futur soit arraché sous la forme actuelle de l'ivraie. Par une patience qui vous perfectionne vous-mêmes, cette patience qui fait rendre trente, soixante et cent pour un, supportez les mauvais, afin qu'ils deviennent bons. En les arrachant, vous arracheriez le froment où la grâce de Dieu et votre patience les auraient pu changer; vous nuiriez aux bons eux-mêmes, auxquels ils auraient servi malgré eux. « Laissez-les croître jusqu'à la moisson, » c'est-à-dire jusqu'au jugement. Ce sera le temps de les arracher, lorsqu'il ne leur restera plus un moment pour changer de vie, et que le contraste de leurs fautes ne sera plus utile pour stimuler les bons à la vertu.

Ce précepte ne contrarie pas celui qui nous commande

de faire disparaître le mal du milieu de nous. Ce qui est défendu, remarque saint Chrysostome, n'est pas de s'opposer aux hérétiques, de les punir, d'empêcher leurs réunions et leur propagande, mais de les détruire et de les tuer. C'était d'abord le sentiment de saint Augustin de ne forcer personne à l'unité du Christ, de n'agir que par la discussion, de ne vaincre que par la raison. Il craignait qu'on ne fît autant de catholiques hypocrites de ceux qu'on avait connus hérétiques déterminés. Cependant son opinion était non pas combattue par des paroles, mais écrasée par des exemples contraires. Il songeait à ces lois terribles qui ordonnent aux rois de servir le Seigneur avec tremblement. Plusieurs ont remercié Dieu qui les avait contraints par la crainte, par la force, par la persécution, et qui, en les contraignant, les avait délivrés d'une autre contrainte, singulièment plus humiliante et dure, la contrainte de l'erreur. Il conclut que les rois de la terre doivent servir le Christ en publiant des lois pour le Christ, car le culte du Christ est dans l'unité. La maison de David ne peut recouvrer la paix que par la perte du rebelle Absalon, quoique David eût recommandé de le conserver sain et sauf, et n'attendît que son repentir pour lui pardonner. David pleura le coupable et se consola par la pensée de la paix rendue à son peuple. C'est ainsi que l'Église catholique, notre mère, lorsqu'elle acquiert un grand nombre d'enfants par la perte de quelques-uns, trouve un adoucissement à sa douleur dans le spectacle de tant d'âmes délivrées.

Les hérétiques nous crient : A qui donc le Christ a-t-il fait violence? qui a-t-il forcé? Voici l'apôtre saint Paul. Le Christ l'a forcé, l'a frappé, l'a enseigné, l'a consolé; et il est remarquable que celui qui entra dans l'Évangile, forcé par un châtiment corporel, travailla dans l'Évangile plus que ceux que la seule parole avait appelés. Pourquoi l'Église ne les forcerait-elle pas à revenir, ceux qui par leur égarement ont forcé d'autres à périr?

Et malheur à ceux qui, ne se laissant pas gagner et ne pouvant être forcés, ne seront pas changés! Le temps de la moisson viendra; les moissonneurs, les redoutables Anges, entreront dans le champ : ils feront la séparation définitive, et l'ivraie liée en gerbes sera jetée au feu. Remarquez, dit un interprète, que le châtiment est annoncé à ceux qui « font l'iniquité, » non pas à ceux qui ont fait l'iniquité; car il n'y aura de livrés aux supplices éternels que ceux qui persistent dans leurs péchés, et nullement ceux qui font pénitence. Remarquez, dit un autre, l'amour de Dieu pour les hommes : il est prompt pour le bienfait, lent pour la peine. Lorsqu'il sème, c'est par lui-même; lorsqu'il punit, c'est par les autres, par les Anges qu'il envoie.

Le grain de sénevé, cette petite graine, la plus petite de toutes, qui devient un grand arbre, c'est encore l'Église, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est la foi dans le cœur du fidèle. Que paraissaient aux yeux du monde les douze Apôtres, ou Jésus-Christ dans le tombeau? Que paraît être l'homme obscur et inconnu dans l'âme duquel une

humble parole a jeté le grain de sénevé, le germe de la foi? On sait ce qui est sorti du tombeau de Jésus et ce que sont devenus les Apôtres. L'homme qui reçoit la foi a en lui quelque chose de plus grand que l'humanité, et il est plus fort que le monde. Il peut s'être auparavant rempli de toutes les sciences et de toutes les erreurs, s'être voué à toutes les ambitions, s'être abandonné à toutes les séductions; il peut avoir nourri en son âme toutes les lâchetés et porter le pli profond de toutes les tyrannies : la foi grandit en lui par-dessus toutes les sciences et toutes les erreurs, elle l'arme contre toutes les séductions, le délivre de tous les jougs; il est plus fort que lui-même. Et si auparavant sa pensée et son cœur étaient arides, l'arbre aux vastes rameaux s'y développe et donne des fruits.

Jésus dit encore : « Le filet jeté dans la mer ramasse toutes sortes de poissons. Quand il est plein, les pêcheurs mettent les bons à part et jettent les mauvais. Il en sera de même à la consommation des siècles. Les Anges sépareront les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise. Là sera le pleur et le grincement de dents. » L'Église ramasse des poissons de toute espèce, car elle appelle à la rémission des péchés tous les hommes, riches et pauvres, ignorants et savants, sages et insensés. Quand le filet sera plein, la destinée du genre humain sera fermée. Alors on verra ce que contenait le filet; alors se fera le partage. Dans la parabole de l'ivraie, il est question de ceux qui périssent

à cause de la perversité des dogmes hérétiques, parce qu'ils n'ont pas discerné la vérité. Ici, il s'agit de ceux qui périssent à cause de la perversité de leur vie, quoique pris dans le filet et ayant reçu la connaissance de Dieu. Il faut ici, dit saint Grégoire, trembler plutôt que commenter. Les tourments des réprouvés y sont annoncés en propres termes, afin que personne ne puisse s'excuser en alléguant son ignorance et en s'appuyant sur l'obscurité du dogme des supplices éternels.

En donnant ces enseignements, Jésus fit comprendre aux Apôtres qu'ils devraient les répéter par toute la terre. « Personne après avoir allumé une lampe, leur dit-il, ne la couvre d'un vase ou ne la met sous le lit; mais on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. » Cette recommandation suffira pour que la parole de Dieu ne soit point liée, même lorsque ceux qui doivent la répandre seront chargés de chaînes.

Et afin d'avertir ses auditeurs et d'attirer leur esprit à méditer le mystère des paraboles, Jésus disait fréquemment à haute voix : — « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

CHAPITRE VII

Nazareth et Capharnaüm

Jésus quitta le lieu où il avait donné ces instructions et vint à Nazareth, sa patrie. Il entra dans la Synagogue le jour du sabbat, afin d'enseigner, comme d'ailleurs tout fils d'Israël en avait le droit. Il se leva pour lire. On lui mit entre les mains le livre d'Isaïe qui était la lecture liturgique de ce moment de l'année. Car il ne changeait rien à l'ordinaire et accomplissait avec soin toutes choses comme elles devaient l'être. En ouvrant le livre, il trouva ce passage : *L'esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi j'ai reçu son onction pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles la lumière ; pour publier l'heureuse année du Seigneur et le jour de la rétribution.* Ayant fermé le livre, il le rendit au ministre de la synagogue et s'assit. Tous les

yeux étaient fixés sur lui. Il leur dit : « Ces choses de l'Écriture sont accomplies aujourd'hui que vous les entendez. »

La majesté de cette parole est d'autant plus frappante que Notre-Seigneur n'ignorait pas les mauvaises dispositions de ses auditeurs. On remarque parmi eux deux esprits. D'abord ils admirent ; mais bientôt le levain des Pharisiens se manifeste et domine.

Ce levain devait fermenter à Nazareth plus aisément qu'ailleurs. Les Nazaréens regardaient sans doute le don de prophétie et de miracles comme une fortune; ils étaient jaloux que ce don fût tombé sur un homme qu'ils avaient compté pour si peu. Ils commencèrent à dire : N'est-ce pas là le Fils du charpentier Joseph, le fils de Marie ? Ne connaissons-nous pas ses frères ; ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous ? D'où lui vient donc tout ceci ?

Jésus lut dans ces cœurs misérables, et prévint l'injurieuse demande qu'ils allaient lui adresser ; il vit que pleins d'incrédulité, ils lui demanderaient des miracles. Prouve-nous que tu es Dieu ! Les premiers qui ont poussé ce cri si souvent repété, furent les premiers témoins de la vertu divine, ceux sous les yeux de qui avaient été ressuscités les morts. Jésus leur rappela qu'Élie avait été envoyé à la veuve de Sarepta, quoique les veuves ne manquassent pas en Israël, et qu'Élisée ne guérit pas les nombreux lépreux d'Israël, mais le seul Naaman, qui était Syrien. C'était les avertir de se mettre

dans les dispositions requises pour recevoir la grâce, en abjurant leur jalousie et leur incrédulité. Tout au contraire ils se levèrent contre Jésus, le chassèrent de la Synagogue et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, dans le dessein de le précipiter. Là cependant, sa miséricorde leur épargna de tenter tout à fait ce crime. « Jésus, passant au milieu d'eux, s'en alla, » soit qu'il se fût rendu invisible à leurs yeux, soit qu'il eût paralysé leurs mains.

Ce fut à peu près le seul miracle qu'il fit à Nazareth; c'est celui par lequel il déjoue tous les jours tant d'entreprises de l'impiété. Il se rend invisible, il paralyse les furieux, il fait avorter leurs plans les mieux concertés. Il leur a refusé les miracles que leur insolence exigeait, il en fait que leur incrédulité ne voit pas et dont leur âme ne profite pas, quoique ces miracles leur épargnent des crimes. Comment les empêche-t-il de le précipiter? Comment empêche-t-il Attila d'entrer dans Rome? Comment permet-il que sa puissance éclate et que ses ennemis ne croient pas? Néanmoins sa clémence pour ses compatriotes ne put absolument rester inactive. Il guérit quelques malades en leur imposant les mains. Le texte sacré ajoute : « Et leur incrédulité l'étonnait. »

Il laissa ces ingrats et reprit ses courses fécondes, allant par les chemins qu'avaient parcourus les patriarches et les prophètes, répandant partout la santé, l'espérance et la vie. Les peuples accouraient de toutes parts. « Il eut pitié d'eux, parce qu'ils étaient accablés de maux et cou-

chés çà et là comme des brebis qui n'ont point de pasteur. » Ayant donc rassemblé les Apôtres, il les envoya deux par deux dans diverses directions, au secours de ceux qui ne pouvaient pas venir.

Cette mission ne devait point rencontrer de difficultés, et n'était qu'un facile apprentissage des durs travaux de l'apostolat. Toutefois, il donna à ses Envoyés l'instruction éternelle qui devait plus tard leur faire affronter tous les périls, et qui, transmise à leurs successeurs, les ferait comme eux triompher même de la mort. Il leur enjoignit d'être pauvres, simples, prudents et doux; de n'emporter ni deux paires de chaussures, ni deux manteaux, ni argent; de n'avoir qu'un bâton pour la marche, de ne point résister, de ne point se défendre. Il leur donna tout pouvoir de chasser les démons et de guérir toutes les maladies; il les prévint contre les attachements de la chair et du sang : « Qui aime son « père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de « moi. Qui ne prend pas sa croix et ne me suit point, « n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie au préjudice « de ce qu'il me doit la perdra, et qui la perdra pour « moi la sauvera. » Voilà les conquérants du monde.

En ce temps-là, le nom de Jésus parvint aux oreilles du tétrarque Hérode. Ce tyran crut que le prophète dont il entendait de si grandes choses n'était autre que Jean-Baptiste ressuscité. Il désirait le voir, mais Jésus s'éloigna. La maladie d'Hérode n'était pas de celles qu'il allait spontanément guérir. Il se rendit dans un autre lieu, où

les Apôtres vinrent lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait. Le bon Maître souhaitait de les conduire en quelque retraite, afin qu'ils goûtassent un peu de repos ; car la foule ne leur laissait pas même le temps de manger. Il les prit donc avec lui dans une barque, et ils allèrent vers une solitude du territoire de Bethsaïde ; mais la foule les avait devancés. Elle était là comme partout; Jésus en eut compassion comme toujours. Il emmena ces pauvres gens sur la montagne, et, s'étant assis au milieu de ses disciples, il rendit la santé aux malades et parla du royaume de Dieu.

Le jour avançait. Les Douze prévinrent le Seigneur qu'il était temps de renvoyer cette multitude, afin qu'elle pût encore gagner les métairies et les villages, et acheter de quoi manger. Car ils n'avaient pas de provisions, et le lieu était désert. Jésus leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Sur quoi ils lui demandèrent s'ils devaient aller acheter du pain pour deux cents deniers d'argent. Mais Jésus, paraissant ne pas les entendre, considéra la foule. Il y avait là environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Il dit à Philippe : « De quoi achèterons-nous ce qu'il faut de pain à nourrir tout ce monde? » Il parlait ainsi afin de l'éprouver, sachant bien ce qu'il ferait. Philippe répondit : Avec deux cents deniers d'argent, nous n'achèterions pas assez de pain pour que chacun en eût un peu. Alors Jésus leur commanda de s'informer des provisions qu'ils avaient, et André vint lui dire : Il y a ici

un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Il ajouta : Qu'est-ce que cela? Mais Jésus leur ordonna qu'ils les fissent tous asseoir par bandes sur l'herbe. Ensuite, ayant pris les cinq pains avec les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna aux Disciples, pour qu'ils les distribuassent à ceux qui étaient assis. Il leur en donna autant qu'ils en voulurent; tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux de pain qui restèrent on emplit douze corbeilles. Ainsi le pain eucharistique rassasie le monde et ne s'épuise pas. Ce n'est pas l'unique sens de ce miracle, dont il sera reparlé plus loin.

Dans le peuple, l'admiration était grande. On se disait : C'est le prophète qui doit venir; il faut le faire roi! Jésus les congédia pour prévenir ce dessein, et apprendre à ses prêtres qu'ils ne doivent point rechercher la gloire populaire. Ensuite, ayant ordonné aux Disciples de s'embarquer et de l'attendre de l'autre côté du lac, il s'enfuit lui-même sur la montagne, où il demeura seul en prières.

Cependant la barque qui portait les Disciples luttait contre le vent. Vers la quatrième veille de la nuit (trois heures du matin), ils n'avaient fait que vingt-cinq ou trente stades. Jésus, voyant qu'ils ramaient avec peine, se rendit près d'eux, et il marchait sur les flots agités. Les Disciples l'aperçurent, se dirigeant comme s'il voulait les dépasser, et crurent voir un fantôme; ils jetèrent un cri. Jésus leur dit : « C'est moi, ne craignez point. » — Seigneur, s'écria Pierre, si c'est vous, or-

donnez que j'aille à vous sur les eaux! Jésus lui dit : « Viens. » Et Pierre, sorti de la barque, marchait aussi sur la mer. Mais le vent était fort, il eut peur, et au même instant il enfonça. Celui qui n'a pas craint de s'engager sur la profondeur de l'abîme se laisse ébranler par le bruit du vent. C'est le même homme que son amour pour Jésus traînera au prétoire, et à qui la voix d'une servante fera renier Jésus.

Mais Pierre n'outragea pas le cœur de son Maître au point de douter de sa puissance et de sa bonté. Il cria : — Seigneur, sauvez-moi! Jésus le prit par la main et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Si sa foi avait été ferme, le vent n'aurait pu lui nuire, et la mer serait restée solide sous ses pieds. Ce n'était pas Pierre qui marchait sur les eaux, dit saint Jérôme, c'était la foi. Pierre avait besoin de l'apprendre; Jésus lui a donné de le savoir pour toujours. Il le prit par la main. O Pasteur! ô Père! Comme la mère voyant le péril de son petit qui est sorti avant le temps, le prend sur ses ailes et le reporte au nid, ainsi fait Jésus. Alors Jésus monta avec Pierre dans la barque, et aussitôt le vent cessa; et immédiatement la barque se trouva au rivage où ils allaient.

Jésus avait marché sur les eaux, il y avait fait marcher Pierre, il avait apaisé la tempête, et un trajet de plusieurs heures se trouvait parcouru en un moment. Les yeux des Disciples ne s'étaient pas ouverts à la multiplication des pains; mais ces nouveaux miracles, multipliés pour eux

seuls, firent enfin tomber le bandeau. Ils adorèrent leur Maître et lui dirent : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

Tout le pays fut promptement informé de la présence de Jésus. En quelque lieu qu'il entrât, bourg, ville ou village, on y apportait les malades. Rangés sur les places publiques, ils le priaient de leur laisser toucher seulement le bord de sa robe, et ils s'en allaient guéris.

Les hommes qui voulaient le proclamer roi gardaient leur dessein. Après l'avoir cherché sur les bords du lac depuis le jour de la multiplication des pains, ils se trouvèrent réunis en grand nombre à Capharnaüm lorsqu'il y rentra. Au fond de leur zèle, comme la suite le prouve, il n'y avait que le désir d'une vie oisive dans l'abondance des choses nécessaires. Ils n'attendaient rien de plus du Messie.

Le moment était arrivé de leur en donner une idée plus haute, et de faire entendre quel pain le Messie apportait au monde.

Il leur dit donc qu'ils le cherchaient parce qu'il les avait rassasiés de pain, mais qu'ils devaient travailler non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusque dans la vie éternelle, et que c'était cette nourriture que le Fils de l'homme leur donnerait.

Ils lui demandèrent quelles œuvres les rendraient agréables à Dieu. Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'Il a envoyé. » Car la foi produit l'humilité, le désir, l'amour et toutes les œuvres de la vie.

Mais l'esprit des Pharisiens fermentait en eux. Ils nièrent que les miracles dont ils étaient témoins dussent les obliger de croire. Faisant allusion à la multiplication des pains, qui était tout à l'heure le fondement de leur espérance, ils objectèrent que Moïse avait fait bien plus, en nourrissant leurs pères dans le désert avec la manne, comme il est écrit : *Il leur a donné un pain céleste à manger*. Jésus leur répondit : « Le vrai pain céleste n'est pas de Moïse, mais de mon Père. Car le vrai pain de Dieu est celui qui vient du ciel et donne la vie au monde. » Ils lui dirent : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain-là.

Alors Jésus, entrant dans les profondeurs du mystère, leur dit : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura point de faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.... C'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. »

Paroles vraies à la lettre, mais que les Juifs n'entendirent pas et ne voulaient pas entendre.

Cette vie éternelle dont leur parlait Jésus, étant exempte des misères et des besoins de la vie présente, il est vrai littéralement que quiconque la possédera n'aura plus faim et n'aura plus soif, mais sera pour jamais parfaitement rassasié. Et encore que la vie éternelle ne doive commencer qu'à la résurrection, cependant il est vrai que dès la vie présente elle existe en ceux qui se nourrissent du pain vivant. Mêlé à leur chair, le pain eucharistique

y insère le germe immatériel de l'éternelle vie, et la mort naturelle ne le détruira pas. Il sera conservé dans leurs ossements arides, aucun atome de leur poussière dispersée n'en sera disjoint; il y dormira jusqu'au jour où Dieu commandera qu'il éclose, et aussitôt cette chair revivra ou plutôt fleurira, pleine de gloire, revêtue d'immortalité, dépouillée des concupiscences qui ont été la cause de sa corruption. Rien d'impur ne restera plus en elle, rien que puisse atteindre l'aiguillon de la mort : le contact du Fils de Dieu en aura détruit et consumé le principe. Ce que la foi de l'homme a cru et désiré, l'amour de Dieu l'a voulu et l'a fait.

Au lieu de croire, et d'attendre l'explication de ce qu'ils ne comprenaient pas, les Juifs se mirent à murmurer comme ceux de Nazareth, dont plusieurs peut-être étaient parmi eux : — N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph? Que nous dit-il, qu'il est descendu du ciel?

Jésus les avertit sévèrement de ne point murmurer; et après quelques mots souverains, réservés, pour ainsi dire, à l'interprétation de saint Paul et de l'Église, afin d'éclairer plus tard le mystère de la grâce, il continua son discours.

Mettant le poids et le joug de l'autorité divine sur leur raison révoltée, il leur apprit que ce pain mystérieux qu'il leur annonçait, c'était lui-même, c'était sa chair : « En « vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi « a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont « mangé la manne dans le désert et ils sont morts. C'est

« ici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en « mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant qui « suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, « il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est « ma chair. »

A ce mot, les murmures redoublèrent : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? » *Comment!* mot judaïque, dit saint Cyrille. Du droit de sa divinité, Jésus répondit par une affirmation nouvelle : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne « mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne « buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ce-« lui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éter-« nelle, et je le ressusciterai au dernier jour : car ma « chair est véritablement une nourriture, et mon sang « est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma « chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. « Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé et que je « vis par le Père, de même celui qui me mange vivra « aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du « ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé « la manne et qui sont morts; celui qui mange ce pain-« ci vivra éternellement. »

L'homme, dit Bossuet, raisonne toujours contre les bontés de Dieu, par conséquent contre lui-même. Ceux-ci crurent que Jésus leur parlait de la chair d'un homme semblable aux autres, de la chair du fils de Joseph; que ce serait une chair semblable à celles dont les hommes

nourrissent leur corps ; et enfin, une chair qu'ils consumeraient en la mangeant. A ces trois erreurs, Jésus fait trois réponses. — *Je suis le pain vivant descendu du ciel:* donc la chair qu'il promet n'est pas la chair du fils de Joseph, c'est la chair du fils de Dieu, chair conçue du Saint-Esprit et formée du sang d'une vierge. — *La volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour... Qui mange de ce pain, de ma chair que je donnerai pour la vie du monde vivra éternellement :* donc la vie que devait entretenir sa chair n'était pas cette vie commune et mortelle, mais la vie éternelle tant de l'âme que du corps, où nous serons changés et *semblables aux anges de Dieu.* — *Vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu.* Donc, quoique sa chair soit donnée en nourriture, il n'en demeurera pas moins vivant et entier.

Saint Jean, qui rapporte ces choses divines, ajoute : « C'est ce que dit Jésus, enseignant dans la synagogue à Capharnaüm. » Il convenait qu'elles fussent dites dès lors, pour préparer les Apôtres à l'institution de la sainte Cène ; et il convenait qu'elles fussent dites dans la synagogue, publiquement, afin que quand les Apôtres, seuls témoins de l'institution de la Cène, auraient à proposer ce formidable mystère, ils pussent invoquer la parole publique du Seigneur. En tout et partout la miséricordieuse sagesse de Jésus a pris soin d'aider notre incrédulité.

Néanmoins la plupart de ces hommes, qui pouvaient si

aisément le croire à cause des miracles qu'ils avaient vus, ne le crurent pas. Il se trouva des incrédules même parmi les Disciples, « et plusieurs se retirèrent. » Prompt accomplissement de la parabole prophétique de la semence!

Jésus n'en fut pas surpris. « Il savait dès le commencement, » de toute éternité comme Dieu, dès sa conception comme homme, « qui étaient ceux qui ne croyaient point et qui était celui qui le trahirait. Il dit aux Douze : « Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller? »

Pierre, au nom de tous, ne doutant pas qu'ils ne fussent, comme lui, pleins d'une foi respectueuse, répondit : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles « de la vie éternelle. Nous avons cru, et nous l'avons « reconnu, que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

Jésus dit : « Ne vous ai-je pas choisis vous douze? Et « cependant il y en a un de vous qui est un démon. »

Oh! que ce cœur saigna longtemps avant d'être percé!

CHAPITRE VIII

Éducation des Apôtres

On pourrait dire que l'Évangile est l'histoire de l'éducation de saint Pierre et des Apôtres. Parce qu'il est l'homme parfait, Jésus est l'adorateur et le prêtre parfait, et ce fut sa mission de former des adorateurs et des prêtres.

A partir du moment où nous sommes, il y met un soin non plus constant, mais plus direct. Les instructions prennent le pas sur les miracles. Il instruit sous forme de paraboles ou de controverses avec les Pharisiens, Scribes et Docteurs de la Loi.

Ces hommes, qui dominaient à Jérusalem, étaient nombreux partout. Mêlés au peuple, ils suivaient Jésus pas à pas, toujours prêts à lui proposer des questions captieuses, afin d'obtenir des réponses où ils trouvassent de quoi l'accuser. Si nous possédions les relations qu'ils

ont envoyées au sanhédrin, nous aurions la substance et l'art de tous les rapports de police qui seront jamais faits contre l'Église.

Un jour, ayant observé que quelques-uns des Disciples mangeaient sans s'être lavé les mains, ils signalèrent comme une transgression cet oubli des coutumes. On lit dans les Prophètes : *Lavez-vous et soyez purs. — Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur*, et d'autres paroles semblables. Cela est dit pour commander la correction de l'âme et du cœur. Les Pharisiens l'interprétaient dans un sens matériel. De continuelles ablutions les dispensaient des larmes, des aumônes et des œuvres de justice. Ils interrogèrent donc Jésus et lui dirent : « D'où vient que vos disciples violent la tradition et ne se lavent point les mains pour manger ? » Jésus daigna leur répondre.

C'est ici une de ces petites circonstances qui servent à beaucoup de faibles esprits pour rabaisser la simplicité de l'Évangile. — Voilà, disent-ils, le Fils de Dieu en contestation sur le point de savoir s'il faut se laver les mains avant dîner ! Heureusement pour l'humanité, le Fils de Dieu a moins méprisé ses misères. Il a voulu ce débat, comme il a voulu apaiser la tempête, comme il voudra ressusciter Lazare, comme il veut mourir sur la croix. La ridicule question des Pharisiens lui servit à marquer le caractère de la vraie purification, contre l'étroit et dangereux formalisme où l'esprit pharisaïque met la piété.

Il reprit sévèrement ces censeurs qui montraient tant

de respect pour des minuties de tradition purement humaine, et qui ne craignaient pas d'enfreindre les préceptes les plus essentiels, nettoyant scrupuleusement les bords du vase et laissant l'ordure au fond de la coupe, filtrant l'eau pour éviter d'avaler un moucheron, et avalant un chameau. Il leur reprocha d'avoir une tradition ou plutôt un sophisme qui dispensait le fils d'assister son père dans le besoin, pourvu qu'il ne manquât de faire une certaine offrande au Temple. «Hypocrites, leur dit-il, vous voilà bien saints, de vous dispenser du commandement de Dieu pour vous attacher à votre tradition! » Il s'adressa ensuite au peuple, qui n'avait pas entendu cette réprimande; et d'une voix élevée, il continua : « Écoutez tous et comprenez bien : Rien de ce qui entre dans le corps de l'homme n'est capable de le souiller; ce qui sort de l'homme, c'est ce qui le souille. »

Les Disciples, alarmés du courroux des Pharisiens, peut-être scandalisés eux-mêmes, demandèrent l'explication d'une parole si nouvelle pour eux, et qui semblait aller contre la défense si respectée de manger des animaux immondes. En effet, cette barrière juive devait disparaître, mais plus tard.

Pierre, suivant l'usage, avait parlé pour tous. Le Maître répondit : « Ce qui entre de dehors dans l'homme ne le peut souiller, parce qu'il n'entre pas dans le cœur; mais ce qui sort de la bouche part du cœur. C'est du *dedans* et du cœur de l'homme que viennent les méchantes pensées, les impudicités, les homicides, les larcins, l'avarice, le

blasphème, l'orgueil et tous les crimes. C'est là ce qui rend impur, et non pas de manger sans avoir lavé ses mains. » Parole féconde et lumineuse, du nombre de celles qui ont donné à l'homme des sens nouveaux et qui l'ont doué de l'intelligence de lui-même. Le cœur de l'homme, dit Origène, est grand lorsqu'il est pur, et sa petitesse corporelle ne l'empêche pas de recevoir le Seigneur, qui est esprit. Lorsque le cœur de l'homme possède la pureté, il embrasse la vérité.

Jésus quitta ce lieu et s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon. Après avoir condamné les observances superstitieuses des Juifs, qui n'ont pas voulu l'entendre, il se tourne vers les païens. Enseignement analogue à celui que l'on peut tirer de la mission de Sichar, en Samarie. Le Maître patient se plie à la faiblesse des disciples et répète souvent la même leçon, mais il y ajoute chaque fois quelque chose qui la grave mieux dans leur intelligence élargie. Cette fois il se cacha, parce que le temps de la prédication aux Gentils n'était pas encore arrivé. Cependant, parmi la foule qui devait ignorer sa présence, il y avait une âme croyante qu'il voulait récompenser, et celle-là sut bien arriver à lui.

Une femme chananéenne, du pays de Syro-Phénicie, accourut donc vers Jésus, disant et criant sur le chemin : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée du démon ! » L'Esprit-Saint, qui inspire la prière, dit tout en peu de mots : *Seigneur :* cette femme confesse la divinité ; *fils de David :* elle confesse

l'humanité; ayez *pitié de moi ;* non pas, ayez pitié de ma fille, car la souffrance de la fille est la douleur propre de la mère; *ma fille est cruellement tourmentée du démon :* voilà le mal exposé au médecin dans toute sa force et dans toute sa gravité. L'action de la Chananéenne est aussi sage que sa prière. Elle ne demande rien aux hommes; appuyée sur la foi, elle s'adresse à Dieu directement.

Cependant Jésus ne semblait point l'entendre et ne lui répondait pas un mot. Les Disciples, touchés de sa douleur ou importunés de sa plainte, le prièrent de la congédier en lui accordant ce qu'elle sollicitait. Il leur dit qu'il n'était envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, et il continua de marcher. Mais la Chananéenne le suivit avec autant de foi que d'amour maternel; et pénétrant dans la maison où il était entré, elle se jeta à ses pieds, criant toujours : « Seigneur, secourez-moi; délivrez ma fille ! » Alors, avec une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, et pour que cette païenne connût la puissance de la foi : « Laissez premièrement, lui dit-il, les enfants se rassasier, car il ne convient pas de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » Cette dureté (il est difficile de croire qu'elle ne fût pas tempérée par l'accent) ne put rebuter la suppliante. — « Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle; mais encore les petits chiens ne laissent pas de manger sous la table les miettes du pain des enfants. » A ce trait d'humilité après une si ferme persévérance, Jésus, comme vaincu, lui dit : « O femme, ta foi est grande !

Et pour ce mot, qu'il te soit fait selon ton désir. Va, ta fille est guérie. »

La fille de la Chananéenne, comme le serviteur du Centurion, sont guéris sans que le Seigneur soit entré chez eux. Les nations que le Christ n'avait pas visitées seront sauvées par sa parole et par la prière de son Église. C'est l'Église, cette mère dont la tendresse et la foi ne se laissent point rebuter, et qui va disant toujours : « Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon enfant! » Comme l'Hémorrhoïsse et comme la Samaritaine, qui sont sorties de leur ville, elle a quitté son pays natal, et elle est une figure touchante de la Gentilité. Comme Ruth, Moabite, nommée parmi les ancêtres du Seigneur, elle est admise dans la maison de Dieu par la puissance de son amour et de sa foi.

Jésus quitta ensuite la contrée. S'il n'y fit pas d'autres miracles, celui-ci, par lequel il enseigne si fortement l'efficacité de la prière, contient encore un autre enseignement. Il nous apprend que le bien d'une seule âme suffisait pour lui faire accepter le labeur d'une mission.

Il revint au bord de la mer de Galilée, et dès que l'on y connut son retour, on lui amena un sourd-muet. Il le tira à l'écart, lui toucha les oreilles et la langue, leva les yeux au ciel et poussa un soupir. Ensuite il dit : *Ephpheta* (sois ouvert), et le sourd-muet entendit et parla.

L'éloignement de la foule, les yeux levés au ciel, le soupir, sont pour apprendre aux Apôtres à fuir la vaine

gloire, à se souvenir que c'est du eiel qu'il faut attendre tout bienfait, que tout s'obtient de Dieu par le gémissement de la prière, et que l'humilité vaut plus que le pouvoir des miracles. Ce gémissement, qui est en Jésus l'effet de la compassion, doit être en nous le désaveu et l'cxpiation du mal, et c'est alors que nous demandons efficacement notre délivrance des suites du péché.

Jésus touche l'infirme, pour montrer que son corps, uni à la divinité, est enrichi de la puissance de la divinité et opère divinement; argument contre les hérésies futures. Paraissant dans notre chair, il la fait voir rétablie en toute sa perfeetion et investie de toute la gloire qui lui sera donnée. Il se sert de son doigt pour ouvrir l'ouïe fermée, de sa salive pour délier la langue muette, et enfin il ordonne : *Ephpheta!* Les deux natures se distinguent sans se séparer. Il prie, gémit ct travaille comme un homme; il guérit le sourd d'une seule de ses paroles de Dieu : *Sois ouvert!*

D'autres miracles suivirent en grand nombre. Les muets parlaient, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient. Un cri s'élevait de l'âme du peuple : Il a bien fait toutes choses! Et tous publiaicnt les louanges du Dieu d'Israël.

Comme la multitude était considérable et le lieu désert, Jésus renouvela le miracle de la multiplieation des pains. Les disciples avaient déjà oublié la première. Ils se préoccupèrent encore du moyen d'acheter assez de pain pour nourrir quatre mille hommes qui s'étaient ras-

semblés là, sans compter les femmes et les enfants. On trouva sept pains et quelques petits poissons. Jésus les bénit de cette bénédiction par laquelle, au commencement, le Verbe a donné aux créatures la vertu de croître et de multiplier, et ils multiplièrent entre ses mains comme le grain multiplie dans la terre. Tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent on remporta sept corbeilles pleines.

Outre divers sens particuliers, tous abondants et très-beaux, les deux miracles de multiplication du pain ont un sens général qui leur est commun et qui les complète l'un par l'autre. Avant de l'examiner, jetons les yeux sur la solution que l'enseignement qui résulte de ces miracles pourrait donner à l'une des grandes difficultés du monde actuel. Il s'agit de la multiplication et du partage des richesses.

Le problème est de nourrir tout un peuple : cinq mille hommes la première fois, quatre mille la seconde, plus les femmes et les enfants; ce qui, dans les deux occasions, a dû doubler au moins le chiffre. Pour faire face au besoin, il n'y a rien. On est dans le désert. Les Apôtres, qui représentent le pouvoir, s'inquiètent de la situation. Ils proposent à Jésus ce que la sagesse humaine peut proposer : Renvoyez cette foule, afin que chacun se pourvoie comme il pourra. Jésus répond : Donnez-leur vous-mêmes à manger.

Les Apôtres, alors, pensent à acheter du pain, et veulent généreusement y mettre tout ce qu'ils possèdent. Une

prompte et triste réflexion les décourage : Quand même nous y mettrions deux cents deniers d'argent (probablement beaucoup plus que ne contenait la bourse commune), ce ne serait pas assez pour que chacun en eût un petit morceau ! Et pourtant, rien autre chose à faire. Les laisser se pourvoir comme ils pourront, sans prendre souci des petits, des faibles, des indigents : sacrifier le pauvre ; ou jeter dans le gouffre l'épargne publique : sacrifier le riche, et ce sacrifice ne suffira pas.

Un troisième moyen est suggéré, mais comme en rougissant, tant il semble inefficace. Dans cette foule affamée, on a découvert un riche, un enfant qui possède cinq pains d'orge et deux petits poissons. C'est plus qu'il ne faut pour lui. On peut dépouiller ce riche, qui a trop, au profit de ceux qui n'ont rien, et mettre en commun son abondance, ses cinq pains d'orge et ses deux poissons. — Or, dit l'inventeur du système, qu'est-ce que cela à partager entre tant de bouches !

Abandonner le pauvre, le nourrir un instant aux dépens de l'État en ruinant l'État, dépouiller le riche sans aucun profit pour personne et sans tirer l'État de son péril : de plus en plus les gouvernements se voient fatalement serrés entre ces abîmes, à travers lesquels aucune science politique ne peut trouver d'issue.

Dans l'histoire évangélique, Jésus intervient. Au point de vue que nous prenons et qui nous semble très-juste, Jésus est engagé envers ce peuple qui l'a suivi au désert pour écouter sa parole, et qui, par conséquent, a rempli

le précepte « de chercher premièrement le royaume de Dieu. »

Il commande d'abord aux Apôtres de mettre de l'ordre parmi la foule, de les distribuer par bandes de cent et de cinquante, de les faire asseoir sur l'herbe verte (figure des convoitises, qu'il faut mépriser). Puis, quand la cohue a reçu cette organisation, qui place chaque troupeau et chaque individu sous la direction d'un pasteur, il se fait apporter les faibles provisions qu'on a trouvées, et il les bénit. C'est à Lui qu'on les apporte, parce que c'est à Lui qu'elles appartiennent comme créateur de tout bien et maître de toute créature; il les bénit en levant les yeux au ciel, parce que c'est à Dieu qu'il faut demander toute bénédiction et tout accroissement; il les distribue par les mains des Apôtres, parce que c'est lui qui a le droit d'en disposer; elles suffisent, parce que sa bénédiction les a multipliées; il en reste après que chacun en a mangé et s'est rassasié, parce que Dieu donne tout avec abondance, et parce qu'il a fait cette loi, que l'aumône ne ruine pas celui qui la répand, et tout au contraire l'enrichit.

C'est là l'économie sociale de l'Évangile : Inspirer premièrement aux peuples le goût des choses de Dieu; établir parmi eux l'ordre et leur donner des pasteurs; leur enseigner à mépriser les convoitises qui les rendent insatiables; demander à Dieu de bénir et multiplier les vraies richesses matérielles, celles qui sont nécessaires à l'existence. Toute cette économie évangélique paraît aujour-

d'hui digne de mépris; mais l'abîme du paupérisme s'est ouvert, et, pour remède, le communisme est sérieusement proposé. L'on peut déjà prévoir que les institutions communistes ouvriront des cirques plus aisément qu'elles ne donneront du pain.

Le sens mystique des deux multiplications de pain est, comme dans plusieurs autres miracles, l'accomplissement de la Loi par l'établissement de l'Eucharistie et le ministère de l'Église.

« J'ai pitié de ce peuple, dit Jésus avant le second miracle; ils n'ont rien à manger, et si je les renvoie à jeun, les forces leur manqueront sur la route, car plusieurs sont venus de loin. » Ailleurs il est dit que Jésus les regardait avec compassion, « parce qu'ils erraient comme des brebis sans pasteur. » Or, Jésus est venu dans le monde pour les nourrir et pour leur donner des pasteurs qu'il aura choisis; et c'est Lui qui sera en même temps la nourriture suprême et éternelle, et le suprême et éternel pasteur.

Le premier miracle nourrit cinq mille hommes, tous de la contrée. C'est le nombre de ceux qui se convertiront à la première prédication de saint Pierre, et qui seront tous Juifs. Au second miracle, il y a quatre mille hommes « venus de loin, » selon la remarque du Seigneur. Par ce nombre de quatre mille, le miracle est déjà figuratif de la conversion des Gentils, lesquels devaient venir de tous les points de la terre, et, comme dit l'Écriture, « des quatre vents. »

La première fois, ce sont les Apôtres qui pensent au besoin de la foule. Ils y pensent pour la renvoyer, afin qu'elle aille se pourvoir, chacun comme il pourra. C'est le caractère du sacerdoce juif. Il n'avait rien à donner aux « étrangers, » et peu de chose aux autres. Cependant, ce soin même de les renvoyer indique quelque souci de leur bien. Les Patriarches et les Prophètes priaient Dieu pour le peuple d'Israël. La seconde fois, quoique la foule soit là depuis longtemps, quoique le désert soit plus aride, personne ne pense qu'elle peut souffrir de la faim. Jésus-Christ seul y pense, seul il a eu pitié de la triste foule des nations. Il promène sur elle un regard d'amour : Je ne veux pas qu'ils s'en aillent sans nourriture; ils tomberaient en chemin !

Dans le premier miracle, il y avait cinq pains d'orge; dans le second, sept pains de froment. Les évangélistes, dit saint Cyrille, pouvaient se contenter de rapporter que le Sauveur rassasia un peuple nombreux avec le peu d'aliments qu'un seul enfant portait. Puisqu'ils ont si exactement marqué le nombre et la qualité des pains, c'est donc que ces circonstances couvrent un mystère.

En effet, les cinq pains du premier miracle indiquent les rites de l'ancienne loi, contenue dans les cinq livres de Moïse, où le peuple juif puisait son aliment spirituel; et les sept pains du second miracle figurent admirablement la loi évangélique, dans laquelle la grâce *septiforme* de l'Esprit-Saint est distribuée à tous les fidèles par la prédication et par les sacrements. Ces

sept pains représentent donc, dit le vénérable Bède, les sept sacrements institués par Jésus-Christ pour nourrir les chrétiens durant leur voyage vers l'éternité.

Les cinq pains du premier miracle étaient d'orge. L'orge est la nourriture des bêtes de somme et des esclaves; l'esprit de la loi antique était un esprit de crainte et de servitude. La partie nutritive de l'orge est recouverte de téguments très-tenaces; l'aliment vital de l'âme, dans la loi mosaïque, était enveloppé de voiles très-épais. Les pains d'orge sont trouvés en la possession d'un enfant qui les portait sans les manger; les cinq livres mosaïques étaient placés entre les mains d'un sacerdoce et d'un peuple qui ne savaient les entendre que dans un sens puéril, et qui les observent encore sans en retirer aucun profit.

Le froment, dont sont formés les sept pains du second miracle, est la nourriture des hommes, la nourriture prophétisée : « *Et cibavit eos ex adipe frumenti*, il les a nourris du plus pur froment. *A fructu frumenti,.... multiplicati sunt*, par le fruit du froment, ils ont multiplié. » David avait ainsi chanté ce festin du Messie; et rien ne pouvait mieux exprimer l'esprit de la loi nouvelle, la douceur, la grâce, l'amour, l'abondance du Christ.

Le Christ lui-même est figuré dans le festin. *Piscis assus est Christus passus*, dit saint Augustin; le poisson passé par le feu, c'est Jésus-Christ depuis sa passion. Ce symbole est ancien comme l'Église. Ventura pense que

les deux poissons indiquent les deux caractères, de prêtre et de victime, que le Christ a réunis sur la croix. Du mérite infini de son immolation, les cinq pains d'orge et les sept pains de fr. ment, les rites de la loi mosaïque et les sacrements de la loi évangélique, tirent leur efficacité pour le salut des âmes.

Jésus n'a pas voulu créer lui-même de rien, comme il aurait pu le faire, ces pains dont il a nourri la foule, ni ordonné qu'ils descendissent du ciel, comme la manne, en quantité suffisante. D'une part, le pain était déjà descendu, il existait tel qu'il voulait le donner, c'était lui-même; il le multiplie seulement par un miracle aussi grand que la création, pour indiquer encore que c'est bien Lui, et qu'il donne sa propre substance. D'autre part, recevant réellement les pains et les poissons des mains de ses disciples, il ajoute de nouveaux enseignements : en même temps, il associe l'homme à son œuvre, comme il l'a fait en de nombreuses occasions par d'autres actes, notamment par l'institution des Apôtres ; il confirme le ministère de l'Église ; il complète enfin le symbole qu'il lui plaît de donner, et rend plus sensible la vérité dont il veut nous instruire. Dans les sacrements, il ne crée pas, il reçoit de l'Église la matière dont les sacrements sont formés.

Aux mains des Disciples, les pains étaient sans saveur, insuffisants, inutiles ; aux mains de Jésus et par sa bénédiction, ils se multiplient, ils acquièrent une vertu merveilleuse, ils suffisent, il en reste. De même, l'eau, le pain,

le vin, l'huile, matière des sacrements, sont par eux-mêmes incapables de produire aucun effet moral; mais par la bénédiction de Jésus-Christ, cette matière reçoit la vertu de conférer et d'accroître la grâce qui rassasie l'âme et la remplit de force spirituelle.

Le poisson comme le pain est apporté par les Apôtres.

Le poisson est le butin des pêcheurs; ce sont eux qui l'ont pris dans les eaux profondes, là où il leur a été dit de jeter le filet. La possession plus intime de Jésus-Christ est le partage de ceux qui se sont davantage donnés à lui, qui ont davantage écouté sa parole, qu'il a choisis pour être davantage avec eux. Ils le distribuent par la prédication, surtout par la prédication de ses souffrances qui attire aux sacrements et leur communique sa suavité. Je ne prêche que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, disait saint Paul. Le poisson est avec le pain, parce que la prédication des mystères de Jésus-Christ éclaire l'intelligence, tandis que le pain des sacrements nourrit le cœur, et l'un et l'autre sont la nourriture du peuple de Dieu.

Les Pères font une autre remarque. Comme les pains, disent-ils, ne furent suffisants que parce que Jésus les bénit, on n'en vit l'intérieur que parce qu'il les rompit. Ainsi nous connaissons que les prophéties de la loi ancienne et les mystères de la loi nouvelle nous seraient restés cachés sans la lumière de la parole. Ni les rites antiques, ni les nouveaux sacrements n'auraient eu nulle vertu pour soutenir le peuple juif et pour nourrir le peu-

ple chrétien, si Jésus ne les avait lui-même, d'abord en figure, puis en réalité, fécondés par sa toute-puissante bénédiction. Cette bénédiction, prononcée au commencement du monde sur toutes les créatures, leur donne la vie par la faculté de se reproduire et de multiplier; la même bénédiction prononcée sur les institutions spirituelles de la Loi et de l'Évangile, leur assura, chacune dans sa mesure, la durée et l'efficacité.

Ainsi, le premier miracle figure l'ancienne alliance; le second, la nouvelle. Et dans l'un et dans l'autre, Jésus seul ayant opéré, il nous est indiqué par là que le Médiateur céleste, né selon la chair au milieu des temps, est aussi le *Verbe de Dieu* antérieur aux temps; le Dieu de la Loi et le Dieu de l'Évangile, qui a donné aux Prophètes l'intelligence des mystères futurs, aux Apôtres l'intelligence des mystères accomplis; le même qui a nourri le peuple juif avec l'orge des sacrements figuratifs, le même qui nourrit le peuple chrétien avec le froment des sacrements réels.

Cependant Jésus ne veut pas écraser la liberté sous les miracles. Ce qu'il fait si bien, l'ennemi qu'il laisse libre pour un temps entreprendra de le détruire. Satan suscitera des hérétiques qui chercheront à glisser du poison dans le pain que donne le Christ. Sa providence pourvoit à ce danger. Sans ôter aux hommes le mérite de le combattre, elle leur fournit par avance les moyens de l'éviter. Avec cette puissance et cette sagesse souveraine qui n'a besoin que d'un mot pour éclairer quatre mille ans de

mystères, et d'un acte de volonté pour dilater une bouchée de pain de manière à nourrir tout un peuple, Jésus concentre aussi en quelques paroles et en quelques circonstances peu apparentes, des instructions qui résisteront à toutes les subtilités de l'hérésie et qui les déjoueront jusqu'à la fin du monde.

L'hérésie contestera et niera la nécessité du ministère ecclésiastique pour la dispensation de la doctrine et de la grâce de Jésus-Christ. Elle prétendra que tout fidèle obtient la lumière et l'inspiration de Dieu sans aucun intermédiaire, immédiatement par la foi, et qu'en conséquence, il n'y a nul besoin d'évêque ni d'intervention sacerdotale.

Assurément Jésus pouvait faire qu'il en fût ainsi. Il pouvait tout disposer et accomplir par lui-même, sans recourir à ses disciples. Mais assurément aussi il les a employés, et non sans dessein. Ce dessein, l'Apôtre le connaissait du Sauveur lui-même : « Que chacun, dit-il, nous considère comme étant les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu. » Toutes les circonstances des deux miracles comportent et révèlent cette doctrine.

Jésus commence par dire aux Apôtres: « Il n'est pas nécessaire de renvoyer ce peuple; donnez-leur vous-mêmes à manger. » Par ce mystérieux langage, prophétique de ce qui allait arriver, Jésus, dit Origène, donne exclusivement aux Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de nourrir le peuple fidèle. Il fixe dès lors, ajoute saint Ambroise,

l'économie de la prédication évangélique pour l'alimentation des âmes. « Donnez-leur vous-mêmes à manger, » c'est la même parole qui leur sera dite plus tard : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Qui croira et aura reçu le baptême, celui-là sera sauvé. »

Les Apôtres encore transmettent à la foule l'ordre de s'asseoir, et ce sont eux qui la font ranger sur l'herbe par bandes distinctes, on pourrait dire par églises, par paroisses. Donc, c'est la volonté de Dieu qu'il n'appartienne pas aux fidèles de se réunir en assemblées religieuses ni de se gouverner eux-mêmes. Aux seuls évêques, comme l'enseigne l'Apôtre, le soin d'établir des églises et de les gouverner.

Jésus ne distribua pas lui-même le pain miraculeux; mais, ainsi que les évangélistes le marquent avec une sorte d'insistance, il le donna aux Apôtres, afin que le peuple le reçût de leurs mains; et ce furent eux en effet qui remirent à chacun sa part. Ainsi c'est bien la sagesse même de Jésus-Christ qui établit le moyen par lequel il veut que la vie soit distribuée dans son Église.

Et il ne donne pas aux Apôtres les pains entiers, mais rompus. Il les ouvre, comme avant de leur donner l'ordre suprême de distribuer l'Évangile, il leur ouvrira les mystères des Écritures. Comment ne pas comprendre par là, dit saint Augustin, qu'il n'a confié qu'aux évêques et aux prêtres le sens véritable de ses mystères et la distribution de l'aliment sacré?

Enfin, quand le peuple fut rassasié, Jésus ordonna aux Apôtres de recueillir les restes. La première fois, ils en remplirent douze corbeilles : et ces douze corbeilles sont les douze Apôtres eux-mêmes, qui contiennent désormais, amplifiée et fécondée, la doctrine jusque-là resserrée et quasi stérile des cinq livres mosaïques. Les apôtres paraissent encore aux yeux du monde des hommes de peu de valeur; mais cependant ces fragiles corbeilles, en apparence méprisables, sont enrichies intérieurement du trésor de Dieu. La seconde fois, après les sept pains, il y a sept corbeilles. Pour moi, dit saint Chrysostome, je n'admire pas moins le miracle de ce superflu que le miracle qui a fourni le nécessaire. Sept corbeilles, les sept sacrements toujours préparés pour le peuple fidèle, toujours se survivant, immortels comme le Dieu qui les a institués! Mais que deviennent les sept corbeilles? Elles restent à la disposition des Apôtres; afin que nous comprenions, dit Origène, que les sept paniers du pain vivant et spirituel, les sept sacrements ont été laissés par Jésus-Christ entre les mains des ministres de l'Église qui les ont conservés jusqu'à ce jour et qui les conserveront jusqu'à la fin du monde.

Et cela se passait le soir, à l'heure où le soleil décline, à l'heure de la croix.

Or, les Pharisiens et les Sadducéens, irréconciliables entre eux, mais parfaitement d'accord contre Jésus, suivant l'usage constant des sectaires et des incrédules,

continuaient de chercher à lui ôter la confiance du peuple, pour lui ôter ensuite plus aisément la liberté et la vie.

Ils vinrent le trouver ensemble, toujours à dessein de le surprendre. Ils lui demandèrent encore une fois un prodige dans le ciel. Jésus leur répondit qu'ils savaient bien juger quand le ciel annonçait le beau temps ou l'orage, mais que leur hypocrisie empêchait qu'ils apprissent à connaître le temps où ils vivaient, ni à discerner ce qui est juste. C'est-à-dire, qu'ils ne voulaient pas voir que l'époque du Messie était arrivée. Poussant un soupir, il déclara de nouveau que cette race perverse n'aurait d'autre prodige que celui de Jonas; et il les laissa.

Il se rendit à Bethsaïde, où il guérit un aveugle, avec cette circonstance particulière que la guérison, au lieu d'être soudaine, ne s'opéra que par degrés. Jésus prit l'infirme par la main, le mena hors du bourg, lui mit de la salive sur les yeux, lui imposa les mains et lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle dit : Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. Jésus lui mit de nouveau la main sur les yeux. L'aveugle commença à voir et enfin fut guéri. Alors, Jésus le renvoya dans sa maison. Ces circonstances sont pour l'instruction des prédicateurs et des ministres de l'Évangile. Le Sauveur, dit Bède, prend la main de l'aveugle afin de le rendre capable de la pratique des œuvres. Il le conduit hors de la ville; l'homme séparé du

monde médite mieux les enseignements divins. Qui désire s'éclairer de la lumière éternelle doit suivre Jésus dans la solitude. Que si Jésus ne guérit pas l'aveugle d'une seule parole, c'est pour montrer la profondeur de nos aveuglements, et pour que ses prêtres apprennent à ne pas désespérer, mais à redoubler d'efforts, de prière et de patience, quand l'ignorant et le pécheur n'arrivent que par degrés presque insensibles à la vision de la vérité. Le Seigneur joint la salive à l'imposition des mains : ainsi fait-il chaque jour, enseignant les hommes de deux manières, par les dons invisibles de l'Esprit et par le sacrement visible de son incarnation. L'ordre qu'il donne à l'aveugle guéri de retourner dans sa maison avertit le pécheur de faire un retour sur lui-même et de méditer en son cœur les bienfaits de Dieu.

Bientôt après, Jésus mit à l'épreuve la foi des Apôtres. Sur le chemin de Bethsaïde à Césarée, il leur demanda tout à coup : « Que dit-on qu'est le Fils de l'homme ? » Ils lui dirent : Les uns pensent que c'est Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, d'autres qu'un des anciens prophètes est ressuscité. — « Et vous ? » leur dit Jésus. Simon-Pierre répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Jésus lui dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. »

La qualité de « fils de Jona » donnée à l'Apôtre, reçoit de la circonstance une importance toute particulière. Fils de

Jona veut dire *fils de la colombe.* Il ne s'agit pas de Jona, père de Simon-Pierre selon la chair et le sang, mais de la grâce que reçut Pierre et par laquelle l'Esprit de vérité, la Colombe qui apparut sur le Jourdain, enfanta en lui la parole de vérité.

Jésus ajouta : « Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans le ciel. »

Après cette déclaration et cette promesse, il défendit expressément aux Apôtres de dire à qui que ce fût qu'il était le Christ. Puis aussitôt, sans leur laisser le temps de se forger une flatteuse image de la gloire qui les attendait, déchirant le voile de l'avenir, il leur montra le Calvaire : « Il commença dès lors à leur déclarer qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir la Passion, être condamné par les anciens, par les princes des prêtres et par les Scribes, être mis à mort, et ressusciter trois jours après. » Il leur parla ainsi ouvertement. Pierre ne put l'entendre.

« — Non, Seigneur, s'écria-t-il, à Dieu ne plaise! non, il ne sera pas ainsi! » Mais Jésus, regardant les Disciples, dit à Pierre, avec menaces : « Retire-toi, Satan, tu m'es à scandale, car tu n'as point le goût des choses de Dieu. » Pierre, qui savait que Jésus voyait l'amour de son cœur, ne répliqua point et ne se justifia point; et les autres, comme lui, gardèrent le silence.

Jésus ensuite, faisant approcher la foule, prononça ces paroles inouïes, qui passent de toute la majesté divine tout ce que peuvent dire les rois et les maîtres de ce monde.

« Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même; qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie (aux dépens de ce qu'il me doit), la perdra, et qui la perdra pour moi et pour l'Évangile, la sauvera. Et que servirait à l'homme de gagner le monde entier et de perdre son âme! »

Voilà ce qui fut dit ce jour-là, sur la poussière du chemin de Bethsaïde, qui n'est plus, à Césarée de Philippe, qui n'est plus. C'est ainsi que Jésus apportait un nouveau feu sur la terre, faisait l'éducation de Pierre, celle des Disciples et celle du monde, ou plutôt créait une nouvelle humanité.

Il avait terminé ce discours en annonçant que plusieurs d'entre les disciples ne goûteraient point la mort, qu'ils n'eussent vu un rayon du royaume de Dieu. Huit jours après, cette promesse fut accomplie. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mena seuls, à l'écart, sur une haute montagne, et s'y mit en prières. Pendant qu'il priait, il apparut transfiguré. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements éclatèrent d'une lumière blanche et vive comme celle de la neige. Auprès de lui, deux hommes pleins de majesté, qui étaient Moïse et Élie, lui parlaient de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem.

Pierre, éperdu, dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici. Dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. » Les Apôtres étaient troublés et hors d'eux-mêmes, dans un mélange de joie et de terreur. Comme Pierre parlait encore, sans bien savoir quelles paroles sortaient de ses lèvres, une nuée lumineuse couvrit Moïse et Élie, et une voix descendit de la nuée, qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes délices; écoutez-le. » Les apôtres tombèrent le visage contre terre. Lorsqu'ils se relevèrent, sur l'ordre de Jésus, ils le virent seul. Il avait suspendu cet éclat céleste qui tendait sans cesse à envahir son humanité, et qui était l'état propre et naturel du Fils unique de Dieu, mais que par sa toute-puissance il renfermait au dedans de lui-même, afin que le Fils de l'homme, la victime, n'y disparût pas. Car le miracle n'était point que la divinité eût jeté ses rayons, mais que l'humanité pût la voiler et en quelque sorte l'engloutir.

Les trois qui eurent cette vision du Thabor, Pierre, Jacques et Jean, sont les mêmes que Jésus avait déjà retenus près de lui pour être les témoins de la résurrection de la fille de Jaïre. On les verra encore dans un rang à part au jardin des Oliviers, à l'heure de l'agonie. Pierre était le chef de la nouvelle alliance, Jacques devait être le premier martyr de l'ordre des Apôtres, Jean représentait les vierges qui suivent partout l'Agneau; et tous trois formant le nombre sacré, offraient le type parfait du sacerdoce définitif qui allait naître au pied de la croix.

La gloire de l'Homme-Dieu ne devait être manifestée qu'après sa passion. Jésus commanda aux témoins du Thabor de ne révéler à personne ce qu'ils avaient vu, que quand le Fils de l'Homme serait ressuscité d'entre les morts. Ils obéirent; mais comme ils n'avaient point défense de s'en parler l'un l'autre, ils se demandaient ce que voulait dire « Quand il sera ressuscité d'entre les morts. » Ce qui est si clair pour nous ne l'était pas alors pour eux. N'ayant aucune idée du second avénement, ils croyaient que la mort de leur maître serait le terme de tout ce qu'il devait faire en ce monde, et ils s'étonnaient qu'Élie, qui devait précéder le Messie, n'eût pas encore reparu sur la terre. Notre-Seigneur leur dit qu'en effet Élie viendrait rétablir toutes choses, et serait, comme le Fils de l'homme, persécuté et traité avec mépris. Il parlait du second avénement. Il ajouta : « Mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas connu et qu'ils lui ont fait souffrir tout ce qu'ils ont voulu; et c'est ainsi qu'ils traiteront le Fils de l'homme. » Ils entendirent que cet Élie était Jean-Baptiste, dont la mort violente était la prophétie de plus en plus intelligible de la passion du Messie.

C'est en descendant les versants du Thabor que Jésus annonçait si clairement sa fin. Par ce discours, les Disciples, également éblouis de lumière et d'ombre, recevaient une instruction qu'ils comprendraient plus tard. Déjà ils avaient le Christ tout entier avec ses ignominies, avec sa gloire, avec les attributs de la divinité et les rapetisse-

ments de l'humanité : bientôt ils reconnaîtront le Christ des Prophètes, le Dieu fort et à la fois le dernier des hommes, assis au plus haut des cieux, cloué sur un gibet. Formidables contrastes, encore incompréhensibles, enfermés pourtant dans le seul nom de Jésus, *Sauveur!*

Sauveur, il ne pouvait l'être qu'en sauvant les hommes des conséquences de leurs péchés, qu'en satisfaisant pour eux, qu'en prenant sur lui la rigueur du châtiment. Il devait s'humilier, souffrir; il devait être Dieu et il ne pouvait pas n'être que Dieu.

S'il n'eût été que Dieu, — parole étrange! — la condition de l'humiliation et des souffrances n'eût pas été remplie. Mais simple créature, homme simplement, c'était une autre impuissance.

Quelle proportion eussent pu avoir les souffrances d'uue simple créature avec les droits de la justice infinie? quel amour et quelle reconnaissance en aurait conservés le genre humain? Qui voudrait croire aujourd'hui que ce bizarre holocauste eût été offert, eût été accepté, eût vraiment satisfait?

Et enfin, de quel droit une pareille satisfaction?

Quel que soit le prix du Juste, le genre humain, créé de Dieu, n'est rien devant Dieu; mais, à l'égard de tout le reste, il n'est pas si peu qu'une simple créature le puisse racheter tout entier, pour toujours, depuis le premier homme qui a vécu et qui a péché, jusqu'au dernier qui vivra et qui péchera. On ose dire que Dieu n'avait pas le droit de transiger en ce litige eutre l'homme

et Lui. Ou son dédain devait se contenter du sang des boucs et même de l'oblation des fruits de la terre, ou sa justice devait exiger l'oblation du sang d'un Dieu. En d'autres termes, ou il n'y a pas de Rédemption, ou le Christ est Dieu, et ce Dieu est homme en même temps que Dieu.

Aujourd'hui les enfants savent ces choses divines. Les Apôtres n'en possédaient que les formes confuses, et elles restaient engourdies dans leur mémoire, jusqu'à ce que l'Esprit-Saint les vînt animer. En réservant la coopération de cet Esprit de lumière, Jésus-Christ donnait encore une grande leçon. Il avertissait que l'enseignement extérieur ne profite qu'autant que la lumière intérieure s'y joint. Ce n'est donc point sans raison et sans fruit, dit un commentateur, qu'il annonçait à ses disciples des vérités dont il leur laissait ignorer la liaison. Il gravait en eux de mystérieux caractères dont le Saint-Esprit leur donnerait la clef. Ils apprirent tout de Jésus, ils comprirent tout par le Saint-Esprit, et c'est ainsi que le Saint-Esprit leur a « enseigné toutes choses. »

CHAPITRE IX

Éducation des Apôtres

(SUITE)

Comme Jésus descendait de la montagne, une grande foule vint au-devant de lui. L'évangéliste saint Marc dit qu'à son aspect « tous furent frappés d'étonnement et de crainte. » Quelque chose sans doute lui restait de cet éclat qui avait terrassé les trois apôtres. Un homme se jeta à ses pieds, le priant de délivrer son fils, possédé d'un démon que les Disciples n'avaient pu chasser. Sur l'ordre de Jésus, on amena le malade. C'était un jeune garçon. Le démon le tourmentait depuis son enfance, et souvent il l'avait précipité dans l'eau et dans le feu pour le faire périr. En ce moment, il se roulait et écumait. « — *Si* vous pouvez quelque chose, dit le père, s'adres-

sant à Notre-Seigneur, ayez pitié de nous et secourez-nous!

A cette prière d'une foi imparfaite, Jésus répondit : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. » Le père, les yeux en larmes, s'écria : « Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité. » Alors Jésus commanda au démon de sortir du corps de cet enfant et de n'y plus rentrer. L'esprit immonde jeta d'abord de grands cris; puis l'enfant, violemment secoué, demeura par terre sans mouvement, en sorte que dans la foule plusieurs le crurent mort. Mais Jésus, le prenant par la main, lui aida à se lever, et dès ce moment il fut guéri.

Par les détails où entrent les Évangélistes, on voit qu'en cette occasion comme toujours, Jésus s'applique à faire naître la foi. La réponse qu'il adresse au père affligé correspond à sa demande, empreinte de doute. Au lieu de lui accorder tout de suite la guérison, comme au lépreux, qui a prié d'un cœur si confiant, il l'oblige à décrire cette terrible maladie que les Disciples n'ont pu vaincre, il permet que le malade soit tourmenté devant lui. D'ailleurs le mal est profond; il peint une âme tout entière livrée au péché, et il ne faut rien moins pour la délivrer que la puissance même de Dieu. Mais qu'importe, puisque Dieu est là et puisqu'il vient toujours; puisqu'il descendra toujours de la montagne vers ceux qui sauront l'appeler?

De l'âge du malade, tourmenté depuis son enfance, saint Augustin tire une preuve du péché originel contre le pélagien Julien, qui avançait que tous les hommes

viennent à la vie sans aucune tache du péché et tout à fait innocents, tels qu'Adam à la création. Comment ce possédé eût-il été tourmenté dès son enfance, s'il n'y avait eu en lui aucun lien de péché originel? Quel péché avait-il pu commettre qui lui fût propre? A son tour, le vénérable Bède fait remarquer que Jésus guérit en le touchant de la main celui que l'ennemi avait rendu semblable à un mort, et qu'ainsi, par ce véritable toucher, est réfutée d'avance la folie de Manès, qui niera que le Sauveur eût revêtu la même chair que nous. Mais ce n'est pas là seulement, c'est partout que l'Évangile réfute et réfutera toutes les hérésies.

Cependant les Apôtres demandèrent au Seigneur pourquoi ce démon leur avait résisté. Jésus répondit: « C'est à cause de votre peu de foi. » Ils lui dirent : « Seigneur, augmentez-nous la foi. » — « Si votre foi, continua Jésus, égalait un grain de sénevé, vous diriez à cet arbre : Déracine-toi et transplante-toi dans la mer ; et il vous obéirait. Oui, en vérité, si votre foi égalait seulement un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et elle y passerait; et rien ne vous serait impossible. » Pour leur donner une instruction plus spéciale sur ce qui venait d'avoir lieu, il ajouta que cette sorte de démon qui leur avait résisté, ne se chasse qu'avec la prière et le jeûne. Il y a sur ce texte une grande parole de saint Chrysostome. Rien, dit-il, n'est plus puissant que l'homme qui prie comme il faut. Celui qui prie comme il faut et qui jeûne, n'a pas besoin de beaucoup

de choses. Il a deux ailes plus rapides que le vent, et il est supérieur à la nature terrestre.

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité! Seigneur, augmentez-nous la foi! Prières profondes, paroles triomphantes. Quiconque sondera la première, connaîtra la vraie plaie et le vrai besoin de son âme; quiconque aura été exaucé en prononçant la seconde, régnera.

La foi des Apôtres augmentait, comme ils l'avaient demandé, sauf pourtant sur ce qui regardait la partie douloureuse du mystère de Jésus. Ils ne doutaient pas de sa puissance, assez de preuves leur en étaient données tous les jours; mais ces miracles multipliés leur rendaient plus difficile de croire ou de comprendre qu'il dût souffrir.

Jésus les conduisait vers Capharnaüm, qu'il voulait visiter une dernière fois. Ce voyage était un triomphe; les peuples célébraient l'homme envoyé de Dieu qui guérissait tous les malades et qui avait toute puissance sur les démons. Notre-Seigneur dit aux disciples : « Pour vous, gravez bien dans vos cœurs ce que je vous annonce: Le Fils de l'homme doit être livré. On le fera mourir, et après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. »

Le temps des opprobres approchait, il y fallait préparer ces cœurs si naturellement enivrés de tant de merveilles. Il fallait aussi, par ces prédictions réitérées, leur apprendre que la passion et la mort du Fils de Dieu seraient pleinement volontaires, puisque celui qui pouvait

les prévoir, pouvait aussi facilement les éviter. Mais ils ne comprenaient pas encore, et ce langage les désolait. Leur ambition en était blessée, non moins que l'amour qu'ils portaient à leur maître. Partagés entre l'espérance et la crainte, ils n'osaient l'interroger là-dessus.

Les évangiles ne rapportent qu'un seul des miracles que Jésus fit à Capharnaüm durant ce dernier séjour. On y voit également la puissance du Fils de Dieu et l'humilité du Fils de Marie.

Les percepteurs du didrachme qui se levait pour l'entretien du Temple, s'informèrent à Pierre si son maître ne payait pas le tribut. Pierre se rendit près de Jésus pour l'avertir; mais Notre-Seigneur le prévint. Il lui demanda de qui les rois de la terre exigent des tributs, si c'est de leurs enfants ou des étrangers? Pierre répondit : Des étrangers. — « Les enfants, reprit Jésus, en sont donc exempts. Néanmoins, ajouta-t-il, afin de ne les point scandaliser, va jeter l'hameçon et prends le premier poisson qui montera : dans sa bouche tu trouveras une pièce de quatre drachmes. Donne-la-leur pour moi et pour toi. »

Jésus, dit Origène, ne portait pas l'image de César; le prince de ce monde n'avait rien en lui. C'est pourquoi il prit du sein de la mer, non de ce qu'il possédait, la pièce de monnaie dont il paya le tribut. Ce tribut qu'il ne voulut point refuser, il ne l'acquitta pas non plus d'une manière ordinaire. Après avoir

fait remarquer qu'il n'y est pas soumis, alors seulement il le paye. Il paye afin que les collecteurs ne soient point scandalisés; il se montre libre, afin de ne point scandaliser ses disciples.

Ces marques et ces attestations nouvelles de la Divinité faisaient oublier aux Disciples les appréhensions qu'ils devaient concevoir. Une contestation s'éleva entre eux pour savoir qui était le plus grand. Jésus, connaissant leurs pensées, leur demanda quelques instants après de quoi ils avaient disputé; mais ils n'osèrent lui répondre. Ils étaient assez instruits pour prévoir qu'il condamnerait leur ambition. Alors il leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous, et le serviteur de tous. » Et prenant un enfant, qu'il tint près de lui au milieu des Disciples, il glorifia la candeur et la simplicité de l'enfance : « Quiconque donc, ajouta-t-il, « se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus « grand dans le royaume des cieux. »

Après cet enseignement sur l'humilité, il leur parla de la charité. C'est là que fut proposée la douce parabole du pasteur qui laisse tout le troupeau sur les montagnes et s'en va à la recherche de la brebis égarée. Il leur donna encore l'adorable précepte de ne jamais refuser le pardon.

Dans cette intimité de ses apôtres et de ses disciples, comme un bon père, il se laissait interrompre et interroger. Pierre lui dit : « Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, qui m'aura offensé jusqu'à sept fois? » Jésus

répondit : « Je ne te dis pas de pardonner jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, » c'est-à-dire toujours. Et ce n'est pas sans but que cette parole souveraine a été adressée à Pierre. Le chef de l'Église devait être l'inépuisable dispensateur du pardon.

CHAPITRE X

Enseignement dans le Temple

En ce temps-là, Jésus se rendit à la fête des Tabernacles, l'une des trois que les Juifs devaient célébrer à Jérusalem. Il y alla dans une sorte de secret, après avoir jeté quelque incertitude sur sa décision; car l'heure n'était pas encore venue de laisser cours aux desseins de ceux qui voulaient le faire mourir.

Sur le chemin, dix lépreux qui se tenaient éloignés pour obéir à la loi, le reconnurent et crièrent vers lui : — Jésus, notre maître, ayez pitié de nous ! — « Allez, leur dit-il, montrez-vous aux prêtres. » Car le lépreux guéri devait recevoir la purification du prêtre et faire une offrande. Ils partirent sur-le-champ, et en allant, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux retourna sur ses pas, et se prosternant devant son bienfaiteur, le visage contre terre, il lui rendit grâces. C'était un Sa-

maritain; les autres étaient Juifs. Ils furent ingrats, peut-être à l'instigation des scribes qui rôdaient sans cesse autour de Jésus. Notre-Seigneur dit : « N'y en a-t-il pas dix de guéris ? Et où sont les neuf autres ? Il ne se trouve que cet étranger qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu. » Puis il dit au lépreux : « Levez-vous, allez ; votre foi vous a sauvé. » Cette foi supérieure qui obtient non plus seulement la guérison du corps, mais le salut de l'âme.

Arrivé à Jérusalem, Jésus monta au Temple et se mit à enseigner. De grandes divisions se manifestaient parmi le peuple à son sujet. Comme le vieillard Siméon l'avait prédit, il était un signe de contradiction. Cependant la sagesse de ses paroles étonnait et charmait tout le monde ; amis et ennemis admiraient cette éloquence divine et cette science d'un homme qui n'avait pas étudié. Il leur dit : « Ma doctrine n'est point de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Ceux qui voudront faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, connaîtront si cette doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de son chef a en vue sa propre gloire; mais quiconque a en vue la gloire de celui qui l'a envoyé, dit toujours la vérité. »

Sachant quelles accusations les Pharisiens et les Scribes portaient contre lui, au sujet du sabbat, depuis la guérison du paralytique, il leur donna de nouvelles preuves que la Loi n'avait pas été violée par cet acte de miséricorde, mais qu'ils la violaient eux-mêmes en ne jugeant pas suivant l'équité. Il leur demanda pourquoi ils cher-

chaient à le faire mourir. Irrités d'être dévoilés, quelques-uns des leurs s'écrièrent : « Qui cherche à vous faire mourir? Vous êtes possédé du démon! » D'autres penchaient à croire qu'il était le Christ; mais ces ignorants ajoutaient : « Cependant nous savons d'où est cet homme, et quand le Christ sera venu, personne ne saura d'où il est. » Leur erreur, probablement, venait d'une interprétation trop littérale de ce texte d'Isaïe : *Qui racontera Sa génération?* ce que le prophète entendait du mystère, la génération éternelle.

Jésus dit à haute voix : « Vous savez qui je suis et d'où je suis venu. Ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais Celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. Pour moi, je le connais parce que je suis de Lui.

Ici les Juifs, les ennemis, entendirent. Ils comprirent fort bien que Jésus, comme ils le lui reprochaient, disait que Dieu était son père et se faisait égal à Dieu. Ils cherchaient à l'arrêter. Cependant, personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas venue. Et plusieurs disaient : « Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles? »

Quoique les partisans de Jésus commençassent à craindre ses puissants ennemis, et ne manifestassent pas hautement leur foi, les Pharisiens et les princes des Prêtres démêlèrent ces sentiments qui dominaient en sa faveur.

Voulant en arrêter le cours, ils envoyèrent des archers pour le prendre. Mais lui, sans s'inquiéter de ces me-

sures prématurées et impuissantes, il dit à ceux qui l'entouraient, peut-être à ceux qui avaient été chargés de le saisir : « Je suis encore avec vous pour un peu de temps, et je vais à Celui qui m'a envoyé; vous me chercherez, et vous ne me trouverez point; et *où je suis*, vous ne sauriez y venir. »

Où je suis, *ubi ego sum*, parole de Dieu. Jésus-Christ parlant sur la terre est déjà où il doit aller, au ciel où il est toujours présent.

La fête des Tabernacles durait huit jours. Le dernier, on allait puiser de l'eau dans la fontaine de Siloé, et l'on répandait cette eau sur l'autel en demandant à Dieu l'abondance des fruits de la terre. Jésus, suivant son usage de prendre texte de la circonstance présente, disait à haute voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Du cœur de celui qui croit en moi il coulera des fleuves d'eau vive. » Il parlait de l'Esprit-Saint, qui serait donné à ceux qui croiraient en lui. Dans l'auditoire, le même partage d'opinions se manifestait et la même impression de respect se faisait sentir. Il y avait là les agents qui étaient chargés de l'arrêter; pas plus que les jours précédents ils n'osèrent exécuter leur commission. Aux reproches des Pharisiens et des princes des prêtres, ils répondirent : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là. » Sur quoi ces furieux leur demandèrent s'ils s'étaient laissé séduire aussi comme la populace, et s'ils ne voyaient pas que personne, parmi les chefs et les gens distingués, n'estimait ce Galiléen.

Cependant le sénateur Nicodème osa faire une objection; il invoqua la légalité, trouvant qu'on ne pouvait pas juger même un Galiléen sans savoir ce qu'il a fait. Or, quel crime imputer à celui-ci? Les Pharisiens s'emportèrent davantage. On a lieu de croire que leur dessein était de faire tuer Jésus sans forme de procès, en vertu de la seule excommunication prononcée contre lui. — « Êtes-vous donc aussi Galiléen, dirent-ils à Nicodème? Scrutez les Écritures, et apprenez que de la Galilée il ne vient point de prophète. » C'étaient là leurs raisons; la difficulté d'en trouver de meilleures les a fait durer : — Il n'est écouté que des ignorants et de la populace. — Il est Galiléen. — Un prophète ne peut venir de Galilée! Cela s'est dit longtemps et se dit toujours. Le misérable empereur Julien pensait ruiner le Christianisme avec cette injure; les descendants de ceux qui l'ont inventée, partout submergés dans l'ignominie de leur nom de Juifs, appellent encore Jésus : le Galiléen.

Jésus, les laissant à leurs complots, traversa le torrent de Cédron et se retira sur la montagne des Oliviers. Il avait coutume d'y passer les nuits lorsqu'il séjournait à Jérusalem. Judas le savait. La montagne des Oliviers est la montagne des parfums, la montagne de l'onction; c'est là que doit habiter le Christ, celui qui est *oint de l'huile sainte*, qui nous a oints de sa force pour combattre, de sa grâce pour réparer nos défaites et pleurer nos fautes, de son amour pour en obtenir le pardon. La montagne des Oliviers représente la sublime bonté de Jésus. Le fruit

de l'olivier, dit Alcuin, convient à ce mystère : on le met sous le pressoir et il donne l'huile, qui est le signe de la miséricorde; car l'huile surnage au-dessus de tous les liquides, comme il est écrit que « les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de tous ses ouvrages.» Dans la vie errante de Jésus, on ne voit que deux endroits que l'on puisse en quelque façon appeler des demeures : la montagne des Oliviers, montagne des miséricordes, et la maison de Simon-Pierre, à qui il a commandé de pardonner septante fois sept fois.

Ayant donc passé la nuit sur la montagne, le lendemain, dès la pointe du jour, il retourna au Temple. La foule s'empressa pour l'écouter. Poussé d'un instinct de salut, le peuple accourait vers celui qui avait dit dans le Prophète : *Je les tirerai par les liens de l'amour*. Il s'était assis et il les instruisait, lorsque les Pharisiens parurent, traînant une femme qu'ils placèrent au milieu de l'assemblée.

— Docteur, dirent-ils à Jésus, cette femme est adultère. Moïse nous ordonne de lapider ces coupables : qu'en dites-vous ?

Selon ce que Jésus prononcerait, ils se préparaient à l'accuser ou de mépris pour la loi de Moïse, ou de dureté envers les pécheurs.

Jésus, gardant le silence, se baissa et écrivit sur la terre avec le doigt. Suivant une tradition, il écrivait les péchés secrets des accusateurs de l'adultère. Suivant d'autres, il se contenta de tracer quelque courte sentence

de l'Écriture, applicable à leur méchanceté; comme, par exemple, ce verset de Jérémie : *Terre, terre, écris que ces hommes sont réprouvés.* Cependant les Pharisiens continuaient de l'interroger et voulaient le forcer à répondre. Alors il se redressa et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et sans les regarder, probablement pour ménager leur confusion et leur donner le temps de faire retraite, se baissant de nouveau, il se remit à écrire. Soit que la parole qu'il avait dite eût suffi pour réveiller ces mauvaises consciences, soit qu'il s'y ajoutât quelque crainte d'être démasqués plus clairement, tous les accusateurs s'en allèrent l'un après l'autre, les plus vieux les premiers. Dans le cercle qui s'était formé, dit saint Augustin, deux personnages seulement restèrent : la misère et la miséricorde. Jésus dit à cette femme : « Où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a-t-il condamnée? — Personne, Seigneur, dit-elle. — Ni moi, reprit le Sauveur, je ne te condamnerai pas. Va, et désormais ne pèche plus. »

Avancez, s'était écrié David ; *établissez votre règne par la vérité, par la douceur et par la justice!* D'une seule parole, le fils de David avait fait triompher la miséricorde sans blesser la loi, démasqué l'hypocrisie, confondu la malice, délivré la pécheresse, et, l'on peut le croire, converti son cœur. Néanmoins, il observe toute justice et toute vérité : « Ne pèche plus! » Par là, en même temps qu'il fait miséricorde, il condamne. Il est le protecteur du pécheur, non du péché. S'il eût voulu absoudre la faute,

il eût dit à la coupable : Va, et vis comme tu voudras, et sois sûre que je te délivrerai de l'enfer. Mais il lui dit : « Ne pèche plus. » Qu'ils y fassent attention, ceux qui ne voudraient voir que la douceur, et qu'ils craignent la vérité, car « le Seigneur est doux et droit. » C'est le commentaire de saint Augustin.

Après cette scène, Jésus reprit l'enseignement qu'elle avait interrompu. Son discours roulait sur les preuves de sa mission et de sa divinité ; par ses profondeurs souvent difficiles à entendre, il semble plutôt destiné à ceux qui le méditeraient dans la suite des âges qu'à ceux devant qui il était prononcé. L'on conjecture que l'Évangéliste n'en a conservé que la substance, et que Notre-Seigneur y donna les développements que réclamait l'intelligence de ses auditeurs; car il est dit que plusieurs crurent en lui malgré les dénégations et les interruptions injurieuses des Pharisiens. Ces derniers ne cessaient de lui demander qui il était. Il leur dit : « Quand vous aurez « élevé le Fils de l'homme, vous saurez alors qui je suis, « et que de moi-même je ne fais rien, mais que je dis « les choses comme le Père me les a enseignées. Celui « qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé « seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » C'était ce qu'il avait dit à Nicodème dès les premiers jours; ce qu'il avait annoncé aux Apôtres et aux Juifs eux-mêmes en leur déclarant qu'ils n'auraient que le miracle de Jonas. Ils le connurent après qu'ils l'eurent « élevé » sur la croix. Lorsqu'il ajoute : « Celui qui m'a envoyé

est avec moi, » il proclame l'unité de nature qui rend le Père inséparable du Fils; il nous apprend, en outre, cette grande et consolante vérité du christianisme, que Dieu s'attache inséparablement à ceux qui font toujours ce qui lui plaît, et ne les laisse jamais seuls.

Comme plusieurs dans la foule croyaient, il leur dit pour les fortifier : « Si vous demeurez attachés à ma pa« role, vous serez vraiment mes disciples. Vous con« naîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Là-dessus les Pharisiens feignirent de se méprendre, se targuant d'être les enfants d'Abraham et de n'avoir jamais été esclaves de personne. Jésus leur dit que celui qui pèche devient esclave du péché; que, fils d'Abraham, suivant la chair, par leurs œuvres ennemies de la vérité et de la justice ils se rendaient fils d'un autre père. — Nous avons, dirent-ils, un seul père, qui est Dieu. — « Si Dieu était votre père, reprit Jésus, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je procède et que je suis venu. Vous, vous êtes les enfants du démon; et ce que votre père désire, c'est là ce que vous voulez faire. Dès le commencement il fut homicide; il ne se maintint pas dans la vérité, et c'est pourquoi la vérité n'est pas en lui. Lorsqu'il ment, c'est de son propre fond, car il est menteur et père du mensonge. Pour moi, parce que je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous me convaincra de péché? » Sur ce mot, ils gardèrent le silence. Le Sauveur continua : « Pourquoi donc, quand je dis la vérité, ne me croyez-vous point? » Et répondant lui-même : —

« Celui-là, dit-il, qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Et vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu ! » Les Pharisiens se répandirent en injures, lui criant qu'il était un démoniaque et un Samaritain.

Leurs injures ne pouvaient lasser sa patience. « En vérité, » leur dit-il, — mais en même temps il le disait à la race humaine, pour toute la durée des siècles, — « en « vérité, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas « la mort éternelle. » Ils se récrièrent de nouveau : — C'est maintenant que nous voyons bien que le démon est en toi. Comment! Abraham est mort, les prophètes sont morts, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole il ne goûtera pas la mort! Es-tu plus grand que notre père Abraham et que les prophètes qui sont morts? Pour qui te donnes-tu?

Jésus répondit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Celui qui me glorifie, c'est mon Père, que vous dites être votre Dieu. Et vous ne l'avez point connu, mais moi je le connais; et si je dis que je ne le connais point, je serai un menteur comme vous l'êtes. Mais je le connais, et j'obéis à sa parole. »

Revenant à Abraham, qu'ils avaient tant allégué, il ajouta ces mots remplis de majesté et de lumière : « Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon « jour; il l'a vu et il a été comblé de joie. » Les Juifs s'écrièrent : Vous n'avez pas cinquante ans et vous avez vu Abraham? Jésus reprit : « En vérité, en vérité, je « vous le dis, avant qu'Abraham fût conçu, JE SUIS. »

Pour se définir, il lui faut créer une langue qui n'est pas celle des hommes. Ce mot exprime sa divinité. *Avant* dit le passé; je *suis*, le présent. Dans la divinité, il n'y a ni passé ni futur, mais toujours l'*être*. « *Avant Abraham, je suis.* » Parole égale à celle que les Juifs connaissaient déjà : *Je suis celui qui suis.*

A cet éclair, ils entrevirent l'égalité avec Dieu, et ils prirent des pierres afin de lapider celui qui parlait de la sorte; mais Jésus leur devint invisible et sortit du Temple.

En se dérobant à leur furie, il ne les fuyait pas, ne les maudissait pas et ne les abandonnait pas. Ce même jour, un grand miracle vint leur montrer à la fois sa puissance, sa miséricorde, et aussi sa persévérance dans la doctrine qu'ils lui reprochaient touchant l'observation du Sabbat.

CHAPITRE XI

L'Aveugle-né

Jésus vit un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui dirent : « Maître, est-ce cet homme qui a péché, ou ses parents, qu'il soit né aveugle? » Jésus répondit : « Ce n'est point qu'ils aient péché, ni lui ni son père et sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut, pendant qu'il est jour, que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé. La nuit vient où personne ne peut rien faire. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Ayant dit ces paroles, il détrempa de la terre avec sa salive; et de cette boue il oignit les yeux de l'Aveugle, et lui dit : « Va, lave-toi dans le bain de Siloé (qui signifie *envoyé*). » L'Aveugle obéit, et revint voyant clair.

Or, ses voisins, et ceux qui auparavant l'avaient vu mendiant, disaient : N'est-ce point celui qui se tenait

assis et demandait l'aumône? Les uns disaient : C'est lui; les autres : Non, mais il lui ressemble. Et l'Aveugle guéri disait : C'est moi. Ils lui demandaient : Mais comment tes yeux sont-ils ouverts? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue et a enduit mes yeux, et m'a dit : Va au bain de Siloé, et lave-toi. J'y ai été, je me suis lavé, et je vois. Ils lui dirent : Où est cet homme? Il répondit : « Je ne sais. » On le conduisit aux Pharisiens.

Et c'était le jour du Sabbat que Jésus avait ainsi détrempé de la terre et ouvert les yeux de l'aveugle-né.

A leur tour, les Pharisiens demandèrent à l'Aveugle comment il avait vu. Il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.

Quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme qui ne garde point le Sabbat n'est pas de Dieu. Mais d'autres : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles? Et ils étaient divisés entre eux. — Et toi, dirent-ils à l'Aveugle, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? Il répondit : C'est un prophète.

Mais ces Juifs ne voulurent point croire qu'il eût été aveugle, ni qu'il eût reçu la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère. Ils les interrogèrent : Est-ce là, dirent-ils, votre fils que vous dites qui est né aveugle? Comment donc voit-il à présent? Le père et la mère répondirent : — Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle. Comment il voit à présent, nous ne le savons pas, ni qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le; il

est en âge pour parler de ce qui le touche. Ces pauvres gens avaient peur des Juifs. Car déjà les Juifs étaient convenus entre eux qu'ils chasseraient de la Synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Messie. C'est pourquoi ils dirent : Il est en âge, interrogez-le.

Ayant appelé de nouveau l'homme qui avait été aveugle, les Juifs lui dirent, parlant de Jésus : — Rends gloire à Dieu. Nous savons que cet homme est un pécheur. — S'il est un pécheur, dit-il, je ne sais. Je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois... Ils reprirent : Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux? Il leur repartit : Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu. D'où vient que vous voulez l'entendre encore? Est-ce que vous autres aussi voulez devenir ses disciples? Alors ils lui dirent, en le maudissant : Sois-le toi-même, son disciple! Pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais quant à celui-ci, nous ne savons d'où il est. —Voilà une chose admirable, reprit l'Aveugle, que vous ne sachiez d'où il est, et cependant il a ouvert mes yeux. Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, Dieu exauce celui-là. Depuis que le monde existe, il est inouï que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci ne venait de Dieu, il ne pourrait faire cela.

Ils lui dirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu te mêles de nous faire des leçons! Et ils le poussèrent dehors.

Jésus le rencontra et lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » Seigneur, demanda cet homme, qui est-il, afin que je croie en lui? Jésus reprit : « Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. » L'Aveugle dit : Je crois, Seigneur. Et se prosternaut, il l'adora.

En lisant ce récit, d'une candeur incomparable, on voit que l'Esprit-Saint a satisfait par avance à ceux qui demanderaient que les miracles de Notre-Seigneur fussent attestés par des enquêtes contradictoires. Nous avons là une enquête dans toutes les formes. Dénonciation, témoins appelés, information, jugement, rien n'y manque, et tout y porte la couleur et l'accent du vrai.

Toutefois, les splendeurs et les évidences du récit évangélique recouvrent encore plus de beautés et de vérités qu'elles n'en révèlent au premier aspect. Lorsqu'on les regarde avec l'œil de l'intelligence, les circonstances du miraclo, déjà si vives et si parlantes à l'œil de chair, deviennent autant d'images de la grandeur de Dieu. Nous ne pouvons suivre les Pères daus la longue et belle exposition qu'ils en ont faite, mais quelques traits suffiront.

Seul, pauvre, désolé, couvert de haillons, sans espérance et sans amis, assis sur la voie publique hors du Temple, où il n'entre pas, assis dans la nuit éternelle, ce mendiant aveugle de naissance, c'est le genre humain. On lui jette une obole avare, et il ne meurt pas. Toute sa vie est de ne pas mourir. Il ne voit point le jour, et il garde le silence. Voilà l'homme au plus profond de sa ruine. Jésus, que les Juifs viennent de chasser de leur

temple, va vers lui, il le considère, il reconnaît son bien.

Les Apôtres, se souvenant que le Maître a dit au Paralytique de ne plus pécher, demandent si l'Aveugle a péché, ou s'il est dans cet état par la faute de ses parents. Jésus leur répond que ni l'Aveugle ni ses parents n'ont péché; non pas qu'il soit né sans la faute originelle, mais que ni lui ni ses parents n'ont commis de péché en raison duquel il ait dû naître aveugle. Il est aveugle pour que la gloire de Dieu soit manifestée, et pour que cet infirme lui-même reçoive avec la vue un sens plus précieux que la vue, une lumière infiniment supérieure à celle du jour, qui d'ailleurs va lui être donnée. Et Jésus ajoute : « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Pendant, c'est aujourd'hui et demain, et tant que durera le monde. « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Le monde cessera d'être quand cette lumière n'y sera plus.

D'un peu de sa salive et d'un peu de terre, il fait une boue dont il oint les yeux de l'aveugle. Pourquoi cette boue? En d'autres occasions, il lui a suffi d'un attouchement, d'une parole, et ni l'attouchement ni la parole n'étaient même nécessaires. Du temps de saint Ambroise, les Ariens, à cause de cette boue, niaient le miracle. Ils disaient que ce liniment était quelque secret de médecine pour rendre la vue ou former des yeux aux aveugles-nés. Les Rationalistes modernes ont repris l'argument des Ariens. Saint Ambroise répond : Jésus donnait la

santé, il n'exerçait pas la médecine; il faisait des miracles, il ne composait pas des médicaments. Dans la création des yeux de l'Aveugle-né, ajoute saint Augustin, Jésus-Christ emploie la boue, parce qu'il est le même Dieu qui avait fait avec de la boue l'homme tout entier. Comme il avait créé, il répare. Et comme il avait créé à son image, il répare à son image; car tout à l'heure, cet homme qui verra, confessera intrépidement la vérité. Saint Augustin reconnaît encore ici une figure de l'Incarnation. La salive que Jésus mêle à la terre est l'emblème du Verbe, de la sagesse qui est sortie de la bouche du Très-Haut; la terre, c'est l'humanité, l'homme fait du limon de la terre. Les yeux de notre âme ont été illuminés par cette salive et cette terre, par le Christ, Dieu et homme; le baume qui nous rend le jour est l'Incarnation.

Jésus ordonne à l'Aveugle d'aller se laver dans la fontaine de Siloé. Siloé, dit l'Évangéliste, soulevant ici le voile, signifie *envoyé*, c'est-à-dire messie. Il fallait que les Juifs incrédules vissent l'Aveugle les yeux encore couverts de boue; il fallait que l'Aveugle lui-même fît preuve d'obéissance et de foi, et reçût quelque lumière intérieure du nom de cette fontaine où il allait en même temps recouvrer la vue et recevoir une sorte de baptême. Cette fontaine intarissable, la fontaine de l'Envoyé, dit Corneille de la Pierre, est une belle image de Jésus-Christ, source éternelle de toutes les grâces; elle figure particulièrement son baptême, qui achève d'éclairer les esprits, après que

l'enseignement évangélique leur a été donné ; et c'est pourquoi les Grecs appellent le baptême *illumination.*

L'Aveugle, avec une foi prompte et docile, sans opposer une contradiction, va, se lave et voit clair. Il voit comme s'il avait toujours vu. Jésus lui a donné les yeux de son âge, des yeux exercés et qui savent voir, suppléant par sa puissance à tout ce qu'il faut d'habitude et d'usage pour que l'homme apprenne à se servir de ses yeux. Ce n'est donc pas un miracle seulement qu'il vient de faire avec un peu de boue, mais un ensemble de miracles.

L'Aveugle n'est pas ingrat. Il a entendu parler de Jésus, et il ne peut ignorer que Jésus a des ennemis. Il ne laisse pas de confesser qu'il lui doit la vue : « C'est bien moi. Cet homme, que l'on appelle *Sauveur*, a fait de la boue, en a enduit mes yeux, et m'a dit de les aller laver au bain de Siloé. J'y ai été, je me suis lavé, et je vois. » Dans tout ce qu'il dit, on sent une âme ferme et sincère. Il ne parle point de la salive ; il ne dit pas plus qu'il ne sait, et il ne sait pas comment Jésus a fait cette boue. S'il pouvait être ici question d'éloquence et de beauté littéraire, on ferait remarquer la rapidité de ce langage, si expressif de la rapidité du miracle : *Abii, lavi et video ; j'y ai été, je me suis lavé, je vois.*

En présence des Pharisiens, l'Aveugle n'est pas moins ferme et moins tranquille. C'est un confesseur, le premier confesseur. Et ces Pharisiens, ces incrédules demandeurs de miracles, comme ils se révèlent ! Le miracle est là devant eux, vivant, parlant, attesté par la multi-

tude. Ils n'en veulent pas! Et leur cœur est dans l'angoisse et dans la colère de la haine. Tel est, tel sera l'aveuglement intérieur des impies. Ils n'ont pas reçu au cœur, dit admirablement saint Augustin, ces yeux qui brillent sur le visage de l'Aveugle-né. Ils ne les ont pas reçus, parce qu'ils ne veulent pas de la Rédemption. Car de même que la lumière naturelle qui éclaire les corps est comme le reflet de la face du Dieu créateur, de même la lumière surnaturelle qui éclaire nos intelligences est, suivant la parole de l'Apôtre, le reflet de la face très-sainte du Dieu rédempteur.

Ce qui occupe les Juifs, c'est de faire un crime à Jésus d'avoir opéré ce miracle un jour de Sabbat. Le pauvre guéri et consolé, l'aveugle qui voit, le mendiant qui pourra gagner son pain, que leur importe? Il s'agit de savoir si l'on peut appliquer au bienfaiteur du pauvre un article de loi qui le fasse lapider. Et pour faciliter cette action de la loi, ils prennent soin de créer le crime. Ils ne disent pas que Jésus guérit le jour de Sabbat. Guérir le jour du Sabbat n'est pas défendu; ils l'accusent de *violer* le Sabbat.

En même temps, ils voudraient pouvoir l'accuser d'imposture. Tout à l'heure il leur disait : Qui de vous me convaincra de péché? Et aucun ne s'est levé pour le confondre. Ne pourront-ils pas prouver qu'il a menti; que cet aveugle, qui se dit guéri par lui et qui ne l'a pas encore vu, n'était point aveugle? Mais tous leurs efforts n'aboutissent qu'à établir plus solidement la vérité qu'ils veulent anéantir. Vaincus et divisés entre eux, ils finis-

sent par chasser de leur synagogue l'homme de cœur qui ne consent pas à être ingrat et à mentir pour y rester. Comment pouvaient-ils mieux prophétiser le caractère et l'issue de toutes les contestations qui seront élevées contre l'Évangile?

Le Sauveur a voulu formuler lui-même les conclusions dernières de ce procès. Il dit à l'Aveugle guéri : « Je suis venu en ce monde pour un jugement : pour que ceux-là puissent voir qui ne voient pas, et pour que ceux-là qui voient (et qui se rendent indignes de la lumière) deviennent aveugles. »

Ces paroles s'appliquaient au miracle que Jésus venait de faire et à la foi de l'Aveugle-né, et en même temps, dans le sens spirituel, à la cécité volontaire des Pharisiens. Quelques-uns de ceux-ci le parurent comprendre. Ils lui dirent : Sommes-nous aussi des aveugles, nous autres? Jésus leur répondit : « Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché. Mais à présent que vous dites : Nous voyons clair, votre péché demeure. » Car ayant la science des Écritures, qui devait les amener à la connaissance du Messie, ils ne voyaient point, parce qu'ils ne voulaient point voir.

Jusque dans ces paroles sévères, on sent la commisération de son âme. Afin de la manifester davantage, il leur présenta les tendres figures de la porte du bercail et du bon pasteur. Il y résuma tous les enseignements qu'il venait de donner dans cette laborieuse mission, contre les Pharisiens, mais au profit des Pharisiens eux-mêmes,

s'ils l'eussent voulu, comme de toutes les brebis perdues de la maison d'Israël :

« Je suis la porte de la bergerie. Si quelqu'un entre par moi, il se sauvera. Il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. Le larron ne vient que pour dérober, pour égorger et pour détruire ; moi je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient plus abondante.

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, celui qui n'est pas le pasteur et à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et prend la fuite ; et le loup enlève les brebis et les disperse. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et ne se met point en peine du sort des brebis. Je suis le bon pasteur : je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. Comme mon Père me connaît, moi aussi je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.

« Et j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie : il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. »

Mais il ne fallait pas que ce sacrifice, qu'il avait si souvent annoncé et qu'il annonçait encore, pût être taxé un jour ou d'héroïque folie, ou de consommation obligée et peut-être devenue involontaire ; comme si, à la fin, la vie lui eût été arrachée plus qu'il ne l'eût donnée. Il déclara donc, en terminant, deux choses. La première, qu'il mourrait pour accomplir les volontés de son Père ; la seconde, qu'il était maître de quitter ou de ne pas quitter

la vie, et de la reprendre après l'avoir quittée : « C'est « pourquoi mon Père m'aime, parce que je donne ma « vie pour la reprendre. Personne ne me l'enlève, mais « je la donne de moi-même. Il est en mon pouvoir de la « donner, et il est en mon pouvoir de la reprendre. Tel « est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. »

Clartés divines du mystère de la Rédemption, et qui nous feraient tout comprendre, si le cœur étroit de l'homme pouvait comprendre tout l'amour de Dieu.

CHAPITRE XII

Entretiens et Paraboles.
Le Samaritain, Marthe et Marie

Jésus se retira sur les confins de la Judée, soit en Galilée, soit dans le pays connu sous le nom de Pérée, qui était de la domination d'Hérode Antipas, mais loin de son séjour, et où les puissants de Jérusalem n'avaient point d'autorité. On pense généralement que ce fut alors qu'Il choisit les soixante-douze disciples, pour les envoyer prêcher devant lui, deux à deux, dans les villes où il devait aller. Le nombre soixante-douze signifie l'universalité des nations. Comme la lumière parcourt et éclaire l'univers en vingt-quatre heures, dit saint Augustin, ainsi la fonction d'éclairer l'univers par l'Évangile de la Trinité est confiée à soixante-douze disciples; car trois fois vingt-quatre font soixante-douze. Ils vont deux à deux, parce qu'il y a deux préceptes de charité, l'amour

de Dieu et l'amour du prochain. Celui qui n'a pas la charité pour le prochain ne doit pas être chargé du ministère de la prédication. Cette association de deux pour le service du Seigneur est d'ailleurs très-ancienne. Dieu délivra Israël par l'association de Moïse et d'Aaron ; et il est écrit : *Un frère soutenu par son frère est comme une ville fortifiée.*

Jésus donna aux nouveaux Missionnaires des instructions semblables à celles qu'avaient reçues les Apôtres, avec le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. C'est le complément de la fondation de l'apostolat : « Je « vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. « En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : « Que la paix soit dans cette maison. Mangez et buvez de « ce qu'il y aura, car celui qui travaille mérite son sa- « laire. Guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites- « leur : Le royaume de Dieu s'est approché de vous. Si « quelque ville ne vous reçoit point, dites aux habi- « tants : La poussière même qui nous est demeurée de « votre ville, nous la secouons contre vous. Et moi je « vous déclare qu'au dernier jour, Sodome sera traitée « moins rigoureusement que cette ville.... Celui qui « vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me mé- « prise ; et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a « envoyé. »

Les Soixante-Douze allèrent et revinrent joyeux. « Seigneur, dirent-ils, les démons mêmes nous sont assujettis par la vertu de votre nom. » Jésus leur répondit avec une

sévérité douce, de manière à entretenir en eux l'humilité : « Voici que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toutes les forces de l'ennemi sans en recevoir aucun mal. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits au ciel. » Et en même temps, à la pensée du bonheur de ceux qu'il aimait, il tressaillit de joie dans le Saint-Esprit et dit : « Mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâce, parce que, tenant ces choses cachées pour les savants et pour les sages, il vous a plu de les révéler aux petits. » Et afin de marquer qu'il dispose de tout comme le Père, il ajouta : « Tout m'a été remis entre les mains par mon Père ; et nul ne sait qui est le Fils que le Père, et qui est le Père que le Fils, et celui à qui le Fils voudra bien le révéler. »

Il dit encore aux Disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car beaucoup de rois et de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ! »

Et enfin, s'adressant à la foule, à ceux qui ont été dans la suite des âges, à nous qui sommes maintenant, à ceux qui seront jusqu'à la fin des siècles : « Venez « tous à moi, vous qui ployez sous le fardeau du travail « et de la douleur, et je vous referai. Prenez mon joug « sur vous et instruisez-vous près de moi, parce que je « suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le

« repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon far-
« deau léger. »

Saint Augustin fait ressortir la profondeur de cette parole. Ceux qui prennent le joug de Jésus, dit-il, ont à porter de telles angoisses qu'il leur semble passer non du travail au repos, mais au contraire du repos au travail ; mais l'Esprit-Saint est là, qui sans cesse renouvelle l'homme intérieur au milieu des ruines de l'homme extérieur. Dans l'affluence de ces délices de Dieu, tout abattement se relève. Ceux qui aiment ne souffrent pas.

Ainsi Jésus nous apparaît toujours doux, humble, compatissant et divin ; prodiguant les appels de sa large tendresse et les protestations de sa dépendance à mesure qu'il multiplie les preuves de son universelle souveraineté.

Le même jour, un Docteur de la Loi, probablement un de ces discoureurs malveillants qui parcouraient la Judée pour décrier Jésus, lui dit, à dessein de le tenter : — Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? Il espérait quelque parole qui paraîtrait contraire à Moïse. Jésus lui répondit : — « Qu'ordonne la Loi ? Qu'y lisez-vous ? » Par cette question, il l'oblige à faire lui-même une réponse évangélique. Il lui prouvera ensuite qu'en citant le texte de la Loi, il en a ignoré le sens. Le Docteur reprit donc : — « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton entendement, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Vous avez bien répondu ; faites cela, et vous vivrez. »

Mais le Docteur, voulant se glorifier de sa justice, montra aussitôt qu'il n'entendait pas ce qu'il venait de réciter. Il dit à Jésus : « Et qui est mon prochain? » En quoi il découvrit du même coup que sa première question était astucieuse et qu'il n'avait aucun amour pour le prochain, puisqu'il n'estimait point que quelqu'un fût son prochain. Il dit très-bien ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle, mais il ne sait pas le premier mot de ce qu'il dit. Il est plein de lui-même, vide de l'amour de Dieu. N'aimant pas son frère qu'il voit, il ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas. Or, ajoute saint Cyrille, il ignore son prochain parce qu'il ne croit point au Christ. Celui qui ne connaît point le Christ ignore la Loi; il méconnaît la vérité, il ne peut connaître la Loi qui annonce la vérité.

Jésus reprenant, dit : — « Un homme descendant de Jérusalem en Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et, après l'avoir blessé, le laissèrent à demi mort. Un Prêtre descendit par le même chemin, vit cet homme, et passa outre; un Lévite vint aussi, le regarda et passa de même. Mais un Samaritain, qui était en voyage, s'arrêta et fut touché de compassion. Il s'approcha du blessé, versa de l'huile et du vin sur ses plaies, les banda, le mit ensuite sur son cheval, le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers d'argent qu'il donna à l'hôte, lui disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé de plus, je vous le donnerai à mon retour. »

Jésus, s'adressant au Docteur de la Loi, lui demanda : « Qui vous semble avoir été le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs? » — C'est celui, repartit le Docteur, qui a eu compassion et qui l'a assisté.

Jésus lui dit : « Allez et faites de même. »

Cet homme qui descendait de Jérusalem, *la vision de la paix*, vers Jéricho, la cité du mal, c'est Adam, c'est le genre humain. Il a quitté la patrie pour l'exil, il descend des hauteurs lumineuses, il s'engage dans les régions de l'ombre, il y rencontre les anges de la nuit qui le dépouillent, le couvrent de plaies et le laissent à demi mort. Il est à demi mort, et ce qui lui reste de vie ne lui suffit pas pour se relever. Avec son libre arbitre blessé et entamé, il ne peut retrouver la vie éternelle qu'il a perdue. Le voilà donc gisant, souillé, couvert de plaies. Le prêtre Aaron le voit et ne fait rien pour lui; il passe. Le lévite Moïse le voit, et ne peut rien; il passe. Ni la Loi ni les Prophètes ne peuvent guérir le genre humain, et parce qu'ils ne peuvent guérir, ils doivent passer. La Loi fait connaître le péché, elle ne l'abolit point. Elle n'a pas d'ailleurs été donnée dans cette prévision, parce qu'au commencement l'homme ne pouvait recevoir le mystère du Christ. Que si le prêtre et le lévite ont eu une première pensée de compassion, elle a été bien vite étouffée par leur dureté, et ils passent avec la Loi inaccomplie qui leur dit en vain d'aimer leur prochain comme eux-mêmes. Ils n'aiment pas leur prochain

parce qu'ils n'aiment pas Dieu, et à cause de cette dureté, sans le savoir, ils sont ennemis d'eux-mêmes.

Il vient un Samaritain. Celui-là, étranger par la race, est prochain par la compassion. Jésus lui-même est ce Samaritain. Samaritain veut dire *gardien*. Il est écrit de lui : *Celui qui garde Israël ne sommeillera ni ne dormira point*. Lorsqu'on le traita de Samaritain et de possédé du démon, il nia qu'il fût possédé; il ne réclama point contre l'injure qui lui donnait un de ses titres, celui de gardien des infirmes. Or, ce Samaritain était en voyage : Jésus fut réellement un voyageur; il descendit pour nous sur la terre, et ne dévia pas. Le but de son voyage était de venir au genre humain blessé, dépouillé, à demi mort. Il se fit notre prochain en prenant notre nature, notre voisin par sa miséricorde; il eut compassion et s'approcha. La distance à franchir était grande ! Qu'y a-t-il de plus séparé que Dieu et les hommes ? La sagesse divine, pour approcher l'homme, créa le miracle de Jésus. Possédant en lui la justice et l'immortalité, voyant en nous le péché et la mort, Jésus ne prit pas nos deux maux, qui l'eussent rendu notre égal, ayant besoin d'être délivré avec nous. Afin d'être près de nous et de n'être pas ce que nous sommes, il ne se fit point pécheur, il devint mortel; prenant le châtiment sans prendre la faute, il abolit la faute et le châtiment.

Le Samaritain bande les blessures après y avoir versé de l'huile et du vin; l'huile de la miséricorde, qui adou-

cit les plaies, le vin de la justice qui en ronge la corruption ; l'huile qui est la consolation de l'espérance, le vin qui est l'exhortation à la ferveur. L'huile représente encore la nature humaine du médecin, le vin sa nature divine. Car Jésus-Christ a agi tantôt humainement, tantôt divinement; il a versé l'huile et le vin en nous sauvant par son humanité et par sa Divinité; et il a enseigné à mêler la sévérité et la douceur afin que nous ne fussions ni ulcérés par trop de rigueur ni amollis par trop de condescendance. Et ayant pansé nos blessures, il les a bandées en nous imposant le frein d'une Loi plus sévère, sans laquelle nous ne pourrions retrouver notre première santé.

Le Samaritain met le malade sur son cheval, le bon Pasteur porte sur ses épaules la brebis retrouvée, Jésus-Christ détruit l'infirmité de notre chair en la prenant lui-même. Sous la figure du Samaritain, le voici déjà qui ouvre ces bras entre lesquels nous serons non pas conduits, mais portés au sein de l'Église, où s'achèvera notre guérison.

La Loi ne recevait pas tous les hommes; il est écrit que le Moabite et l'Ammonite n'entreront pas dans l'Église de Dieu; mais maintenant l'Église est l'hôtellerie ouverte à quiconque veut croire. Venez de toute nation, venez chargés de toute misère, venez blessés, venez souillés; venez au baptême de Dieu, au festin de Dieu, à l'hôtellerie et à l'amitié de Dieu! Car le Samaritain ne se contente pas de déposer le blessé dans l'hôtellerie; il

entre avec lui, demeure et prend soin de lui; *duxit in stabulum, et curam ejus egit.*

Cependant ce Samaritain ne pouvait rester. Le jour suivant donc, il donne à l'hôtelier deux deniers d'argent et lui dit : « Aie soin de cet homme. Ce que tu surajouteras, à mon retour je te le rendrai. » Ces deux deniers sont les deux Testaments, qui retracent l'image du roi éternel et dans lesquels l'Église trouve le prix infiniment précieux de sa charité; ils sont les deux commandements d'amour de Dieu et d'amour du prochain, que les Apôtres reçurent pour évangéliser la terre; ils sont la promesse de la vie présente et de la vie future : *Hoc fac et vives.* Ces deux deniers sont encore, dit Origène, la connaissance du mystère par lequel le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père. L'Église reçoit cette clarté en récompense des soins qu'elle donne à l'homme qui lui a été confié et que le Sauveur lui-même a soigné quelque temps.

« Et ce que tu surajouteras, je te le rendrai à mon retour. » Car cet hôtelier, ce prêtre nouveau n'est plus le mercenaire qui ne rend que les services dont le prix est débattu et payé, ni l'instrument quasi machinal qui ne va pas au delà de ce qui lui est marqué. Les Apôtres, pleins de l'esprit de Dieu, ont surajouté. Au précepte ils ont ajouté le conseil, sur le devoir ils ont mis la couronne de la perfection. Quoiqu'il leur fût permis de vivre de l'Évangile, ils ont vécu du travail de leurs mains; ils ont cherché la croix quand ils pouvaient l'éviter. Mais il n'est pas possible à l'homme d'être plus généreux que

Jésus : « A mon retour je vous le rendrai. » Ce retour sera le jour du jugement. Il payera sans mesure ceux qui l'auront servi sans mesure.

Après ce récit, Jésus interroge le docteur : Qui a été le prochain ? Et le docteur, enflé de sa science de la Loi, doit convenir que ni le prêtre ni le lévite, qui vivaient sous la Loi, n'ont su faire ce qu'ordonnait la Loi. Le Samaritain seul en a rempli les prescriptions. Jésus lui dit : « Allez, et faites de même. » Quand vous verrez un malheureux, qu'il soit Juif ou Gentil, voilà votre prochain. La dignité du sacerdoce n'est rien, la science de la Loi n'est rien si les bonnes œuvres manquent. Celui qui exerce la miséricorde, c'est celui-là qui remplit la Loi.

D'autres circonstances amenèrent le Sauveur à répéter l'instruction sur la prière. Il parla de la force de la prière insistante, dont l'exemple de la Chananéenne avait été un exemple si frappant. Tout lui était occasion d'instruire, et il se hâtait. Il répandait ces paroles créatrices qui révélaient aux hommes la vie spirituelle et instituaient la charité. En même temps, de terribles anathèmes atteignaient l'hypocrisie, l'orgueil, le faux savoir, la dureté des Pharisiens et des docteurs de la Loi. Par charité pour ceux qu'ils égaraient et par pitié pour eux-mêmes, il les traitait comme ils avaient coutume de traiter les pécheurs; mais surtout il s'appliquait à les dépeindre pour donner une leçon à son Église, afin que l'illusion d'une fausse justice n'y pût jamais corrompre

la vérité. En effet, il l'a mise à l'abri de ce péril. On a vu, on peut voir des Pharisiens dans le christianisme, parce que tous les vices sont de l'espèce humaine; mais rien n'est plus étranger à l'Église que le pharisaïsme dans la doctrine et dans les mœurs.

A ce moment fut prononcée une parole qui peut être comptée parmi les plus profondes et les plus fécondes qui soient tombées des lèvres de l'Homme-Dieu.

Passant par Béthanie, Jésus entra dans la maison d'une femme nommée Marthe, sœur de cette Marie Magdelaine, la pécheresse pardonnée qu'on a vue au banquet du pharisien Simon. Marthe s'occupa aussitôt avec empressement du repas qu'elle voulait offrir à son Hôte et aux Disciples. Pendant qu'elle allait et venait, Marie assise aux pieds du Maître l'écoutait parler; car Jésus donnant cet exemple aux Apôtres, n'était pas entré seulement pour prendre du repos, mais surtout pour enseigner. Or, Marthe se présentant devant lui, dit : « Seigneur, ne considérez-vous point comme ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle me vienne aider. » Jésus lui répondit affectueusement : « Marthe, Marthe, tu t'embarrasses et te tourmentes de beaucoup de choses; mais enfin, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part; elle ne lui sera point ôtée. »

De tout le discours de Jésus, le Saint-Esprit ne nous a conservé que ce mot, qui exprime la seule chose nécessaire au bonheur présent et éternel de l'âme, la

chose sans quoi tout le reste n'est que trouble et vain tourment ou joie passagère qui bientôt nous sera ôtée. Jésus ne blâme pas le souci et l'empressement de Marthe, qui veut le servir; mais il l'avertit que toute œuvre faite pour Dieu doit être faite avec calme et humilité; que c'est surtout par l'amour qu'il se trouve bien servi; que rien n'est plus opportun et plus sage que d'écouter Jésus-Christ et de s'attacher à lui seul. Par ce mot, il relève la vie contemplative au-dessus de la vie active, quelque louable qu'elle soit; car c'est la vie contemplative qui est vraiment féconde pour le ciel et qui produit même ici-bas les grandes œuvres. La contemplation de Dieu fait connaître sa beauté, la beauté allume l'amour, l'amour donne cette ample et ardente flamme, ce feu vivant qui est le sacrifice. Tous les saints ont contemplé Dieu, et c'est pourquoi ils ont voulu vivre et mourir pour lui. Marthe a servi le Seigneur, Marie l'a contemplé, et c'est Marie qui sera au pied de la croix.

CHAPITRE XIII

Entretiens et Paraboles. La Femme courbée, les Banquets, l'Enfant prodigue

Rien n'est plus opposé à la contemplation que l'amour des richesses et les vulgaires soucis qu'il engendre. Un homme vint demander à Jésus de partager une succession entre son frère et lui. Il ne le voulut point faire et dit à celui qui l'en priait : « Gardez-vous de toute avarice; l'abondance des biens qu'un homme possède n'est pas ce qui le fait vivre. » A cette occasion, il proposa la parabole du riche avare, à qui Dieu redemande son âme tandis qu'il ne songe qu'à faire agrandir ses greniers.

Il insistait sur l'aumône, sur la confiance en Dieu, sur l'humilité, sur la pénitence. Toutes ces brèves et douces paroles sont devenues les nobles lois de la société chrétienne. Il y mêlait des prophéties concernant l'É-

glise, le second avénement, la réprobation et le retour des Juifs.

Il enseignait ainsi partout, sans cesse, en toute rencontre, à tout propos, mais plus particulièrement le jour du Sabbat, dans les synagogues, où le peuple accourait pour l'entendre ; et c'était un motif continuel de colère parmi les Pharisiens.

Un jour, étant à la synagogue, il vit dans l'auditoire une femme qu'un esprit d'infirmité tenait courbée depuis dix-huit ans. Elle ne pouvait regarder en haut. Il lui dit : « Femme, tu es délivrée. » Aussitôt elle se releva et glorifia Dieu. Le Chef de la synagogue en conçut de la colère. Mais, n'osant s'attaquer à Jésus, dont il craignait les réponses, il s'en prit à la malade guérie et à tout le peuple qui montrait sa joie. « Il y a, leur dit-il, six jours pour travailler. Venez donc un de ces jours-là vous faire guérir, et non pas le jour du Sabbat. »

Malgré ce détour, le Pharisien n'esquiva point la réprimande. « Hypocrites, dit le Sauveur, lequel parmi vous ne détache, le jour du Sabbat, son bœuf ou son âne et ne le sort de l'étable pour le mener boire? Et cette fille d'Abraham que Satan tenait captive depuis dix-huit ans, il ne fallait pas la guérir un jour de Sabbat!.»

Soit à cause de la trangression d'Adam qui a introduit dans le monde les infirmités et la mort, soit à cause de ses propres crimes, cette femme souffrait par la malice du démon. Le démon a ce pouvoir, afin que les hommes éprouvent le désir de devenir meilleurs; et parce qu'il

est mauvais, il cherche à en user de manière à les rendre plus mauvais. Il s'applique à leur ôter la vue du ciel, afin qu'ils souffrent et n'espèrent point; il les courbe vers la terre comme les brutes. La tête de l'homme est faite pour se tourner vers le ciel; cette femme ne pouvait regarder en haut. Jésus l'appelle par un mouvement de sa bonté prévenante : « Tu es délivrée. » Il la touche de sa main. Maintenant, fille d'Abraham, regarde en haut, le démon n'a plus d'empire, tes liens sont brisés. Elle se redresse et glorifie Dieu.

Semblable à ceux qui s'emportent contre l'aveugle-né, le Chef de la synagogue, témoin du miracle, ne voit que la gloire qui en résultera pour Jésus. Il aimerait mieux que cette femme restât dix-huit ans encore et toujours dans son infirmité, courbée comme une brute, et que Jésus ne fût pas glorifié. On retrouve en lui tous les chefs de toutes les synagogues, tous les maîtres et tous les disciples de toutes les écoles d'erreur. Le bien que l'Église peut faire parmi les peuples, ils préféreraient qu'elle ne le fît pas, et qu'elle ne fût pas glorifiée. Ils ne veulent pas surtout qu'elle redresse les hommes, qu'elle les rende capables de regarder en haut. Celui-ci prend prétexte du service de Dieu; d'autres prendront prétexte du bien même de l'homme. Ils diront que c'est nuire à l'homme de le redresser; que son intérêt est de rester courbé vers la terre. Ils emploieront tous les sophismes, ils emploieront la force lorsqu'ils le pourront, pour détourner les peuples de venir à Jésus-Christ, ni le jour

du Sabbat ni les autres jours. Ils craignent par-dessus tout que l'homme entende cette parole : *Sursum corda!* Cependant, en même temps qu'ils s'efforceront d'éteindre la lumière de l'Évangile, ils en ôteront le joug. Ils détacheront le bœuf et l'âne, l'instinct brutal; ils le mèneront à l'abreuvoir qu'ils ont préparé, aux eaux épaisses qui éteignent la raison et font haïr le jour. Quand ils auront ainsi communiqué à l'homme le goût de la fange et l'amour de la nuit, ils lui diront : Tu vois! Nous t'avons rendu libre! Et ils le feront travailler pour eux.

Le Christ enseigne à son Église à ne pas craindre. Ces ennemis diront ce qu'ils voudront, ils feront ce qu'ils pourront. Parle, agis, accomplis l'œuvre de ma charité. En dépit de leurs menaces, répands la vérité, répands le jour; et s'il faut que tu luises du haut d'un gibet pour que ces victimes du démon lèvent enfin la tête et soient délivrées, fais comme j'ai fait, va mourir!

A peu de jours de là, Jésus provoqua de nouveau ses adversaires. Il entra, pour manger le pain, un jour de Sabbat dans la maison d'un chef des Pharisiens. Tous l'observaient; et il y vint aussi un homme hydropique qui se tenait devant lui. Jésus, s'adressant aux docteurs, leur dit : « Est-il permis de guérir le jour du Sabbat? » Ils gardèrent le silence. Alors Jésus prit l'Hydropique par la main, le guérit et le renvoya. Puis, connaissant les pensées des Pharisiens, il leur dit : « Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe en une fosse le jour du Sabbat, ne l'en retire pas aussitôt? » Et ils ne surent que répondre.

C'est le quatrième banquet où nous voyons Jésus. Comme les autres, celui-ci est signalé par un acte de grande miséricorde et de grand enseignement. Il allait dans les fêtes, parce que là aussi on avait besoin de le voir, et que ceux qu'il y trouvait ne venaient point l'entendre. Les Pharisiens eux-mêmes, il voulait les sauver. Il portait en même temps le bienfait de sa présence à leurs serviteurs, qu'ils ne laissaient point libres d'aller à Lui. Saint Augustin dit qu'il apparaissait corporellement au milieu des festins et des joies du monde, de même qu'à présent il apparaît encore à notre pensée pour nous rappeler où est le vrai festin et la vraie joie. Il le compare à la colombe qui enveloppe ses petits menacés par l'oiseleur.

Les Pharisiens reçoivent volontiers le Seigneur, à cause de sa renommée; ils l'invitent même. Mais, au lieu de l'écouter, ils l'observent. Il le sait; il voit leur joie quand l'Hydropique s'avance et se place devant lui, modèle de foi dans sa muette et persévérante prière. Les Pharisiens pensent en eux-mêmes : Que fera-t-il? S'il guérit ce malade, nous l'accuserons de violer le Sabbat; s'il le renvoie sans le guérir, il n'est donc pas si miséricordieux ni si puissant qu'il le dit au peuple imbécile!

Jésus, d'un seul mot déjà prononcé en semblable rencontre, déjoue leur astuce. « Est-il permis de guérir le jour du Sabbat? »

Les Pharisiens n'osent rien dire. Cette question qu'ils résolvaient unanimement contre Jésus, était controversée

entre eux. Plusieurs prétendaient qu'on ne devait pas même donner aucun remède, à moins qu'il n'y eût péril de mort; d'autres étaient moins rigoureux. Jésus leur montre à tous qu'il peut se passer de leur permission et qu'il ne craint pas leur haine; il enseigne que c'est bien sanctifier les jours de fête que les consacrer à la charité, et qu'il ne faut point faire attention au scandale des insensés ni aux murmures des méchants lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Enfin, il récompense la foi de cet homme qui attend humblement et qui n'ose prier qu'en montrant son infirmité. Il prend l'Hydropique par la main et le guérit. Voilà le crime que les Pharisiens attendaient. Jésus entend les murmures qu'ils n'osent articuler, et il y répond : Si c'était votre bœuf ou votre âne, vos moindres intérêts temporels qui fussent en péril, vous ne songeriez guère au Sabbat!

Le bœuf et l'âne sont nommés pour renouveler à l'esprit des Pharisiens la prophétie d'Isaïe et pour leur en donner l'interprétation : « Le bœuf a connu celui à qui il appartient, l'âne a connu l'étable de son maître; Israël ne m'a point connu. » Le bœuf lié au joug est le peuple juif, dont la tête s'est endurcie sous le joug de la Loi; l'âne est le symbole de la gentilité, assujettie à toutes les erreurs. Celui qui viendra au dernier jour les tirer de la fosse où ils sont tombés, est celui qui guérit toute maladie, qui délivre de toute captivité, qui dissipe toutes ténèbres. Ce que les Pharisiens font par avarice, il le fera par charité.

L'avarice était le grand vice des Pharisiens. L'hydropisie en est la figure. L'Hydropique est brûlé d'une soif inextinguible ; une partie de son corps est gonflée horriblement, l'autre se dessèche; de ce corps où tout se change en impureté s'exhale une haleine fétide. C'est l'avare, toujours altéré, toujours inassouvi, pauvre au sein de l'abondance, n'ayant que des pensées de lucre, n'aspirant qu'à se remplir de ce breuvage d'or qui le gonfle et qui le tue. Saint Paul dit que l'avarice est une idolâtrie. Qui pourra guérir ce mal? Jésus le peut. Il faut le lui demander comme faisait l'Hydropique, en se tenant devant lui. *Erat ante illum*, dit l'Évangile, indiquant avec une brièveté divine la constance de la prière et la fermeté de l'espoir dans cet homme qui voulait être guéri. Il est venu sans être invité, il se tient là, bravant les regards moqueurs, attendant le regard qui le délivrera, enseignant au monde à demander et à obtenir des miracles ; et Jésus le prit par la main, le guérit et le renvoya.

La hideuse maladie que cet homme portait en son corps, les Pharisiens l'avaient dans l'âme. Afin de les guérir aussi et d'appliquer le remède qui convenait à la plaie de ces âmes gonflées et dures, Jésus leur donna la belle leçon de ne point se mettre d'eux-mêmes aux premières places, comme ils s'empressaient de faire partout : « Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'humilie sera élevé. » Il leur recommanda encore de donner des festins aux pauvres plutôt qu'aux riches ; parce que

les riches rendent ce qu'on leur donne ; mais ce que l'on a donné aux pauvres, c'est Dieu qui le rend. Ces choses nous paraissent vulgaires ; elles ne le sont devenues que par Jésus-Christ et par son Église, à qui il les a enseignées.

Un des convives s'écria : « Heureux qui sera du festin dans le royaume de Dieu ! » Jésus répondit par la parabole de ceux qui refusent de se rendre au festin du Père de famille : Les convives premièrement appelés allèguent divers prétextes et ne viennent pas. L'un va visiter une terre, l'autre veut essayer des bœufs qu'il a achetés, l'autre répond qu'il vient de se marier. Ainsi le souci des choses temporelles détourne les hommes des choses de Dieu. Tout ce qui est dans le monde, dira l'Apôtre, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Le Père de famille fait ramasser les pauvres, les estropiés, les aveugles, et jusqu'aux vagabonds qui rôdent par les chemins ; il veut qu'on les force d'entrer, afin que la maison se remplisse. Prophétie de la vocation des Gentils et de la multitude des pécheurs qui seront lavés et revêtus de la robe de fête pour participer au festin de Dieu. Les superbes refusent, les humbles sont choisis. « Ramassez-les sur les chemins et le long des haies, dit le Père de famille et forcez-les d'entrer. » C'est ce fameux *compelle intrare* qui a tant révolté les hérétiques et tant scandalisé la fausse sagesse d'un grand nombre d'orthodoxes. Les Gentils sont venus des places publiques et des carrefours,

dit saint Augustin ; les hérétiques viennent des haies, car ceux qui plantent des haies établissent des divisions. Qu'ils soient retirés des haies, qu'ils soient arrachés d'entre les épines ! Mais ils ne veulent pas être contraints. Nous entrerons, disent-ils, par notre propre volonté. Ce n'est pas ce que Dieu a commandé : *Compelle intrare.* Que la nécessité vienne du dehors; de là naît la volonté. Et cette contrainte, ajoute saint Grégoire, est souvent directement de Dieu et de sa miséricorde. Ils entrent par violence ceux qui, brisés dans les adversités du monde, reviennent à l'amour de Dieu. Ils échappent à la terrible sentence qui a été prononcée en ces termes : « Je vous dis que nul de ceux qui ont été conviés et qui n'ont pas voulu venir ne goûtera de mon festin. »

Jésus se rendait à Jérusalem, pour la fête de la Dédicace. Quelques-uns d'entre les Pharisiens vinrent le trouver et lui donnèrent le conseil de fuir, parce qu'Hérode en voulait à sa vie. Notre-Seigneur connut sans doute que c'était Hérode qui lui envoyait ces officieux. Il leur répondit : « Allez, et dites à ce renard : Voilà que je chasse les démons et que je guéris les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour tout sera consommé. Toutefois il faut que je marche aujourd'hui et demain et le jour suivant; car il ne convient pas qu'un prophète soit tué hors de Jérusalem. » A cette pensée, plus ému du châtiment qui attendait Jérusalem coupable que de son propre supplice, il laissa parler tout son amour et toute sa douleur : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les

« prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, com-
« bien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme
« un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne
« l'as pas voulu ! »

Les Pharisiens de Jérusalem, résolus à se délivrer de lui, l'abordèrent dans le Temple avec une de ces questions captieuses qu'ils méditaient pour le perdre. Ils lui dirent : « Jusques à quand nous tiendrez-vous en sus-
« pens. Si vous êtes le Christ, dites-le-nous tout haut. »

Ce qu'ils demandaient, ils le savaient bien, et Jésus les avait là-dessus satisfaits depuis longtemps. Mais ils voulaient le compromettre. Tout le monde attendait un règne temporel du Christ. Jésus disant : *Je le suis*, se serait par ce seul mot constitué en état de rébellion contre la domination romaine. S'il se taisait, l'incrédulité pouvait s'autoriser de son silence.

La question des Pharisiens pouvait donc embarrasser la prudence humaine. Ils n'avaient pas compté sur la sagesse divine, et elle les confondit. Notre-Seigneur, qui ne voulait ni triompher comme un conquérant vulgaire, ni périr comme un séditieux, ne voulut pas non plus laisser un prétexte à leur mauvaise foi. Il leur dit : « Je vous parle et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Moi et le Père nous sommes un. »

En entendant ces paroles, ils prirent des pierres pour le lapider. Ils avaient compris. Mais il fallait leur aveu, et que le mot qu'ils s'étaient proposé de lui arracher sortît

de leurs bouches mêmes. Il poursuivit donc : « J'ai fait à vos yeux beaucoup de bonnes œuvres par la puissance de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous? » Les Juifs répondirent : Ce n'est point pour aucune bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour tes blasphèmes, toi, homme, qui te fais Dieu!

Ce sont eux qui le disent, avouant du même coup dans quel but ils interrogeaient. Jésus, sans néanmoins se départir de la prudence dont il lui plaît d'user envers ces perfides, confirme ce qu'ils ont entendu : « N'est-il pas écrit dans votre loi : *J'ai dit : Vous êtes des Dieux?* Si donc l'Écriture, qui ne peut être détruite, appelle Dieux les juges d'Israël, comment dites-vous à Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, comment lui dites-vous : Tu blasphèmes, parce qu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, quand même vous ne voudriez pas croire à ma parole, croyez à mes œuvres, et connaissez et croyez que le Père est en moi, et que je suis en lui. »

Les Juifs n'entreprirent pas de raisonner; ils cherchèrent à se saisir de Jésus. Mais il leur échappa, comme il avait déjà fait, en les rendant immobiles ou en se rendant invisible, et il sortit de Jérusalem.

Il vint au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé d'abord, et il y demeura. Sa bonté, toujours la même, continuait d'attirer autour de lui la foule des publicains et des pécheurs. Il ne repoussait personne, et il

les instruisait. Les Pharisiens, les docteurs et les Scribes, toujours les mêmes aussi, continuaient de lui reprocher sa condescendance pour ces gens de petite condition et de mauvaise renommée. — Voyez, disaient-ils, cet homme reçoit les pécheurs; il mange avec eux!

Jésus répondit par la parabole du Pasteur qui laisse son troupeau de cent brebis pour retrouver une seule brebis égarée, et par celle de la Femme qui se réjouit d'avoir retrouvé sa drachme perdue. Il disait aux Pharisiens que les anges de Dieu dans le ciel se réjouiraient plus de la conversion d'un seul pécheur que de la pénitence de quatre-vingt-dix-neuf justes. Afin qu'ils prissent une idée plus juste encore des largesses de la miséricorde divine, il leur proposa la parabole de l'Enfant prodigue, où le cœur du Père de famille se peint sous des traits si touchants. Et pourtant, nous le savons, ce n'est pas encore là tout l'amour de Dieu et tout l'amour du Sauveur. Car le père de la parabole attend son fils, mais Dieu, le vrai père, fait appeler le pécheur au milieu de ses désordres; il le sollicite à revenir, il l'assure de son pardon, il va le chercher lui-même. C'est ce que Jésus-Christ a fait, et, pour atteindre l'ingrat, par quels chemins n'a-t-il point passé!

Ces trois paraboles ont entre elles beaucoup de rapport, et n'en font pour ainsi dire qu'une seule. Il importe d'en pénétrer le sens.

Les cent brebis de la première parabole, sont l'universel domaine de Dieu. Cent, nombre parfait, figure la to-

talité des créatures. La brebis perdue, c'est le genre humain. Le Fils de Dieu, le bon Pasteur, laisse au ciel le troupeau fidèle et descend sur la terre. Ayant retrouvé sa brebis, il ne la châtie point; il ne la ramène point au troupeau en la poussant rudement par le fouet des mercenaires et par la dent des chiens; il la charge sur ses épaules. Nous reconnaissons le Samaritain. Jésus-Christ s'est chargé du fardeau de l'humanité. Quel est le poids, quels sont les chemins du retour, nous le savons; mais il a retrouvé ce qui était perdu. Et comme le pasteur appelle ses amis et ses voisins, Jésus appelle ses Saints et ses Anges et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi. » Non pas : Réjouissez-vous avec la brebis retrouvée, observe saint Ambroise; réjouissez-vous « avec moi. » Notre vie, c'est là sa joie; notre retour au ciel est l'épanouissement de sa félicité.

La parabole de la Brebis nous apprend que nous sommes les créatures de Dieu et que nous lui appartenons. Le parabole de la Drachme nous apprend de plus que nous sommes faits à son image et ressemblance; car la drachme, monnaie royale, porte la figure du roi. La Femme qui cherche sa drachme perdue tient en main sa lampe allumée. Une lampe allumée est une lumière dans un vase de terre. Jésus est la divinité dans une chair terrestre. La Femme est l'Église; elle tient en main la lumière du Christ, la doctrine de vérité. A la clarté de cette lampe immortelle, par la vigueur de sa foi au mystère de l'Incarnation, l'Église triomphe de la nuit. Elle cherche

sans relâche, elle remue, elle purifie; elle retrouve enfin l'âme égarée; et sa joie est grande, et tous ceux qui l'aiment se réjouissent avec elle. Dans cette femme qui « balaye, » on reconnaît encore celui dont Jean-Baptiste a dit : Il prendra son van et nettoiera son aire; il mettra le bon grain dans son grenier, et jettera la paille au feu qui ne s'éteint point.

Le même sens reparaît plus étendu dans la parabole de l'Enfant prodigue. On y voit davantage la faute du pécheur, on y sent d'autant mieux la miséricorde dont il est l'objet. Jusqu'à présent, Dieu a semblé ne rechercher que son bien, ne vouloir que retrouver ce qui est à lui. Ici nous voyons son amour, plus fort que l'ingratitude humaine. Il y a en outre une grande leçon touchant les Juifs : leur dureté et leur jalousie sont vivement dépeintes, leur retour est de nouveau prédit.

Les deux fils représentent les deux peuples; l'aîné reste dans la maison paternelle, l'autre réclame son patrimoine, le reçoit et s'en va. Le Juif garde le culte du Dieu unique, le Gentil se livre aux idoles.

Celui-ci a reçu son bien : la raison, le libre arbitre, les richesses de la terre et de la nature, et à certain degré les trésors mêmes de la grâce, c'est-à-dire les souvenirs de la révélation primitive et la promesse du Rédempteur. Il s'éloigne de son père. Non par la distance, dit saint Augustin, puisque Dieu est partout, mais par le cœur; le pécheur fuit Dieu et se tient loin de lui. Il s'éloigne et il dissipe tout le patrimoine qui lui a été partagé. La dé-

bauche dévore tout. Dans cette absence de Dieu où il s'est enfoncé, dans cette mer du monde, dans ces antres des syrènes, il abandonne son esprit à l'erreur, son cœur aux passions. Il perd la droiture de l'intelligence, la pureté de l'âme, la sensibilité de la conscience, le juste discernement du bien et du mal. L'incrédulité l'enveloppe, affaiblit sa volonté, étouffe sa raison, le mène à l'idolâtrie. Il s'est éloigné de son père, il finit par l'oublier. C'est le comble de sa ruine. Quand tout est épuisé, la famine survient. Plus de vérité, plus d'amour; famine de l'esprit, famine du cœur.

Alors il s'engage au service d'un des habitants du pays. Un habitant de ces pays-là, un prince de ces ténèbres. Et celui-ci l'envoie dehors, dans les champs, où il devra garder les pourceaux. A la besogne dont le Prodigue est chargé, l'on connaît le maître qu'il a pris. Ce maître ne le nourrit pas, ou la nourriture qu'il lui donne ne le rassasie pas. Il boit de l'eau qui n'étanche point la soif, il mange le pain trompeur qui laisse rugir la faim. « Et il désirait remplir son ventre des cosses que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. » Ces cosses, dont le maître du Prodigue nourrit ses pourceaux, ces fruits tendres au dehors, vides au dedans, qui remplissent le corps et l'appesantissent plutôt qu'ils ne le sustentent, saint Augustin se souvenait d'en avoir mangé. Ce sont, dit-il, les maximes du siècle, les sonorités dont retentissent les poëmes et les discours consacrés aux idoles; ce sont encore les épaisses sensua-

lités des pourceaux, leurs festins qu'ils prennent vautrés dans l'ordure ; c'est enfin toute œuvre de volupté qui énerve et anéantit les puissances de l'âme. Le Prodigue n'avait pas même cela. O fils du Roi, qui t'es voué à garder les troupeaux de Satan, Satan ne te donnera pas même la pâture de ses pourceaux ! Conduis-les, engraisse-les, amuse-les et vis dans leur fumier : ils pourront exciter ton envie, tu ne goûteras point leurs joies !

Et c'est la dernière ressource du pécheur, la dernière grâce que Dieu lui envoie : il est malheureux. Dans l'excès de sa misère, il se souvient, il rentre en lui-même et il se résout d'aller vers son père. Au fond de l'âme, il sait que son père ne le renverra point, mais prendra pitié de lui. Des biens qu'il a emportés, rien ne lui reste, sauf cet instinct qu'il ne pouvait perdre sans cesser d'être. Sitôt qu'il pense à son père, il sait ou plutôt il sent que son père voudra pardonner. Pour que nous ne vinssions pas à dissiper encore cette part de notre héritage, le Père ne l'a pas mise dans nos mains, qui la laisseraient tomber, ni écrite dans notre esprit, qui la laisserait effacer ; il l'a gravée au plus intime du cœur, où cette lettre sacrée résiste à tout. Lorsque l'on a dit au monde que Dieu est bon, le monde a reconnu Dieu. Malgré l'aveuglement dans lequel il est enfoncé, le Prodigue connaît à l'instant ce qu'il doit faire. « Je me lèverai, j'irai à mon Père et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. » Ce langage est de l'essence même

de la nature humaine; ce sont là ses sentiments, elle est faite ainsi; elle a besoin de se purifier par l'aveu de ses fautes; elle a besoin de se proclamer indigne, telle qu'elle se connaît: indigne non par origine, puisqu'elle appelle Dieu son Père, mais par sa faute et par ses œuvres mauvaises; elle a besoin de proclamer que d'elle-même elle ne peut se relever et se replacer en l'honneur où elle était.

Le Prodigue se lève donc et va trouver son père. « Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçoit. » Il ne l'attend pas, il n'attend pas qu'il parle et qu'il s'humilie: il accourt vers lui, il se jette à son cou et l'embrasse. Ainsi Dieu est révélé par Celui qui *est apparu*, dit saint Paul, *comme l'amour et la bonté de Dieu.*

Il accourt, dit saint Jean Chrysostome. Le poids de nos fautes nous empêcherait d'arriver; mais lui-même pouvant descendre, il est descendu; et avant que nous ayons dit un mot, il baise nos lèvres, par où va sortir la confession qui monte d'un cœur pénitent; nous n'avons pas encore articulé l'aveu, et déjà il l'a reçu. Il entend nos secrètes pensées, dit saint Ambroise, et quand nous sommes encore éloignés, il accourt, de peur que quelque ennemi ne nous arrête; il accourt par sa prescience, il nous embrasse par sa clémence; par un élan d'amour paternel, il se hâte de relever ce qui était tombé, de redresser vers le ciel ce qui était courbé vers la terre. Mais quel est ce bras du Père qui enlace si tendrement le pécheur? Le Père, dit saint Augustin, n'a pas quitté son

Fils unique, par qui il a fait cette course lointaine à la recherche de la brebis égarée : *Car Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde.* Il se jette au cou du pécheur et l'embrasse, c'est-à-dire qu'il abaisse vers nous son bras qui est le Seigneur Jésus-Christ. Comme l'homme opère par le bras, Dieu opère par le Christ, et c'est pourquoi le Christ est appelé la *force de Dieu.* Isaïe avait dit : « A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? »

Et alors le Prodigue se confesse. Il dit : Mon Père! Il dit qu'il a péché; il dit qu'il n'est pas digne. Mais il n'ajoute pas ce qu'il s'était proposé : Traitez-moi comme un de vos mercenaires. Il ne le peut dire après qu'il a prononcé ce nom de Père en face de son père, et après que son père l'a embrassé. Il sent qu'il est rétabli, que son rang de fils lui est rendu. Et le Père ne le blâme pas, ne lui rappelle rien de ce passé de crime, de honte et de douleur. Cela est effacé ; la trace matérielle en doit disparaître. Cachez ses haillons; donnez-lui sa première robe, sa robe d'innocence. C'est là que je reprends mon fils, à sa pureté première. Mettez-lui au doigt un anneau, le signe des noces, le gage de l'union, le symbole de la foi qui brillera dans ses œuvres. Mettez-lui des chaussures aux pieds ; que ses pieds ne glissent plus dans le chemin, que ses pieds ne touchent plus la terre. Et tuez le veau gras et mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils était mort et voilà qu'il est ressuscité! Le veau gras était la victime que le prêtre offrait pour les péchés. Ici, il figure l'Eucharistie, la victime qui doit nourrir l'humanité réparée en

ce fils qui était mort. Et ils se mirent à table et commencèrent le festin. Maintenant, dit saint Augustin, la fête se célèbre dans tout l'univers.

Ces trois paraboles devaient irriter ceux qui reprochaient à Jésus de trop accueillir les pécheurs. L'épisode du fils aîné répondit à leurs murmures. Ce fils aîné qui ne veut pas entrer dans la maison parce que l'on y fête le retour de son frère, et qui résiste même à la prière du père de famille, c'est le peuple juif. Il est dit qu'il revenait des champs. Il n'est pas parti pour un pays lointain, et néanmoins il n'est pas dans la maison. Il est aux champs, occupé sans amour d'un travail tout terrestre. Il sert son père, il ne l'aime pas. Le Prodigue, pensant à son père, a cru à sa tendresse; il est venu. Celui-ci doute de la justice du père, ou plutôt la nie; atteint d'une jalousie basse, il ne veut pas entrer. Son père vient le prier; il refuse. Nous le voyons encore ainsi. Cependant le Père ne sera pas sorti en vain; il fera tendrement violence à ce cœur rebelle; mais il attendra le temps opportun, quand la plénitude des nations sera entrée.

Comme ceux qui murmurent contre le prix payé aux ouvriers de la onzième heure, ce fils aîné représente encore ces âmes fidèles ou plutôt exactes, mais basses et jalouses, qui, vivant inutilement dans la largeur du Christianisme, osent presque quereller Dieu des grâces de conversion dont il prévient les pécheurs à leurs derniers moments. Parce qu'ils se trouvent justes et qu'enfin ils sont tels (d'une certaine justice froide qui elle-même a

grand besoin de pardon), ils exigeraient volontiers qu'on ne reçût pas ceux qui ont péché d'une façon plus éclatante. Mais Dieu hait ce pharisaïsme et se réjouit de la conversion des pécheurs. Qu'ils prennent garde que ce mépris du pécheur et ce dépit contre la miséricorde qui l'embrasse, ne les empêchent eux-mêmes d'entrer. Celui-là fait une grande confession qui crie : Mon Père! Je me lèverai, j'irai à mon Père, je lui dirai : Père, j'ai péché! Il donne à Dieu son vrai nom; il veut faire la vraie chose que Dieu demande. Et qui donc êtes-vous, dit saint Ambroise, pour vous opposer au Seigneur afin qu'il ne pardonne pas, tandis que vous pardonnez vous-même à qui vous voulez? Applaudissons à la rémission des péchés par la pénitence, de peur que nos péchés ne nous soient pas remis. Ne repoussons pas ceux qui reviennent de loin; car nous aussi, nous avons été dans les régions lointaines, et c'est de là que nous sommes revenus.

Le même docteur fait ressortir le lieu et l'accord des trois paraboles. Il y voit trois grandes consolations offertes à notre misère, trois fermes motifs d'espérance dans l'abîme de nos péchés, une triple chaîne que nous jette la miséricorde divine. Le père, c'est Dieu; le pasteur, c'est le Christ; la femme, c'est l'Église remplie de l'Esprit-Saint; partout c'est Jésus, le Sauveur. Il cherche notre âme comme une humble mère de famille chercherait ce qu'elle a de plus précieux; il nous ramène et nous porte comme un pasteur vigilant; il nous accueille comme

un père. Nous sommes ses brebis : O pasteur, conduisez-nous aux pâturages éternels ! Nous sommes la drachme : O roi, nous portons gravés en notre âme votre image et votre nom : tirez-nous de la poussière, rendez-nous notre premier éclat ! nous sommes le Prodigue : O Père, venez à nous, accourez ; ôtez-nous le joug si lourd du démon, donnez-nous le joug de l'amour !

Le divin prédicateur, parlant toujours ce doux langage de la parabole, donna de nouveaux enseignements sur le mépris des richesses. Il voulut aussi apprendre aux hommes la manière de purifier les richesses injustement acquises. — Nourrissez-en les pauvres, disait-il ; par l'aumône, faites-vous des amis dans le ciel.

Les riches Pharisiens, également orgueilleux et avares, estimaient que les biens qu'ils possédaient n'étaient qu'une juste récompense des vertus qu'ils s'attribuaient. Ils se moquaient de ces discours. Jésus répondit à leurs moqueries par la parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche. Le pauvre, couvert d'ulcères, demande au riche les miettes qui tombent de sa table, et ne les obtient pas. Il meurt ; les Anges le portent dans le sein d'Abraham. Le riche meurt à son tour et l'enfer est son tombeau. Du milieu des flammes il crie vers Abraham : Père, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue ! Abraham répond à ce damné, qu'entre Lazare et lui la justice a mis un abîme que ni l'un ni l'autre ne peut franchir.

Les Pharisiens ne se convertissaient point, mais les disciples s'instruisaient, et ces diverses leçons restaient dans leur mémoire pour être transmises à l'humanité.

CHAPITRE XIV

Entretiens et Paraboles.
Le Juge inique, la Prière, le Mariage

Jésus leur parla encore de la persévérance dans la prière. Il avait précédemment pris l'exemple d'un homme qui se lève au milieu de la nuit et qui donne ce qu'il ne voulait pas donner, uniquement pour se délivrer de l'importunité de celui qui ne se lassait pas de demander et de frapper à sa porte. Si un homme fait ainsi, ajoutait-il, que ne fera pas votre Père qui est juste et bon?

Il répéta cette leçon sous une autre image : « Il faut toujours prier et ne point se lasser. Il y avait un juge dans une certaine ville qui ne craignait point Dieu, et qui ne se souciait point des hommes. Une veuve venait à lui et lui disait : Faites-moi justice de ma partie. Il refusa longtemps. Mais enfin il dit en lui-même :

Quoique je ne craigne pas Dieu, et que je ne me soucie point des hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui rendrai justice de peur qu'à la fin elle ne me fasse quelque affront. Vous entendez ce que dit ce juge inique. Et Dieu ne vengera pas ses élus qui poussent leurs cris vers lui jour et nuit; et il souffrira longtemps qu'on les opprime? Je vous le dis, il les vengera bientôt. »

La vengeance des justes, celle qu'il leur est ordonné de demander, c'est leur délivrance. Ils ne demandent pas d'être vengés comme le monde l'entend et comme il leur est défendu de se venger eux-mêmes; ils ne le pourraient faire sans cesser d'être justes. Ils demandent d'être délivrés non du juge inique, mais de son iniquité. Ils demandent aussi d'être délivrés des tentations de l'ennemi intérieur; ils demandent surtout d'être délivrés du monde. Dieu écoute cette prière; ils sont délivrés en peu de temps. La vie est courte pour les opprimés comme pour les oppresseurs; les choses de la vie sont plus courtes encore, et Dieu les dispose de telle sorte qu'elles mènent toujours à sa justice; et enfin, les justes sont déjà vengés sous le joug même de l'iniquité, lorsque Dieu leur donne cette patience et cette force par laquelle ils humilient l'iniquité jusque dans son triomphe d'un moment. Le captif qui emporte avec lui la justice dans son cachot plein de sérénité, est déjà vengé du juge; le martyr souriant au milieu des tortures, est déjà vengé du bourreau. Quiconque accepte l'oppression plutôt que

d'abandonner la vérité, Dieu le venge aussitôt, remplissant son cœur des dons de la vérité et mettant comme des ongles de fer le dépit, la honte, le stérile remords dans le cœur de ceux qui se targuent de ne point craindre Dieu et de ne point se soucier des hommes. Le monde a toujours eu des exemples solennels de ce partage; il n'en est point privé maintenant. Chacun peut voir où est l'iniquité triomphante et avilie, où est la justice opprimée et pleine de gloire, jouissant d'une profonde paix, déjà vengée.

Tout ce qu'a dit et fait le Sauveur se rapporte de quelque manière à son Église. On trouve la figure de l'Église dans cette veuve obligée de tant solliciter pour sa cause livrée à un juge inique. Jusqu'à la venue de Celui qui maintenant la protége mystérieusement, l'Église est veuve, et son histoire nous offre le continuel spectacle de cette justice longtemps refusée, difficilement accordée, promptement vengée. Les inquiétudes infamantes qui troublent le juge d'iniquité et qui enfin l'obligent à faire justice, tout puissant et tout pervers qu'il est, ne souillent pas les pensées de l'Église. Elle craint Dieu, mais elle ne craint pas les affronts; elle presse son juge terrestre et même elle le menace; elle prie son juge céleste et elle sait qu'il jugera. Elle attend, rejetée, garrottée, condamnée à mort, mais couronnée de justice, immortelle comme la justice, tranquille comme la justice et comme l'immortalité. O beauté de Dieu sur la terre! Et elle sera délivrée et vengée.

Mais pourquoi, demande saint Augustin, la veuve dit-elle : « Vengez-moi; » pourquoi les élus le disent-ils, et aussi les martyrs, dans l'Apocalypse de saint Jean ; tandis qu'il nous a été expressément ordonné de prier pour nos ennemis et nos persécuteurs? Par cette vengeance des Justes, il faut entendre qu'ils demandent à Dieu la destruction du règne des méchants, soit par leur retour à la justice, soit par le châtiment qui détruit leur puissance. Ou encore, ajoute saint Cyrille, si l'offense nous est personnelle, notre gloire est de l'oublier; mais si l'injure se prend à Dieu même, alors nous invoquons Dieu contre les ennemis de sa gloire et de sa vérité.

Jésus termina par ces mots redoutables : « Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? » Lorsque le Créateur tout-puissant apparaîtra sous la figure du Fils de l'homme, dit le vénérable Bède, si rares seront les élus, que la ruine du monde sera précipitée, moins à cause de leurs supplications qu'à cause de l'indifférence des autres. Le Seigneur nous avertit pour tous les temps, car nous ignorons l'heure, et pour nous montrer que la prière cesse et perd sa puissance dès que la foi s'éteint. Croyons donc, dit saint Augustin, afin de prier, et prions afin de croire. La foi produit la prière, la prière affermit la foi. C'est l'enseignement du Christ, en dehors duquel toute science est vaine : sans la foi nous ne sommes rien, sans la prière nous ne pouvons rien. Quiconque ne veut pas entendre cette vérité, celui-là ne veut pas que Jésus soit venu pour lui en ce

monde; et son front superbe, qui refuse la clarté de Dieu, descendra dans les ténèbres à travers la fange.

Mais la prière peut devenir une œuvre stérile; c'est pourquoi Jésus compléta ces grandes leçons par une parabole sur l'humilité qu'il faut apporter dans la prière.

« Deux hommes, dit-il, montèrent au Temple pour prier; l'un était Pharisien, l'autre Publicain. Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères; ni tel aussi que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Et le Publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Et je vous déclare, ajouta Jésus, que celui-ci s'en retourna justifié, et non pas l'autre. »

L'orgueil est la passion qui tourmente le plus le cœur de l'homme, et c'est pourquoi Jésus y revient si souvent. Le Pharisien en offre la vivante image. Il prie, et sa prière donne le caractère même de l'orgueil, qui est le mépris de Dieu. Il méprise et nie Dieu en s'attribuant à lui-même sa justice, et cette justice orgueilleuse est la perte de son âme. Il prie *debout*, orgueilleux jusque dans son attitude; *en lui-même*, car sa pensée ne s'adresse qu'à elle-même. Il emploie la formule : *Mon Dieu, je vous rends grâces*, mais c'est à lui seul qu'il rend grâces des mérites qu'il se reconnaît, et il ne s'en désire pas d'autres, il ne demande

rien. Ainsi, tu es parfait, dit saint Augustin; tu as tout en abondance, tu n'as pas besoin de dire : « Remettez-nous nos dettes! » Suivez avec attention sa prière : *Je ne suis point comme les autres hommes.* Si du moins il disait : comme un grand nombre d'hommes! Non, il est seul de son espèce : Moi je suis juste, les autres, tous les autres sont pécheurs. *Ni comme ce Publicain.* Celui-là est comme les autres : celui-là est voleur, injuste, adultère. Le Pharisien méprise tout le genre humain, et il fait tomber la masse de son mépris sur ce frère qu'il voit humilié devant Dieu. Il ajoute le sommaire de ses bonnes œuvres, et voilà sa prière. Qu'il se vante, dit saint Grégoire; par l'orgueil il ouvre la cité de son cœur aux ennemis qui l'assiégent. Vainement il l'a fermée par la prière et par le jeûne; il y a un endroit ouvert, l'ennemi entrera.

Étonnez-vous, reprend saint Augustin, que Dieu pardonne au Publicain qui se juge lui-même. Il se tient loin, néanmoins il s'approche par la contrition, et le Seigneur est attentif auprès de lui, car « le Très-Haut s'abaisse vers les humbles. » Il ne lève point les yeux, il ne regarde pas, pour mériter d'être regardé. Sa conscience le courbe, l'espérance le relève. Il se frappe la poitrine comme pour punir son cœur de ses mauvaises pensées et le réveiller de son sommeil. C'est pourquoi le Seigneur lui pardonne ses péchés qu'il confesse. Vous avez entendu l'accusateur superbe, vous avez entendu l'humble coupable; écoutez maintenant le Juge : « Je vous déclare

que celui-ci s'en alla justifié et non l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Saint Chrysostome, instruisant son peuple, lui développe cette belle leçon sous une image toute byzantine.

Vous voyez, dit-il, deux cochers et deux chars dans une arène : l'un porte la justice unie à l'orgueil ; l'autre le péché avec l'humilité. Le char du péché dépasse celui de la justice, non par ses propres forces, mais par la vertu de l'humilité qui l'accompagne ; l'autre est vaincu, non point par la faute de la justice, mais à cause du poids de l'orgueil. L'excellence de l'humilité triomphe du poids du péché, s'élance et atteint Dieu ; le poids de l'orgueil entrave la justice. Eussiez-vous fait une multitude d'œuvres vertueuses, si vous présumez de vous-même, vous en avez perdu tout le fruit ; fussiez-vous chargé du poids de mille fautes, si vous vous estimez coupable, prenez confiance, car Dieu ne rejettera pas le cœur contrit et humilié. Or, puisque l'humilité unie au péché est encore si agile qu'elle dépasse la justice unie à l'orgueil, quelle ne sera pas la course de l'humilité si elle est unie à la justice ? D'un autre côté, si l'orgueil peut avilir et entraver même la justice, dans quel abîme ne nous entraînera-t-il pas uni au péché ? Je ne dis point ceci pour que vous négligiez la justice, mais pour que vous évitiez l'orgueil.

Lorsqu'on lit l'Évangile avec quelque désir de connaître la vérité, il faut jeter un regard sur le monde et s'examiner soi-même. On voit aussitôt combien l'humanité a

vécu de ces paroles si simples, combien toute âme en est nourrie. Alors il devient aisé de remonter à la source du fleuve de vie. Qui a pu si parfaitement révéler Dieu et l'homme et les mettre en rapport, et trouver jusque dans la misère de l'homme des moyens de le rapprocher de Dieu ? Qui pouvait faire que le péché lui-même, par l'humilité qu'il doit produire, devînt presque un instrument de salut ? Considérant que la chute a motivé la Rédemption, et que la Rédemption ne pouvait s'opérer que par l'Incarnation, un Père a pu s'écrier : *Felix culpa !* A considérer comme l'orgueil nous tire constamment au plus loin de Dieu, le chrétien serait tenté de s'écrier : Heureusement que nous avons le péché ! Saint Paul s'appuie sur son infirmité et reconnaît que la tentation qui le soufflette comme un ange de Satan lui est nécessaire pour échapper à l'orgueil; car il n'était pas possible, dit le commentaire attribué à saint Ambroise, que le cœur d'un homme qui avait vu de si grandes choses ne s'élevât s'il n'eût été humilié de quelque poids de la misère humaine. Ainsi le péché sert au moins à barrer la voie de l'orgueil; nous évitons l'abîme parce que nous tombons sur le chemin. Cette science profonde de la misère de l'homme et de la clémence de Dieu éclate partout dans les paraboles, et en même temps leur simplicité reste accessible à tout entendement. « C'est du lait pour les enfants et tout ensemble du pain pour les forts. On y voit Jésus plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu le

communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire[1]. »

Parmi ces diverses instructions du Sauveur, il y en eut une, en réponse aux Pharisiens, sur l'indissolubilité du lien conjugal.

Pendant qu'il guérissait les malades et enseignait dans la partie de la Judée qui est au delà du Jourdain, des Pharisiens vinrent aussi le trouver, pour le tenter. — Est-il permis, lui dirent-ils, de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit? Cette question était concertée, comme celles qu'ils lui adressaient ordinairement, de manière qu'il ne pût pas la résoudre sans fournir contre lui quelque thème d'accusation et mécontenter beaucoup de monde. S'il répondait que la femme peut être renvoyée pour quelque cause que ce soit, il prononçait lui-même contre la sévérité de sa doctrine, déjà connue. S'il posait des conditions au divorce, on pouvait l'accuser de condamner la loi de Moïse.

Jésus, les interrogeant à son tour, leur dit : Que vous a ordonné Moïse ? — Moïse, répondirent-ils, a permis de faire un billet de divorce et de renvoyer sa femme. — A cause de la dureté de vos cœurs, reprit Jésus. N'avez-vous pas lu que Celui qui fit l'homme au commencement créa l'un mâle et l'autre femelle, et qu'il dit : C'est pour cela que l'homme laissera son père et sa mère et qu'il adhérera à sa femme, et ils seront deux en une seule chair.

[1] Bossuet, *Hist. univ.*

Que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a uni. — Mais, dirent encore les Pharisiens, d'où vient donc que Moïse a commandé qu'on donnât un acte de divorce à la femme et qu'on la renvoyât? Jésus leur répondit : — A cause de la dureté de votre cœur, Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes ; mais il n'en a pas été de même au commencement. Or, je vous dis que celui qui renverra sa femme (si ce n'est en cas d'adultère) et en épousera une autre devient adultère lui-même, et que celui qui épousera celle qui aura été renvoyée sera adultère aussi.

Voilà l'abolition de la polygamie ouverte, la condamnation du divorce, polygamie déguisée, l'établissement du mariage chrétien. C'est la plus grande révolution ou, pour mieux dire, la plus grande contre-révolution sociale qui ait été faite dans le monde. Le court dialogue qui précède nous donne non-seulement la loi, mais ce que l'on peut appeler l'exposé des motifs et la discussion historique et morale de ce grand acte de législation universelle. Depuis près d'un siècle, le monde civilisé n'est qu'une officine de législation. Tous les peuples regardent faire des lois, et les législateurs sont si nombreux que chacun sait comme on s'y prend. Chacun aussi sait ce qui en résulte. Voyons le Fils de Dieu au même ouvrage et considérons ce qu'il a mis sous ce peu de mots que nous venons d'entendre.

Les Juifs donc ne songeaient qu'à lui tendre un piége, et ne se souciaient nullement, la plupart, de savoir s'il est permis de renvoyer sa femme pour quelque cause que

ce soit, c'est-à-dire sans cause aucune. Ils en usaient de la sorte, convaincus que Moïse l'avait ordonné, et toute autre décision ne pouvait être que très-impopulaire, surtout venant de Jésus, contre qui les adversaires les plus déclarés s'accordaient soudain. Jésus les met d'abord en présence de Moïse, à qui ils faisaient injure et qu'il veut justifier. — Quel est le commandement de Moïse? Ils répondent que Moïse a commandé de donner le billet de divorce et de renvoyer ainsi l'épouse. — Il vous l'a permis, dit Jésus, à cause de la dureté de vos cœurs.

En effet, la lettre de divorce avait été imposée comme un obstacle à la séparation qui, par suite de la décadence des mœurs, s'opérait saus formalité. Les Scribes seuls pouvaient écrire le billet de divorce. C'étaient des hommes graves et considérés. Par cette charge, ils se trouvaient investis d'un droit de conseil propre à procurer la réconciliation des époux. Lorsque la haine réciproque résistait à leur intervention, l'on pouvait croire meilleur d'accorder le divorce, car autrement l'indissolubilité eût été brisée par le meurtre. Au mariage il faut le Christianisme. La dureté des cœurs, telle était donc la raison de Moïse; et cette raison le justifiait, mais ne justifiait que lui.

Ayant établi ce point, Jésus remonte à la loi primitive. Il ne dédaigne pas de parler avec art. Pour éviter de heurter les Juifs, il ne leur dit pas tout de suite : *Il n'est point permis*, comme une décision qu'il leur donnerait de lui-même; il leur fait voir que c'est la

volonté de Dieu : « N'avez-vous pas lu que Celui qui fit l'homme au commencement *le* fit homme et femme? » Un homme et *une* femme, non pas un homme et plusieurs femmes, afin qu'il y eût un mariage et qu'il n'y en eût pas plusieurs. Et la première femme fut tirée du corps du premier homme, afin que, soumise à une certaine dépendance, elle ne fût point cependant méprisée ni regardée par l'homme comme un être d'une espèce inférieure et différent de lui. L'homme et la femme sont faits d'une même chose pour être un ; ils ne sont pas pris du même sein pour qu'ils connaissent qu'ils sont libres ou de se marier, ou de garder la virginité. Lorsqu'ils se sont unis, ils ne doivent jamais se séparer, parce qu'il est dit : « L'homme quittera son père et sa mère et adhérera à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. » A *sa* femme, non à ses femmes; *deux* en une seule chair, non pas trois ou quatre. Et pour qu'ils soient deux en une seule chair, l'homme laissera son père et sa mère. Il semble d'abord qu'il devrait y avoir plus d'union entre les frères et les sœurs, qui sortent de mêmes parents, qu'entre les époux, qui sortent de souches diverses. La force plus grande du mariage vient de la loi de Dieu, plus puissante que la loi de nature : les commandements de Dieu ne sont point soumis à la nature, tandis que la nature obéit aux commandements de Dieu. Les frères viennent de la même source et s'en vont par des chemins divers; l'homme et la femme naissent de parents divers et aboutissent à la même destinée. Observez, dit saint Chry-

sostome, que l'amour monte dans l'homme comme la séve monte dans l'arbre. La séve part des racines, et là-haut se transmet en fruits. Les parents aiment et ne sont pas également aimés de leurs enfants ; l'homme ne porte pas l'ardeur de sa tendresse à ses parents, mais aux enfants qu'il doit engendrer : « L'homme quittera son père et sa mère et adhérera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. » Rien ne saurait exprimer plus fortement l'indivisibilité. C'est là, dit saint Remi, le mystère qui est dans le Christ et dans son Église. En effet, le Seigneur Jésus abandonna en quelque manière son Père lorsqu'il descendit sur la terre ; il abandonna sa mère, c'est-à-dire la Synagogue, à cause de son infidélité ; et il adhéra à son épouse, c'est-à-dire à la sainte Église ; et ils sont deux en une chair, car le Christ et l'Église forment un seul corps.

Après avoir rappelé le texte et l'esprit de l'ancienne loi, reprend saint Jean Chrysostome, Jésus donne lui-même son interprétation. « Ainsi, dit-il, ils ne sont déjà plus deux, mais une seule chair. » De même que ceux qui s'aiment spirituellement sont dits n'être qu'une âme et un cœur, de même l'homme et la femme une fois conjoints sont dits une seule chair. Or, autant il est horrible de déchirer un corps, autant il est horrible de partager une femme. Il y a là une cruauté et une souillure abominable ; et enfin voici la défense de Dieu : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » Celui donc qui renvoie sa femme ne tient aucun compte ni de la nature,

ni de la loi : il viole la nature, car il divise une chair; il viole la loi, car il brise une union que Dieu a faite et qu'il a défendu de briser. « Au commencement il n'en était « pas ainsi. » Moïse a toléré le divorce; il ne l'a pas commandé, il l'a permis. Ce que nous commandons, nous le voulons; ce que nous permettons nous est arraché par la mauvaise volonté que nous ne pouvons plus contenir. Moïse a préféré le divorce aux homicides. « A cause de votre dureté, Moïse vous a permis. » Moïse, non pas Dieu. Vous avez la loi d'un homme, non pas la loi de Dieu. Car Dieu ne peut être contraire à lui-même à ce point d'établir quelque chose et de le détruire par un commandement nouveau.

A la suite de cette discussion historique et dogmatique, Jésus exprime avec autorité la loi entière et définitive : « Je vous déclare que quiconque quitte sa femme, si ce n'est pour un cas d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère; et celui qui épouse celle qu'un autre a quittée, commet aussi un adultère. »

Par cette clause de l'adultère, Jésus ne rouvre pas la porte au divorce. Dans la loi de Moïse, l'adultère n'était pas un cas de divorce, mais de mort. Il était interdit de garder la femme adultère. L'Évangile lui a donné la pénitence qui ressuscite, et le pardon. Après la purification d'un adultère, dit saint Augustin, la réconciliation des époux ne doit pas présenter d'obstacles ni être regardée comme honteuse là où l'on croit à la rémission des péchés par le pouvoir des clefs du royaume des cieux. Que

l'on n'appelle plus adultère celle qui a été réconciliée, remariée au Christ.

L'adultère est un cas de séparation, non de divorce et de rupture. Le mariage, constitué par la volonté, n'est pas détruit par la séparation du corps, mais par la séparation de la volonté. Les époux légitimement séparés restent néanmoins époux. C'est pourquoi le Seigneur ne dit pas : Celui qui renvoie sa femme est adultère, mais : « Celui « qui en prend une autre ; » car celui-là sépare la volonté. En résumé, il n'y a qu'une raison charnelle qui puisse légitimer la séparation des époux, c'est l'adultère; il n'y en a qu'une spirituelle, c'est le consentement mutuel pour le service de Dieu; il n'y en a aucune qui permette de contracter un second mariage tant que la mort n'a pas rompu le premier.

Par cette loi, Jésus rétablissait le mariage dans la pureté de son institution première, sur le modèle que Dieu avait proposé. Il délivrait la femme de sa longue ignominie, il donnait aux époux la gloire de la chasteté conjugale, aux enfants la sereine sécurité du foyer domestique, au genre humain tout entier une origine plus pure et l'honneur et la paix d'une meilleure vie. En parlant de ces choses augustes, on a l'esprit importuné des clameurs et des dérisions d'une horde dissolue qui ne trouve plus de bonne joie dans le monde et qui impute à l'Évangile les viles et horribles souffrances qu'elle endure pour l'avoir méprisé. Cette écume de charnels et d'adultères doit être écartée ; elle n'a pas plus de droits à revendiquer que

de légitimes exemples à fournir. Malheur aux peuples qui écoutent la sagesse des femmes partagées et des pères qui n'élèvent point leurs enfants! La honte et la ruine attendent toute société assez folle pour recevoir sa règle de ces mains ardentes à déchirer les lois de Dieu. Lorsque l'on veut juger sainement les institutions d'un peuple, ce ne sont pas les bannis, les déportés et les révoltés qu'il convient d'interroger; il faut regarder au sein même de ce peuple et voir quels fruits y produisent ces institutions acceptées et obéies. Par le mariage chrétien, l'homme a été fils, il a été époux, il a été père : de ces trois choses, il n'avait véritablement que le nom. La femme a été vierge, épouse, mère, trois dignités qui lui étaient inconnues. Le mariage chrétien a créé la famille, et la famille a mis le genre humain dans une situation générale d'honneur et de bonheur qu'il n'était pas donné au paganisme de rêver ni même de comprendre.

Mais la corruption et l'erreur du monde étaient si profondes que les disciples eux-mêmes s'effrayèrent de cette noble loi. Lorsqu'ils se trouvèrent seuls avec leur Maître, ils lui exprimèrent naïvement leur pensée. « Si telle est, lui dirent-ils, la condition d'un homme à l'égard de la femme (qu'il ne puisse la renvoyer), il n'est pas bon de se marier. » Jésus leur répondit : « Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais ceux à qui il a été donné ; » c'est-à-dire, ceux qui par la grâce de Dieu demandent et obtiennent de garder la continence pour gagner le ciel. Cette parole a créé les légions

angéliques qui ont préféré la virginité et la chasteté au mariage.

Ce même jour, les Disciples voulurent écarter des enfants que l'on amenait à Jésus pour être bénis. Ils craignaient que cette foule ne l'importunât. Au sens mystique, ils figuraient les Juifs, jaloux de la vocation des Gentils.

Jésus leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume de Dieu est à qui leur ressemble. En vérité, quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme ferait un enfant, celui-là n'y entrera point. »

Ce n'est pas qu'un âge soit préféré à un autre, car alors il serait fâcheux d'avancer dans la vie. C'est l'innocence qui est préférée à tout. Le royaume de Dieu est à qui ressemble aux enfants, à qui conserve ou reconquiert cette innocence que la nature leur a donnée. L'enfant est sans haine, il ignore la luxure, il ne recherche point la richesse et les honneurs, il revient à sa mère qui l'a corrigé ; il est docile à l'enseignement de ses maîtres, ne dispute ni ne contredit ni n'est méfiant : c'est ainsi que l'homme qui veut « entrer » doit recevoir la parole de Dieu. En même temps Jésus apprend aux Apôtres à ne point mépriser les petits de l'Église, à ne point rudoyer leur ignorance, à les instruire avec patience et douceur, à se faire comme enfants eux-mêmes pour gagner les enfants. Et enfin l'amour qu'il témoigne à l'enfance enseigne à tous combien il la faut aimer et respecter. En ce temps-là, dans le monde civilisé, à Rome, on faisait ap-

prendre par cœur aux enfants les dialogues de Platon, et ils les récitaient dans les banquets pour amuser les convives. Mais ce n'était que la moindre des souillures auxquelles l'enfance était exposée. Les droits de l'enfance datent du Christ.

Et Jésus embrassa les enfants, leur imposa les mains et les bénit. Il montrait par là, dit saint Remi, que les humbles d'esprit sont dignes de sa grâce. En imposant les mains, dit saint Chrysostome, il exprime l'opération de sa vertu divine; il bénit suivant une coutume humaine parce qu'il est devenu homme en restant Dieu; il embrasse comme pour ramener en son sein sa créature tombée.

Il semble que s'il y avait dans l'Évangile quelque chose que l'on ne pût croire, ce ne sont pas les grands miracles qui commandent à la nature, ni les grandes paroles qui changeront la face du monde, ni ces audaces de la miséricorde qui déclarent le Publicain justifié par la seule vertu de sa prière, ni le Calvaire, ni l'Eucharistie, ni enfin rien de ce qui est incompréhensible et par là même visiblement divin. Tout cela est de Dieu, et dès qu'il l'a voulu faire, il est pour ainsi dire tout simple qu'il l'ait fait. Ce qui confond, c'est cette bonté de la majesté divine qui se mêle aux entretiens des hommes, parle leur langage, bégaye avec eux, leur prend la main, embrasse leurs enfants, traite l'homme pécheur avec plus de tendresse qu'elle ne lui en a montré lorsque, revêtu encore de son innocence, il habitait le Paradis.

Quand la pensée s'arrête sur ces tableaux, sur ces enfants enfermés dans les bras de Dieu et touchant son sein, on a comme un éblouissement non pas du doute, mais de l'impossible. C'est donc ainsi que Dieu nous a aimés, c'est donc là ce que nous valons, c'est donc là ce que vaut l'innocence ! Et cette innocence nous peut être rendue d'un mot qu'il dépend de nous de prononcer, d'un soupir qu'il dépend de nous de jeter dans cet abîme qui nous sépare de l'Infini. Ces grands espaces que nous avons mis entre nous et Dieu, cette lèpre qui nous couvre, tout cela n'est rien. Notre soupir, porté par les Anges dont il nous a entourés, arrivera tout de suite jusqu'à Lui, et notre lèpre tombera au même instant, et nous serons ses enfants sans tache, et rien sur la terre ni au ciel, aucune puissance de justice ni aucun souvenir de nos iniquités ne prévaudra contre la parole qui nous ouvrira son cœur.

C'est ainsi que Dieu a aimé le monde !

Une circonstance fit comprendre aux Disciples le bonheur et le mérite de la pauvreté volontaire.

Il vint un jeune homme, des premiers du pays, qui, fléchissant le genou devant Jésus, lui demanda ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle. Jésus lui dit : « Garde les commandements. »

Lesquels ? demanda le jeune homme. Jésus reprit : « Tu les connais. Tu ne feras point d'homicide; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignages, tu ne tromperas

personne, tu honoreras ton père et ta mère, tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Le jeune homme dit : J'ai observé ces préceptes dès ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ?

Jésus aima sa sincérité et son innocence. Il lui dit : « Une chose encore te manque : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi. » Mais le jeune homme s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. Et Jésus, jetant les regards autour de lui, dit à ses disciples : « Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! » Comme les Disciples montraient leur étonnement de cette parole, Jésus répéta : « Mes petits enfants, qu'il est difficile que ceux qui se confient en leurs richesses entrent au royaume de Dieu ! Un chameau passera plus aisément par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume de Dieu. » Les Disciples se disaient l'un à l'autre : Qui donc se pourra sauver ? Jésus leur dit : « Cela est impossible aux hommes, mais toutes choses sont possibles à Dieu. »

Pierre demanda au Seigneur quelle serait la récompense des Apôtres, qui avaient tout quitté pour le suivre ? Il lui répondit qu'au triomphe du Fils de l'homme, ceux qui l'auront suivi seront avec lui les juges du monde. Car quiconque aura quitté pour son nom et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages,

celui-là recevra le centuple dans la pleine joie de la vie éternelle.

Mais pour entretenir en eux une crainte salutaire, tandis qu'il leur annonçait l'ordre nouveau que sa justice établirait au jour des rétributions, il leur dit qu'alors beaucoup des premiers seraient les derniers et beaucoup des derniers les premiers. Et afin qu'ils connussent l'indépendance de Dieu dans la distribution de ses grâces, il leur proposa la parabole des ouvriers de la vigne, où ceux de la dernière heure reçoivent la même récompense que ceux qui ont travaillé dès le matin.

Il leur parlait et les instruisait ainsi en se rendant lentement à Jérusalem, n'y voulant arriver que pour la fête de Pâques. Sur son chemin, il guérissait les malades, toujours avec cette même douceur et ce même empire qui formaient également le caractère de sa parole et de ses œuvres; toujours le plus humble des mortels, toujours tout resplendissant de divinité. Nul n'avait parlé comme lui, et il parlait comme nul n'a le droit de parler. Un jour, s'adressant à la multitude, il dit ces mots que le seul esprit de l'homme n'aurait pu dicter ni soutenir, ni comprendre :

« Si quelqu'un vient à moi et ne hait point son père
« et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs
« et même sa propre vie et ne porte pas sa croix et ne
« me suit pas, celui-là ne peut être mon disciple. »

On sentait qu'il avait dans sa main et le ciel et la terre et le cœur de l'humanité.

CHAPITRE XV

Lazare. Les Trois Résurrections. La résurrection universelle

Un miracle plus grand et une circonstance plus solennelle (si l'on peut marquer des degrés de grandeur entre les miracles, et des circonstances plus solennelles dans une vie toute divine) vont achever de peindre Jésus. Nous allons ici le voir tout entier, comme homme et comme Dieu : comme homme, le plus tendre des amis ; comme Dieu, tel que nous pouvons comprendre Dieu, maître des événements, maître de la vie et de la mort, maître du passé et de l'avenir ; mais surtout le Dieu qu'il nous a lui-même appris à connaître, qui aime et qui veut être aimé.

Marie Magdelaine, et sa sœur Marthe, avaient un frère nommé Lazare. Tous trois demeuraient à Béthanie, bourg voisin de Jérusalem. Jésus les aimait. Lazare

étant alité, ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Prière parfaite, comme celle de la Chananéenne. La prière parfaite consiste dans une simple exposition du besoin, accompagnée d'une ferme confiance en Dieu qui peut tout.

Jésus, sachant ce qui devait arriver, répondit que cette maladie n'allait pas à la mort, mais qu'elle était pour la gloire de Dieu et afin que le Fils de Dieu en fût glorifié. Il demeura encore deux jours dans le même lieu. Après quoi il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Les Disciples effrayés, lui dirent : Maître, les Juifs vous cherchent pour vous lapider, et vous retournez chez eux ? Il leur fit entendre qu'il devait employer le temps pour s'acquitter de son ministère. Et parlant au nom de la sainte Trinité en annonçant une œuvre de Dieu, il ajouta : « Lazare, notre ami, dort, mais je m'en vais le tirer du sommeil. »

Les Disciples crurent qu'il s'agissait d'un sommeil ordinaire. Ils reprirent : S'il dort, il en reviendra. Jésus leur dit : « Lazare est mort, et je suis bien aise à cause de vous de n'avoir point été là, afin que vous croyiez. Mais allons. »

Et Thomas dit aux autres : « — Allons aussi, nous, et mourons avec lui. » Thomas, comme plus tard Pierre, se croyait par lui-même plus fort qu'il n'était.

Lorsque Jésus arriva, Lazare, depuis quatre jours, était dans le tombeau. Il mourait tandis que le messager de ses sœurs annonçait sa maladie. Suivant un usage établi

chez les Juifs après le retour de Babylone, on portait immédiatement au sépulcre le cadavre enveloppé de bandelettes ; mais le sépulcre n'était pas aussitôt fermé. Tous les jours deux fois les parents et les amis y venaient prier et pleurer auprès du mort, jusqu'à ce que les signes de la décomposition parussent sur le visage découvert. On avait ainsi accompli les funérailles de Lazare au milieu d'un grand concours d'amis; car Béthanie n'était qu'à une heure de Jérusalem. Ces amis, la plupart encore présents, accompagnant Marthe et Magdelaine dans leurs stations auprès de Lazare mort, avaient vu le cadavre et en avaient constaté la décomposition. Alors seulement le suaire avait été posé sur la face, tout le monde s'était retiré du sépulcre, et on avait roulé la pierre qui en fermait l'entrée.

Marthe, avertie que Jésus venait, alla au-devant de lui. Marie se tint à la maison, soit qu'elle ignorât la présence du Maître, soit qu'elle pensât devoir rester pour remplir les obligations de l'hospitalité.—« Seigneur, dit Marthe, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais maintenant même, je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Ce langage exprime une foi hésitante et comme déconcertée. La sœur de Lazare semble ne pouvoir comprendre que des amis de Jésus soient atteints par la mort et par la douleur.

Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. »

Marthe reprit : — Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

Jésus, voulant accroître et affermir la foi de Marthe, et lui apprendre qu'il n'a pas même besoin de demander, lui dit ces paroles de Dieu : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le crois-tu? »

Déjà l'on a vu le Sauveur exiger la foi d'autrui pour ceux en faveur de qui ils le venaient prier, parce que tous les membres sont unis en un même corps et doivent agir les uns pour les autres. C'est la communion des saints. Marthe répondit par un acte de foi théologique parfait : — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.

Après ces paroles, Marthe retourna vers sa sœur et lui dit tout bas que le Maître la demandait. Aussitôt Marie alla trouver le Seigneur au lieu où Marthe l'avait rencontré. Ses hôtes la suivirent, croyant qu'elle se rendait au sépulcre. Dès que Marie vit Jésus, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'avaient accompagnée, il frémit en son esprit et se troubla lui-même, c'est-à-dire de sa propre volonté. Pleinement maître de toutes les sensations que son humanité pouvait éprouver, il se laissa librement envahir à la douleur de ceux qu'il aimait.

Il dit : « Où l'avez-vous mis? » — Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez. Alors Jésus pleura; et les Juifs dirent : Voyez combien il l'aimait! Cependant quelques-

uns disaient aussi : « Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né? » L'Évangéliste, dit saint Cyrille, raconte avec une sorte de stupeur les larmes de Jésus. — Ses larmes, disent d'autres interprètes, coulent comme celles des hommes qui l'entourent, mais non de la même source : Lazare dans l'obscurité du sépulcre lui représente le genre humain mort, enseveli et pour ainsi dire décomposé. Il pleure cet état de sa créature, destinée à une double immortalité, devenue esclave d'une double mort; il pleure ceux qui ne ressusciteront pas.

Jésus donc, de nouveau frémissant en lui-même, vint au sépulcre. C'était une grotte; une pierre en fermait l'entrée. Jésus dit : « Otez la pierre. » — Seigneur, observa Marthe, il commence à sentir, car c'est le quatrième jour. Jésus reprit : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? »

Ils ôtèrent la pierre, et Jésus, levant les yeux au ciel, dit : « Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours, mais je le dis pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Alors il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors! » Et à l'instant même celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, son suaire sur le visage. Jésus leur dit : « Déliez-le et le laissez aller. »

Quelles paroles, et quelle œuvre! Quelle charité dans ce voyage, quelle humanité dans ces larmes, quelle hu-

milité dans cette prière, quelle divinité dans ce commandement! Comment ne pas aimer l'Homme, comment méconnaître le Dieu! Saint Chrysostome remarque l'art de miséricorde avec lequel Jésus voile et fait éclater en même temps sa divinité. Il prie son Père et le remercie : « Je savais que vous m'exaucez toujours; mais je le dis pour ce peuple. » Laissant entendre qu'il n'a pas besoin de prier, il ménage pourtant la faiblesse de ses auditeurs. Le Fils de Dieu ne regarde pas à sa dignité, mais à notre salut : les choses humbles abondent en ses discours; les choses divines, il les enveloppe. Elles sont visibles néanmoins, et le ciel et la terre s'empressent d'obéir. « Je suis la résurrection et la vie. — Lazare, viens dehors! » Il faut reconnaître le *Verbe*, cette *voix éternelle* qui parle au néant et de partout fait surgir la vie. La mort, dit Bossuet, n'avait pas encore été traitée de cette façon impérieuse. — Il nomme Lazare, dit saint Augustin, pour ne pas forcer tous les morts à ressusciter.

L'incrédulité attriste la raison humaine par les efforts qu'elle ne cesse de faire contre ce miracle, où la réalité historique n'est pas moins évidente que le caractère divin. De nos jours, le frémissement de Jésus a été signalé comme une marque de supercherie. C'est à quoi les « savants » découvrent que Lazare n'a pas été ressuscité, ou n'était pas mort! Les Pères avaient remarqué ce frémissement du Fils de Dieu. Il frémit, disent-ils, du murmure de ces Juifs dont l'incrédulité s'appuyait d'un miracle, et qui disaient : Lui qui a donné des yeux à

l'aveugle-né, ne pouvait-il empêcher que son ami ne mourût! Il dut frémir encore, et jusqu'aux dernières fibres de son humanité, voyant dans l'avenir tant d'âmes lavées de son baptême refuser l'évideuce pour prendre la part des réprouvés. En vain l'on sait par expérience que toute folie est possible à l'homme : la folie d'injurier Jésus-Christ paraît d'abord inconcevable. N'est-ce pas assez de renier? Pourquoi se faire l'insulteur de tant de bonté, de tant de justice, de tant d'amour? Il faut chercher pour trouver la cause de ce délire. Cette cause, c'est l'horrible besoin que Dieu ne soit pas. Et ce besoin prouve que Dieu est, et que Jésus est Dieu. Pourquoi viens-tu nous tourmenter? Qu'avons-nous affaire à toi, Jésus Fils de Dieu tout-puissant?

Pour résister aux négations et aux injures, Jésus-Christ a armé ses œuvres d'une puissance que Satan peut combattre, mais qui le vaincra : il leur a donné la vie. Comme tous les autres miracles, la résurrection de Lazare est un miracle vivant. Jusque dans les moindres détails, il symbolise une merveille que l'Église accomplit tous les jours.

Adam reçut en même temps deux vies. En donnant une âme à son corps qu'il venait de façonner, Dieu s'unissait à cette âme par sa grâce. C'est ainsi que l'Écriture nous dit qu'Adam sortit *âme vivante* des mains du Créateur. Par l'union de l'âme au corps, il avait la vie physique; par l'union incomparablement plus élevée de cette âme avec Dieu, il avait la vie spirituelle. L'âme

anima le corps, Dieu vivifia l'âme. Et tout était de Dieu, tout avait l'immortalité. L'homme, se séparant de Dieu par la désobéissance, perdit tout à la fois. Séparée de Dieu, l'âme meurt comme le corps séparé de l'âme. Quand même une sorte de vie subsiste, c'est mourir que sortir entièrement et irrémédiablement de la condition pour laquelle on est créé. Ainsi, à la double vie qui lui avait été donnée succéda pour l'homme, par sa faute, une double mort. Mais Dieu eut pitié de l'œuvre de ses mains, et Jésus-Christ, plus puissant que la mort, vint réparer ce désastre. Il le déclara lui-même : « En vérité, en vérité, « je vous le dis, l'heure vient et elle est déjà venue que « les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux « qui l'entendront vivront. » Saint Thomas et les autres Pères et Docteurs de l'Église expliquent que les morts dont il parle sont morts par le péché. Il est clair que ceux qui « entendront » sont ceux-là seulement qui croiront et qui voudront être sauvés.

Les trois résurrections sont un gage de la vérité de la promesse de Jésus, et enseignent à l'homme comment il pourra en obtenir le fruit. Sans doute, la fille de Jaïre, le fils de la veuve et Lazare n'ont pas été seuls tirés de la mort. Les évangélistes n'ont pas raconté toutes les œuvres de Jésus, et saint Augustin tient pour certain que beaucoup d'autres trépassés furent ramenés à la vie; mais, ajoute-t-il, trois résurrections seulement sont marquées, parce que les circonstances de chacune indiquent suffisamment les trois classes entre lesquelles on peut par-

tager tous les hommes pécheurs, et les moyens qui leur sont donnés pour ressusciter à la vie spirituelle.

La fille de Jaïre, morte, mais encore dans la maison paternelle, c'est le pécheur caché, que personne ne soupçonne mort. Le fils de la veuve, déjà hors de la ville et que l'on porte au tombeau, c'est le pécheur public lorsqu'il a pris son parti du scandale. Lazare, au sépulcre depuis quatre jours et déjà décomposé, c'est le pécheur endurci, horrible au monde, horrible à lui-même, désespéré, sous le poids de l'habitude, sous la pierre. Voilà tous les pécheurs, car tout pécheur appartient nécessairement à l'une de ces trois catégories. Les trois résurrections nous apprennent comment chacun peut renaître.

La jeune fille qui vient d'expirer dans la maison de son père, est ressuscitée comme par un jeu : « Ma fille, lève-toi. » Elle renaît avant que son père et sa mère l'aient pour ainsi dire encore perdue. Les Apôtres qui sont là, représentant la Foi, l'Espérance et la Charité, figurent aussi la grâce, inagissante sans doute, perdue même, mais pourtant non éloignée. L'effronterie n'a pas chassé les bonnes pensées, l'habitude n'a pas mis là sa main savante. Encore que pécher soit toujours la même chose que mourir, autre chose cependant, dit saint Augustin, est pécher une fois et pécher toujours; et si la vie est ramenée avec tant de promptitude, c'est pour nous faire comprendre que le pécheur qui se corrige aussitôt revit aussitôt. Celui qui n'est pas enveloppé dans l'habitude n'est pas enseveli.

Chassez seulement, dit saint Grégoire, chassez de votre chambre et d'autour de votre cœur la foule des affections désordonnées, ces joueurs de flûte, ces discoureurs de rien, ces flatteurs de l'oreille qui vous promettent tant de joies, mais qui ne font en réalité que chanter votre mort. Alors, ne trouvant plus d'obstacle en vous, Jésus vous prendra par la main, et vous ressusciterez comme un homme qui dormait se réveille sous la main d'un ami; *et tenuit manum ejus, et surrexit puella.* Levez-vous donc et marchez; car il est dit que la jeune fille se mit à marcher. Pour prouver que vous êtes converti, vous devez marcher avec plus de vigueur qu'auparavant. Et mangez; car Jésus, ayant ressuscité la jeune fille, ordonne qu'on lui donne à manger. Ce qui montre, suivant le Vénérable Bède, la condition heureuse du pécheur dont nous avons ici le symbole, puisqu'il peut, aussitôt réconcilié, être admis à la table eucharistique; — et ce qui nous enseigne en même temps, suivant un autre interprète, que la chair de Jésus-Christ est la nourriture nécessaire pour ne plus mourir.

Mais peu de pécheurs profitent de cette grâce offerte à tous, luttent contre la séduction, repoussent les sophismes du mal, savent se soustraire à l'habitude et au cynisme de l'habitude. La plupart, au contraire, s'enhardissent contre Dieu, et bientôt, comme ceux de Sodome, se font gloire de leur péché. C'est alors que le mort, sorti de la ville, en rase campagne, apparaît dans son hideux sommeil; et sa mère, l'Église, le suit en pleurant. Elle

pleure sur ce fils mort, elle pleure sur ceux qui le voient. Pour plusieurs, cette pompe du cadavre insolent couché sur les vices qui le portent à la fosse, n'est pas une épouvante, mais plutôt un triomphe qu'ils envient. Et il a été donné à l'Église beaucoup de ces enfants qui aiment à faire pleurer leur mère. Tel est donc le pécheur public : Il se produit en exemple, et par son exemple il détruit autour de lui la pudeur et la crainte de Dieu. « Mes pieds ont chancelé, dit David, parce que j'ai vu la paix du pécheur. » Qui ressuscitera celui-là? Ce même Dieu qui a ressuscité l'autre ; ce Dieu qui entend les prières, qui voit les larmes, qui ne veut pas que la mort emporte toujours sa proie, et qui se fait obéissant à ceux qui le craignent jusqu'à leur accorder le salut de ceux qui le nient. Avec la même bonté et la même puissance, il ranimera ce cadavre. Mais qu'il y ait plus d'effort et plus de doute pour la conversion des pécheurs publics, dit saint Augustin, c'est ce que le Sauveur nous fait comprendre, en montrant une certaine hésitation dans la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Ému des larmes de cette mère, il s'approche du cercueil, le touche d'une manière mystérieuse, arrête ceux qui le portent (car l'intervention de Jésus ôte aux vices leur puissance); et enfin il commande : « Lève-toi. » A cette voix le mort revient à la vie. Le jeune homme se lève, parle, mais reste assis dans son cercueil. Il faut que Jésus lui aide à descendre : « Et Jésus le rendit à sa mère. » C'est pour le rendre à l'Église qu'il l'a ressuscité, parce qu'elle pleurait. Va

maintenant, et parle; console ta mère, publie que tu étais mort, dis qui t'a ressuscité.

Il y a une mort plus profonde, une espérance plus perdue. Non-seulement la vie est éteinte, mais la forme même du corps se dissout dans le tombeau fermé. Ce mort de quatre jours, sorti de la maison, sorti de la ville, enterré, putride, c'est le pécheur tellement englouti et lié dans l'habitude qu'il semble ne pouvoir plus être touché même du désir de remonter au jour; et si ce désir lui vient, faible comme ce fil de lumière qui peut pénétrer à travers la pierre roulée sur lui, il ne saurait faire un mouvement. Il désespère et tout est fini. Saint Bernard, en grand moraliste, comme sont tous les saints, marque les degrés de cette chute : la familiarité avec le péché devient habitude, l'habitude nécessité, la nécessité impossibilité de s'amender; l'impossibilité engendre le désespoir; le désespoir, c'est la damnation. Car la paix, longtemps du moins, n'est qu'à la surface. La décomposition de la conscience dans une âme vaincue ne s'achève pas sans d'horribles douleurs. Plus d'un se targue au dehors, qui tremble d'une immense terreur et voudrait secouer sa léthargie. Nous les connaissons bien. Devant le monde, ils sont très-arrogants. Au fond, tout au fond de leur cœur, la foi vit encore, sous forme de crainte. On les presse de se sauver : ils raillent, puis ils chancellent, puis ils disent : Je ne peux! En effet, ils ne peuvent. D'eux-mêmes ils ne rouvriront pas leur tombeau.

Mais ce qu'ils ne peuvent, Jésus-Christ le peut, et le

veut. Les fidèles l'ont appelé par leurs prières, il vient; les fidèles pleurent, il est touché de leurs larmes; les fidèles croient, il promet à leur foi un miracle. Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! Seigneur, vous êtes la résurrection! Seigneur, venez et voyez où on l'a mis! Ces prières des saints, et les bonnes œuvres dont elles sont accompagnées, sont autant de mains adroites et fortes qui « ôtent la pierre. » La charité des fidèles, les grandes et fécondes vertus de l'Église ébranlent la lourde clôture, font pénétrer l'air pur et la lumière dans le hideux caveau; et le détenu du péché, le captif, le mort conçoit quelque meilleur désir d'être sauvé. C'est l'instant de Jésus. Il est là, il regarde; il élève sa grande voix qui crée la vie : « Lazare, viens! »

Lazare sort vivant, non délié. Les bandelettes serrées étroitement en trois doubles et imbibées d'aromates enroulent toujours ses pieds et ses mains, son visage est encore couvert du suaire. Lorsque vous méprisez, dit saint Augustin, vous gisez dans le tombeau; lorsque vous confessez, vous sortez dehors. C'est Dieu qui vous y amène en élevant la voix, c'est-à-dire en vous appelant par une grande grâce. Mais le mort qui s'avance est encore lié, le pénitent est encore coupable. C'est pourquoi il est dit aux disciples : « Déliez-le, et laissez-le aller. » Déliez-le de ses péchés. Celui que vous aurez délié sur la terre le sera dans le ciel. Le Christ, continue Alcuin, ressuscite, parce que c'est lui qui vivifie à l'intérieur; les disciples délient, car c'est par le ministère de

ses prêtres que ceux qu'il a vivifiés sont absous. Dans les peintures du moyen âge, c'est saint Pierre qui délie Lazare.

Ce grand miracle de la résurrection de Lazare, renferme un autre enseignement. Jésus-Christ, qui par là nous a prouvé d'une manière si éclatante sa divinité, nous prouve encore la résurrection future de tous les morts, la résurrection universelle.

Job, dévoré d'ulcères, assis sur le fumier, mais déjà glorifié dans son humiliation, s'écrie : « Mon Rédempteur est vivant. Et moi, au dernier jour du monde, je ressusciterai dans ma chair, et je verrai mon Dieu ; je le verrai moi-même, je le contemplerai de mes propres yeux ! » Trois mille ans après Job, Jésus a dit : « Le « temps vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux « entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront « fait le bien ressusciteront pour posséder la vie, et ceux « qui auront fait le mal ressusciteront pour leur con« damnation. »

Ce dogme de la résurrection des corps, aussi clair à la raison que plein de divin mystère, est établi dans la résurrection de Lazare par une preuve visible et matérielle. Il nous est aisé de comprendre que Dieu pourra faire pour tous ce qu'il a fait pour un seul. Celui qui a ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours et déjà corrompu, peut aussi bien ressusciter Adam et tous ceux qui seront morts depuis Adam jusqu'à la fin du monde.

Jésus, pleurant au tombeau de Lazare, ne pleurait pas

sur Lazare, qui allait renaître; il pleurait sur le genre humain, réduit par le péché à subir les horreurs de la mort. Ces pleurs, ce trouble, ces frémissements, tous ces mouvements inaccoutumés de son âme très-sainte et de son corps obéissant, nous avertissent d'une action plus solennelle encore que les autres; et, en effet, il s'agit d'une victoire définitive. Voici l'image de la consommation de tout, la destruction de l'empire du mal, la destruction de la mort, la résurrection pour la vie et la résurrection pour le jugement.

Sa voix s'élève comme pour retentir dans tout l'univers, semblable au son des trompettes du dernier jour, auquel tous les morts obéiront. Il parle en son nom, avec une pleine autorité : « Viens! » et le mort est vivant. Ni les liens ni la corruption ne font un obstacle : celui qui était mort se lève; les chairs dissoutes sont recomposées, le sang a repris sa chaleur et son cours, les yeux voient, les oreilles entendent; comme la flèche s'élance de l'arc, la vie s'élance du tombeau. Ainsi aura lieu la résurrection universelle. De tous les tombeaux, de tous les gouffres, de toutes les poussières, les parcelles dispersées et mêlées qui auront été nos corps se réuniront aux âmes immortelles qui les ont animées. « En un instant, dit saint Paul, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette, les morts ressusciteront pour être immortels. » Viens, Lazare! Poussière du genre humain, sois vivante! Et aussitôt, *in momento, in ictu oculi*, cette poussière vivra.

« Je suis la résurrection et la vie. » Pourquoi ajoute-t-il *et la vie?* Parce qu'il n'y a, dit saint Cyrille, qu'une vraie vie, qui est la vie bienheureuse. Ressusciter pour souffrir, est une vie pire que la mort. Jésus-Christ est le principe de la résurrection pour tous, il n'est le principe de la vie que pour ses élus : « Celui qui croît en moi vit, et celui qui croit et vit en moi ne mourra point pour l'éternité. » C'est-à-dire : Je suis la vie de l'âme et la résurrection du corps. Celui qui vit en moi par une foi pure, participe à cette résurrection et à cette vie; et quand sa chair sera morte pour un temps à cause de la loi de la chair, son âme vivra; et quand sa chair ressuscitera, associée à cette vie divine, elle ressuscitera pour le ciel, si bien que tout l'homme triomphera pour toujours de la mort. Jésus distingue nettement lui-même la résurrection de la vie, lorsqu'il dit : « Tous ceux qui auront fait « le bien iront à la *résurrection de la vie*, et tous ceux « qui auront fait le mal subiront la *résurrection du ju-« gement.* » Ainsi, il y aura deux sortes de résurrection, la résurrection de la récompense et la résurrection du châtiment.

C'est ce qui explique pourquoi tant d'hommes ne veulent pas croire à la résurrection, et nient Jésus-Christ, principe de la résurrection.

Le dogme de la résurrection découle du dogme de l'Incarnation; il est si étroitement lié à tous les mystères chrétiens qu'on ne peut le nier sans nier tout le christianisme. Comment admettre que Dieu se soit uni à la na-

ture humaine, en ait pris la faiblesse et la mort, sans lui laisser le germe de sa force et de son immortalité? La mort est une des principales conséquences du péché d'Adam : si la postérité d'Adam ne devait pas ressusciter tout entière, elle ne serait donc pas réhabilitée par le second Adam? Jésus-Christ ne nous aurait donc rachetés qu'à moitié? Mais alors Adam aurait été plus puissant pour perdre que Dieu pour réparer; la grande œuvre, la Rédemption, serait défectueuse et même vaine.

En effet, Jésus-Christ, dit saint Paul, avait la même humanité que nous. Si notre humanité ne ressuscite pas, la sienne ne ressuscite pas; s'il ne peut nous ressusciter un jour, il n'a pas pu davantage se ressusciter. Or, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, ses apôtres ne sont plus qu'une troupe de faux témoins allant sacrilégement annoncer par le monde un miracle que Dieu n'a pas fait. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, il n'a pu triompher de la mort; s'il n'a pu triompher de la mort, il n'a pu davantage triompher du péché qui en est la cause. Notre péché subsiste donc avec toutes ses conséquences, nous n'avons pas été rachetés, nous sommes encore sous le poids de l'ancien anathème, produit du péché. Mais si Jésus-Christ ne nous a pas rachetés, il n'était point Dieu, il n'était qu'un homme, et toute la prédication évangélique est uue imposture, toute la foi chrétienne une folie, tout le christianisme une absurdité. Ainsi, d'après saint Paul, nier la résurrection, c'est nier l'Incarnation, la Rédemption, la divinité même de Jésus-Christ. Et cette

négation conduit à la négation de l'existence de Dieu, de l'âme et de tout. La logique humaine ne s'arrête pas sur ce chemin.

Au contraire, le dogme de la résurrection universelle affirme tout le christianisme. Il nous dit que comme nous ressentons dès à présent les effets de la mort du Rédempteur par notre libération du péché, ainsi nous recevrons au dernier jour le fruit de sa résurrection par la délivrance de la mort. Maintenant nous devons subir la souffrance et la mort, puisque notre Chef et Seigneur les a lui-même subies; mais ce Chef mort pour nous étant aussi ressuscité pour nous, il est le gage que la vertu de Dieu par laquelle il a été ressuscité, lui le Fils consubstantiel, nous ressuscitera, nous les fils adoptifs. De même que Jésus-Christ est mort comme uni à toute l'humanité, de même l'humanité entière ressuscitera comme unie en lui à la divinité. Il a pris notre mort sans cesser d'être « la résurrection, » par là il nous a fait acquérir la résurrection et nous avons laissé la mort. Ayant détruit en nous le péché, la mort de l'âme, la première mort, il détruira de même la seconde mort, qui est la mort corporelle. Or, conclut l'Apôtre, puisque la cause de notre résurrection sera la résurrection de Jésus-Christ, une fois ressuscités en lui nous serons ressuscités comme lui, pour ne plus mourir. On ne parlera plus de mort, et la mort n'aura plus aucun droit sur la race d'Adam. Alors sera accomplie la grande prophétie d'Osée. Absorbée dans la victoire du Rédempteur, la mort sera abolie.

Le docte et éloquent Ventura, dont nous suivons ici le commentaire, jette un coup d'œil sur la vérité du dogme de la Résurrection dans l'ordre naturel. En présence des délires de la science incrédule, les vieilles idées qu'il tire de l'Écriture et des Pères ne paraîtront avoir perdu leur clarté ni leur opportunité.

Suivant la définition du concile œcuménique de Vienne, « l'âme intelligente est la forme substantielle du corps humain ; » et Dieu qui crée tout avec harmonie, créant le corps humain pour être la demeure de l'âme, l'a créé en harmonie avec l'âme, de telle sorte que l'âme étant perpétuelle, le corps pût vivre aussi perpétuellement. C'est pourquoi, selon saint Thomas, Dieu, dans l'institution de la nature humaine, attribua au corps une certaine incorruptibilité, voulant que cette matière fût digne d'être unie à une forme immortelle. Dieu, dit l'Écriture, créa l'homme pour durer toujours. *Creavit Deus hominem inexterminabilem.*

Mais l'homme ayant, par son péché, troublé l'ordre naturel existant entre l'âme et Dieu, l'ordre primitif entre l'âme et le corps demeura aussi troublé. L'âme fut dépouillée de la grâce sanctifiante divinement infuse qui l'élevait jusqu'à Dieu ; le corps perdit l'incorruptibilité divinement accordée qui l'appareillait à la dignité de l'âme : de là la mort. Les Livres Saints disent que la mort n'est pas l'œuvre de Dieu, elle n'est donc pas la condition naturelle de l'homme : elle n'est qu'un accident survenu à la suite du péché. Or, cet accident qui a

changé la condition de l'homme, Jésus-Christ l'a enlevé. Par le mérite de sa mort, Jésus-Christ a détruit notre mort, en cela que sa vertu divine a rendu au corps le privilége primitif de l'incorruptibilité, par où l'homme sera un jour ramené à une vie désormais exempte de mort.

Ainsi, conclut saint Thomas, la résurrection des morts sera un prodige, le plus grand des prodiges peut-être après celui de l'Eucharistie; mais ce ne sera un prodige que relativement au principe actif qui l'opérera, à savoir la puissance divine, qui seule pourra l'opérer. Quant à sa *fin*, la résurrection ne sera plus un miracle, un fait en dehors ou au-dessus des lois naturelles; ce sera la chose la plus naturelle, la plus conforme aux lois primitivement données de Dieu à la nature. Il est naturel que la matière soit réunie à la forme, le corps à l'âme. Il ne s'agira donc pas d'innover, mais de rétablir la condition de notre corps. Il ne s'agira pas d'introduire un ordre nouveau, mais de restaurer l'ordre ancien, de ramener la nature humaine à son état original, à la condition où Dieu l'avait placée.

Observons en outre, dit encore saint Thomas, que l'âme est immortelle, et qu'ainsi elle survivra toujours à la mort du corps. Mais selon son essence, elle est la forme substantielle de son corps : si donc le corps ne ressuscitait pas, elle serait une forme séparée à jamais de sa matière. Or, il est contraire aux lois naturelles qu'une forme toujours subsistante soit toujours séparée de sa matière. La cor-

ruption perpétuelle du corps humain est donc contraire à la nature, et il est contraire à la nature que l'âme soit toujours séparée de son corps. Or ce qui est contraire à la nature ne peut toujours durer ; donc l'âme ne sera pas séparée du corps pour toujours. La résurrection universelle est donc loin d'être une chose étrange et inconcevable ; la chose étrange et inconcevable, ce serait au contraire la mort perpétuelle du corps humain, le veuvage éternel de l'âme séparée à toujours du corps dont elle est la forme et auquel elle fut substantiellement unie.

Oui, oui, dit saint Augustin, l'unité première, la fraternité antique de l'âme et du corps sera rétablie, elle commencera à resplendir dans le même homme pour ne jamais plus se dissoudre, Dieu ayant jugé digne de sa sagesse et de sa bonté que l'âme et le corps, autrefois substantiellement unis, règnent ensemble avec Jésus-Christ dans le ciel, puisqu'ils auront ensemble servi Jésus-Christ sur la terre.

Ajoutons que sans la résurrection des corps, l'ordre naturel de l'univers serait inachevé. Les Pères ont fort insisté sur cette preuve. Chaque espèce de semence, dit Tertullien, après avoir été en quelque sorte dissoute et corrompue, recommence à germer plus vivace qu'auparavant. Tous les êtres créés se conservent en périssant ; tout dans la nature, après la mort revient à nouvelle vie. Comment serait-il possible qu'au milieu de ce flux et reflux d'êtres qui meurent et qui ressuscitent, l'homme

seul, qui en est le maître et le souverain, fût créé pour périr à jamais?

Mais comment sera-t-il possible que le corps humain renaisse tout entier de ses cendres? Comment? Tout comme il a été possible que l'homme naquît tout entier du néant. « Regarde-toi, dit Tertullien; tu as en toi la preuve, tu es toi-même la preuve vivante de ta résurrection future. Il y a quelques années, tu n'existais pas, tu n'étais absolument rien, et tu existes actuellement! Qui t'a tiré du néant une première fois corps et âme, pourquoi ne t'en pourrait-il tirer une seconde fois? Tu n'y seras pas si enfoncé qu'auparavant! Dans ta résurrection, il ne t'arrivera rien de nouveau; seulement, le miracle qui s'est opéré une première fois pour le tout se renouvellera pour la moindre partie. Tu n'étais rien, et tu es sorti âme et corps de ce rien; tu seras âme, et ton seul corps te sera redonné de rien, ou plutôt de l'apparence de rien. Tu cherches à savoir comment tu revivras; sache d'abord, si tu le peux, comment tu as une première fois vécu, et dis-nous ce qui t'empêche de comprendre que tu puisses revenir quand tu as pu devenir? » Saint Jérôme et saint Augustin disent de même que le miracle sera moins grand de rendre l'existence que de l'avoir donnée. Au commencement, dit saint Cyrille de Jérusalem, Dieu prit de la poussière et la changea en chair qui n'avait jamais été; pourquoi ne pourrait-il pas, à la fin, changer en chair une poussière qui déjà aura été chair? Qu'est-ce que le corps humain dans le

sein maternel ? Un germe à peine visible, une parcelle de matière informe et inerte. En y infusant une âme, Dieu en fait l'homme. Il pétrit, divise, figure, dispose cette matière; il en tire la belle figure de l'homme. Et ce qu'il a su faire si parfaitement de ces éléments si grossiers, il ne le pourrait pas réparer, il ne le pourrait pas refaire !

Les philosophes du temps de saint Paul disaient aussi : *Comment?* « Simples ! répondait l'Apôtre, quand vous semez une plante, vous ne faites que jeter en terre la semence qui doit la produire; vous ne semez pas le corps qu'elle aura. Ce corps, c'est Dieu qui le donne, approprié à chaque semence. » Pour que nous ressuscitions dans le même corps, il n'est pas nécessaire, dit saint Thomas, que ce corps comporte précisément toute la même matière qu'il eut durant la vie. Cette matière elle-même est changeante, fuyante, sans cesse renouvelée, et notre corps adulte ne conserve presque plus rien de ce qui le constituait enfant. Néanmoins, ce perpétuel renouvellement ne fait pas que le corps de l'homme adulte ne soit le corps qu'il avait enfant. Puisque l'âme, *forme substantielle du corps*, qui lui donne l'être déterminé et la vie, est toujours la même, le corps a toujours le même être déterminé, est toujours le même. Puisque la force végétative du corps réside dans l'âme, c'est l'âme qui unit à la matière préexistante dans le corps tout ce que celui-ci prend des substances extérieures ; c'est l'âme qui transforme ces matières nouvelles, les assimile, les fait devenir sa propre matière et sa propre chair. Puis-

que c'est toujours la même âme qui exerce la même action, c'est toujours le même corps auquel elle est unie, malgré les pertes et les réparations perpétuelles qui, plusieurs fois dans le cours de la vie, le renouvellent tout entier.

Saint Augustin nous dit en quoi consiste le miracle de la résurrection des corps.

Dieu fera alors, en un instant, ce qui pendant la vie se réalise en nous successivement. C'est d'un germe à peine visible déposé dans le sein maternel, c'est d'un corpuscule venu à la lumière que s'est formé, des substances extérieures, par la nutrition et la respiration, avec le temps, notre corps actuel, si grand et si parfait. Ainsi, d'un atome de poussière, reste de notre corps, au moyen de l'accession des substances extérieures, Dieu, dans un même instant, reformera à chacun de nous un corps parfait. Et comme notre corps actuel, quoique renouvelé, agrandi, augmenté par les substances extérieures, est numériquement le même qu'il était à sa naissance, parce qu'il s'est formé sur la même base, d'une même matière, par l'union d'une même âme, ainsi, par la toute-puissance divine, notre corps ressuscité sera numériquement le même que celui que nous aurons eu dans la première vie, uni à la même âme, formé de Dieu sur la base de la même matière. L'unique différence est que ce qui s'effectue aujourd'hui si lentement, s'opérera avec la rapidité de la volonté de Dieu.

Dieu fera pour nos corps, à la fin du monde, ce qu'il

fait aujourd'hui pour les plantes. Au petit germe qui naît du petit grain qui meurt, il assimile les substances externes, il donne l'accroissement, il en forme un arbre. De même, à notre corps n'existant plus qu'en un peu de poussière, la vertu de Dieu adjoindra et assimilera les autres substances, et en formera un corps. Notre poussière, dans les mains de Dieu, sera ce qu'est la semence dans les entrailles de la terre, à savoir un principe, une base de reproduction; et ce sera notre même corps que nous aurons eu pendant la vie, bien qu'il ne conserve d'identiques qu'un peu de poussière et la même forme substantielle, son âme.

Quant à la difficulté de retrouver cette matière première, pulvérisée, dispersée, dissoute, transformée en tant de façons, et de la rejoindre à l'âme à qui elle appartient, l'objection est puérile. Dieu sait le compte des grains de poussière qui restent du genre humain, et connaît chacun d'eux par son nom. Peu importe où cette matière se trouve et quelles transformations elle a pu subir; c'est assez qu'elle ne soit pas anéantie.

Toute chair, dit saint Paul, n'est pas même chair, et autre est la chair de l'homme, autre la chair des animaux. En vertu d'une loi naturelle, toute chair devant suivre la condition de sa forme, la chair de la brute périt tout entière avec sa forme, l'âme sensitive qui lui fut unie. Mais la chair de l'homme étant matière d'une forme immortelle, conserve toujours un germe d'immortalité. Détruite par le feu, jetée en cendres au vent,

CHAPITRE XVI

Caïphe, Zachée, Judas

Parmi les témoins de la résurrection de Lazare, un grand nombre crurent en Jésus; quelques autres allèrent à ses ennemis et leur rapportèrent ce qui venait d'arriver. A cette nouvelle, les Princes des Prêtres et les Pharisiens tinrent conseil. Sans injurier Jésus, sans le traiter de blasphémateur, ni de séducteur du peuple, ni de rebelle, comme ils faisaient en public, ils se dirent : « Que décidons-nous? Voilà encore des miracles! Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui. » Tout le monde croira en lui, il ne nous restera personne, tel était à leurs yeux le vrai crime du Messie. Mais ils ne se confessèrent pas ce fond de leur inquiétude et de leur haine. Hypocrites même entre eux, ils se donnèrent un prétexte d'utilité publique : « Les Romains, dirent-ils, viendront détruire notre nation et notre pays. »

Après les paroles de Caïphe, les Juifs ne pensèrent plus qu'à faire mourir Jésus.

Afin de gagner l'heure que lui-même avait fixée, le Seigneur, pour se dérober encore quelque temps à leurs coups, se retira sur les confins du désert de Judée, dans la ville d'Éphraïm, ancien refuge d'Élie contre la persécution d'Achab et de Jézabel. Pendant ce temps, les Juifs arrivaient à Jérusalem pour la Pâque. Ils cherchaient Jésus dans le Temple et s'étonnaient qu'il ne fût point venu. Leur attente ne devait pas être longue. Bientôt Jésus se mit en chemin pour rentrer à Jérusalem et y mourir.

Il marchait devant les siens, et ceux-ci le suivaient avec un sentiment d'étonnement et de crainte sur cette route de la proscription. Ils redoutaient la haine des Juifs, sans cependant, à ce qu'il semble, prévoir jusqu'où elle se porterait.

Jésus trouva bon de les prévenir, soit pour les fortifier au moment de la catastrophe, soit pour qu'ils se souvinssent que son sacrifice avait été libre. Il prit donc à part les Douze et leur prédit en peu de mots, mais clairs et précis, tout le détail de sa passion. « Voici, leur dit-il, « que nous montons à Jérusalem, et toutes les choses que « les Prophètes ont écrites du Fils de l'homme s'accom- « pliront. Il va être livré aux Princes des Prêtres, aux « Scribes et aux Sénateurs. Ils le condamneront à la mort « et le livreront aux Gentils. Ils le bafoueront; ils cracheront sur lui, ils le flagelleront, ils le tueront; et le troi- « sième jour il ressuscitera. »

C'était la troisième fois que Jésus-Christ leur faisait cette prédiction, mais ils ne l'entendirent pas plus cette fois-ci que les autres. Ils ne pouvaient, sans doute, comprendre que celui qu'ils croyaient le Fils de Dieu, et dont ils voyaient les miracles, voulût donner sur lui-même un tel empire à ses ennemis, devenir leur jouet, mourir enfin. Et dans ce moment encore la question de prééminence s'éleva entre eux.

Jésus leur dit : « Les princes des nations les dominent « et les grands du monde commandent avec autorité. « Vous n'en userez pas ainsi entre vous. Quiconque vou- « dra être graud parmi vous, qu'il se fasse votre servi- « teur ; et celui qui voudra être le premier parmi vous, « qu'il soit votre esclave ; de même que le Fils de l'homme « n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir et de « donner sa vie pour la Rédemption de plusieurs. » Ces paroles renferment la notion chrétienne du pouvoir et sont la charte de liberté des peuples du Christ. Un peuple est libre quand ses intérêts légitimes sont servis, mais surtout quand son âme est respectée.

Aux approches de Jéricho, un aveugle mendiant, assis sur le bord du chemin, entendant que Jésus de Nazareth allait passer, cria : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Les gens qui précédaient le Seigneur le voulurent faire taire, mais il cria plus fort. Jésus s'arrêta, le fit amener, et lui dit : « Que veux-tu ? » — Seigneur, répondit l'Aveugle, que je voie ! — « Vois, lui dit Jésus ; ta foi t'a sauvé. » L'Aveugle vit aussitôt, et il suivit le Sei-

gneur, publiant le miracle au milieu du peuple qui rendait gloire à Dieu.

C'est encore la misère du genre humain, et de tout homme avant Jésus ; le dénûment de vérité qui mendie, le besoin de lumière qui gémit au sein des ténèbres, l'humanité de Jésus qui passe, la miséricorde divine qui s'arrête, la foi qui éclaire et qui sauve. Cet aveugle était assis « le long du chemin, » Jésus est « la voie. » Quiconque, dit saint Grégoire, ne jouissant point de la lumière céleste vient à croire au Rédempteur, commence d'être assis le long du chemin. Si pourtant il néglige de prier, s'il ne demande point l'aumône, il n'aura rien. Qu'il prie, qu'il connaisse son infirmité, qu'il crie du fond du cœur. Sa voix éveillera d'abord la foule des désirs charnels et le tumulte des vices ; car ils se hâtent avant que Jésus vienne, et par les tentations ils tâchent de dissiper nos bonnes pensées, d'étouffer nos prières : ô aveugle ! crie plus fort ; Jésus entendra et s'arrêtera. En effet, Jésus s'arrête. — *Que veux-tu que je te fasse ?* Ce que veut l'Aveugle, Jésus le sait bien. Mais par miséricorde pour cet infirme, il lui donne l'occasion de faire un acte de foi ; par miséricorde pour les Juifs, il l'oblige à constater son infirmité ; et cette miséricorde pour les Juifs et pour l'Aveugle est une double miséricorde pour le monde, puisqu'elle l'oblige à croire et l'instruit à demander. L'Aveugle donne une admirable leçon et fait un bel acte de foi. Il ne demande pas ce qu'il pourrait obtenir des hommes, il demande ce que l'on ne peut

obtenir que de Dieu, la lumière. Quand on lui donnerait tout l'or du monde, il n'en pourrait pas acheter un rayon de soleil, pas même la vue de son or. Seigneur, vous qui êtes la lumière, vous qui êtes la beauté, vous qui pouvez tout, faites que je voie! — L'action de grâces de l'Aveugle est parfaite comme sa prière. Il voit et il suit, reprend saint Grégoire; il pratique le bien qu'il connaît.

Mais quelle que soit la beauté de ce miracle, Jéricho en allait voir un plus extraordinaire. Le lieu d'abord, à commencer par son nom, était plein de symboles. Jéricho signifie *lune*, mutabilité, mortalité; figure du monde, de ce monde changeant à qui il a été dit : Malheur! Là s'étaient élevés les fiers remparts que l'épée de Josué n'avait pu entamer, que le son des trompettes renversa. C'est le monde idolâtre, invincible à la force, mais que la prédication apostolique fera tomber aux mains du nouveau Josué; et Jésus va donner une prophétie et comme une ébauche de cette victoire. Maître de la ville, Josué l'avait détruite avec imprécation : « Maudit devant le Seigneur, l'homme qui rétablira Jéricho! Qu'il n'en jette les fondements que sur son premier-né; qu'il n'en pose les portes que dans le dernier de ses enfants! » Jel fut ce téméraire. Il commença de rebâtir Jéricho, et son premier-né mourut subitement; il en posa les portes, et il perdit le dernier de ses fils. Ainsi, depuis Julien l'Apostat, s'est éteinte la postérité de tous ceux qui ont voulu réédifier l'idolâtrie, de tous les auteurs d'hérésies

et de schismes, de tous les restaurateurs des erreurs et des vices figurés dans Jéricho. L'anathème, du reste, ne s'était pas étendu matériellement sur la ville. Au temps de Notre-Seigneur, elle était populeuse, très-commerçante, riche, adonnée aux plaisirs. Dans le Nouveau-Testament, c'est la ville où descendait, sortant de Jérusalem, l'homme qui tomba entre les mains des voleurs, et c'est là aussi qu'allait le bon Samaritain. Voici le bon Samaritain qui arrive au terme de son voyage. Il vient ici faire une chose qu'il a déclarée impossible à l'homme et possible seulement à Dieu. Tempérant par un miracle l'anathème qui, dans tout le cours de l'Évangile, plane sur les riches, il vient montrer comment le chameau peut passer par le trou de l'aiguille.

Il y avait à Jéricho beaucoup de Publicains, et leur chef était un homme riche qui se nommait Zachée. Il ne jouissait pas d'une meilleure réputation que la Samaritaine; mais comme elle, il avait sans doute réservé quelque partie de son âme où les choses et les fanges du monde ne dominaient pas absolument, car il éprouvait un vif désir de voir Jésus. Il y a de ces âmes, il en existait dans l'antiquité et il en existe encore, qui n'aiment le mal (ou plutôt qui s'y enfoncent sans l'aimer), que faute d'avoir pu apprendre à aimer le bien. Elles pressentent une beauté à qui elles appartiennent, une splendeur où elles pourraient s'élever. Elles attendent, elles cherchent et elles souffrent. Malgré son rang parmi les publicains, malgré sa richesse et sa renommée, Zachée était-il une

de ces âmes? Il est difficile de ne pas le croire, puisqu'il avait ce grand désir de voir Jésus. Et cependant, il vivait de fraude. Mais enfin, il désirait voir le Seigneur en face; signe, dit saint Fulgence, qu'il l'avait déjà vu dans son esprit; et de là, dit un autre interprète, une semence d'où germera pour lui le salut.

Sachant donc que Jésus allait passer, il se plaça sur son chemin; et comme il était de très-petite taille et que la foule pourrait l'empêcher de voir, il monta sur un sycomore. Toutes ces circonstances inspirent aux Pères de belles et charmantes pensées. Zachée est le seul personnage dans l'Évangile dont il soit parlé avec ce détail. On y voit une louange de son humilité qui n'a pas craint de s'exposer à la raillerie; une marque aussi de son ardeur qui voulait et qui sut triompher d'un obstacle corporel; un symbole de la petitesse du peuple élu qui était encore si peu de chose par la foi; une personnification du grain de sénevé qui deviendra la grande Église. Pour se grandir, Zachée monte sur le sycomore, l'arbre aux fruits rouges, que l'on appelait aussi *ficus fatua*, le figuier fou : l'humble s'élève et le chrétien prend sa taille glorieuse en montant sur la croix, l'arbre de *folie*, en scandale au monde. Le figuier, nous le verrons plus loin, a un grand rôle dans l'Écriture. C'est au pied de cet arbre que s'était caché Adam après sa désobéissance, lorsque le Seigneur l'appela, et il s'était fait une ceinture de branches de figuier pour couvrir sa nudité. Mais en dehors de ces considérations qui nous mèneraient trop loin, il

est évident que Zachée, faisant une telle action, n'était pas poussé seulement par la curiosité. Comme l'aveugle mendiant, et avec une foi égale, ce riche aveuglé souhaitait quelque bénédiction.

La bénédiction lui vint, pleine et abondante. Celui qui sonde les cœurs leva les yeux sur lui. Or, disent les interprètes, le regard de Jésus n'est pas stérile : Jésus a vu que Zachée l'aime, et il aime lui-même ceux de qui il se sait aimé ; c'est pourquoi Zachée, dans ce regard, a reçu le pardon et la grâce, et il est appelé au salut éternel. Il ne voulait que voir Jésus; il a bien davantage. Jésus lui dit : « Zachée, descends vite ; car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. »

Zachée descendit en hâte, et pendant qu'il courait à sa maison, tout le monde murmura contre Jésus. — Voilà, disait la foule, qu'il va loger chez ce pécheur ! Cependant Zachée, recevant son hôte, lui dit : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple. »

Il ne dit pas : Je donnerai, je rendrai ; mais : *Je donne, je rends.* Cela est fait, et avec autant d'humilité que de charité. D'après la loi, celui qui avait dérobé une brebis en devait rendre quatre. Mais si la chose dérobée était entière et restituée de propre mouvement, il suffisait d'ajouter un cinquième de sa valeur. Zachée donc s'accuse publiquement, se condamne et s'applique la plus grande rigueur de la peine. Il restitue au quadruple le bien mal acquis, il se dépouille de son bien légitime. Aucun ensei-

gnement n'a été nécessaire, aucune parole; un regard lui a tout appris. Comme le soleil, rien qu'en touchant les vitres, éclaire tout l'intérieur de la maison, Jésus, par sa seule présence, a illuminé cette âme qui voulait le voir. Il y a mis l'humilité, la pénitence, la charité. On se rappelle le jeune homme riche, exact observateur des commandements, à qui il fut dit : Une chose encore te manque. Celui-là s'en alla, et laissa Dieu pour conserver ses grands biens. De son propre mouvement, avec une sainte joie, le Publicain jette tout, le patrimoine et le fruit des usures, sur le seuil que Jésus va franchir ; et en se dépouillant, il s'humilie. Zachée est vraiment le premier pauvre volontaire, l'hôte de Jésus qui lui servit le vrai festin qu'il aimait. L'Église chante l'évangile de Zachée à la fête de la Dédicace, parce que la conversion de Zachée figure vraiment l'entrée du Seigneur dans ses temples.

Et Jésus, entrant chez le Publicain, dit : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui avait péri. »

« Cette maison. » Jésus ne veut pas convertir seulement le maître. Dieu ne sera pas moins généreux que le Publicain : le Publicain jette tout, Dieu ramasse tout ; toute la maison de Zachée recevra le salut. Et il est appelé enfant d'Abraham quoique païen, et quoique cette parole dût révolter les Juifs ; parce que s'il n'a pas le sang d'Abraham, il en a eu les désirs, la foi, la piété. Comme Abraham, il a désiré voir, il a vu et il a été comblé de joie ;

comme Abraham, il a donné au Seigneur l'hospitalité qu'il préfère; comme Abraham a offert son fils unique, Zachée a sacrifié ce qu'il possédait. Et Zachée ouvre aux Gentils, dit saint Fulgence, la voie qui leur était fermée pour participer aux bénédictions que reçut Abraham[1].

Jésus quitta Jéricho le jour même. Aux portes de la ville, il guérit encore deux aveugles, qui lui criaient, comme celui qu'il avait trouvé en entrant : — Fils de David, ayez pitié de nous ; Seigneur, faites que nos yeux soient ouverts !

A Béthanie, où il arriva six jours avant la Pâque, ses amis lui donnèrent un repas dans la maison de Simon-le-Lépreux. Marthe servait à table, Lazare était l'un des convives. Marie Magdelaine prit un vase d'albâtre contenant une livre d'huile de nard de grand prix ; elle en arrosa les pieds de Jésus et les essuya de ses cheveux. Puis, ayant brisé le vase, elle lui répandit sur la tête ce qui restait de la liqueur, et toute la maison fut remplie de ce parfum.

Mais Judas Iscariote, l'un des Douze, fit aigrement remarquer qu'on aurait pu vendre ce qui venait d'être

[1] Nous savons par saint Clément, pape, qu'ayant vendu et distribué ses biens, Zachée devint disciple. Après l'Ascension, il s'attacha à saint Pierre comme lui étant confié par le Seigneur de la même manière que le Samaritain avait confié à l'hôtelier le blessé abandonné du prêtre et du lévite, ramassé par lui sur le chemin de Jéricho. Ordonné évêque de Césarée en Palestine, Zachée y travailla saintement pour l'Évangile. Une tradition le fait venir en France, et lui attribue la fondation du sanctuaire de Roc-Amadour.

ainsi répandu et perdu, et en tirer trois cents deniers, qu'on eût donnés aux pauvres. Judas prend l'intérêt des pauvres contre les prodigalités de Magdelaine ! L'Évangile ajoute qu'il ne se souciait pas des pauvres, mais qu'il était voleur. Il portait la bourse, et ce que l'on y mettait, il l'avait entre les mains. Cependant plusieurs disciples donnèrent dans le piége. A l'exemple de Judas, ils réclamèrent pour les pauvres et s'indignèrent contre Marie. Jésus leur commanda de ne la pas contrister davantage. Il leur dit que les pauvres ne leur manqueraient point, mais que lui, ils ne l'auraient pas toujours ; que cette femme avait bien fait ; qu'elle avait par avance embaumé son corps pour la sépulture, et que partout où pénétrerait l'Évangile, son action serait louée.

Cependant beaucoup de Juifs venaient de Jérusalem à Béthanie pour voir Jésus et Lazare ressuscité. Les Princes des prêtres, sachant que plusieurs croyaient en Jésus à cause de cette résurrection, délibérèrent de faire mourir aussi Lazare. Déjà il fallait songer à tuer non plus seulement Jésus, mais l'Église.

CHAPITRE XVII

Entrée à Jérusalem. — Malédiction du figuier

Arrivé à Béthanie la veille du Sabbat, Jésus y avait passé le saint jour par respect pour la Loi. Le lendemain, suivi de tous les siens, il se mit en chemin pour Jérusalem.

Parvenu au pied de la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses disciples en avant, dans un village tout proche, où ils verraient une ânesse avec son ânon qui n'avait pas encore été monté. Il leur commanda de détacher ces animaux et de les lui amener ; et que si quelqu'un s'enquérait pourquoi ils faisaient ainsi, ils répondissent : Le Seigneur en a besoin. En effet, les propriétaires des animaux n'objectèrent rien à cette réponse. Les disciples délièrent donc l'ânesse et son petit, et les

amenèrent à Jésus. Et ayant couvert l'ânesse de leurs vêtements, ils y firent asseoir le Seigneur.

Lorsque l'on sut qu'il approchait, une grande foule sortit de Jérusalem et vint au-devant de lui, portant des branches de palmier et d'olivier, et criant : Hosanna ! Béni soit le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! Ils étendaient leurs vêtements sur son passage, coupaient des rameaux verts et en jonchaient le chemin. A la descente du mont des Oliviers, ses Disciples, formés en plusieurs groupes ravis de joie, louaient Dieu et publiaient les miracles qu'ils avaient vus. Ils disaient : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Paix et gloire au plus haut des cieux ! Le gros du peuple, à la tête et à la fin du cortége, répétant cet écho du cantique de Bethléem, reconnaissait et proclamait le Messie : Béni soit le règne qui vient, le règne de David notre père ! Hosanna ! Longue vie au fils de David !

Contraint par la condition humaine à marquer sa royauté par un triomphe célébré dans les formes humaines, Jésus ne voulut que celui-là. Il en fit la contre-partie des pompes dont s'entouraient les maîtres et les victorieux de la terre ; il en choisit le jour de manière qu'il signifiât aussi son sacrifice. C'était ce jour-là qu'on introduisait dans Jérusalem, ornés de rubans et de fleurs, les agneaux qui devaient être immolés pour la Pâque, quatre jours après. Jean-Baptiste, le signalant à ses disciples, leur avait dit : Voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. Jésus accomplit cette parole, la pre-

mière qui fut dite de lui lorsqu'il vivait dans la chair; et en même temps, il inonde de clarté la prophétie donnée cinq siècles auparavant par Zacharie, quand la voix des Prophètes allait s'éteindre en Israël : « Réjouis-« toi, fille de Sion : voici ton Roi, le Juste et le Sauveur, « qui vient à toi. Il est pauvre, et il est monté sur une « ânesse et sur le poulain de l'ânesse. »

Une des grâces suprêmes que Dieu a faites à l'homme par Jésus-Christ, est le ravissement continuel et profond de son intelligence lorsqu'il voit le soin tendre avec lequel Jésus veut se faire reconnaître comme le type de toutes les figures, afin d'éveiller et d'affermir la foi, et lorsqu'il considère du même regard la majesté qui ne cesse d'éclater dans les abaissements où le Fils de Dieu s'est condamné. Assurément, cette entrée à Jérusalem ne répond guère, dans le premier moment, aux idées que nous pouvons nous faire d'un roi et d'un Dieu. Cependant, celui qui envoya devant lui deux hérauts comme Zacharie et Jean-Baptiste, sans compter les autres prophètes, pouvait se dispenser d'ajouter des pompes qui l'eussent rapproché de la splendeur d'Hérode et de César.

Ce pauvre qui parcourt la Judée à pied, vivant d'aumône, agit et parle néanmoins partout et toujours en maître souverain des hommes, et en possesseur souverain des choses. Il appelle qui bon lui semble, il entre où il lui plaît; il prend à celui qui les possède les pains et les poissons qu'il va multiplier, comme il prend à la

mer la pièce d'argent dont il paye le tribut; il dit à Zachée : « Je loge aujourd'hui chez toi, » et il vide les mains du publicain comme il emplit les filets des pêcheurs. Au moment d'entrer dans Jérusalem, il donne un autre exemple de cette domination et de ce domaine qui lui appartiennent sur la terre. Il envoie deux disciples délier l'ânesse et son poulain, et il exprime son droit par une parole qui ne rencontrera pas de résistance : « Vous direz : le Seigneur en a besoin. » Non pas Jésus, ni le fils de David, ni aucune autre désignation, mais LE SEIGNEUR.

Par sa sagesse, ces deux animaux si humbles sont un symbole profond, et l'action si simple de se les faire amener et de les monter devient une prophétie éclatante.

Dans l'Écriture, la bête de somme, c'est l'homme lui-même, en l'état où il est tombé et où Jésus le prend. David, souillé de son adultère, déclare que l'homme, ayant méconnu sa dignité et s'étant livré aux sens, s'est ravalé jusqu'à la condition des brutes. Le genre humain en était là. Il y a deux bêtes, l'ânesse et son petit, parce qu'il y avait dans l'ordre religieux deux peuples. L'ânesse figure le peuple juif, soumis au joug très-dur de la Loi; le poulain figure la Gentilité, le peuple idolâtre. Jésus l'appelle avec une justesse parfaite, « une bête que personne n'a encore montée; » car la Gentilité, étrangère à la loi mosaïque, ne possédait ni religion ni sacerdoce véritable. Le Seigneur va soumettre cette bête indocile et

l'introduire dans la Jérusalem céleste. Il y a la mère et le petit, parce que, relativement à Dieu, la Judée est la mère des nations.

Tous deux, quoiqu'ils s'estimassent libres, étaient liés, les Juifs, par leur fausse justice; les païens, par leur fausse sagesse; liés honteusement, des mains de l'hypocrisie et des mains de l'imposture; liés dehors, devant la porte, entre deux chemins. Jésus-Christ est la porte, et le Juif ne peut entrer; deux routes, la tradition primitive et la loi mosaïque, conduisaient au salut, et le Gentil ne pouvait marcher. Ils étaient liés, sans guide, sans nourriture, sans foi, sans espoir, attendant le fardeau de nouvelles superstitions et de nouveaux vices que le démon voudrait leur imposer.

Pour les délier, Deux disciples sont envoyés. Un seul aurait pu suffire; mais il y aura deux rangs parmi les Apôtres : les uns plus spécialement envoyés aux Juifs, les autres plus spécialement envoyés aux Gentils. — *Solvite*, déliez-les. Les Disciples reçoivent cette mission quand Jésus va entrer dans Jérusalem, comme les Apôtres seront envoyés au monde lorsque Jésus sera près de monter au ciel.

— Déliez-les, le Seigneur *en a besoin!* — Zachée, descends vite; *il faut* qu'aujourd'hui je loge chez toi! — Lazare, *viens!...* Qui empêchera jamais ces paroles de retentir dans l'âme humaine et d'être obéies?

Les propriétaires des deux animaux disent aux deux Disciples : Que faites-vous? pourquoi déliez-vous ces

bêtes? C'est ce que diront la Synagogue et César, et bien d'autres sous d'autres noms. Les Disciples répondent : Le Seigneur en a besoin. A cette parole, la résistance cesse. A cette parole, toute résistance, quelle qu'elle soit et quelque temps qu'elle se prolonge, toute résistance cessera. Toutes les églises qui s'élèvent sur la terre sont des tombeaux ou des reliquaires des martyrs. Les martyrs ont reçu mission de délier les âmes dont le Seigneur a besoin; on les a tués, et les âmes que voulait le Seigneur ont été déliées. « Et ils les lui amenèrent. » Cette simple parole, dit Ventura, est une histoire complète et une prédiction immense; c'est l'obstination du juif vaincue, l'orgueil du païen dompté, l'univers soumis à Jésus-Christ et la croix s'élevant sur toute hauteur.

Les Pharisiens étaient présents à l'entrée de Jésus. Devant ce spectacle, qui pouvait leur montrer, comme nous le voyons encore, ce que Jésus eût fait du peuple de Jérusalem et de toute la Judée s'il l'avait voulu, ils ne virent que ce qu'il ne faisait pas, et ils se confirmèrent dans la pensée qu'il ne leur résisterait point. Ils se disaient les uns aux autres, faisant allusion à l'inutilité de leurs calomnies et de leurs menaces : Nous n'avons rien gagné; voilà que tout le monde court à lui! Mais, quoique résolus de le mettre à mort, et assurés de sa douceur, ils ne pouvaient en ce moment songer à l'arrêter. Ils se contentèrent de lui dire : Maître, faites donc taire vos Disciples. Jésus leur répondit : « S'ils se taisent, les pierres crieront. »

Cependant, il n'ignorait pas ce qu'il fallait penser de la solidité de cette multitude, ni comment finirait cette allégresse. Dans cette foule, et parmi ceux-là même qui chantaient longue vie au Fils de David, se trouvaient ceux qui devaient, cinq jours plus tard, crier : Crucifiez-le ! Voyant Jérusalem, il pleura. Bientôt Jérusalem, si criminellement ingrate, ne serait qu'un sépulcre plus fermé que celui de Lazare. Jamais le deuil de la patrie n'a poussé un gémissement plus tendre : « Et toi, si du moins en ce jour de grâce tu savais connaître ce qui peut t'assurer la paix ! Mais maintenant ces choses te sont cachées, et il viendra des jours où tes ennemis t'envelopperont et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et te coucheront par terre, toi et tes enfants ; ils te détruiront entièrement, ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître l'heure du salut. »

Jésus monta au Temple, et, après avoir tout considéré, comme le maître qui inspecte sa maison, il revint à Béthanie, où il passa la nuit.

La journée du lendemain fut signalée au début par une action étrange en apparence et peu importante, mais d'une grande signification.

Comme Jésus revenait de Béthanie à Jérusalem, il eut faim, et il s'approcha d'un figuier qui était sur le chemin, pour voir s'il y trouverait du fruit. Il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était point le temps des figues. Alors il dit au figuier : Qu'aucun fruit ne naisse de toi jamais ! Ce que les Disciples entendirent. Aussitôt le figuier sécha

jusqu'en ses racines. Les Disciples ne le remarquèrent point; mais le lendemain, passant auprès de cet arbre, ils furent saisis d'étonnement. Pierre se souvint de ce qui était arrivé la veille, et dit à Jésus : Maître, voilà le figuier que vous avez maudit qui est devenu sec.

C'était le matin, avant l'heure du repas; la faim que Jésus voulait éprouver, pour marque de son humanité, n'était donc point naturelle. C'était avant la saison des figues; pourquoi donc cherchait-il des fruits quand il savait qu'il n'en trouverait pas, et quelle raison y a-t-il de maudire un arbre parce qu'il n'a point de fruits dans le temps où il n'en doit point porter? On s'explique l'étonnement des Disciples. Pierre, à qui il appartient d'observer, de se souvenir et de s'enquérir, fait une remarque qui sollicite des explications. Mais Jésus, sans expliquer le mystère, se contente d'apprendre aux Apôtres qu'il a fait ce miracle pour leur donner la foi. Il voulait les mettre à l'abri des terreurs que pourraient leur inspirer les menaces de la Synagogue, dont ce figuier était l'image, et leur faire comprendre, par cette nouvelle preuve de sa puissance partout souveraine, que tout ce qui allait arriver n'arriverait que par sa permission.

Il fallait aussi que Jésus fît éclater la puissance redoutable de sa justice, et nous voyons ici, dit saint Hilaire, quelle était sa bonté. Jusqu'à présent, ne se montrant Dieu que par ses miséricordes, il en a écrit les preuves sur les corps humains, guérissant les maux de cette vie pour annoncer le salut des âmes; maintenant qu'il doit

donner un exemple de sa sévérité envers les rebelles, il ne frappe pas un homme, il dessèche une plante. Il a choisi le figuier pour que le miracle fût plus évident, à cause de la séve très-abondante de cet arbre qu'une seule parole va dessécher aussitôt.

Du reste, le sens du miracle était déjà expliqué à l'avance par la parabole du figuier stérile. Le maître du figuier planté dans la vigne n'y trouvant pas de fruit, dit au vigneron : Voici *trois années* que je viens chercher du fruit sur ce figuier sans en trouver. Coupez-le donc, puisqu'il occupe une place inutile. Mais le vigneron intercède : Seigneur, laissez-le encore cette année : je creuserai tout autour, j'y mettrai du fumier, et ainsi il portera du fruit : sinon, vous le couperez plus tard.

Ces trois années sont celles de la prédication de Notre-Seigneur. Le figuier, inutilement réchauffé par l'arrosement du sang divin et du sang des martyrs qui périrent pendant la première persécution, fut coupé, suivant la sentence du maître, mais après le répit obtenu par le vigneron. Le figuier maudit ne sécha pas tout à coup sous les yeux des Disciples. Entre la malédiction et son effet total, un jour s'était écoulé; il s'écoulera quelque temps entre la ruine de Jérusalem et le crime par lequel elle-même en a prononcé le décret.

Beaucoup de passages des Prophètes montrent combien cette figure du figuier était communément employée pour représenter la nation juive : « Comme des grappes de raisin dans le désert, comme les premiers fruits qui

paraissent au haut du figuier, ainsi j'ai aimé les pères d'Israël. » — « J'enverrai contre eux l'épée : ils deviendront comme de mauvaises figues qu'on ne peut manger parce qu'elles ne valent rien. » Mais voici une prophétie du miracle lui-même : « Malheur à moi, parce que je n'ai pas trouvé quelques-unes de ces figues *premières mûres* que mon âme a désirées. On ne trouve plus de saints sur la terre ; il n'y a personne qui ait le cœur droit ! » C'est bien là ce que désirait Jésus lorsqu'il venait chercher des figues avant le temps. Il savait que les Juifs ne croiraient en lui qu'après avoir été trompés par l'antechrist ; que le figuier ne donnerait de fruits qu'à l'extrême fin ; et cependant il vient, parce que son âme les aime ; parce qu'il voudrait leur éviter le châtiment.

La malédiction du figuier offre encore un grand enseignement moral. Cet arbre qui n'a que des feuilles et pas de fruits, c'est l'hypocrite qui n'a que des paroles, que des apparences de sainteté, tandis que les saints portent et la feuille des paroles, et la fleur des vertus, et le fruit des œuvres. L'hypocrite aussi est planté en dehors de la vraie voie, le long du grand chemin, où la semence ne germe pas, dans les pierres, où le germe ne s'enracine pas, dans les épines, où le fruit ne mûrit pas. Jésus maudit cet arbre, parce qu'il hait les hypocrites ; et sa malédiction dessèche aussitôt le figuier jusqu'à la racine, pour nous montrer que les paroles sans les œuvres sont sans valeur et entièrement stériles. En ce sens, la malédiction du

figuier est la confirmation et le résumé de la morale de l'Évangile. C'est une parabole en action, dit le vénérable Bède; comme Jésus parle, de même il agit. Ni Juif ni autre ne sera sauvé par des paroles de justice que n'accompagnent point les œuvres.

Le même jour, Jésus chassa encore une fois les vendeurs du Temple. Les Princes des prêtres et les Scribes, qui autorisaient le commerce souvent frauduleux de ces trafiquants, et qui en tiraient profit, sentirent croître leur colère ; mais ils n'osèrent encore rien entreprendre contre Jésus, à cause de l'admiration que le peuple avait pour sa doctrine, et du concours de malades et d'infirmes qui venaient le trouver et qui étaient guéris. Les enfants mêmes, répétant ce qu'ils entendaient partout, criaient dans le temple : Hosanna au fils de David! Les Pharisiens dirent à Jésus : — Entendez-vous? — « Oui, répondit-il. Il est écrit : Vous avez tiré des louanges de la bouche des enfants. »

CHAPITRE XVIII

Dernière Journée au Temple

Le lendemain Jésus, enseignant dans le Temple, dit aux Disciples : « L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié. » Cette heure était celle de sa mort, ce qu'il indiqua en ajoutant : « En vérité je vous le dis, si le grain de froment étant tombé dans la terre ferme ne vient à mourir, il demeure seul; mais s'il y meurt, il rapporte beaucoup. Celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle. »

Cependant, aux approches de la mort, il permettait à la nature humaine de l'envahir et de lui faire sentir ses faiblesses. Il eut comme un avant-goût de l'agonie : « Maintenant, soupira-t-il, mon âme est troublée, et que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure-là. Mais c'est pour cette heure que je suis venu. Mon Père, glori-

fiez votre nom! » Et une voix s'entendit du ciel comme un coup de tonnerre, qui disait : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » Plusieurs dirent : « C'est un ange qui lui a parlé. » Il reprit : « Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que cette voix s'est fait entendre. A présent, le prince de ce monde va être chassé dehors. Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

Une parole de la foule arriva à Jésus : « Nous savons que le Christ doit demeurer éternellement. Comment dites-vous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut? Quel est ce Fils de l'homme? »

Le Christ éternel était devant eux, ils l'avaient entrevu quelques heures auparavant, mais ils voulaient son règne et non sa croix, sa gloire prédite par les prophètes et non ses souffrances prédites également. Jésus, qui les avait si souvent instruits sur ce sujet, ne leur répondit que quelques mots, comme une leçon dernière, mais plus propre à soutenir la foi qu'à contraindre l'incrédulité. Il leur dit donc : « Vous avez encore la lumière pour un peu de temps. Marchez tandis que vous avez la lumière, de peur que la nuit ne vous surprenne. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfants de lumière. »

Malgré tant de miracles qu'ils ne contestaient point, ils ne croyaient pas. C'était l'aveuglement prédit par Isaïe. Et ceux qui croyaient ne se déclaraient pas, de peur d'être chassés de la Synagogue. Ils aimèrent mieux, dit l'Évan-

gile, la gloire qui vient des hommes que celle qui vient de Dieu. Éternel trait de la bassesse et de la folie humaine. Combien croient dans le fond du cœur, que la crainte ou l'amour de l'opinion des hommes fait hypocrites d'incrédulité!

Cependant Jésus ne cessait de leur ouvrir la voie et de leur prodiguer la lumière; et cette lumière était si vive qu'elle les forçait à se boucher manifestement les yeux. Aux timides, il disait : « Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en Celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit voit Celui qui m'a envoyé. » Aux incrédules : « Celui qui me méprise et qui ne reçoit point mes paroles, il a son juge! Ce sera la parole même que j'ai annoncée qui le jugera au dernier jour, parce que mon Père m'a prescrit lui-même ce que j'ai à dire; et ce qu'il prescrit est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme mon Père les a dites. »

Feignant de ne pas entendre, les Princes des prêtres, les Scribes et quelques-uns des Anciens, l'interpellèrent en présence du peuple : « Ces choses que vous faites, par quelle autorité les faites-vous? Qui vous en a donné le pouvoir? » Déjà ils lui avaient adressé semblable demande, et à sa réponse ils avaient répliqué en menaçant de lui jeter des pierres. Néanmoins Jésus leur promit de les satisfaire lorsqu'ils lui auraient dit eux-mêmes s'ils croyaient que le baptême de Jean était du ciel ou des hommes. Ils furent embarrassés, craignant l'argumentation de Jésus s'ils reconnaissaient la mission de

Jean-Baptiste, craignant la colère du peuple s'ils la niaient. Ils se résignèrent donc à répondre qu'ils ne savaient d'où était ce baptême. — « Et moi, leur dit Jésus, je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais ce que je fais. » Mais il ne voulut pas laisser sans châtiment ces fourbes qui affectaient extérieurement la justice, et qui la méprisaient et la haïssaient au fond de leur âme. « En vérité, leur dit-il, les publicains et les femmes de mauvaise vie entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez point cru; mais les publicains et les femmes de mauvaise vie l'ont cru : et vous, les voyant convertis, vous ne les avez point imités. »

Il ne s'en tint pas là. Afin de leur montrer plus clairement les conséquences du rejet de la vérité, et pour leur faire confesser l'équité du châtiment qu'ils allaient encourir, il leur proposa la menaçante parabole des vignerons :

Du pays lointain où il demeure, le père de famille envoie un de ses serviteurs pour recevoir les fruits de sa vigne. Les vignerons le battent et le renvoient les mains vides. Le père de famille en envoie un second, ils le blessent; un troisième, ils le font mourir; d'autres sont encore envoyés et traités de même. Enfin, le père de famille leur envoie son fils unique et bien aimé, pensant qu'ils le recevront avec respect. Mais, au contraire, ils se disent : C'est l'héritier, tuons-le, et nous aurons l'héritage. Ils le jettent hors de la vigne et le tuent. — « Or, dit

Jésus, s'adressant aux Juifs, quand le maître de la vigne sera venu lui-même, que fera-t-il de ces vignerons? »

Les Juifs répondirent : Il fera périr ces misérables, et louera sa vigne à d'autres qui lui en donneront les fruits.

« Oui, reprit Jésus, il viendra, il fera périr ces misérables et mettra sa vigne en d'autres mains. »

La majesté qui parut en lui, comme il disait ces mots, leur fit sans doute comprendre l'arrêt qu'ils venaient eux-mêmes de rendre contre ceux qui, après avoir chassé et tué les Prophètes, se préparaient à faire mourir le Fils unique. Saisis de frayeur, ils s'écrièrent : A Dieu ne plaise! Mais Jésus, les regardant, leur demanda s'ils ignoraient ce qui est écrit; et il leur cita ce verset de l'Écriture, que tous les Juifs entendaient du Messie : « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est de« venue la principale pierre de l'angle. C'est l'ouvrage « du Seigneur, et nous l'admirons. » Jésus-Christ est ailleurs appelé la pierre fondamentale et la clef de voûte; il est ici la pierre de l'angle, parce qu'il joint deux murs auparavant divisés, deux peuples, le Juif et le Gentil, en une seule maison. Il ajouta : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à d'autres qui en produisent les fruits. Et cette pierre de l'angle, celui qui tombera sur elle sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé. »

Les Pharisiens entendirent bien qu'il parlait d'eux. Mais la crainte du peuple les tenait en respect.

Ne pouvant assez détacher de Jésus ce peuple devant

qui il avait toujours raison sans le flatter jamais, ils entreprirent une seconde fois de le compromettre sur une question politique. Ils vinrent donc, louant hautement sa sincérité courageuse, lui demander s'il était permis ou non de payer le tribut à César. Par l'importance que cette question a eue de tout temps aux yeux des sujets et aux yeux des princes, on peut aisément juger de sa gravité, à ce double titre, chez un peuple conquis et frémissant. Selon la réponse que Jésus allait faire, les Pharisiens se préparaient à se montrer eux-mêmes ou patriotes ou césariens, à le décrier dans le peuple ou à le dénoncer au représentant de l'empereur. — Hypocrites, leur dit-il, pourquoi cherchez-vous à me surprendre? Il répondit cependant à leur question, moins sans doute pour les confondre que pour instruire son Église. S'étant fait présenter la monnaie du tribut et leur ayant fait dire qu'elle portait l'effigie de César : — « Rendez donc, leur dit-il, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Il s'est élevé des milliers de docteurs qui ont prétendu prouver par ces paroles que l'Église doit rendre à César ce qui est à Dieu ; mais qu'importe ? l'Église a entendu la voix du Maître.

Quant aux Pharisiens qui attendaient que Jésus se mît du parti de la rébellion, comme ils en étaient eux-mêmes secrètement, afin de le dénoncer au prince, ou qu'il se déclarât du parti du pouvoir afin de le dénoncer au peuple, ils reconnurent une fois de plus qu'ils ne pou-

vaient ni aveugler sa justice, ni surprendre sa prudence, et que la mort était le seul argument qu'ils eussent contre lui.

Leur complot n'altérait point sa sérénité. Il continuait d'instruire ses Disciples, le peuple et ces méchants eux-mêmes. Il affermit le dogme de la résurrection contre les Sadducéens, renouvela ses enseignements sur la connaissance et l'amour de Dieu, sur le culte, sur la prière ; il insista sur la charité. C'était son testament qu'il faisait ainsi ; et depuis dix-neuf siècles, l'intelligence humaine, sondant les paroles qu'il prononça durant ces derniers jours, y a trouvé son inépuisable aliment.

Un Pharisien lui demanda quel est le grand commandement. Il lui répondit : « Le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu ; et vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur de toute votre âme, et de toutes vos forces. C'est le plus grand commandement et le premier. Mais il y en a un second, semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Il n'y a point d'autre commandement plus grand que ceux-là. Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux préceptes. » Le Pharisien loua cette réponse, et ajouta qu'en effet aimer le prochain est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Jésus lui dit : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. »

Ce fut la dernière fois que les Pharisiens, toujours vaincus par sa science et sa sagesse, osèrent l'interroger. Mais, à son tour, il les interrogea. — « Que pensez-vous,

leur dit-il, du Christ : de qui est-il fils ? » Ils répondirent : De David. — « D'où vient donc, reprit Jésus, que David lui-même, inspiré de l'Esprit-Saint, l'appelle son Seigneur ; car il est écrit au livre des Psaumes : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.* Si David l'appelle Seigneur, comment est-il fils de David ? » Ils restèrent sans réponse. Haïssant Jésus comme ils faisaient, ils ne pouvaient ignorer aucun détail public de sa vie et de son origine ; ils savaient donc qu'il était fils de David et ne le contestaient pas ; mais ne voulant point le reconnaître pour le Messie, ils ne voulaient point aussi comprendre et encore moins avouer que comme Dieu il était le Seigneur de David lui-même dont il venait par sa génération naturelle. Ainsi leur incrédulité et leur haine naissaient l'une de l'autre et s'augmentaient réciproquement.

Jésus laissa déborder son indignation contre ces hypocrites arrogants qui trompaient le peuple, croyaient tromper Dieu et voulaient se tromper eux-mêmes. Il leur cria les formidables anathèmes sous lesquels leur nom demeure accablé : — Malheur à vous, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux : vous n'y entrez pas et vous ne laissez pas entrer ceux qui se présentent !... Malheur à vous, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, pendant que vous négligez la justice, la miséricorde et la foi ! Il n'oublia aucun trait de leur orgueil, de leur dureté, de leur avarice ; ni les crimes de leurs pères meurtriers des Prophètes, ni les crimes dont

ils se chargeraient eux-mêmes dans l'avenir comme persécuteurs de l'Église : — « Achevez et comblez la mesure, serpents, races de vipères ; comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne du feu ? Je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des interprètes de la loi. Il y en aura que vous mettrez à mort et que vous crucifierez, et il y en a que vous flagellerez dans les synagogues et que vous poursuivrez de ville en ville, afin que tout ce qui s'est répandu de sang innocent sur la terre retombe sur vous ! »

Mais comme la véhémence même de ce discours n'était encore qu'un mouvement de sa tendresse, il ne put le terminer sans exprimer la commisération que lui inspirait le châtiment de Jérusalem, misérable complice de ces méchants : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Voilà que votre maison va vous demeurer déserte, car vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Après avoir parlé, Jésus s'était assis vis-à-vis du tronc où les visiteurs du Temple jetaient leurs offrandes. Les riches donnaient beaucoup ; il vint une pauvre veuve qui mit deux pièces de monnaie de la moindre valeur. Ce spectacle le consola. Il appela ses Disciples : « Voyez, leur dit-il, cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres ; car les autres ont mis de leur

superflu, mais celle-ci de son indigence ; elle a donné tout ce qui lui restait pour vivre. » Commentaire divin de la malédiction précédente contre ceux qui payent la dîme des moindres choses, non parce qu'ils la payent, mais cause de leur faste et parce qu'ils oublient la charité.

Ce fut la dernière prédication publique de Jésus et la dernière fois qu'il parut dans le Temple. Il en sortit pour n'y plus rentrer. Lorsqu'il fut dehors, ses Disciples voulurent lui faire admirer la beauté de l'édifice. Peut-être qu'ils espéraient l'amener à révoquer la condamnation dont il l'avait frappé, et qui semblait contenue dans ces paroles : « Voici que votre maison va vous demeurer déserte. » Ils s'entretenaient donc des magnificences dont le Temple était rempli et de la solidité de sa structure. — Voyez, Maître, dit enfin l'un d'eux, quelles pierres, quels bâtiments ! — « En vérité, répondit le Maître, de tous ces grands édifices que vous voyez là, un temps vient qu'il ne restera pas pierre sur pierre. » L'arrêt était définitif. Quarante ans après, les Romains rasèrent le Temple ; quatre siècles après, les ouvriers que Julien l'Apostat y mit pour le rebâtir en arrachèrent les fondements.

Arrivé sur la montagne des Oliviers, Jésus s'assit en face du Temple, et décrivit aux Apôtres, qui l'en avaient prié, les signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde. Les Apôtres croyaient que les deux catastrophes, annoncées dans le même discours, auraient lieu à peu près en même temps. Il ne leur en

marqua pas l'époque précise, comme ils l'auraient désiré, ni la distinction, se bornant à dire ce qu'il fallait pour instruire et fortifier l'Église, de telle sorte qu'elle demeurât ferme durant les persécutions et vigilante durant la paix. Il convenait à sa divinité de prédire, à sa miséricorde d'avertir et d'indiquer certains signes, à sa sagesse de laisser ignorer l'heure et la proximité de l'heure, afin que les hommes, l'attendant toujours, se tinssent toujours prêts. Cette vigilance, nécessaire en tout temps et à chaque homme en particulier (puisque la mort est pour chacun la fin du monde), est recommandée par les deux paraboles des serviteurs qui attendent leur maître et des vierges qui attendent l'époux ; l'enseignement de l'une et de l'autre est qu'il faut veiller et prier.

Une troisième parabole, renouvelant un enseignement déjà donné, apprit aux Disciples que le travail évangélique, c'est-à-dire l'accroissement du bien en nous-mêmes et le zèle pour le procurer en autrui, doit être le résultat de la vigilance et de la prière. Le Maître ne redemandera pas seulement ce qu'il a donné, mais le fruit de ce qu'il a donné, et le serviteur inutile sera jeté dans les ténèbres extérieures.

Jésus résuma et termina cette instruction en présentant aux Disciples la peinture du jugement dernier. L'importance décisive qu'il attribue aux œuvres de miséricorde, filles de la foi, dans les motifs de la sentence qui réglera pour jamais le sort de chacun, témoigne de sa tendresse pour la foule des petits et des malheureux,

jusqu'alors si impitoyablement écrasés. Les paroles que l'on va entendre seront l'un des grands ressorts de la société chrétienne :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous les anges, alors il s'asseoira sur le trône de sa gloire ; et toutes les nations étant assemblées devant lui, il fera une séparation, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la formation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'allais sans asile, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements ; j'étais malade, et vous m'êtes venus voir ; j'étais en prison, et vous m'avez visité.

« Les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons donné à manger ; ayant soif, et que nous vous avons donné à boire ; sans asile, et que nous vous avons abrité ; sans habits, et que nous vous avons vêtu ; malade ou en prison, et que nous sommes venus à vous ? Et le Roi leur répondra : En vérité, autant de fois vous avez rendu ces devoirs à l'un des moindres de mes frères que vous voyez, autant de fois c'est à moi-même que vous les avez rendus.

« Ensuite le Roi dira à ceux qui seront à sa gauche :

Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas recueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais en prison, j'étais malade, et vous ne m'avez pas visité. Alors ceux-ci lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, sans asile, sans vêtements, malade ou en prison, et que nous avons manqué de vous assister? Il leur répondra : En vérité : autant de fois vous avez omis de le faire pour l'un de ces plus petits, autant de fois vous me l'avez refusé à moi-même.

« Après quoi ceux-ci entreront dans les supplices éternels, et les justes dans l'éternelle vie.

Déjà sur le seuil de la mort, Jésus prononça ces paroles comme un legs royal qu'il faisait pour la durée des siècles à la multitude des pauvres, des indigents, des malades, des captifs et des abandonnés. Moïse, frappant le rocher, en avait fait jaillir les eaux-vives; la parole de Jésus, pénétrant la dureté du cœur humain, en a fait sourdre le fleuve intarissable de l'aumône. Double grâce, qui a sauvé encore plus de pécheurs qu'elle n'a secouru d'affligés.

Jésus dit ensuite à ses Disciples : « Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. »

Ceci se passait le mardi soir. Le lendemain, Jésus resta

sur la montagne, comme dans une sorte de retraite pour se préparer à mourir. Ce même jour, les chefs des Prêtres, les Docteurs et les Anciens, assemblés en conseil, cherchaient de nouveau comment ils se déferaient de lui. Ils avaient résolu de ne plus tarder; mais le sentiment du peuple les inquiétait toujours. Ils pensaient que l'arrestation de Jésus provoquerait une émeute et qu'on ne pourrait prudemment le saisir qu'après la fête, quand la foule des étrangers aurait quitté la ville. Un secours, que sans doute ils n'attendaient pas, leur fit tout précipiter. Judas Iscariote, l'un des Douze, et qui probablement était près de Jésus la veille, écoutant ses instructions, se présenta aux chefs des Prêtres pour traiter avec eux de la liberté et de la vie de son Maître. Il leur dit : — Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? Ils convinrent de trente sicles ou deniers d'argent. Judas s'engagea et promit de leur livrer Jésus à l'insu du peuple. Trente sicles d'argent formaient à peu près cent francs de notre monnaie. C'était le taux de l'amende judaïque pour le meurtre d'un esclave, le prix d'un esclave ordinaire. Le prophète Zacharie avait dit : *Il a été estimé comme un esclave, et son prix a été fixé à trente deniers.*

CHAPITRE XIX

La Pâque

La Pâque était la grande solennité religieuse des Juifs. Dieu avait lui-même institué cette fête pour être un souvenir des grâces qu'il avait faites à Israël en le délivrant de la captivité d'Égypte, et une image de celle qu'il voulait faire à toute l'humanité en la délivrant de l'esclavage du péché par le sacrifice de son Fils unique, Jésus-Christ. Toutes les cérémonies en étaient symboliques en même temps que commémoratives, et formaient comme une prophétie de cette seconde délivrance que le monde entier attendait. Le point capital était l'immolation et la manducation de l'agneau. Cet agneau, immolé dans le Temple suivant un rite scrupuleusement observé, rappelait celui que les Juifs avaient mangé debout, la ceinture aux reins et le bâton de voyage à la main, au moment de leur départ de l'Égypte, c'est-à-dire au moment de leur

passage de la terre d'esclavage à la terre de liberté; et c'est pourquoi le nom de la fête était Pâque, qui signifie passage. Le sang de cet agneau étendu sur les portes des Hébreux avait été le signe de salut pour les premiers-nés d'Israël, lorsque l'ange exterminateur fut envoyé de Dieu pour frapper tous les premiers-nés des Égyptiens. En même temps l'agneau pascal, appelé lui-même la Pâque, figurait l'agneau de Dieu qui ôterait les péchés du monde, la victime incomparable dont le sang répandu préserverait de la mort éternelle tous ceux qui en seraient marqués. Ainsi l'immolation de l'agneau pascal, centre de l'ancien culte, est aussi le centre du nouveau et forme le point de jonction des deux alliances.

Quelques interprètes de la Loi, favorisés de l'Esprit-Saint, avaient entrevu ce grand mystère. Le nom même d'*Eucharistie* donné à la chair de l'agneau et conservé par l'Église, prophétisait un sacrifice plus parfait. Après avoir mangé l'agneau, Israël délivré, mais non encore en possession de la terre promise, avait été miraculeusement nourri dans le désert par la manne tombée du ciel. Les sages de l'ancienne Loi attendaient la réalité de la manne parfaite, dont cette manne réelle n'était pourtant que la figure; ils annonçaient un pain plus merveilleux, qui serait donné aux jours du Messie. Dieu avait voulu qu'ils fussent particulièrement attentifs à ce verset du Psaume LXX, que tous appliquent tout entier au règne du Messie : « Le froment croîtra sur la terre et jusque sur la cime des montagnes, » ou, d'après la version

chaldaïque : « Il y aura un sacrifice de froment sur le pays, sur les hauteurs des montagnes. » Ils voyaient le rapport entre ce froment et la manne. Coton, dans son *Institution catholique*, et Sepp dans sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, citent quelques-unes de leurs interprétations, tant dans ce passage que dans plusieurs autres, qui ont trait au même sujet et que les rabbins nous ont conservées. Rabbi Éliézer, dit à propos de la manne du Messie : « Les justes sont destinés à manger « de cette manne dans l'époque qui arrive. Et si tu de- « mandes : Sera-ce de la même manière que la manne « du désert? Non, mais d'une manière plus élevée, si « bien qu'il n'y aura jamais rien eu de comparable. » R. Kimchi, sur le prophète Osée, arrive plus haut : « Quelques-uns entendent par ces paroles, *ils vivront de* « *froment*, que dans l'avenir, quand le Sauveur paraîtra, « il y aura un changement, une transsubstantiation dans « la nature du froment. » R. Mosès, fils de Nachman : « La manne est engendrée de la *lumière divine*, qui a « pris un corps d'après la volonté de son créateur. » R. Mosès Hardasan, sur le Psaume XXXVIe : « Le pain qu'il « donne à tous, c'est sa chair, et pendant que l'on goûte « le pain, il est changé en chair. » R. Cahana, sur ces paroles de la Genèse : *Liant sa cité à la vigne :* « Là, « il nous est montré que le sacrifice qui se fera par « le moyen du vin, non-seulement sera changé en la « substance du Messie, mais aussi qu'il sera converti en « la substance de son corps. » R. Judas, commentant le

28e chap. des Nombres, dit que le pain de proposition déposé dans le sanctuaire est appelé aussi pain *des faces*, « Parce qu'il sera changé en la substance du corps du « Messie lorsqu'il sera sacrifié. C'est pourquoi il ajoute : « Vous prendrez garde à m'offrir, c'est-à-dire que, moi-« même, serai offert. Et là il sera invisible et impalpable. « Et nos maîtres disent encore qu'il est nommé au plu-« riel, *des faces,* d'autant qu'en ce sacrifice il y aura « deux substances, à savoir, la divinité et l'humanité. » R. Barachias, sur ces paroles de l'Ecclésiaste : *Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera :* « Et comme il y a eu un pre-« mier Rédempteur, à savoir, Moïse, aussi il y en aura « un dernier : et comme le premier a fait descendre la « manne du ciel, ainsi le dernier Rédempteur, qui sera « le Messie, sera le pain de froment en la terre. » R. Siméon, sur le Ps. LXXII. « Alors Dieu sera rempli de misé-« ricorde, et avec une puissante vertu de paroles qui sor-« tiront de la bouche des prêtres, il changera le sacrifice « qui lui sera présenté sur chaque autel au corps du « Messie. » Enfin R. Salomon, sur ces paroles du même psaume : *Le froment sera sur la terre et sur la cime des montagnes :* « Nos maîtres ont interprété ceci des pains « qui seront au temps du Messie, dont il est écrit au livre « dit *Siphra,* que ces pains seront comme la paume « de la main et que chacun en prendra pour sa nour-« riture[1]. » On trouve le même sens dans les deux autels

[1] Ceux qui prétendent avoir consulté les livres rabbiniques n'y ont pas vu tout ce qu'ils renferment; mais il ne faut pas les lire par les yeux

du Temple, dont l'opposition est remarquée par le Juif Philon : l'autel extérieur, sans cesse inondé du sang des victimes ; l'autel intérieur, d'où ne montait vers le ciel que la fumée du plus pur encens, et près duquel était la table portant les pains de proposition, symbole du sacrifice non sanglant qui devait remplacer toutes les victimes. C'était d'ailleurs la commune croyance parmi les Israélites, qu'à l'avénement du Messie tous les sacrifices cesseraient, mais que le sacrifice du pain et du vin durerait éternellement.

Le Messie est venu, toute vérité va sortir de l'ombre, et toutes les attentes éveillées en ceux qui méditaient la Parole vont être remplies.

Le jeudi matin, premier jour de la fête, les Apôtres demandèrent à Jésus où ils iraient faire les préparatifs pour manger la Pâque. Il les en instruisit d'une manière qui marquait sa puissance, leur disant d'aller à la ville, de suivre un homme qu'ils rencontreraient portant une cruche d'eau, d'entrer avec lui dans la maison où il s'arrêterait, et que ce serait là. Tout arriva de la sorte, et

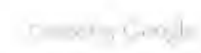
des rabbins modernes. « Si nous avions entre nos mains les ouvrages des rabbins composés avant Jésus-Christ, et qui ont péri en grande partie lors de l'incendie de Jérusalem, nous serions étonnés de l'accord admirable que la dogmatique de l'ancien judaïsme présente avec celle du Christianisme, et de la différence qui existe sous ce rapport entre les Juifs d'aujourd'hui et leurs devanciers. Plusieurs manuscrits précieux existaient encore du temps de Pic de la Mirandole, mais se sont perdus depuis. Il y eut un temps où les Juifs cherchaient par tous les moyens à se les procurer ou à les raturer dans les bibliothèques, afin de détruire les témoignages favorables au Christianisme. SEPP. »

sur le soir, accompagné des Douze, il vint au lieu qu'il avait choisi. D'après la tradition, la maison de la Cène s'élevait à l'endroit où, du temps de David et de Salomon, l'arche était restée quarante ans. Jésus attendit l'heure, et lorsque les étoiles parurent, il se mit à table, et les Douze avec lui. En ce moment, suivant la manière juive de mesurer le jour, le vendredi était déjà commencé [1].

Le repas pascal était une véritable cérémonie religieuse. Notre-Seigneur en observa ponctuellement les rites, et l'agneau fut mangé comme le prescrivait la loi de Moïse. C'était proprement la Cène. On faisait ensuite un autre repas plus libre. C'est pendant ce second repas que la réalité succéda aux figures et que la véritable Eucharistie fut instituée.

« Sachant donc que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, et que Judas, lui-même livré à Satan, avait résolu de le livrer aux Juifs, il voulut donner aux siens, qu'il avait toujours aimés, une nouvelle et plus grande marque de son amour. Il déposa sa robe, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin et commença de laver les pieds de ses disciples, les essuyant

[1] « Pour les Hébreux, le jour commençait au coucher du soleil. Suivant cette façon de compter, le sixième jour, qui était la veille du Sabbat, a donc vu successivement la célébration de la Pâque mosaïque par le Sauveur (la manducation de l'Agneau pascal), le lavement des pieds, l'institution de l'Eucharistie, l'agonie de Gethsémani, toute la Passion de Jésus, son immolation, sa mort, la descente de la croix et la mise au sépulcre. Une même journée *juive* a vu tout cela. » (FOISSET, *Histoire de J.-C. d'après les textes contemporains*. 1 vol. In-12. Paris, *Vivès*.)



après avec le linge qu'il avait ceint. » C'était une fonction d'esclave que remplissait ainsi celui à qui *tout a été mis entre les mains par le Père.*

Lorsqu'il vint à Simon-Pierre, celui-ci s'écria : Vous, Seigneur, vous! me laver les pieds! Jésus lui dit : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras. — Je ne souffrirai jamais, reprit Pierre, que vous me laviez les pieds! — Si je ne te lave les pieds, répondit Jésus, tu n'auras point de part avec moi. » Il faisait allusion à la purification spirituelle, nécessaire pour recevoir dignement les saints mystères; le lavement des pieds en était ici le symbole. Pierre, sans doute, ne le comprit pas encore, mais il comprit le mérite de l'obéissance; et, avec l'ardeur franche de son caractère, il s'écria : « Seigneur, ne me lavez pas seulement les pieds, mais les mains et la tête. » O Pierre! ainsi tu seras lavé, mais plus tard. Ta tête sera lavée de ton propre sang! Jésus lui répondit : « Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur. Or, vous êtes purs, mais non pas tous. »

Judas était présent, et Jésus lui lava les pieds.

Ayant terminé, il se remit à table et leur dit : « Savez-vous ce que je viens de faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres : car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous aussi le fassiez. En vérité, en vé-

rité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que le maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Vous serez heureux si vous comprenez cela et si vous le faites. »

Il leur dit encore : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre ; car, je vous le déclare, je ne la mangerai plus désormais jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. »

Sur la fin du repas, il prit la coupe, et la leur présentant après avoir rendu grâces, il dit : « Prenez et partagez entre vous ; car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu. »

Ensuite, il prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit et le distribua à ses disciples, en leur disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »

Enfin, après qu'il eut soupé, prenant encore une fois la coupe, et ayant rendu grâces, il la leur transmit, disant : « Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang « de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et « pour plusieurs pour la rémission des péchés. » Et ils en burent tous.

Après cette scène auguste, une parole de Jésus vint tout à coup consterner les Apôtres. Il leur dit, avec une émotion qu'il leur laissa voir : « L'un de vous me tra- « hira. La main de celui qui me trahit est avec moi, à « cette table. » Ils se regardèrent d'abord l'un l'autre,

incertains de qui il parlait. Enfin Pierre, placé à côté de Notre-Seigneur, mais derrière lui, fit signe à Jean, placé de l'autre côté, et lui dit : « Qui est-ce? » Pierre, en cette circonstance, s'informant le premier du nom de l'hérétique, accomplissait sa fonction de chef de l'Église. Or, la tête de Jean touchait presque le scin de Jésus. S'approchant davantage encore, il lui dit, à demi-voix : « Seigneur, qui est-ce? » Jésus répondit de même : « Celui à qui je présenterai du pain trempé. » Les autres n'entendirent point; et tous, grandement attristés, commencèrent chacun à demander à Jésus : Est-ce moi, Seigneur? En quoi ils firent voir tout à la fois leur humble défiance d'eux-mêmes et leur charité pour leurs frères. Jésus, ménageant encore Judas et le voulant laisser libre, se contenta de répondre : « C'est un des Douze, qui met la main au plat avec moi. Pour le Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui est prédit de lui; mais malheur à l'homme par qui il sera livré. Mieux eût valu pour celui-là qu'il ne vînt pas au monde ! »

Cependant Judas voulut parler comme les autres. A son tour, il osa demander : « Maître, est-ce moi? — Tu l'as dit, » lui répondit le Seigneur, mais de façon que le traître seul put l'entendre. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas l'Iscariote, fils de Simon. C'était une marque d'affection que ce misérable recevait encore de son Maître. Il n'en fut point touché, ou s'il sentit quelque mouvement de remords, il l'étouffa, et se fortifia dans la résolution de commettre son crime. C'est pourquoi il est marqué que dès

que Judas eut pris le morceau, Satan s'empara de lui. Jésus lui dit donc : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Judas sortit aussitôt. Aucun de ceux qui étaient à table ne comprit cette scène rapide. Jean lui-même, qui connaissait le traître, ne savait pas qu'il fût au moment d'exécuter son dessein.

L'excommunié allait s'entendre avec les chefs de la garde du Temple, qui devaient se saisir de Notre-Seigneur. La sortie du cénacle est l'ouverture et le premier épisode de la Passion. Une parole d'allégresse s'échappa du cœur de Jésus, comme pour saluer son entrée dans la carrière de la croix : « C'est maintenant, dit-il, que le Fils de l'homme est glorifié, et que Dieu est glorifié par lui ! » Il commença aussitôt le discours *après la Cène*, formé de la substance de ses enseignements, et qu'il semble nous avoir laissé pour que le monde entier le pût voir tel qu'il apparut sur le Thabor, resplendissant de lumière divine, et tel en même temps qu'il fut toujours, plein de bénignité. Il renouvela aux Apôtres la promesse de ses récompenses, il les appela ses « petits enfants, » divin écho de la parole précédente : *Laissez venir à moi les petits enfants*, et glorification éternelle de leur candeur. Il leur recommanda de s'aimer comme il les avait aimés; et pour leur montrer combien la force de cet amour évangélique devait dépasser tout ce que l'on avait entendu jusqu'alors, il leur dit que c'était « un commandement nouveau. » En les prévenant qu'il allait les quitter, il les assura qu'il ne les laisserait pas orphelins. Il dit à Pierre spécialement qu'il avait prié pour lui

afin que sa foi pût résister à tous les efforts et à toutes les ruses de Satan, et il lui donna cette parole qui est la constitution de l'Église : « Quand tu seras converti, confirme tes frères. » Il lui dit aussi qu'il le suivrait un jour. Il les avertit que cette nuit même tous l'abandonneraient ; et comme Pierre protestait de sa fidélité invincible, il lui dit que cette nuit même, avant que le coq eût chanté deux fois, il le renierait jusqu'à trois fois.

Pour éviter qu'ils ne fussent accablés de leur propre faiblesse, il ajouta : « Que votre cœur ne soit point troublé. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Je vais vous préparer la place ; je reviendrai vous prendre avec moi, afin que vous soyez où je serai. » Il les munit d'une force nouvelle contre le scandale prochain de ses souffrances et de son supplice, par une plus claire affirmation de sa divinité. Il dit à Thomas : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » Et à Philippe : « Quiconque me voit, voit aussi mon Père. » Il les investit de la puissance des miracles : « Les œuvres que je fais, celui qui croit en moi « les fera lui-même aussi, et il en fera même de plus « grandes ; car je m'en vais à mon Père, et tout ce que « vous lui demanderez en mon nom, je le ferai, afin que « le Père soit glorifié dans le Fils. »

Comme si toutes ces assurances ne lui suffisaient pas, et qu'il eût besoin de s'affermir enfin lui-même contre la douleur qu'ils éprouveraient de ne plus le voir, quoiqu'il ne dût pas en réalité s'éloigner d'eux, il leur

promit jusqu'à six fois un consolateur : « Si vous « m'aimez, gardez mes commandements, et moi je « prierai mon Père, et il vous donnera un consolateur « qui demeure avec vous à toujours ; l'Esprit de vérité, « que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit « point et ne le connaît point. Mais vous, vous le con- « naîtrez, et il demeurera en vous et il sera en vous... « Et ce consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père vous en- « verra en mon nom, vous enseignera toutes choses et « vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » Sa bonté revient sans cesse sur ces assurances ; il ne peut, si l'on ose parler ainsi, s'assouvir de leur dire combien il les aime, et de les fortifier pour l'épreuve qui les attend.

Il ne veut pas qu'ils doutent, il ne veut pas que nous doutions, nous qui viendrons plus tard et qui verrons sa passion se renouveler sous nos yeux, malgré les triomphes et les miracles : « Je vous laisse ma paix, je vous « donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le « monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, « qu'il ne s'effraye pas. Vous avez entendu ; je m'en vais, « mais je reviendrai. Si vous m'aimiez, vous vous ré- « jouiriez de ce que le Fils de l'homme s'en va au Père, « qui est plus grand que lui [1]. Je vous dis ces choses « maintenant, avant qu'elles ne s'accomplissent, afin

[1] Il parle comme homme. On rappelle qu'aucun livre, cet abrégé moins que tout autre, ne peut dispenser de la lecture de l'Évangile, et que l'Évangile ne peut être lu avec fruit si le lecteur ne s'aide de quelque commentaire autorisé qui en explique les points obscurs.

« qu'après leur accomplissement vous ayez foi en moi. » Il ajouta : « Je ne vous parlerai plus guère, car voici le « prince de ce monde qui vient. Il n'a aucun pouvoir « sur moi. Mais, afin que le monde sache que j'aime « mon Père et que j'exécute les ordres que mon Père « m'a donnés, levez-vous, partons d'ici. »

On ne sait pas si Notre-Seigneur prononça ces parolcs avant de quitter le Cénacle ou sur quelque point de la route. Quoi qu'il en soit, elles marquent sa pleine et tranquille volonté d'accomplir le sacrifice « en se rendant obéissant jusqu'à la mort. » Il marcha donc vers la montagne des Oliviers, où Judas n'ignorait pas qu'il devait passer la nuit. Chemin faisant, il continua son discours.

Suivant sa coutume de tirer des objets familiers les images qui devaient graver et éclairer ses enseignements dans toutes les intelligences, il se servit de la vigne pour faire comprendre aux Disciples le mystère de l'union et de l'incorporation de tous les fidèles à l'Homme-Dieu, et prophétiser en même temps les destinées de l'hérésie.

« Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il la retranchera, et toutes celles qui portent du fruit, il les émondera, afin que leur fruit devienne plus abondant. Demeurez en Moi, et Moi en vous. Comme la branche ne peut porter de fruit si elle ne demeure unie au cep, ainsi en est-il de vous si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep de la vigne, et vous êtes les branches. Celui qui de-

meure en moi et en qui je demeure, celui-là seul porte beaucoup de fruit ; car, sans moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment. Il deviendra sec ; on le jettera au feu et il brûlera. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira et vous l'obtiendrez. C'est la gloire de mon Père que vous fassiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes disciples. »

Pour ne rien laisser obscur dans leur esprit, et plus tard dans le nôtre, sur un sujet si important, il les exhorta de nouveau à cet amour qu'il leur avait si souvent recommandé, et qui est le vrai fruit de la vigne mystique. L'amour de Dieu est le fondement de l'amour du prochain, et, comme il l'avait dit dans le Temple, c'est toute la loi. Loi la plus douce et la plus glorieuse que Dieu lui-même ait pu donner aux hommes, mais aussi la plus contraire aux penchants de la nature déchue. Tout à l'heure, presque dans le Cénacle, la contestation de la prééminence s'était encore émue entre les Apôtres, et Jésus les en avait doucement repris. Il leur fit comprendre combien ils devaient s'entr'aimer, en leur disant combien il les avait aimés :

« Comme mon Père m'a aimé, c'est de ce même amour que je vous aime. Demeurez dans mon amour. Et vous demeurerez dans mon amour si vous gardez mes commandements. Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.

Le plus grand amour est l'amour de celui qui donne sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et destinés pour que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure. Je vous fais ce commandement, que vous vous aimiez les uns les autres. »

Les ayant ainsi remplis par avance de cette force de l'amour et de la concorde qui éclatera en eux si merveilleusement, il les avertit des combats qu'ils devront livrer : « Si le monde vous hait, sachez que j'en ai été haï avant vous. Si vous eussiez été du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai choisis et séparés, le monde vous hait. Souvenez-vous donc de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; ils vous chasseront des synagogues, et l'heure même approche où quiconque vous tuera croira faire une chose agréable à Dieu. Et ils vous feront ainsi à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Qui me hait, hait aussi mon Père.

« Si je n'étais point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils seraient exempts de péché; mais maintenant leur péché est sans excuse. Si je n'avais pas fait parmi eux

des choses que nul autre n'a faites, ils seraient exempts de péché; mais maintenant ils les ont vues, et ils me haïssent, moi et mon Père. C'est afin que s'accomplisse cette parole qui est dans leur Loi : *Ils m'ont haï sans sujet.* »

Il les avertit de se souvenir de ces choses, qu'il ne leur avait point dites dès le commencement, parce qu'alors il était encore avec eux. Et comme il les voyait silencieux et pleins de tristesse, il ajouta tendrement : « Il vous est bon que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous ; et je m'en vais, et je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde sur le péché, sur la justice et sur le jugement[1]. » Mais là se présentaient des mystères dont la connaissance, actuellement superflue, devait être simplement désirée. Jésus donc, ajournant ce que les apôtres ne pouvaient encore porter, leur dit qu'il achèverait de les instruire par le Saint-Esprit : « Quand il viendra, cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de son chef, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous fera connaître l'avenir (promesse du don de prophétie). C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de

[1] « C'est-à-dire (si l'on ose interpréter des paroles si mystérieuses) : Par le Saint-Esprit le monde sera convaincu qu'il est pécheur, que je suis juste, ou plutôt que je suis la justice même, et qu'au jour du dernier jugement, moi qui dois être son juge, je présenterai au monde le contraste si accablant pour lui de ses crimes avec mon innocence, et de ma justice avec son iniquité ; et ainsi le monde saura enfin ce qu'il est, ce que je suis, et à quoi il doit s'attendre. » (Le P. de Ligny.)

ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père m'appartient; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il recevra de ce qui est à moi et qu'il vous l'annoncera. » C'est le haut mystère de la procession des personnes divines dans la très-sainte Trinité. Si l'on médite ces paroles et le lieu et l'instant où elles ont été prononcées, l'évidence de la divinité terrassera l'esprit et le cœur.

Jésus leur dit encore : « Dans peu de temps vous ne me « verrez plus, et peu de temps après vous me reverrez, « parce je vais à mon Père. » C'était l'annonce de sa sépulture, de sa résurrection, de ses apparitions et de son ascension au ciel, où bientôt il recevrait leurs âmes victorieuses pour les garder près de lui éternellement. Mais cette pensée leur était trop enveloppée, et ils se demandaient entre eux : « Que dit-il, un peu de temps? » Jésus reprit : « En vérité, vous pleurerez et le monde se réjouira; mais votre tristesse sera changée en joie. La femme qui enfante est dans la douleur, mais quand elle a mis au jour un fils, elle ne se souvient plus de tous ses maux, et sa joie est grande parce qu'un homme est né. Vous de même; vous êtes dans la tristesse, mais je vous reverrai et votre cœur sera plein de joie et personne ne vous ôtera la joie de votre cœur, et vous ne me demanderez plus rien... Voici le temps que je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous annoncerai clairement ce qui regarde mon Père. Vous demanderez alors en mon nom; et je ne vous dis point que je prierai mon Père en votre faveur, car mon Père vous aime parce que vous m'avez aimé et

que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde; je quitte à présent le monde et je m'en vais à mon Père. »

Les Disciples lui dirent : Nous voyons bien à présent que vous savez toutes choses, et il n'est pas besoin que personne vous interroge. C'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu. — « En ce moment vous croyez, reprit Jésus; mais voilà que le temps vient, et c'est maintenant, que vous allez être dispersés et me laisser seul; cependant je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez bien à souffrir dans le monde; mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Tel fut cet entretien suprême, où tout est de l'homme et tout est de Dieu; où le Dieu encourage ses fidèles à supporter patiemment la haine du monde, en leur disant : Sachez qu'il m'a haï avant de vous haïr; où l'homme dit : JE SUIS LA VIE... *Prenez confiance*, J'AI VAINCU LE MONDE. C'est ici la dernière parole de Jésus-Christ aux hommes; désormais il ne les enseignera plus que par son silence dans le travail de la douleur. Mais avant de le faire, il prie. Il prie d'abord pour lui, ensuite plus longuement et plus affectueusement pour ceux qu'il aime. Jamais les oreilles humaines n'avaient entendu et jamais elles n'entendront de pareils accents.

Jésus donc, levant les yeux au ciel, dit : « Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, et qu'ayant par vous tous les hommes en sa

puissance, il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre dont vous m'avez chargé ; et vous maintenant, mon Père, glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'aviez donné du milieu du monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils ont reconnu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux : Je ne prie point pour le monde ; je prie pour ceux que vous m'avez donnés parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui m'appartient est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi ; et je suis glorifié en eux.

« Je ne suis plus dans le monde ; mais eux, ils sont dans le monde, et moi je retourne à vous. Père saint, conservez dans la vertu de votre Nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme Nous.

« Tandis que j'étais avec eux, je les conservais dans votre Nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés et aucun n'a péri, hors le fils de perdition (Judas), afin que l'Écriture soit accomplie. Voici maintenant que je viens à vous, et que je dis ceci pendant que je suis dans le monde pour qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie.

« Je leur ai transmis votre parole, et le monde les a

eus en haine, parce qu'ils ne sont point du monde, comme moi aussi je n'en suis point. Je ne vous prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.

« Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité.

« Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les envoie dans le monde.

« Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ils soient un. Comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée afin qu'ils soient un, comme nous sommes un.

« Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les aimez comme vous m'avez aimé.

« Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis ils y soient aussi avec moi, et qu'ils voient ma gloire que j'ai reçue de vous, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.

« Père juste, le monde ne vous a point connu; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre Nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux. »

CHAPITRE XX

Les Juifs

La montagne des Oliviers était, comme nous l'avons dit, le lieu même de Jésus-Christ, sa demeure en ce monde. Il y vint, pour redescendre de là vers Jérusalem et vers la mort. Il s'arrêta au lieu nommé Gethsémani, c'est-à-dire *la vallée fertile,* dans un jardin où il avait souvent rassemblé ses Disciples. Tous les Apôtres étaient présents, moins Judas, excommunié par lui-même. Jésus en prit trois avec lui, Pierre, Jacques et Jean, les témoins du Thabor ; et après avoir recommandé aux autres de veiller et de prier afin de ne point entrer en tentation, il s'éloigna.

Aussitôt il commença de s'abandonner à la souffrance intérieure; il laissa pénétrer dans son âme la crainte, l'angoisse et le dégoût, et il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Leur

ayant demandé d'attendre et de veiller avec lui, il s'écarta jusqu'à la distance d'un jet de pierre. Il se mit à genoux. C'était la première fois qu'on le voyait dans cette posture. « Mon Père, dit-il, s'il vous plaît, détournez de moi le calice. Toutefois, non ma volonté, mais la vôtre! » La face contre terre, il priait plus longuement. Il avait pris la nature humaine, il en subissait les défaillances. En donnant l'exemple de prier et de se soumettre, il accueillait la mort avec l'effroi qu'elle inspire à toute chair. Une sueur comme de gouttes de sang coulait de son corps. Il souffrit ainsi cette horreur de l'agonie qu'il a presque toujours ôtée à ses saints et à ses martyrs.

Dans cette sorte d'inertie de la divinité, qui laissait ployer la nature humaine, un ange vint à lui du ciel et le fortifia. On pense que le messager céleste lui rendit la vigueur corporelle et le conforta par la considération du prix de ses travaux. Il se releva et vint aux trois apôtres, mais il les trouva endormis dans l'accablement de leur tristesse. Il dit à Pierre : « Simon, tu dors? Tu n'as pu veiller une heure avec moi! Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. » Entrer, c'est s'abandonner au torrent, et il emporte; la résistance de la prière le force à rebrousser. Jésus se retira de nouveau et pria encore, puis revint vers les Apôtres et les retrouva tout appesantis, ne sachant que lui répondre.

Une troisième fois il se retira et pria, disant encore : « Mon Père, si ce calice ne peut être éloigné et si je dois le boire, que votre volonté soit faite. » Sa pitié pour les

Juifs paraît dans la manière dont il parle de *ce* calice, rempli et présenté par eux avec un endurcissement qui va leur devenir si funeste; et dans ces paroles : *Qu'il s'éloigne*, on voit une marque de sa tendresse pour ses futurs martyrs, afin que quand le calice leur sera présenté, ils le puissent boire comme il le boira tout à l'heure lui-même, sans refus de son amertume, sans défaillance d'espoir. Les Pères trouvent aussi un rapport entre les trois reprises de cette prière suprême et les trois morts ressuscités par Jésus-Christ, le premier dans sa maison, le deuxième allant au tombeau, le troisième dans le tombeau, figures de trois états différents du pécheur. Puisque le calice était le rachat de tous les morts, il était l'expiation de tous les péchés. En outre, cette triple prière enseigne qu'il faut prier pour obtenir la rémission des péchés passés, présents et futurs.

Dans l'harmonie de la Rédemption, le jardin de Gethsémani, *la vallée fertile*, correspond à l'Éden; et le calice accepté par l'obéissance de Jésus correspond au fruit cueilli par la désobéissance d'Adam. Adam avait cru s'emparer de la vie et de la science, et, chassé de l'Éden, il ne trouva que les ténèbres de plus en plus épaisses et la mort de plus en plus multipliée. Jésus accepte de mourir et d'être tout à l'heure traîné de Gethsémani à la croix; mais ce chemin de la croix sera la route de lumière par laquelle Adam délivré, montant plus haut que l'Éden et souhaitant plus que ses délices, entrera dans les demeures de Dieu.

Ayant donc pleinement acquiescé à la volonté du Père, Jésus, plein de force et de sérénité, dit aux Apôtres : « C'est maintenant l'heure où le Fils de l'homme sera livré aux méchants. Levez-vous, allons ; voici venir celui qui me livrera. »

En ce moment Judas parut, menant une troupe nombreuse de soldats romains et de satellites des Juifs armés d'épées et de bâtons et portant des flambeaux. Il leur avait dit : — « C'est celui à qui je donnerai le baiser. » Aussitôt il aborda Notre-Seigneur, et lui donnant le baiser, il dit : « Maître, je vous salue. » Depuis lors, ce fut la formule des traîtres. Tous les hérétiques, remarque Origène, adressent à Jésus le salut de Judas : *Ave, Rabbi.* Jésus reçut doucement le baiser de l'Iscariote. « Mon ami, lui dit-il, qu'es-tu venu faire ! O Judas, tu livres le Fils de l'homme par un baiser ! » Paroles d'une tendresse et d'une profondeur divines. Judas, tu livres *le Fils de l'homme*, mais tu ne mettras pas en leurs mains le Fils de Dieu ; tu ne peux leur livrer la divinité. Et ce Fils de l'homme, que tu livres, c'est pour toi aussi qu'il avait pris cette chair qu'ils vont déchirer.

Judas ne porta point la main sur son maître. Il se replia silencieusement vers sa troupe immobile. Jésus alors, s'avançant de quelques pas, leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ou ils ne le voyaient point malgré leurs flambeaux, ou, malgré le signe de Judas, ils ne le reconnaissaient point, ou enfin ils n'osaient l'approcher.

Ils répondirent : « Jésus de Nazareth. » Jésus leur dit : « C'est moi. »

A ce moment, ils virent sans doute quelque chose de ce que verront ceux qui seront à la gauche du Juge au dernier jour. Dès qu'il eut dit : « C'est moi, » ils reculèrent et tombèrent renversés. Les justes se prosternent la face contre terre, sachant bien où ils tombent, et ils se relèvent vers l'invisible d'en haut; les réprouvés, renversés sur le chemin de leurs crimes, tombent en arrière, dans l'invisible d'en bas, dans l'inconnu éternel.

Jésus leur demanda encore : « Qui cherchez-vous? » Ils répondirent de nouveau : « Jésus de Nazareth. » Il reprit : « Je vous l'ai déjà dit, c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » C'était un ordre qu'il leur donnait, et ils obéirent. L'on peut conjecturer qu'ils devaient arrêter aussi une partie au moins de ceux qui suivaient Jésus. Les Juifs avaient pensé à faire mourir Lazare; Caïphe interrogea Notre-Seigneur sur sa doctrine et sur ses disciples. Mais Jésus ne voulait perdre aucun des siens, dont la foi n'était pas encore assez forte pour soutenir le combat. En effet, aucun ne fut perdu, sauf le seul excommunié, obstiné à périr. Ayant ainsi à deux reprises manifesté sa puissance, et par là offert à Judas et aux Juifs une grâce dont ils pouvaient profiter, Jésus se laissa approcher.

Les Disciples lui dirent alors : « Seigneur, si nous tirions le glaive? » Sans attendre la réponse, Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa un valet du Grand-Prêtre, et lui coupa

l'oreille droite. Pierre frappe à la tête. Ce valet se nommait Malchus, ce qui signifie *roi;* figure du peuple juif, déchu de sa royauté, tombé sous le triple joug d'une nation infidèle, d'un sacerdoce vénal et d'une lettre qu'il n'entend plus. Jésus toucha le blessé et le guérit. Suivant quelques interprètes, c'est ce Malchus, valet de la Synagogue, qui soufleta le Fils de Dieu dans le prétoire de Caïphe. Combien d'autres puissants de la terre, valets de l'erreur, oublieux des bienfaits dont ils furent comblés, souffletteront Jésus accusé dans les synagogues de Satan!

En même temps qu'il guérissait cet homme, Jésus dit aux Disciples : « Demeurez-en là, » et à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Qui se sert de l'épée périra par l'épée. »

Pierre avait frappé comme Moïse, lorsque celui-ci tua l'Égyptien qui maltraitait un enfant d'Abraham. Moïse ne fut pas empêché, Pierre est repris. Le ministère de rigueur est aboli, la miséricorde règne. Pierre sera le grand ministre de la miséricorde. Néanmoins il garde le glaive. Il lui est commandé de le remettre au fourreau, non pas de le jeter. Avec ce glaive il coupe ce qui ne veut pas être délié, il retranche ce qui veut demeurer après s'être désuni. Et ceux que Pierre a frappés de ce glaive, Jésus ne les ressuscite pas.

Continuant d'instruire Pierre, Jésus poursuivit : « Ne puis-je prier mon Père, et aussitôt ne m'enverrait-il pas plus de douze légions d'anges? Mais quoi! je ne boirais pas le calice que mon Père m'a donné? Et comment donc

s'accompliraient les Écritures, suivant lesquelles ceci doit arriver? »

S'adressant ensuite à ceux des chefs des Prêtres, des officiers du Temple et des Anciens qui avaient accompagné Judas : « Vous êtes venus, leur dit-il, comme à un voleur, avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours assis parmi vous et j'enseignais dans le Temple, et vous ne m'avez pas pris. Mais il faut que les Écritures s'accomplissent. C'est maintenant votre heure, et la puissance des ténèbres. » C'est votre heure, l'heure que je vous donne, moi qui ai l'éternité ! En disant ces mots, il se mit réellement et volontairement entre leurs mains, comme s'il abdiquait la force souveraine qui les avait arrêtés jusque-là. Tous les Disciples s'enfuirent et se dispersèrent de différents côtés.

Les satellites, ayant lié Jésus, le menèrent d'abord chez Anne, ancien grand-prêtre, assistant ou coadjuteur du Grand-Prêtre en charge, Caïphe. Ce Caïphe était un homme de peu, prêtre incrédule et servile, et tel que la domination romaine les recherchait, parce qu'ils lui servaient à dégrader le pontificat, dernière force d'Israël. Anne, politique consommé, plus pervers peut-être que Caïphe, mais moins ostensiblement bas, gouvernait le puissant parti des ennemis de Jésus. Quoique sadducéen, comme le Grand-Prêtre, il avait obtenu dans cette affaire la confiance des Pharisiens. On ignore s'il devait connaître juridiquement de la cause de Jésus, comme président d'un tribunal d'inquisition, chargé d'accuser devant le Grand

Conseil ceux qui portaient atteinte à la pureté de la doctrine; ou si simplement Notre-Seigneur lui fut conduit pour qu'il eût plus tôt le plaisir de le voir garrotté. Il le renvoya, toujours lié, chez Caïphe, où le Sanhédrin se trouvait réuni.

Pierre avait fui comme les autres; mais l'amour, combattant la crainte, l'attirait vers son Maître captif. Il suivait de loin. Hélas! dit un Père, *de loin;* s'il avait suivi de près, il n'aurait pu renier. Un autre disciple le fit entrer dans la cour de la maison du Grand-Prêtre. Il resta là, parmi les domestiques et les officiers, se chauffant au feu qu'ils avaient allumé à cause du froid. Déjà la flamme de la charité avait baissé en lui; il se réchauffait au feu des persécuteurs, de l'amour de la vie présente.

Jésus était devant le Conseil, devant ceux qu'il avait convaincus d'ignorance, d'hypocrisie et d'impiété. Caïphe l'interrogea. Il répondit qu'il avait toujours enseigné publiquement dans les synagogues et dans le Temple; que ce n'était donc pas lui qu'il fallait questionner, mais ceux qui l'avaient entendu.

Or, en tout ce qu'il avait dit, ils ne voyaient rien qu'ils pussent reprendre. Ils le haïssaient gratuitement. Sa réponse les déconcerta; on le sentit dans l'auditoire. Un officier, Malchus ou un autre, l'homme qui se trouve toujours en pareilles occasions, lui cria : Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre? Et il lui donna un soufflet. Jésus dit à cet homme : « Si j'ai mal parlé, montrez en quoi; si j'ai parlé à propos, pourquoi me frappez-vous? » On ne

voit point que les indignes juges aient désapprouvé ce subalterne.

Cependant il fallait une apparence de preuves; des Pharisiens ne pouvaient s'en passer. Mais ils n'en trouvaient point. Ils firent avancer beaucoup de faux témoins : leurs dépositions se contredisaient. Deux seulement parurent plus acceptables, qui déposèrent ainsi : *Je peux détruire le temple de Dieu et le rebâtir dans trois jours. — Je détruirai ce temple qui a été fait de main d'homme, et dans l'espace de trois jours j'en rebâtirai un autre, qui ne sera pas fait de main d'homme.* Jésus avait dit aux Juifs, on sait dans quel sens : « *Détruisez ce temple* et je le rebâtirai dans trois jours. » Mais ces témoins encore se contredisaient, et d'ailleurs ce qu'ils rapportaient ne pouvait motiver la sentence de mort que les juges voulaient rendre.

Jésus se taisait, laissant les faux témoins et les juges s'embarrasser réciproquement dans leur commune ignominie. Il n'y avait là que la forme de la justice, dit saint Jean Chrysostome ; des hommes iniques qui se ruaient sur la vérité, comme des voleurs dans une caverne se ruent sur une dépouille. Le Grand-Prêtre, debout, trahissant par ses mouvements désordonnés la passion qui l'animait, dit à Jésus : « Tu ne réponds rien ? » Jésus continua de garder le silence. Le Grand-Prêtre l'interpella de nouveau : « De la part du Dieu vivant, cria-t-il, je t'adjure : Dis-nous si tu es le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni ! » A cette parole, Jésus ne voulut plus se taire. Il répondit au

Grand-Prêtre : « Vous l'avez dit; je le suis. » Il ajouta : « Et je vous dis que vous verrez le Fils de l'homme assis « à la droite du Dieu tout-puissant venir sur les nues du « ciel. »

Aussitôt le Grand-Prêtre, comme s'il était consterné, déchira ses vêtements. « Qu'avons-nous encore besoin de témoins, cria-t-il aux juges. Vous entendez le blasphème : que vous en semble? » Les autres répondirent : « Il est digne de mort. »

Caïphe, dans l'ardeur de sa haine, oubliait que tant de mouvement n'était pas nécessaire pour entraîner les juges, et il enfreignait le précepte donné au Grand-Prêtre : « Le Grand-Prêtre n'ôtera pas la tiare de dessus sa tête, ni ne déchirera pas ses vêtements. » En déchirant ses vêtements, il déchirait son sacerdoce.

Les juges remirent au jour pour rendre régulièrement la sentence, et en attendant ils abandonnèrent Jésus aux hommes qui devaient le garder. C'étaient de ces gens qui s'offrent volontiers à de tels maîtres, et que de tels maîtres savent choisir; qui haïssent pour leur propre compte ceux que l'on persécute, et qui les tourmentent avec plus de rage lorsqu'ils les savent plus innocents. L'homme de bien, l'homme de Dieu, l'homme de la miséricorde leur était livré; ils s'en amusèrent. Ils lui crachaient à la face, l'injuriaient et le frappaient; ils lui couvraient le visage, lui donnaient des soufflets et lui disaient : Christ, prophétise ; dis-nous qui t'a frappé! Ils ont gardé cette coutume de lui voiler le visage. Lorsque c'est l'heure et la puis-

sance des ténèbres, lorsqu'ils le croient jugé, lorsqu'ils le voient garrotté, lorsqu'il leur est livré, alors ils lui couvrent la face, comme s'ils voulaient feindre de ne le point connaître, ou comme s'ils pensaient qu'il ne les connaîtra pas. Cependant ils le connaissent et il les voit.

Jésus subissait en silence leurs outrages; mais une offense plus amère lui venait d'ailleurs et perçait son cœur plus avant que ne pouvaient atteindre ces vils et ignorants bourreaux.

Pierre était resté dans la cour. Une servante le regardant attentivement, lui dit : « Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth ! » Il le nia tout haut, et il se retira sous le vestibule. En ce moment, le coq chanta pour la première fois. Une autre servante, qui le vit près de la porte, le dénonça encore ; il se tut et revint près du feu; mais là, plusieurs autres personnes lui dirent : N'étiez-vous pas de ses disciples? Sa frayeur augmenta : il nia derechef, jurant qu'il ne connaissait point cet homme. Il resta néanmoins. Malgré tout, l'amour le retenait dans ce péril. Au bout de quelque temps, quand il pouvait se croire oublié, d'autres le reprirent, et il nia une troisième fois, faisant des imprécations. Comme il répétait qu'il ne connaissait point « cet homme, » le coq chanta de nouveau, et un regard de Jésus tomba sur son cœur. Alors l'apôtre se ressouvint de ce que le Seigneur lui avait dit peu d'heures auparavant : « Cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

Pierre a renié trois fois; ce triple reniement correspond aux trois formules de la négation hérétique, laquelle attaque le Christ ou dans sa divinité, ou dans son humanité, ou dans l'une et l'autre en même temps. Ceux qui font tomber l'apôtre préfigurent trois sortes d'ennemis que rencontreront les fidèles : la première servante représente la synagogue des Juifs, et la seconde les nations persécutrices. Les hommes dont les raisonnements et les railleries provoquent le dernier reniement, sont les docteurs et les ministres des diverses hérésies. Tous ensemble offrent l'image de la société des impies, et par conséquent du péril que le disciple du Christ doit surtout éviter. « C'est, d'ailleurs, par un secret dessein de la Providence, remarque saint Jean Chrysostome, que Pierre est tombé le premier. Le souvenir de sa chute lui apprend à tempérer, par la miséricorde et la patience, la fermeté nécessaire des condamnations qu'il lui appartient de porter contre autrui. Pierre, docteur de l'univers, pèche et demande pardon afin de donner cette règle d'indulgence à ceux qui doivent juger. Le pouvoir sacerdotal n'a pas été remis aux Anges, qui, ne péchant pas, poursuivraient sans miséricorde le péché dans le pécheur ; mais un homme, sujet aux passions, est constitué sur les autres. Retrouvant en eux sa propre infirmité, il saura mieux compatir et plus aisément pardonner. » Ainsi Jésus, livré aux outrages des hommes, achevait le grand travail de l'éducation des Apôtres.

Dès qu'il fut jour, le Sanhédrin se trouva rassemblé.

Les Juifs adjurèrent encore une fois Jésus de leur dire s'il était le Christ. Il leur répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas; et si je vous interroge à mon tour (sur les marques qui feront reconnaître le Christ), vous ne me répondrez point, ni ne me laisserez aller. Au reste, le Fils de l'homme sera désormais assis à la droite de Dieu tout-puissant. » Ils comprirent. — Tu es donc, ajoutèrent-ils, le Fils de Dieu? Jésus leur fit la même réponse qu'il avait déjà faite à Caïphe : « Vous le dites; oui, je le suis. » Ils s'écrièrent comme Caïphe : — Qu'avons-nous besoin d'un autre témoignage! Nous l'avons entendu !

La sentence était déjà prononcée; ils se hâtèrent d'en poursuivre l'exécution. Emmenant Jésus lié, ils le conduisirent à Pilate.

Une autre sentence allait s'accomplir. Judas avait, comme Pierre, suivi les incidents du procès. Déjà il sentait le remords. Voyant que Jésus était condamné, il vint aux Princes des prêtres et leur rapporta l'argent. « J'ai péché, leur dit-il, j'ai livré le Juste. » Ils lui répondirent : « Cela te regarde. » Le misérable oublia la bonté de son maître ou ne voulut pas l'invoquer, conséquence vengeresse de son crime. Il dit « le Juste, » et non pas le Fils de Dieu. Il considère Jésus comme un homme. Le crime de Judas fut de n'avoir point la foi, de ne point croire Jésus assez clément ou assez puissant pour lui pardonner. Il jeta les trente deniers dans le Temple, s'en alla et se pendit.

Les Princes des Prêtres eurent un scrupule sur l'argent de Judas. C'était le prix du sang, ils ne voulurent pas le mettre dans le trésor du Temple. Ils en achetèrent un champ pour l'inhumation des étrangers. Cette circonstance avait été prédite par un prophète, et Jésus venait pour donner la paix aux vivants et aux morts.

CHAPITRE XXI

Pilate

La multitude qui était chez Caïphe, juges et valets, entraînant Jésus garrotté, se rendit tumultueusement au palais du gouverneur romain, Ponce Pilate. Notre-Seigneur, à son départ d'Éphraïm, avait dit : « Nous allons à Jérusalem, où le Fils de l'homme sera livré aux chefs des prêtres et aux docteurs de la loi, qui le condamneront à mort et le livreront aux païens. » Le flambeau des prophéties, éclairant tout ce supplice hideux et effroyable, n'y laisse pas la majesté divine voilée un seul instant.

Les Juifs s'agitaient devant le prétoire, mais sans entrer, pour ne pas se souiller au contact de la maison d'un païen. On reconnaît les Pharisiens que Notre-Seigneur a décrits! La Loi ne leur défendait pas d'entrer dans la maison d'un païen; cela était purement de leurs observances; elle leur défendait de tuer l'innocent.

Pilate sortit et leur demanda quelle accusation ils portaient contre cet homme. Ils lui crièrent que c'était un malfaiteur, qu'autrement ils ne l'auraient pas amené. Pilate leur dit de le juger eux-mêmes, suivant leur loi. Ils reprirent : « Vous savez qu'il ne nous est plus permis de mettre personne à mort. » Donc le sceptre n'était plus en Juda, et le temps du Messie était arrivé.

Du reste, en faisant tout pour que Jésus fût mis à mort, ils préféraient n'être pas officiellement ses juges. Suivant la loi, ils n'auraient pu le condamner qu'à la lapidation, et ils voulaient le submerger dans l'ignominie de la croix. L'auteur du livre de la *Sagesse* fait dire aux méchants qui complotent la perte du Juste : *Condamnons-le à la mort la plus honteuse.* D'un autre côté, ils songeaient à se couvrir contre l'indignation et la résistance possibles du peuple; car cette valetaille qu'ils avaient jusqu'ici déchaînée, ce n'était pas encore la force. Quand le Gouverneur aurait pris la responsabilité de la condamnation, il s'intéresserait davantage à faire exécuter la sentence. La haine et la politique des Juifs concouraient également « afin que s'accomplît la parole qu'avait dite Jésus pour marquer de quelle mort il devait mourir. »

Ils commencèrent donc à l'accuser devant Pilate : « Nous l'avons trouvé, dirent-ils, qui pervertissait notre nation, qui défendait de payer le tribut à César, et qui se donnait les noms de Christ et de Roi. » Cinq jours auparavant Jésus leur avait dit : « Rendez à César ce qui est à César. »

Pilate ne les crut pas; mais sur une accusation de cette

nature, sa charge l'obligeait à un semblant d'information. Il rentra, fit comparaître Jésus et lui dit : « Tu es le roi des Juifs? » Jésus répondit : « Le dites-vous de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? — Est-ce que je suis Juif! répliqua Pilate. Ceux de ta nation te mettent en mes mains. Qu'as-tu fait? »

C'était le juge régulier qui parlait; Jésus continua de répondre : « Mon royaume, dit-il, n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse point livré aux Juifs; mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici. » Pilate reprit : « Ainsi donc, tu es roi? » Jésus répondit : « Vous le dites; je suis roi. »

David avait chanté : *Le Seigneur m'a établi roi sur sa sainte montagne de Sion* (l'Église) *pour annoncer son commandement.* Jésus, continuant de répondre à Pilate, décrit de la même manière sa royauté : « Je suis né et venu au monde à cet effet de rendre hommage à la vérité. Et celui-là écoute ma voix qui est du parti de la vérité. »

Pilate dit : « Qu'est-ce que c'est, la vérité? »

Dans tout l'Évangile, il n'y a point de trait d'exactitude historique plus frappant que ce mot. Non-seulement il peint à jamais les grands et les juges de la terre, mais il était alors particulièrement le résumé pratique de toute la philosophie, le dernier mot de la sagesse humaine. En le prononçant, le Romain ne demandait point de réponse; il était assuré qu'il n'y en avait point.

Pilate donc alla aux accusateurs de Jésus et leur dit : « Je ne trouve aucun crime en cet homme. »

Une pareille décision après un interrogatoire si court fait assez connaître que le juge était déjà instruit sur le compte de l'accusé, et que les clameurs des Juifs ne l'abusaient point. Ceux-ci, cependant, continuèrent de charger Jésus et multiplièrent les calomnies. Jésus se taisait, comme il avait fait devant Caïphe. C'était au juge à demander des preuves. Pilate, embarrassé de son rôle, dit à Jésus : « N'entends-tu pas combien de choses ils avancent contre toi? » Mais Jésus ne répondit plus à rien. Pilate en était grandement étonné. Il ne comprenait pas que Jésus, lui ayant dit ce qu'il fallait pour éclairer sa conscience, ne lui devait plus rien, et que c'était à lui, juge, de défendre l'accusé qu'il trouvait innocent. Pilate avait ce malheur des hommes qui se soucient peu de savoir ce que c'est que la vérité, et qui doutent qu'il y ait une vérité; il était faible devant le mensonge puissant. Les Juifs sentirent l'avantage que leur faisait sa faiblesse. Ils se mirent à crier plus fort contre Jésus, disant : « Il soulève le peuple par la doctrine qu'il prêche dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici. »

En les entendant parler de la Galilée, Pilate crut avoir trouvé une issue pour sortir honnêtement de cette cause. Jésus étant Galiléen et de la juridiction d'Hérode, il le renvoya devant ce prince, qui se trouvait pour lors à Jérusalem.

Hérode se réjouit de voir Jésus, pensant qu'il ferait devant lui quelque miracle. Il se mit à l'interroger avec une grande abondance de paroles. Jésus ne lui répondit point, non plus qu'aux accusateurs qui l'avaient suivi. Le prince et ses courtisans, blessés de son silence, le traitèrent avec dérision, à l'imitation des valets de la maison de Caïphe. On le revêtit d'une robe blanche, comme on avait coutume d'habiller les fous, et on le renvoya à la barre de Pilate, en remerciant ce dernier de sa courtoisie. A cette occasion, Hérode et Pilate, auparavant ennemis, se réconcilièrent.

Pourtant, le Gouverneur ne voulait point faire mourir Jésus. N'osant agir d'autorité, il imagina de proposer aux Juifs un arrangement. — « Vous savez, leur dit-il, que je n'ai trouvé en cet homme aucun des crimes dont vous l'accusez; Hérode non plus. Ainsi, il ne mérite point la mort. Je le ferai donc châtier et je le renverrai. »

C'est la justice de Pilate. Mais soit que ce moyen ne lui parût point sûr, ou qu'il le trouvât lui-même odieux, il en proposa encore un autre.

A la solennité de Pâques, le peuple pouvait faire relâcher un prisonnier. Or, il y avait dans la geôle de Jérusalem un malfaiteur fameux, nommé Barabbas, coupable de vol, de sédition et de meurtre. Pilate leur donna le choix de délivrer ce Barabbas ou Jésus. Il ne l'aurait pas offert aux scribes et aux prêtres, dont il connaissait la haine, mais il comptait que le peuple se prononcerait pour l'innocent. Une circonstance singulière dut ajouter

à son désir de ne point condamner Jésus. Sa femme lui envoya dire de n'avoir rien à démêler avec la cause de ce juste, et qu'elle était fort tourmentée d'un songe qu'elle avait eu le jour même à son sujet.

Mais l'attente de Pilate fut promptement déçue. Les Pharisiens avaient travaillé la foule ; et d'ailleurs, Barabbas, larron, homicide et séditieux, n'était pas impopulaire. Les foules, dit Origène, se reconnaissent en Barabbas. A l'extérieur on y voit quelques séditieux, quelques homicides, quelques voleurs : beaucoup plus sont tels en leur âme. Ils demanderont toujours Barabbas ; car quiconque fait le mal ou le veut faire, demande que le Christ soit lié et Barabbas déchaîné. D'autres interprètes observent que Barabbas signifie *Fils de leur Maître*, et que le maître de tout ce monde-là, comme Jésus le leur avait dit, c'était Satan. Lors donc que Pilate eut fait sa proposition, la foule, à sa grande surprise, lui cria : Donnez-nous Barabbas ! — Mais, reprit-il, que voulez-vous donc que je fasse au roi des Juifs, à Jésus appelé le Christ ? Ils crièrent : — Otez-le-nous ! Crucifiez-le ! C'était le supplice des esclaves ; les esclaves le demandaient pour celui qui leur avait dit : *La vérité vous rendra libres.*

Pilate reprit : — Quel mal vous a-t-il fait ? Je ne vois rien en lui qui mérite la mort. Et revenant à son premier dessein : — Je vais donc, ajouta-t-il, le faire châtier, et je le renverrai. Mais les Juifs redoublèrent leurs clameurs, criant toujours : Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! Donnez-nous Barabbas ! Pilate commença de craindre

que tout ceci ne tournât en sédition et ne devînt une mauvaise affaire pour lui personnellement. Déjà, dans une circonstance grave, il avait eu le dessous contre la persévérance des Juifs à Jérusalem et à Rome. Il donna en même temps l'ordre de relâcher Barabbas et de flageller Jésus.

Ordinairement la flagellation précédait l'exécution des sentences de mort. On dépouillait le patient, et quatre soldats le frappaient, sans compter les coups, avec des lanières de cuir armées de petites boules de plomb ou d'ongles de fer; ils mettaient à nu les tendons et les veines. Ce supplice était si cruel que souvent les condamnés en mouraient.

Quand Notre-Seigneur l'eut enduré, les soldats romains, ou d'eux-mêmes ou à l'instigation des Juifs, voulurent s'amuser de lui, comme on avait fait chez Caïphe et chez Hérode. Ils le couvrirent d'un haillon écarlate, lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines, placèrent dans ses mains liées, en guise de sceptre, une tige de roseau. Et, fléchissant le genou et se prosternant, ils lui disaient : Roi des Juifs, salut! Ensuite, comme pour se venger même de ces faux hommages, ils crachaient sur lui, le souffletaient, prenaient entre ses mains le roseau et le frappaient sur la tête. Prophétie sinistre de la rage des renégats. La soif d'étouffer le Fils de Dieu dans l'opprobre, la dérision des misérables soufflée par les scribes, tolérée par les puissants, est le caractère le plus marqué et aussi le plus prophétique de la passion. Jésus souffrait

tout sans se plaindre, sans détourner la face, muet comme l'agneau que l'on égorge, ainsi que ses prophètes l'avaient représenté.

Lorsque Pilate eut jugé qu'il y en avait assez et que les Juifs pourraient enfin être contents, il sortit du prétoire, et leur dit : —Voici que je vous l'amène ; sachez que je ne trouve en lui aucun crime ! Il fit paraître Jésus sanglant, déchiré, la couronne d'épines sur la tête, les mains liées, les épaules couvertes de la pourpre de moquerie, et il dit : Voilà l'homme !

Le peuple se tut. Les gens du Temple et de la Loi et leurs satellites crièrent : — Crucifiez-le ! Pilate, irrité, reprit : — Crucifiez-le vous-mêmes ; car, pour moi, je ne trouve point de crime en lui. C'était la quatrième déclaration qu'il en faisait ; il la fera encore. Les Juifs répondirent : — « Nous avons une loi, et suivant cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » Au crime d'État que Pilate refusait d'admettre, ils substituaient un crime de religion.

Ce mot redoubla les perplexités et les secrètes terreurs du païen. Jésus lui avait manifestement inspiré du respect. Ce sage dont on rapportait tant de choses merveilleuses, ce héros de patience, cet homme innocent et pur ne pouvait-il pas être, en effet, le fils de quelque divinité ? Il ramena Jésus dans le prétoire et lui dit : — D'où es-tu ? Jésus ne lui répondit point. Pilate reprit : — Tu refuses de me parler ? Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de te délivrer ?

Jésus, montrant sa commisération pour ce puissant de la terre, daigna lui dire un mot : « Vous n'auriez, lui répondit-il, aucun pouvoir sur moi s'il ne vous eût été donné d'en haut. C'est pourquoi le péché de celui qui m'a livré à vous est plus grand que le vôtre. » Parole de grâce, dont Pilate pouvait profiter. Malheureusement, il fut plus subjugué par une vaine pitié que converti par la justice. Il cherchait toujours le moyen de délivrer Jésus, mais toujours sans se compromettre lui-même. Il ne le trouva pas. Les Juifs lui crièrent : — Si vous le relâchez, vous ne servez point César ; car Jésus s'est fait roi, et quiconque se fait roi se déclare contre César !

Ils élevaient maintenant une accusation de lèse-majesté, crime irrémissible devant Tibère, et sur lequel tous les délateurs étaient accueillis.

La faible conscience de Pilate ne put tenir contre ce dernier assaut. Néanmoins elle continua de protester. S'étant assis dans son tribunal, au dehors, il fit ramener Jésus devant les Juifs, et leur dit de nouveau : Voilà votre Roi. Ils crièrent : A bas ! à mort ! Crucifiez-le ! — Crucifierai-je votre Roi? dit encore Pilate. Les Princes des prêtres répondirent : « Nous n'avons d'autre roi que César ! » Ils constatent plus directement que le temps du Messie est arrivé, et qu'ils le refusent. Ils connaîtront ce qu'ils lui préfèrent et quels rois sont Barabbas et César.

Le tumulte allait croissant, Pilate se décida. Mais il voulut donner une dernière attestation de l'innocence de Jésus, dernière attestation aussi de son propre crime. Il

fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains devant le peuple, il leur dit : — Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est vous qui en répondrez. Tous s'écrièrent : — Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Pilate leur abandonna Jésus pour en faire ce qu'ils voudraient.

A Bethléem, on voyait éclore des vertus nouvelles ; ici surgissent des crimes nouveaux, des types plus hideux de la haine de la justice et du mépris de la vérité. Quelle lignée enfanteront ce Judas, ce Caïphe, cet Hérode, cette foule ! Que de fois le concours des traîtres et des apostats fera reparaître la vile face de ce Pilate, dont le jugement absout le Christ et dont la lâcheté le crucifie !

CHAPITRE XXII

La Croix

D'après les textes de saint Marc et de saint Matthieu, les soldats recommencèrent la scène du couronnement d'épines; Jésus condamné subit une seconde fois leurs coups et leurs avanies. L'homme se plaît aux souffrances de l'homme, et quand l'impie a pouvoir sur le juste, rarement il se contente de le mettre à mort. Ensuite, ils lui ôtèrent le manteau rouge, lui remirent ses vêtements et le conduisirent hors de la ville, au lieu nommé le Calvaire, en hébreu Golgotha. Suivant une tradition très-ancienne, là aurait été inhumé Adam, le premier pécheur. Ce qui est plus certain, c'est que le Calvaire était la place des exécutions : Calvaire, *lieu des décapités.*

Un écrivain de nos jours observe avec quelque jouissance qu'il ne faut pas se représenter le Calvaire tel que la poésie chrétienne l'a fait. C'était, au contraire, selon cet

écrivain, un lieu mesquin, probablement sordide. L'on peut concéder aux ennemis de Jésus que le Calvaire était ignoble comme la croix. Rien n'a dû manquer à l'injure du supplice que le Fils de Dieu voulut subir pour racheter le monde. Et que pouvait-il trouver d'infâme sur le Calvaire qui fût comparable à l'infamie des hommes ! Le Calvaire était donc le lieu des exécutions capitales, et pour tout exprimer par une locution de notre langue, Jésus est mort « en place de Grève. » Saint Jean Chrysostome en donne une raison, entre autres, que les incrédules ignorent et que les renégats oublient : « Le Seigneur ne voulut pas souffrir dans le Temple, ni sous un toit, afin que vous ne pensiez pas qu'il était mort pour le peuple juif seulement ; il a souffert en dehors de la ville et au delà des murs, afin que vous sachiez que c'est un sacrifice pour tous, et qu'il est l'oblation de toute la terre et la purification du genre humain. »

Jésus, sortant du prétoire, portait sa croix. Les suppliciés allaient ainsi à la mort, chargés de l'instrument de leur supplice. Il réalisait la figure d'Abel conduit par son frère dans un champ pour y être tué, la figure d'Isaac chargé du bois de son sacrifice, la figure de Joseph et de sa robe teinte de sang. En même temps, c'était l'accomplissement de l'une des prophéties de gloire qui concernaient le Messie : *Il portera sur son épaule le signe de sa puissance.*

Deux criminels étaient conduits par la même escorte,

pour subir la même peine ; une autre prophétie disait : *Il a été mis au rang des scélérats.*

Il traversa de la sorte Jérusalem.

Cependant il succombait. Il n'avait que les forces humaines. Dans la crainte sans doute qu'il n'expirât en chemin, les soldats arrêtèrent aux portes de la ville un homme qui passait, et le requirent, suivant la coutume romaine, pour porter la croix du supplicié. Cet homme, nommé Simon, était un Libyen de la ville de Cyrène, père de deux disciples. Simon signifie *obéissant;* Cyrène, *héritier;* figure du peuple des nations, autrefois étranger, maintenant héritier par son obéissance. A la place du Juif devenu indigne, il se laisse charger de la glorieuse ignominie.

Une grande foule suivait, les uns silencieux, les autres poussant des huées. Il y avait aussi des femmes qui pleuraient. Jésus, se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Des jours viendront où l'on dira : Heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, les mamelles qui n'ont point allaité ! »

Arrivé sur le Calvaire, on lui présenta un vin mêlé de myrrhe et de fiel que l'on donnait aux condamnés pour les assoupir. Il le goûta, mais ne le voulut point boire. En goûtant cette amertume, il obéissait, il expiait les intempérances des hommes, il accomplissait les prophéties ; en refusant de boire, il écartait le soulagement artificiel d'une sorte d'ivresse ; il montrait qu'il a bien connu

l'amertume du péché, puisqu'il en a subi la peine, mais qu'il n'en a pas avalé le poison.

Les soldats le dépouillèrent. Adam, vaincu, se couvrit de vêtements ; celui-ci se dépouille pour vaincre. Revêtu de la splendeur de son innocence, il monte sur la croix. Tel le premier homme avait habité dans le Paradis, tel le second entrera dans le Paradis. Il dépose au seuil les signes de la mortalité.

« Alors ils le crucifièrent, et avec lui les deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. » Ainsi parle l'évangéliste saint Luc. Le verset suivant fait comprendre comment les fidèles du Christ ont pu s'interdire tout accent de colère contre ses bourreaux : « Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Une seule circonstance troublait le triomphe du Sanhédrin. Pilate avait dressé un écriteau qu'il fit attacher au-dessus de la tête de Jésus. Il portait : *Jésus de Nazareth, le roi des Juifs*. Beaucoup pouvaient lire ces paroles, parce que l'inscription était en trois langues : hébraïque, grecque et latine. Les Pontifes, y trouvant une injure pour leur nation, réclamèrent auprès de Pilate : « N'écrivez pas roi des Juifs, lui dirent-ils, mais qu'il s'est dit roi des Juifs. » Pilate, importuné, ne les écouta point. Selon toute apparence, il croyait que Jésus était Fils de David, c'est-à-dire réellement roi des Juifs, comme il l'avait toujours nommé durant le procès. Il répondit durement : Ce que j'ai écrit est écrit. « Que la royauté de

Jésus soit donc écrite en la langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu, et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes, et en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs inventeurs des arts, vous, ô Juifs héritiers des promesses, vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire! Bientôt vous verrez cet homme abandonné de ses propres disciples ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt les nations incrédules auxquelles il étend ses bras viendront recevoir le baiser de paix qui les doit réconcilier au vrai Dieu [1]. »

Les Évangélistes ont marqué une autre circonstance, où nous pouvons reconnaître la miséricorde qui voulut multiplier et accomplir les prophéties jusqu'aux moindres détails pour aider notre incrédulité. Après avoir crucifié Jésus, les soldats prirent ses habits et en firent quatre parts, une pour chacun d'eux; mais ils tirèrent au sort sa tunique, qui était sans couture. Le prophète avait dit : *Ils ont partagé mes habits entre eux et ils ont tiré ma robe au sort.* Juifs et païens, juges, grands, docteurs, peuple et populace et soldats, tous ceux qui ont insulté, frappé, livré Jésus, tous ceux qui l'ont couvert de crachats, tous ceux qui l'ont mis à mort, tous ont allumé autant de flambeaux qui font resplendir sa divinité. Ils ne lui ont pas porté un coup qui n'ait déchiré quelque lambeau du voile; plus ils se sont acharnés à lacérer la chair de l'homme, plus ils ont découvert le Dieu.

[1] Bossuet

D'autres prophéties germaient sur le Calvaire, pour s'accomplir plus tard. La passion de Jésus-Christ devait fournir le type des souffrances triomphantes de son Église, et le flot de la dérision n'avait pas cessé de mugir. Quatre soldats veillaient assis au pied de la croix. C'était plus qu'il ne fallait pour écarter le petit nombre d'amis qui auraient pu être tentés de détacher la victime ou seulement d'adoucir son supplice. Les ennemis étaient libres. Voyant donc Jésus à la croix, ils secouaient la tête et le chargeaient de malédictions. Ils lui criaient : « Eh! Sauveur, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même! Si tu es le Fils de Dieu, descends de cette croix! » Satan dans le désert lui avait dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas! » La voix des enfants ressemble à celle du père. Le peuple se moquait; les principaux de la nation, mêlés au peuple, se moquaient plus amèrement. Ils disaient ces choses que le monde n'a pas cessé d'entendre : « Il a sauvé les autres (on ne songeait pas encore à contester ses miracles) et il ne peut se sauver lui-même! Qu'il se tire de là, et nous croirons en lui! Il se confie en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le délivre! » Excités par ces clameurs, les soldats lui insultaient à leur tour, répétant l'éternel propos de toutes les incrédulités : « Donne-nous un miracle. Si tu es roi, si tu es Dieu, fais-le voir, sauve-toi, tire-toi de nos mains! » Enfin les voleurs crucifiés à ses côtés se joignirent aux blasphémateurs. Derniers personnages qui eussent manqué à la scène, et qui complètent les types de

l'incroyance tels qu'on les retrouvera désormais partout. Tournant la tête vers Jésus, ils lui dirent : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous ! »

Mais il plut à Dieu outragé que le monde reçût ici même l'exemple de la confession la plus parfaite et de la prière la plus miséricordieusement exaucée. L'un de ces larrons, changeant de langage, dit à l'autre : « Ne crains-tu pas Dieu non plus, toi ? Pour nous, c'est avec justice que nous sommes punis, et nous recevons ce que nos actions méritent; mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Puis, s'adressant à Jésus : « Seigneur, ajouta-t-il, quand vous serez dans votre royaume, souvenez-vous de moi ! » Voilà l'humilité, la foi profonde, la ferme espérance, tout ce que Dieu demande au pécheur. Et Celui qui était venu à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël, et qui avait dit : « Quiconque ne rougira pas de moi devant les hommes, je ne rougirai pas de lui devant mon Père, » celui-là, Jésus, le Fils unique de Dieu, répondit au larron : « En vérité, aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis. »

Au centre de cette multitude indifférente, hostile, ou même furieuse, au pied de la croix, un petit groupe de quatre personnes consolait les regards et le cœur de l'Homme-Dieu. Marie, sa mère, l'avait suivi jusque-là. Elle entendait les clameurs, les insultes, les rires; elle voyait couler le sang de son Fils. Elle se tenait debout au pied de la croix. A côté étaient Marie, sa sœur, femme de Cléophas, mère de ceux que l'on appelait les frères du

Seigneur ; puis Marie-Magdelaine, la pécheresse, et Jean, seul des disciples. Pierre ne s'y trouvait point. On ne peut croire que la crainte l'ait écarté depuis qu'il avait quitté en pleurant la cour de Caïphe ; encore moins que l'amour lui ait manqué. Peut-être se tenait-il un peu plus loin dans la foule, où il y avait d'autres saintes femmes ; peut-être, obéissant au commandement de Notre-Seigneur : « Quand tu seras converti, confirme tes frères, » s'occupait-il déjà de réunir les Apôtres dispersés et de raffermir leur foi. Si l'on devait ici accuser Pierre, il est vraisemblable qu'on l'aurait su par un mot de son disciple, l'évangéliste saint Marc, c'est-à-dire par lui-même.

Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Et ensuite il dit à Jean : « Voilà ta mère. » Jean représentait les enfants de l'Église. Par ce testament de la croix, Marie était donnée pour mère à tous les fidèles, le christianisme était enrichi des surabondances de la consolation et de la miséricorde.

Jésus n'avait plus qu'à mourir. Il entra dans le silence et le soleil s'obscurcit. Ces ténèbres, qui commencèrent peu après le crucifiement et qui durèrent jusque vers l'instant où Jésus rendit le dernier soupir, n'étaient pas la nuit, comme les clartés joyeuses de Bethléem n'avaient pas été le jour ; c'était une sorte de deuil et de stupeur de la nature, le signe dans le ciel que les Juifs avaient demandé. Ils le recevaient sans le comprendre, comme ils allaient, sans le comprendre, recevoir le signe de Jonas.

On touchait à la neuvième heure, qui est, suivant notre manière de compter, trois heures après midi. Lorsqu'Adam eut péché, il entendit la voix de Dieu dans le jardin, à l'heure où s'élève la brise après le milieu du jour, et c'est à ce moment qu'il lui fut dit qu'il retournerait à la terre. A cette même heure, le nouvel Adam, réparateur de toutes choses, sortant de son silence, s'écria d'une voix forte : « *Eli, Eli, lamma sabachtani*, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ! » Ce sont les premières paroles du psaume xxi, prophétique de la passion, dont il décrit les principales circonstances. Jésus les déclarait accomplies; et en même temps, comme homme, soumis à la peine du délaissement intérieur, il révélait la plus cachée et la plus amère de ses souffrances.

Afin que l'Écriture fût accomplie, Jésus dit encore : « J'ai soif ! » Une parole équivalente avait été adressée à la Samaritaine. Cette soif, qu'il éprouvait jusqu'au tourment, c'était la soif du salut des âmes. Elle revient ici avec le même sens d'amour divin, et à la fois comme l'expression de la souffrance physique. Il y avait là un vase plein de vinaigre. L'un des assistants y trempa une éponge attachée au bout d'un roseau et l'approcha des lèvres du Crucifié. Il goûta ce breuvage. Le prophète avait écrit : *Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.* Désormais, rien ne manquait plus aux traits du sacrifice. Jésus dit : « Tout est consommé. » Puis, élevant de nouveau la voix avec force, il s'écria : « Mon

Père, je remets mon esprit entre vos mains! » Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

C'était mourir en maître de la mort. Cette liberté d'intelligence et de volonté sur la croix, cette constatation de l'accomplissement de toutes les circonstances annoncées dans les Prophètes, ce grand cri, cette force revenue après ce long supplice, révélaient la pleine liberté de Celui qui avait dit: « J'ai le pouvoir de quitter ma vie et le pouvoir de la reprendre. » D'autres signes manifestèrent à l'instant la gloire du Dieu fait homme : le voile du Temple se déchira, laissant enfuir les mystères anciens; la terre frémit, des tombeaux s'ouvrirent, des morts apparurent à la vie. Des âmes aussi sortirent des ténèbres. L'officier romain qui avait présidé à l'exécution, s'écria : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu! » Mais, tandis que ce Gentil louait Dieu à haute voix, les Juifs, saisis de crainte, se frappaient la poitrine et regagnaient silencieusement leurs maisons. Aucun ne confessait le crime, la plupart ne le regrettaient que parce qu'ils commençaient à trembler que le nom de Jésus ne pérît pas.

Cependant, afin que les suppliciés ne restassent point exposés durant le Sabbat, et qu'on pût les enlever le jour même, des soldats envoyés par Pilate, à la demande des Juifs, rompirent les jambes des deux larrons pour les achever. Voyant que Jésus avait déjà cessé de vivre, ils ne le frappèrent point de la sorte, mais l'un des soldats lui porta au flanc un coup de lance, et de cette blessure il sortit du sang et de l'eau. Suivant l'opinion com-

mune, l'eau était naturelle et élémentaire : elle figurait le baptême, et le sang figurait l'Eucharistie. C'est pourquoi les Pères disent que l'Église, dont les deux principaux sacrements sont ici représentés, est sortie du côté de Jésus-Christ mort, comme Ève était sortie du côté d'Adam endormi.

Ces circonstances encore accomplissaient les prophéties : *Vous ne briserez point ses os. — Ils verront celui qu'ils ont percé.* Rien n'a été fortuit dans cette scène divine. Du commencement à la fin, les hommes, en exécutant les desseins les plus médités de leur malice et en s'abandonnant aux caprices les plus soudains de leur brutalité, n'ont pu que rendre plus éclatante la lumière qu'ils voulaient éteindre, et porter toujours plus de gloire où ils voulaient accumuler plus d'ignominie.

La Sagesse qui les déjouait dans le présent, prenait soin de les déjouer encore dans l'avenir.

C'est en prophète que Jésus, maître des circonstances de sa mort, accomplissait les prophéties. Il savait ce que l'hérésie inventerait pour contester la réalité de son sacrifice. Il en a réglé les circonstances de manière à mettre à l'abri ce pain dont le monde devait vivre. Dès les premiers siècles de l'Église, tous les sophismes que l'on remue aujourd'hui étaient inventés, et les Pères y avaient répondu par des arguments qui ont gardé toute leur force. Le Fils de Dieu, disent-ils, n'a pas souffert dans sa nature divine. Comme homme, il a souffert et il fallait qu'il souffrît. Si, après avoir vécu sur la terre, il eût dis-

paru subitement, il eût été pris pour un fantôme. De même qu'on prouve la réalité et l'incombustibilité d'un vase en le livrant à l'action des flammes et en le retirant intact, de même le Verbe de Dieu nous prouve que l'instrument matériel dont il s'est servi dans la rédemption du genre humain est à la fois réel et supérieur à la mort: en le livrant à la mort, il démontre sa nature; en le retirant de la mort, il démontre sa divinité. Il fit ce miracle pour étouffer la folie qui déifiait les hommes mortels; il enseigna par là que le seul vrai Dieu est celui qui dans la mort triomphant de la mort même, la rapporte vaincue parmi ses trophées. Il n'est point mort pour son triomphe personnel, mais pour détruire la mort de l'homme; et c'est pourquoi, quittant son corps de sa propre volonté et de sa propre puissance, il a néanmoins souffert une mort violente et publique. Si son corps avait été malade et si on l'avait vu se dissoudre, il eût été étrange que celui qui guérissait toutes les infirmités en ressentît lui-même les atteintes et en devînt la proie. Si, après être mort dans la solitude sans maladie, il s'était présenté de nouveau, comment croire au récit de sa mort et de sa résurrection, car il faut mourir avant de ressusciter? Pourquoi aurait-il annoncé publiquement sa résurrection après une mort secrète? Il n'a pas voulu charger à ce point la foi, donner lieu aux mensonges que les hommes n'eussent pas manqué de forger pour refuser de croire.

On dira qu'il aurait dû au moins chercher une mort glorieuse et éviter ces effroyables et révoltantes ignomi-

nies? Non! non! il devait sa joue aux soufflets, son front à la couronne d'épines, son visage aux crachats, son dos aux fouets, ses pieds et ses mains aux clous, ses lèvres au fiel, son flanc à la lance, tout son corps à la croix. Il fallait qu'on pût voir tant de mains qui l'avaient touché; il fallait que ces ignominies vinssent fortifier à jamais les victimes de la cruauté et de l'injustice, rayonner sur les blessures de l'innocent, couler comme un baume de salut jusque dans les plaies légitimes du coupable; il fallait qu'à jamais dans la profondeur des cachots, dans l'abjection même des bagnes, pût luire ce vivifiant soleil de la croix.

Une mort douce ou une mort glorieuse? Vous auriez vu l'imbécillité humaine oser soupçonner Dieu de n'avoir point puissance contre toute espèce de mort. L'athlète renverse l'ennemi qu'on lui oppose; Celui qui est la Vie a renversé la mort telle qu'on la lui offrait. La plus cruelle, la plus honteuse, la plus anciennement et la plus universellement maudite, celle qui pouvait le mieux le précipiter dans le mépris et dans l'oubli, c'est celle-là qu'il a voulu anéantir, pour anéantir avec elle ses opprobres et ses malédictions. Il n'est point décapité comme Jean, ni mutilé comme Isaïe, ni brisé comme les autres suppliciés : il faut que son corps demeure entier et indivisible dans la mort et ne serve point de prétexte à ceux qui voudraient diviser l'Église. Il meurt les bras étendus sur la croix, afin d'attirer d'une main l'ancien peuple, de l'autre les nations appelées et de les réunir

en lui. Il meurt « élevé en haut » pour expulser les démons de l'air et nous préparer la voie qui monte au ciel.

« Et Dieu était en Jésus-Christ, se réconciliant le monde. »

CHAPITRE XXIII

La Sépulture et la Résurrection

La vertu de la croix, que plusieurs avaient déjà éprouvée, continuait de se manifester. Tandis que la plupart des Disciples et les Apôtres eux-mêmes, à l'exception de Jean et peut-être de Pierre, se cachaient encore, le Centurion parlait, et deux disciples jusque-là cachés se montrèrent intrépidement.

Un homme riche et considéré, nommé Joseph, de la ville d'Arimathie, membre du Sanhédrin, osa se présenter devant le Gouverneur à titre de disciple, et lui demander le corps de Jésus pour l'ensevelir. Pilate le lui donna. Aussitôt Joseph se rendit au Calvaire, accompagné de Nicodème, son collègue au Grand Conseil, et qui comme lui avait protesté contre la sentence rendue le matin. Joseph avait acheté un linceul neuf; Nicodème apportait cent livres de myrrhe et de baume. Sans

craindre les regards ni la haine des Juifs, ni l'impureté légale encourue par quiconque touchait un cadavre, ils détachèrent Jésus de la croix. C'était un office étrange à des gens de cette condition, et il y avait là plus qu'une preuve de l'amour qu'inspirait Jésus. Si l'on songe aux circonstances, on y voit un premier miracle de cet Esprit de force et de lumière que le Maître avait tant annoncé à ceux qui croiraient en lui.

La Sainte Vierge était restée au pied de la croix, ainsi que Jean, Marie-Magdelaine et d'autres. D'après la tradition, conservée par les plus anciens interprètes, Nicodème détacha les clous; Joseph soutenait le corps. Marie-Magdelaine et Jean pleuraient. La mère de Jésus, sans larmes, offrait à Dieu ce qu'avait exigé sa justice, et ce sacrifice même ne pouvait être au-dessus de son amour. Elle reçut, à mesure qu'on les arrachait, les clous teints du sang de son Fils. Quand le corps fut descendu de la croix, elle l'enveloppa de ses bras et le pressa sur le sein virginal qui l'avait enfanté. Encore une fois Marie-Magdelaine couvrit de ses baisers et baigna de ses pleurs les pieds divins qui lui avaient apporté le salut; encore une fois Jean posa sa tête sur cette poitrine qu'il avait touchée et d'où son intelligence et son cœur emportèrent ce qu'un homme peut savoir des secrets de Dieu.

Après le coup de lance qui fit couler le sang et l'eau, tous ceux qui touchent le corps du Sauveur appartiennent à l'Église. Les ennemis se sont retirés; l'Église seule est présente, ayant à sa tête Marie. Elle s'approprie le corps

de Jésus pour le reproduire par la consécration eucharistique et le conserver toujours.

Joseph et Nicodème procédèrent à l'ensevelissement suivant l'usage des Juifs. Ils oignirent le corps de parfums, l'enveloppèrent étroitement des linges qu'ils avaient apportés, et couvrirent le visage d'un suaire. Ces soins, qui témoignent de leur piété, témoignent aussi qu'en ce moment ils ne se souvenaient guère des promesses de la résurrection, ou qu'ils les entendaient tout autrement qu'au sens littéral. Dieu le permit ainsi pour établir d'autant plus contre les négations futures la réalité de sa chair, la réalité de sa mort et la réalité de sa résurrection. Comme ceux qui l'ont meurtri, ses fidèles à leur tour le touchent de leurs mains. Ils voient le front déchiré d'épines, la chevelure ensanglantée, les meurtrissures et les blessures profondes, la large plaie au cœur; ils voient les yeux éteints, le froid et l'insensibilité du cadavre; la réalité de la vie et la réalité de la mort. En faveur des faibles chrétiens qui prêtent l'oreille à tout ce que l'on peut inventer dans le but de leur ôter le fruit du Calvaire, il faut bien ajouter que si Jésus n'avait pas succombé aux tortures de la passion et de la croix, ses disciples eux-mêmes l'eussent tué en l'inhumant. Lors donc qu'ils ont attesté au prix de leur vie qu'il était mort et ressuscité, ils sont croyables; car ils l'ont vu et touché mort, et tant qu'ils ne l'eurent pas revu et touché vivant, rien ne fut plus faible et plus incertain que leur foi à la résurrection. Après le *consummatum est* l'amour resta, la foi s'étei-

gnit. C'est ce que l'Église exprime le vendredi saint, lorsqu'elle éteint successivement tous les cierges, excepté un seul, qui représente Marie. Dans le cœur de Marie, la foi ne pouvait périr; mais l'auguste confidente gardait le secret divin qui la remplissait également de joie et de douleur.

Quand l'ensevelissement fut terminé, Joseph, Nicodème et Jean portèrent le corps en un jardin proche du Golgotha, où se trouvait un sépulcre taillé dans le roc, tout neuf, et que Joseph, qui l'avait fait faire, s'était destiné. Jésus n'avait pas eu de berceau, on lui prête un sépulcre. Même dans la mort, le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. Mais ce sont encore les dispositions de sa Providence et les enseignements de sa sagesse. Rien ne prouve mieux, d'une part, que tout lui appartient; de l'autre, qu'il est né et qu'il est mort pour autrui. Pourquoi la propriété de la sépulture à celui qui n'avait pas la propriété de sa mort? Pourquoi un tombeau en terre à celui qui est permanent au ciel? Le sépulcre est l'habitation de la mort, le Christ est la vie; l'éternellement vivant n'a pas besoin de la demeure des morts.

Cependant ce sépulcre, où il ne ferait que passer plutôt endormi que gisant, devait être taillé dans le roc et non creusé dans la terre ou bâti, afin de répondre à ceux qui viendraient dire que le corps en avait été enlevé furtivement; il devait être neuf, pour figurer quelque chose de la virginité du sein de Marie. Le sépulcre qui reçut le corps du Seigneur, dit un Père, a toujours été vierge

comme le sein qui le conçut. C'est un sein virginal qui l'engendre, c'est un sépulcre neuf qui le reçoit. Joseph, qui lui donne ce sépulcre, est nommé le *Juste*, comme Marie est nommée *la Vierge*. Dans le sein de la Vierge, il ne trouva pas la tache du péché; dans le sépulcre du Juste, il ne connaîtra pas l'atteinte de la corruption. Nulle part ce corps pauvre et souffrant n'est séparé de la pureté et de la sainteté. Vrai homme, il accepte de l'humanité ses conditions les plus humiliantes; vrai Dieu, il a partout cette compagnie de la pureté, seule digne de sa sainteté.

Les saintes femmes suivirent jusqu'au tombeau, se proposant de revenir pour suppléer à ce qui pourrait manquer. Tout se trouvant achevé, avec un peu de précipitation, à cause de l'heure, les hommes fermèrent l'entrée du monument en y roulant une pierre de très-grande dimension, et s'en allèrent. Les premières étoiles du Sabbat paraissaient au ciel. Les femmes demeurèrent encore quelque temps, puis elles rentrèrent à Jérusalem et se tinrent en repos le jour du Sabbat, suivant la loi.

Pour la première fois, le Sabbat recevait sa signification prophétique, désormais accomplie. Ce qui est dit dans la Genèse, que Dieu, ayant achevé l'œuvre de la création en six jours, se reposa au septième jour, est une prophétie du labeur de la Rédemption. Car Dieu ne s'est point fatigué à créer le monde, n'a pas eu besoin de repos et ne se repose pas. Toutes choses furent faites par un jeu de sa puissance, par un mot; *Ipse dixit, et*

facta sunt. Et comme il a créé, il crée encore, conserve, renouvelle et gouverne tout : *Mon père agit sans cesse*, dit le Sauveur. Mais la Rédemption, œuvre de l'Homme-Dieu, fut un travail long et dur et qui fatigua réellement l'ouvrier divin. Il en a plus coûté à Jésus-Christ pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie que pour créer la lumière, pour restaurer dans l'homme l'image de Dieu défigurée par le péché, que pour la former une première fois. L'Écriture donc, dit saint Augustin, en rapportant que le Dieu-Créateur se reposa en lui-même le septième jour, a prédit que le Dieu-Rédempteur, le Dieu-Homme se reposerait le septième jour daus le tombeau après l'achèvement de l'œuvre du rachat. C'est pourquoi, le samedi saint, l'histoire du repos de Dieu est lue sous le titre de *Prophétie*. C'est pourquoi aussi le samedi, jour où devait s'accomplir ce mystère, était si solennel chez les Juifs; et il s'accomplit, en effet, le jour du grand Sabbat, solennel entre tous. C'est pourquoi, enfin, la sépulture du Christ, enchaînant l'un à l'autre le mystère de sa mort et le mystère de sa résurrection et les prouvant tous deux, est mentionnée dans le symbole des Apôtres : *Sepultus*.

Mais en même temps qu'il accomplit les prophéties, termine son œuvre et se repose, le Dieu-Homme ne cesse pas d'agir. Enseveli, il complète l'enseignement qu'il veut donner et il ajoute une grâce à toutes celles qu'il a déjà données. Pour ressembler davantage à l'homme, il prend l'humiliation inévitable du linceul, du

suaire et du tombeau; par miséricorde pour l'homme, en la prenant il lui en ôte l'horreur. Cette nuit où il faut passer, il y a passé, nous l'y retrouvons encore; ce chemin qu'il faut prendre, c'est encore un de ses chemins, et comme tous ses chemins, il conduit à Lui, il conduit au ciel. Il a fait un peuple qui ne craint point les souffrances, qui ne craint point la croix, qui ne craint point la tombe, qui plutôt les désire; et les yeux fixés sur Jésus, nous disons : le repos de la tombe, comme nous dirions : le repos du ciel.

Tandis que les amis de Jésus, par respect pour la Loi dont ils ne connaissaient pas encore l'abrogation, imposaient l'inaction même à leur piété et à leur douleur, les Pharisiens, si scrupuleux observateurs du Sabbat, ne craignirent point de l'enfreindre. Peu rassurés par les événements de la veille, et se souvenant de ce que les Disciples oubliaient, ils allèrent trouver Pilate. — « Seigneur, lui dirent-ils, ce séducteur, lors qu'il vivait, a annoncé qu'il ressusciterait au bout de trois jours. Ordonnez donc que l'on garde le sépulcre jusqu'au troisième jour; car si ses disciples venaient dérober le corps et conter au peuple qu'il est ressuscité, ce serait une nouvelle erreur, pire que la première. »

Pour redouter les entreprises des Disciples, les Pharisiens avaient trop vu leur timidité. Ils craignaient donc autre chose; ils craignaient le miracle. Pilate leur répondit : « Gardez-le comme vous l'entendrez. » Ils se rendirent alors au sépulcre, en scellèrent la pierre et y lais-

sèrent des gardes. Ils ne savaient pas quel témoignage ils venaient sceller !

On ignore l'instant précis de la Résurrection. Elle eut lieu dès la pointe du troisième jour, entre la première aurore et le lever du soleil. De sa propre puissance, sans le secours ni l'intervention d'aucune autre force, sans briser ni déplacer la pierre, mais la pénétrant par la subtilité de son corps glorieux, Jésus sortit du tombeau comme il était sorti du sein intact de la vierge Marie.

Les gardes ne s'aperçurent de rien ; ils ne virent point l'Homme-Dieu; ils ne méritaient pas cette grâce; ils eurent un autre spectacle. La terre trembla; l'Ange du Seigneur descendit du ciel, renversa l'énorme pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect d'un éclair et son vêtement ressemblait à la neige. Les gardes épouvantés devinrent comme morts. Mais quand l'Ange ouvrit ainsi le sépulcre, déjà le Christ n'y était plus. Il n'y restait que le linceul et le suaire, témoins qu'il y avait passé.

Pendant ce temps, Marie-Magdelaine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, mère de Jean, se rendaient au sépulcre, portant les parfums et les aromates qu'elles avaient préparés. Elles étaient parties de grand matin; mais Marie-Magdelaine avait précédé les deux autres.

Madeleine, arrivée avant qu'il fît grand jour, vit le sépulcre ouvert. Les gardes avaient fui. Elle ne s'arrêta point et revint en hâte avertir Pierre et Jean. — Ils ont enlevé le Seigneur ! leur dit-elle. Les deux Apôtres coururent. Jean arriva le premier, regarda, vit les linges par

terre, mais n'entra point. Pierre entra, vit aussi le linceul, et dans un endroit à part, plié, le suaire. Alors Jean commença de croire la résurrection, mais d'une foi imparfaite, sur ce qu'il voyait, non sur ce que Jésus leur avait dit. Car ni lui ni Pierre ne comprenaient encore ce qui est dans les Écritures et ce qu'ils avaient entendu, qu'il fallait que Jésus-Christ ressuscitât d'entre les morts. Ils s'en retournèrent donc, Pierre grandement étonné en lui-même de tout ceci.

Marie-Magdelaine, revenue avec eux au tombeau, n'avait pu se résoudre à le quitter. Elle y restait seule et elle pleurait. Au milieu de ses larmes, s'étant penchée pour regarder dans le sépulcre, elle y vit deux anges assis où avait été posé le corps du Seigneur, l'un à la tête, l'autre aux pieds. L'un d'eux lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu? » Toute à sa douleur, ne regardant même pas les anges, elle s'écria : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où ils l'ont mis! » Ses yeux cherchaient dans le jardin, comme si elle espérait le découvrir. En ce moment, un homme lui apparut debout, qu'elle ne reconnut point, et qui lui dit aussi : « Femme, qu'as-tu à pleurer? Que cherches-tu? » Elle crut que cet homme était le jardinier; et toujours dans la même préoccupation, reportant ses yeux sur le sépulcre, elle répondit : — « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Quel mot! quelle vaillance de l'amour! Moi, femme, moi toute seule, je serai assez forte; je le prendrai dans mes bras et je l'emporterai!

Jésus (car c'était lui, qu'elle ne reconnaissait pas) lui dit : « Marie ! » Alors elle le reconnut. Elle se retourna et s'écria : Mon Maître ! En même temps, elle se jeta à ses pieds, qu'elle tint embrassés.

Jésus lui dit de ne point s'attacher ainsi à ses pieds, comme si elle ne devait plus le revoir ; qu'il n'était point encore remonté vers son Père. C'est-à-dire, qu'il demeurerait plusieurs jours encore avec les siens. Il ajouta : « Va trouver mes frères, et porte-leur ces paroles : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Par quel message plus tendre pouvait-il les rassurer contre la crainte que leur abandon n'eût diminué son affection pour eux ? Mais saint Paul fait entendre que sa bonté s'appliquait à prévenir une autre faiblesse, et voulait surtout leur montrer que loin, de les méconnaître dans sa gloire, il les regardait comme lui étant encore plus proches et plus chers.

Saint Marc ajoute à sa relation : « Ainsi, Jésus étant ressuscité le matin, il apparut premièrement à Marie-Magdelaine, qu'il avait délivrée de sept démons. » Et ainsi, dit saint Jérôme, il a montré que les pécheresses et les publicains précéderaient la Synagogue dans le royaume de Dieu, comme le larron pénitent y précéda les Apôtres. Or les sept démons, c'est-à-dire tous les vices, sont ici rappelés, remarque Bède, pour que nul pécheur ayant fait pénitence ne désespère du pardon, et que l'on voie surabonder la grâce là où le péché avait abondé.

Pendant que Marie-Magdelaine retournait vers les Apô-

tres pour accomplir sa mission, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, mère de Jean, arrivaient ou revenaient au sépulcre, accompagnées de Jeanne, femme de Chusa, et d'autres saintes femmes de la Galilée qui avaient servi Jésus. Il faisait grand jour et le soleil était levé. Elles demeuraient à leur tour consternées de trouver le tombeau vide. Soudain, deux hommes vêtus de robes brillantes parurent devant elles, et dans leur frayeur elles se tenaient le visage baissé vers la terre. Mais l'Ange (sans doute celui qui avait renversé la pierre et devant qui les gardes s'étaient enfuis) leur dit : « Pour vous, n'ayez point peur. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici ; il est ressuscité, comme il l'a dit. Ressouvenez-vous de ce qu'il vous a dit étant encore dans la Galilée : qu'il fallait que le Fils de l'homme fût livré entre les mains des pécheurs, qu'il fût crucifié et qu'il ressuscitât le troisième jour. Voyez l'endroit où l'on avait mis le Seigneur. Allez promptement dire à ses Disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. »

Pierre est l'objet d'une mention spéciale à cause de la dignité qui le met à part, et pour que ni lui ni aucun autre ne puisse douter que son triple reniement lui est pardonné.

Les saintes femmes se ressouvinrent des paroles du Seigneur que l'Ange leur rappelait. Saisies de crainte et transportées de joie, elles se retirèrent pour aller porter aux Apôtres cette grande nouvelle.

Elles marchaient en hâte, ne disant rien à personne sur la route, lorsque tout à coup Jésus leur apparut. Il les salua de la même parole que l'ange Gabriel avait adressée à la sainte Vierge, le jour de l'Annonciation : *Avete.* Elles s'approchèrent, et lui embrassant les pieds, elles l'adorèrent. Jésus leur dit : « Ne craignez point. Allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, ils me verront là. »

Jeanne, Marie et les autres s'empressèrent donc de rapporter aux Apôtres ce qu'elles avaient vu et entendu. C'était la confirmation de ce qu'ils venaient d'apprendre par Marie-Magdelaine ; mais ils n'avaient pas cru Marie-Magdelaine et ne crurent pas davantage celles-ci. Ils prirent ce qu'elles disaient pour un délire.

Les Princes des Prêtres crurent plus aisément. Après le rapport des gardes qu'ils avaient placés près du sépulcre, ils tinrent conseil avec les Anciens. En hommes prudents, ils comprirent tout de suite que le parti le plus sûr était d'éviter le grand bruit et les constatations officielles. Ils n'inquiétèrent point les Disciples, encore moins les soldats. Tout au contraire, ils donnèrent à ceux-ci une grosse somme d'argent, leur recommandant de dire que les Disciples avaient enlevé le corps nuitamment pendant qu'ils dormaient, et leur promettant de faire en sorte que le Gouverneur ne les recherchât point pour cette cause. Les soldats acceptèrent l'argent et répétèrent la fable. On peut croire qu'elle parut grossière, même à ceux des Juifs de Jérusalem qui ne se con-

vertirent pas; mais il était difficile de trouver mieux, et il fallait à tout prix qu'il n'y eût point d'euquête. L'impudence et la crédulité de l'esprit de parti firent le reste. Accueillie dans toutes les synagogues, cette explication puérile du miracle de la résurrection est encore aujourd'hui en crédit parmi les Juifs.

Quant à l'incrédulité obstinée des Apôtres, elle a certainement quelque chose de mystérieux et qui dépasse la limite de la raison. Aussi la cause en était-elle moins dans leur infirmité, dit saint Grégoire, que dans nos besoins. De leurs doutes sur la résurrection, qui ont exigé tant de preuves, jaillissent les clartés qui affermissent notre foi. Ces hommes, sur la parole desquels l'univers entier devait croire, furent d'abord les plus difficiles à persuader. Jésus ressuscité ne vainquit leur résistance qu'en se mettant sous leurs yeux et pour ainsi dire dans leurs mains. Pierre le premier, après les saintes femmes, reçut cette faveur, le jour même de la résurrection. Elle prouve combien le repentir de l'Apôtre avait été sincère; le pardon fut à la mesure de Dieu.

Voilà ce « miracle de Jonas » si sévèrement annoncé aux Juifs. La résurrection est le dernier trait de ces figures par lesquelles non-seulement les paroles, mais la vie même des Patriarches et des Prophètes, forment dans leur ensemble une image et une histoire anticipées du Christ. Jonas, la colombe vagabonde, envoyé pour convertir Ninive, et vivant dans la mort, est le type de son passage à travers le tombeau. Il y a les différences

qui doivent exister de l'homme à Dieu. Jonas refuse d'abord sa mission, de peur que le salut de Ninive convertie ne soit la perte d'Israël, et Jésus veut le salut d'Israël et du monde. Mais Jonas, éclairé de Dieu, demande lui-même à être jeté dans la mer pour sauver le navire qui le porte, et Jésus s'est livré lui-même. Le navire de Jonas est sauvé par son sacrifice, l'humanité est sauvée par la croix. Jonas, englouti vivant dans les entrailles du monstre marin, ne meurt pas, mais après trois jours il est revomi vivant : par un plus extraordinaire miracle, Jésus sort vivant des entrailles de la terre, où il est descendu mort. Rejeté parmi les hommes, Jonas va prêcher, non les Juifs, mais Ninive; Jésus enverra ses Apôtres prêcher la pénitence et le pardon dans le monde entier.

Le jour de la Résurrection, sur le soir, deux Disciples s'en allaient de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, éloigné de soixante stades (environ trois lieues). Ils s'entretenaient de ce qui s'était passé. Un homme s'approcha, et, cheminant avec eux, leur demanda de quoi ils parlaient et d'où venait leur tristesse. L'un des Disciples lui répondit : — Êtes-vous tellement étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez rien des choses qui sont arrivées ces jours-ci? — Quelles choses? dit le voyageur. Ils reprirent : — Au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Ignorez-vous comment les Princes des Prêtres et les Anciens de notre nation l'ont livré et l'ont crucifié? Nous

espérions qu'il était celui qui doit délivrer Israël. Mais voici maintenant trois jours que ces choses ont eu lieu.

Ayant ainsi exprimé leur découragement, les Disciples racontèrent avec l'accent de l'incertitude comment quelques-unes des femmes qui suivaient Jésus disaient qu'il était vivant, et ce que l'on rapportait aussi, que son corps ne se trouvait plus dans le sépulcre. Alors le voyageur inconnu leur dit : « O insensés! cœurs lents à croire les Prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances et qu'ainsi il entrât dans sa gloire? » Ensuite, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur expliquait ce qui est dit du Christ dans toutes les Écritures.

Ils étaient arrivés près du lieu où ils devaient s'arrêter, et le voyageur parut vouloir passer outre; mais les Disciples insistèrent pour qu'il restât, disant : « Il se fait tard; le jour est déjà sur son déclin. » Il entra donc avec eux, et ils se mirent à table ensemble. Or, tandis qu'ils étaient à table, cet hôte prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu, il le leur présenta. A cet instant, leurs yeux s'ouvrirent et ils reconnurent le Seigneur; mais aussitôt il disparut. Et les Disciples se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous lorsqu'il nous parlait durant le chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures?

Pleins du feu de charité dont la présence de Jésus les avait remplis, ils retournèrent immédiatement à Jérusalem. Ils y trouvèrent les Apôtres, qui disaient : « Le Sei-

gneur est vraiment ressuscité; il a apparu à Simon. » Eux-mêmes racontèrent ce qui leur était arrivé. Cependant plusieurs ne les voulurent pas croire.

Et comme les Apôtres, s'étant mis à table, s'entretenaient encore sur ce sujet, probablement avec quelque chaleur, Jésus se trouva au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous! » La paix! c'est la promesse de Bethléem; et, au moment de les quitter, il leur avait dit : Je vous laisse ma paix. La paix est le don de Jésus. Mais ils tremblaient et croyaient voir un esprit, parce que Jésus se trouvait devant eux tandis que les portes étaient restées closes. Il leur dit : « C'est moi, ne craignez point. Voyez mes mains et mes pieds; touchez. Un esprit n'a point de chair ni d'os comme vous voyez que j'en ai. » Il leur montra ses mains, ses pieds, la plaie de son côté. Ils étaient ravis et pleins de joie, mais sans pouvoir se persuader encore que ce fût vraiment le Seigneur vivant dans sa chair. Jésus leur demanda quelque chose à manger. Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Il en mangea en leur présence, leur donna ce qui restait. Ensuite il leur dit : « Rappelez-vous ce que vous avez entendu de ma bouche, quand j'étais encore avec vous : « Il faut que tout ce qui est écrit de moi dans les Prophètes s'accomplisse. » Et leur ouvrant l'esprit pour l'intelligence des Écritures, il poursuivit : « Il fallait donc que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts. Vous êtes témoins de ces choses; il faut maintenant que la pénitence et la rémission des pé-

chés soient prêchées en mon nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. » Il a révélé la vérité de son corps réel, il manifeste aussitôt l'unité de son corps mystique, l'Église, née à Jérusalem, destinée à se répandre par toute la terre, composée de Juifs et de Gentils, seule et même Église.

Ayant ainsi parlé, il leur dit une seconde fois, voyant leur joie : « La paix soit avec vous. » Et comme il allait leur faire un don vraiment divin, il ajouta : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. »

Après ces paroles, il souffla sur eux, leur disant : « Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. »

Ce souffle n'était pas le Saint-Esprit, il n'en était que le symbole, signifiant que le Saint-Esprit procède de Jésus selon sa divinité. Plus tard, au jour de la Pentecôte, les Apôtres recevront la plénitude des dons miraculeux qui leur ont été promis. Mais la bonté paternelle de Jésus se hâte de leur communiquer le pouvoir d'absoudre.

Thomas, l'un des Onze, n'était pas avec ses frères lors de cette apparition. Ils lui en firent le récit. Mais Thomas répondit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous; si je ne mets mon doigt à la place des clous; si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai rien. » Huit jours après, les Apôtres étant dans la même maison, et Thomas s'y trouvant aussi, Jésus vint de nouveau, les

portes fermées, et parut au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis, s'adressant à Thomas, il lui dit : « Mets là ton doigt et vois mes mains; approche ta main et mets-la dans mon côté; et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Thomas s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu! Jésus lui dit : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui croiront, n'ayant point vu. »

Après ces événements, les Apôtres et les Disciples étaient retournés en Galilée, où le Seigneur leur avait donné rendez-vous. Simon Pierre, les fils de Zébédée, Nathanaël, Thomas et deux autres se trouvaient réunis sur les bords du lac de Génésareth. Un soir, Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils montèrent avec lui dans une barque; mais cette nuit-là ils ne prirent rien.

Au matin, Jésus parut sur le rivage, et les Disciples ne le reconnurent point. Il leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? » Non, répondirent-ils. Jésus reprit : « Jetez le filet à droite, et vous trouverez. » Ils firent ainsi, et ils ne pouvaient plus tirer le filet tant il était chargé. Alors Jean dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » Pierre, entendant ces mots, remit sa tunique, se ceignit et se jeta à la mer. Les autres disciples vinrent dans la barque, traînant le filet plein. Il contenait cent cinquante-trois grands poissons, et pourtant il ne rompit point. Cette pêche où le filet n'est plus jeté au hasard, mais *à droite*, figure l'Église arrivant au port éternel où elle amène les élus. Il y a sept pêcheurs pour représenter

l'universalité du sacerdoce catholique. Dans le nombre cent cinquante-trois, d'après l'interprétation de saint Augustin, sont exprimées l'unité de Dieu, la Trinité et l'humanité. Le filet ne rompt point parce qu'alors il n'y aura plus de schisme à redouter. Tout est amené à terre, au rivage stable, au repos, à la paix.

Lorsqu'ils furent à terre, les Disciples virent des charbons allumés et un poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Venez et mangez. » Aucun d'eux n'osa lui demander : « Qui êtes-vous? » Ils savaient bien que c'était le Seigneur.

L'Évangile dit qu'ils savaient, non qu'ils voyaient. Maintenant ils savent et ils croient sans voir.

Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci? » Pierre, répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dis : « Pais mes agneaux. »

Il lui dit encore : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre répondit une seconde fois : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. »

Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre, affligé de cette troisième interrogation, répondit : « Seigneur vous connaissez toutes choses; vous savez que je vous aime! » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. »

Ces trois affirmations de Pierre, trois fois provoquées par Jésus, expiaient ses trois reniements. Il ne faut pas, dit

saint Augustin, qu'il montre moins d'amour qu'il n'a montré de crainte, et qu'il ait prononcé plus de paroles pour conjurer la mort que pour attirer la vie.

Après les deux premières réponses, Pierre est confirmé dans la dignité d'apôtre ; après la troisième, il est investi de la dignité sans égale de Pasteur des Pasteurs. C'est la dernière main au grand ouvrage que Jésus n'a cessé d'édifier, l'Église. Les paroles qu'il ajouta assurèrent Pierre de sa fermeté future et lui marquèrent en même temps la gloire de sa mort : « En vérité, en vérité, quand tu étais jeune tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu tendras les mains et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudrais pas aller. » Et Jésus lui dit encore, à lui seul : « Suis-moi. » Comme pour marquer par un trait de plus sa dignité sans égale et jeter une sorte de lueur sur le caractère particulier de son martyre.

Ensuite les Onze se rendirent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait dit qu'ils le verraient. On pense que ce fut là que plus de cinq cents disciples à la fois le virent, comme saint Paul en rend témoignage, et ils l'adorèrent. Quelques-uns néanmoins restèrent dans le doute, ce que l'on ne peut entendre des Apôtres. S'approchant des Onze, Jésus leur dit :

« Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la « terre. Allez donc, enseignez toutes les nations. Bap-« tisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, « et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai com-

« mandé. Et voilà que je suis avec vous tous les jours « jusqu'à la fin du monde. »

Il leur dit encore :

« Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à « toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera « sauvé, mais celui qui ne croira point sera condamné. « Des miracles accompagneront ceux qui croiront. En « mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des « langues nouvelles, ils prendront les serpents, et s'ils « boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira « point; ils imposeront les mains sur les malades et les « malades seront guéris. »

Neuf apparitions de Notre-Seigneur sont mentionnées dans l'Évangile. Ce qui suit se rapporte à la dixième et dernière, qui eut lieu à Jérusalem, où les Apôtres étaient revenus. Mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre l'accomplissement de la promesse du Père, qu'ils avaient reçue de sa bouche, et il leur annonça encore une fois le baptême de l'Esprit-Saint.

Alors, encore préoccupés du règne temporel du Messie, ils lui firent cette demande : « Seigneur, est-ce le temps que vous rétablirez le royaume d'Israël?

Le Saint-Esprit devait bientôt les désabuser de cette idée. Jésus se contenta de leur répondre : « Ce n'est point à vous de savoir les temps et les moments que le Père a marqués dans sa toute-puissance. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui viendra sur vous d'en-

haut, et vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » C'était la prise de possession du monde.

Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus les mena hors de la ville, du côté de Béthanie. Alors, de ses mains que les clous avaient percées, il leur donna une bénédiction ; et tandis qu'il les bénissait, ils le virent s'élever et monter dans le ciel. Bientôt une nuée le déroba à leurs yeux.

Et comme ils regardaient toujours, deux Hommes vêtus de blanc se trouvèrent à leurs côtés, qui leur dirent : « Que restez-vous ainsi à regarder? Ce Jésus qui du milieu de vous vient de s'élever dans le ciel, en reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter. »

CHAPITRE XXIV

Les Apôtres

Assidus à la prière, les Disciples attendaient avec foi l'accomplissement des promesses du Seigneur Jésus.

Le dixième jour après l'Ascension, cinquantième après Pâques, les Juifs célébraient la Pentecôte, fête commémorative de l'avénement de la Loi, promulgée cinquante jours auprès la sortie d'Égypte; et pendant cette fête, ils offraient à Jéhovah les prémices de la moisson. Les Apôtres et les Disciples, étant assemblés, entendirent tout à coup un grand bruit, comme d'un souffle impétueux qui venait du ciel. Au même instant il parut des flammes qui se divisèrent en langues de feu et s'arrêtèrent sur la tête de chacun, même des femmes, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Jean-Baptiste avait annoncé ce baptême de feu. Pendant que les Juifs devenus indignes célèbrent la fête de la loi ancienne; la loi nouvelle est

promulgée. A ceux qui lui apportent les prémices de leurs champs, Dieu déclare qu'il veut désormais d'autres moissons.

Les Apôtres commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les inspirait. Attirés par cette merveille, des Juifs de toutes les nations vinrent en grand nombre autour d'eux. Chacun s'émerveillait de les entendre; mais les Juifs de Judée disaient: Ils sont ivres! Alors, Pierre, debout au milieu des Onze, fit voir qu'il était devenu un autre homme. Il leur dit: — Vous vous souvenez de Jésus de Nazareth et des miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous. Il vous a été livré, vous l'avez crucifié et vous l'avez fait mourir. Mais Dieu l'a ressuscité, et nous sommes tous témoins de sa résurrection. Or, après qu'il a été élevé au Ciel et qu'il a reçu la promesse que le Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit-Saint que vous entendez maintenant. O maison d'Israël, sachez donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié!

Ainsi parla Pierre, au milieu de Jérusalem, en face des Prêtres, des Scribes, des Pharisiens et du peuple, moins de deux mois après la passion et la mort de Jésus-Christ.

Parmi ceux qui l'avaient entendu, beaucoup lui dirent et aux autres Apôtres: « Nos Frères, que faut-il que nous fassions? » Pierre leur dit: « Faites pénitence. Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la

rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse a été faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur en appellera. » Ayant achevé de les instruire, il les exhorta à se sauver de cette race corrompue; et ce jour-là, trois mille environ reçurent le baptême. Tel fut le premier coup de filet du pêcheur d'hommes. Et ces nouveaux Disciples du Christ, dont le nombre augmentait tous les jours, étaient unis par une grande charité.

Les Apôtres étonnaient Jérusalem par de nombreux miracles. Un jour que Pierre et Jean se rendaient à la prière de la neuvième heure, ils virent à la porte du Temple un infirme, boiteux de naissance, qui demandait l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais je donne ce que j'ai : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » En même temps il le prit par la main, et le boiteux, marchant avec allégresse, les accompagna dans le Temple. Cet homme avait plus de quarante ans; tout le monde le connaissait. Une grande foule s'empressa autour des Apôtres. Pierre leur dit : — « De quoi vous étonnez-vous, et pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par nous-mêmes que nous eussions fait marcher cet homme? Le Dieu de nos Pères glorifie son Fils Jésus que vous avez renié devant Pilate, quand Pilate jugeait qu'il devait être renvoyé absous. Vous avez renié le Saint et le Juste; vous avez demandé que l'on vous délivrât un homicide. Vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. C'est

lui qui, par la foi au nom de Jésus, a guéri les pieds de cet homme que vous voyez et que vous connaissez. »

L'Apôtre, imputant à l'ignorance leur crime contre Jésus, les pressa d'embrasser la foi, puisque c'était à eux que Dieu avait d'abord envoyé son Fils.

Pendant qu'il parlait, des prêtres et des gardes du Temple, accompagnés d'une main-forte de Sadducéens, courroucés de l'entendre annoncer la résurrection, survinrent et l'arrêtèrent ainsi que Jean. Jusqu'à ce moment les meurtriers de Jésus avaient évité d'avoir affaire à ses Disciples. Ils craignaient de les persécuter, non qu'ils redoutassent leur force, mais pour ne pas réveiller le souvenir du Maître. Ils comptaient qu'ils en auraient plus aisément raison par le silence et par l'oubli. Ce qui s'était passé le jour de la Pentecôte, ce nouveau miracle, cette seconde prédication dans le Temple, et les dispositions visibles de la foule, les firent changer d'avis.

Pierre et Jean, conduits en prison, comparurent le lendemain devant le tribunal qui avait jugé le Sauveur. Anne et Caïphe présidaient. Ils demandèrent aux Apôtres par quelle autorité et au nom de qui ils avaient guéri le boiteux. Pierre leur répondit : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, que vous avez cloué à une croix et que Dieu a ressuscité. Et le salut ne peut venir que de lui, parce que Dieu n'a donné nul autre que lui par le nom de qui nous puissions être sauvés. »

A cette réponse, les juges du Christ furent tout déconcertés. Ils ne voyaient nul moyen de nier le miracle

et n'avaient nulle envie de se rendre. Le silence leur parut encore le meilleur parti. Pensant que des hommes de rien et des ignorants, tels que ces Disciples, ne résisteraient pas à la menace, ils leur défendirent, sous les plus fortes peines, d'enseigner ni de parler désormais en aucune sorte au nom de Jésus. Pierre et Jean répliquèrent : « Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne saurions taire les choses que nous avons vues et que nous avons entendues. » Paroles que la conscience humaine peut compter au nombre de celles qui l'ont sauvée et qui l'empêcheront à jamais de périr.

Les juges redoublèrent leurs menaces; mais, ne pouvant punir, ils laissèrent aller ces obstinés. Ce fut là le premier procès que l'Église eut à subir. Elle en célébra l'heureuse issue par un cantique où éclatent la poésie et l'enthousiasme du monde nouveau. Si l'on veut se rappeler ce qui se chantait alors dans le monde, on verra tout de suite quelle race victorieuse venait de naître sur le Calvaire :

« Tous, d'un même esprit, élevant leurs voix vers Dieu, ils dirent :

« Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils contiennent.

« C'est vous qui, par le Saint-Esprit et par la bouche de notre père David, votre serviteur, avez dit : « D'où vient « que les nations ont frémi ? Pourquoi les peuples ont-« ils médité des choses vaines ?

« Les rois de la terre se sont unis, et les princes se « sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. »

« Car il est vrai que contre votre saint Fils Jésus, votre Christ, se sont ligués dans cette ville Hérode et Ponce Pilate, et les Gentils et les peuples d'Israël,

« Pour accomplir ce que votre puissance et votre conseil avaient décrété qui serait fait.

« Et maintenant, Seigneur, voyez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole hardiment.

« Et étendez votre main pour donner des guérisons, des signes et des miracles par le Nom de votre saint Fils Jésus-Christ. »

Après qu'ils eurent ainsi prié, la maison où ils étaient assemblés trembla. Dieu leur donnait cette marque qu'il était là toujours, et qu'il pouvait renverser et les Juifs et la terre. Pleins du Saint-Esprit, ils continuèrent de répandre la parole comme s'ils n'avaient rien à redouter. Environ cinq mille personnes se firent baptiser après cette seconde prédication de saint Pierre.

Pierre était non-seulement le chef spirituel, mais encore le juge, et en quelque sorte le roi de cette nation nouvelle. Des miracles sans nombre confirmaient son autorité. On plaçait dans les rues les malades sur son passage, et son ombre, portant sur eux, les guérissait.

Les Princes des Prêtres et leur parti, c'est-à-dire le parti des incrédules, virent qu'il fallait prendre d'autres mesures pour étouffer ce qu'ils appelaient la « secte de

Jésus. » Ils firent de nouveau arrêter les Apôtres. Mais un ange apparut aux prisonniers, leur ouvrit les portes et leur dit : Allez et prêchez hardiment.

Le lendemain, dès que le Temple fut ouvert, ils se mirent à prêcher dans la galerie de Salomon. C'est là qu'ils avaient été arrêtés après la guérison du boiteux.

Cependant les juges étaient assemblés. On vint leur dire que tout était en ordre dans la prison, les portes fermées, les gardes aux portes ; mais que les prisonniers n'y étaient plus. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils apprirent que ceux qu'ils cherchaient enseignaient librement sous les galeries du Temple. Ils les firent amener, mais sans violence, par crainte du peuple. Le Grand-Prêtre leur demanda comment, après les défenses qu'ils avaient reçues, ils osaient encore prononcer « ce nom-là ! » Vous avez, ajouta-t-il, rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous rendre coupables de la mort de *cet homme !*

Pierre et les Apôtres répondirent : « Il faut obéir à Dieu. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir en le pendant à la croix. Il est le Prince et le Sauveur que Dieu a élevé pour donner à Israël la pénitence et la rémission des péchés. Et nous en sommes témoins, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent en est témoin avec nous. »

Les juges se consultaient pour savoir comment ils les feraient mourir. Un docteur pharisien, très-respecté, nommé Gamaliel, qui enseignait la sainte Écriture, et qui plus tard se convertit, leur persuada de patienter encore.

Car, dit-il, « si l'œuvre de ces hommes ne vient que d'eux-mêmes, elle se dissipera d'elle-même ; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire. Et il est à craindre que vous ne vous opposiez à Dieu. » De telles paroles pouvaient être prononcées dans le conseil qui avait condamné Jésus, et elles ralliaient la majorité sous la présidence de Caïphe et Anne. Il fallait que les miracles eussent parlé bien haut ! Néanmoins, le Conseil fit flageller les Apôtres et leur renouvela la défense de parler en aucune sorte au nom de Jésus. Ils revinrent joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de leur Maître ; et ils continuèrent de le prêcher hautement dans le Temple et partout. Les conversions augmentèrent, une persécution plus violente s'organisa.

Après l'Ascension, les Apôtres s'étaient complétés au nombre de douze, en s'adjoignant le disciple Matthias, désigné par le sort pour remplacer l'Iscariote. Plus tard, afin de se décharger du soin matériel de la communauté, ils avaient institué sept diacres, choisis entre les disciples et élus par eux. Le premier diacre, nommé Étienne, avait étudié sous Gamaliel.

C'était un homme plein de foi, de science et de force, et qui faisait de grands miracles. Les Juifs grecs, ayant eu avec lui des controverses publiques dont le résultat n'avait pas tourné suivant leur désir, l'accusèrent de blasphème et le traînèrent devant le Conseil, où ils produisirent des faux témoins. Lorsqu'Étienne fut en présence des juges, ceux-ci virent son visage éclatant comme

celui d'un ange. Le Grand-Prêtre l'interrogea, et il se défendit. Son discours était d'un maître. Il montra comment les Juifs avaient toujours persécuté les Prophètes; comment, fidèles au mauvais esprit de leurs pères, ils venaient de trahir et de mettre à mort Celui que les Prophètes avaient annoncé, le Messie préfiguré par Moïse. Ce discours leur faisait aussi comprendre que l'intelligence des livres saints sortait de leurs écoles et passait aux disciples de Jésus. Ils devinrent furieux. Mais, tandis qu'ils grinçaient les dents contre Étienne, celui-ci, levant les yeux, s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme qui est debout à la droite de Dieu ! »

Aussitôt les membres du Conseil, poussant de grandes clameurs, se précipitèrent sur lui et le traînèrent hors de la ville pour être lapidé. Suivant la loi, les témoins devaient lui jeter la première pierre. Afin de témoiguer qu'ils exécutaient le jugement, ils mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune docteur, élève aussi de Gamaliel, qui était là comme délégué des juges. Étienne, pendant qu'on le lapidait, disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! » Et, s'étant mis à genoux, il dit encore : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché ! » Ayant prononcé cette parole, il mourut. L'Écriture dit : *Il s'endormit.* C'est le premier martyr, le premier qui reçut en ce monde l'accomplissement de la première promesse faite par Jésus à ses premiers disciples : « Vous verrez le ciel ouvert. »

Les Juifs pouvaient se consoler de leur nouveau crime en se disant qu'au moins « la secte » ne remplacerait pas aisément l'homme plein de science, d'éloquence et d'ardeur qu'ils venaient de lui ôter. Mais ce jeune docteur, aux pieds de qui les bourreaux d'Étienne avaient déposé leurs vêtements et qui consentait à sa mort, se nommait Saul; un jour il se nommera Paul, et il sera celui que toute langue appellera par excellence l'Apotre.

Le martyre de saint Étienne fut le signal d'une grande persécution, où Saul ne demeura pas inactif. « Il faisait d'étranges ravages dans l'Église, entrant dans les maisons et traînant par force en prison les hommes et les femmes. » Tous les disciples se dispersèrent. Néanmoins, les Apôtres, quoique plus menacés, obéissant à l'ordre de Jésus-Christ, ne quittèrent pas Jérusalem. D'autres fidèles furent assez courageux pour ensevelir avec honneur le corps d'Étienne. Du reste, la persécution et la dispersion eurent l'effet que le monde s'est accoutumé à leur voir produire; l'Évangile fut plus promptement répandu. La Samarie en profita la première. Le diacre Philippe, à l'exemple du Maître, franchit la barrière de la nationalité juive et récolta où Jésus avait semé. Saint Pierre et saint Jean, tendrement unis par les liens de la charité, vinrent de Jérusalem, au nom du collége apostolique, pour administrer la confirmation à ceux que Philippe avait baptisés et leur communiquer les dons du Saint-Esprit.

Mais là aussi se manifesta le premier hérétique, pres-

qu'au même instant que venait d'être couronné le premier martyr.

Voyant les miracles de Philippe, un Samaritain nommé Simon, trafiquant de magie, avait demandé et reçu le baptême. Lorsqu'il fut témoin des grâces nouvelles qui suivaient l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux Apôtres pour qu'ils lui donnassent aussi le pouvoir de communiquer le Saint-Esprit. Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, qui as cru que le don de Dieu se peut acquérir pour de l'argent. Tu n'as rien à prétendre dans cette œuvre, car tu n'as pas le cœur droit. Fais donc pénitence de ton impiété et prie Dieu : peut-être qu'il te pardonnera. » Le magicien effrayé supplia les Apôtres d'intercéder pour lui; mais il resta engagé dans son crime, cherchant à obtenir le don de Dieu, ou feignant qu'il l'avait obtenu, pour le revendre, principal caractère de l'hérésie.

Les baptisés de la Samarie à demi juive étaient les prémices d'une conquête bien autrement étendue, que l'Évangile devait prochainement entreprendre. Les Prophètes avaient annoncé que le royaume de Dieu serait ouvert même aux païens; Jésus avait dit : « Enseignez toutes les nations et baptisez-les. » Humainement, il semblait impossible d'appeler les Païens sans leur imposer en même temps tout le Judaïsme, ou sans exclure du même coup tous les Juifs. Jusqu'ici l'Évangile n'avait été prêché qu'aux enfants d'Abraham, et c'étaient les plus fervents qui l'embrassaient. Ils se dégageaient de certaines obser-

vances des Pharisiens, mais ils se tenaient plus assidus dans le Temple et plus près de la Loi. Ils n'avaient pas même l'idée que la circoncision pût être abolie. A leurs yeux, tout circoncis était impur; on ne devait ni boire, ni manger, ni avoir aucune intimité avec lui. Comment faire tomber cette barrière? Comment imposer aux Gentils la circoncision et la privation des aliments déclarés impurs? Comment admettre dans l'Église, uniquement composée de Juifs fidèles, des hommes au contact desquels ils se croiraient souillés? Il fallait une révélation divine; Pierre la reçut.

Il y avait à Césarée un centurion de la cohorte italique nommé Corneille, homme de bien, l'un de ces hommes de l'avénement, dont le désir appelait Dieu. Incirconcis, il s'était, comme beacoup d'autres, fait juif autant qu'il pouvait l'être, parce que le culte d'Israël donnait au moins quelque chose à l'aspiration de son cœur. Il priait assidûment, faisait l'aumône, craignait Dieu; et toute sa famille était comme lui. Un jour, un Ange lui apparut. C'était vers la neuvième heure, l'heure de l'apparition à Zacharie, l'heure du boiteux guéri à la porte du Temple, l'heure du dernier soupir de Jésus.

L'Ange donc, apparaissant à cet homme, lui dit : — « Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées devant Dieu, et il s'en est souvenu. Envoie maintenant en la ville de Joppé, et fais venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il loge chez le corroyeur Simon. Ce que tu as à faire, c'est lui qui te le dira. » Aussitôt Corneille

envoya à Joppé deux de ses domestiques et un de ses soldats qui craignait Dieu.

Le lendemain, lorsque les envoyés de Corneille approchaient déjà de Joppé, Pierre monta sur la terrasse de la maison pour prier. Ensuite il demanda à manger. Continuant de prier tandis qu'on lui apprêtait son repas, il fut ravi en extase. Le ciel s'ouvrait; une grande nappe, liée par les quatre coins en forme de vase, s'abaissait vers la terre, et cette nappe renfermait toutes sortes de bêtes impures et défendues par la loi. En même temps, l'Apôtre entendit une voix qui lui disait : « Pierre, lève-toi, tue et mange. » Il répondit : « Seigneur, je n'ai garde! Jamais je n'ai rien mangé d'impur. » La voix reprit : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. » La vision se renouvela trois fois, puis la nappe en forme de vase fut retirée dans le ciel.

Ces bêtes impures et sauvages figuraient les Païens, souillés d'impuretés et soumis à toutes les passions brutales. Elles paraissaient descendre du ciel, parce que l'élection divine les donnait à Pierre pour les recevoir dans l'Église. *Tue et mange :* Fais-les mourir au vieil homme et incorpore-les en ton unité. Et le signe fut donné par trois fois afin de convaincre plus fortement les Juifs de la miséricorde de Dieu envers les Gentils.

Pierre ne comprit pas immédiatement. Pendant qu'il réfléchissait au sens de sa vision, les envoyés de Corneille le demandaient à la porte, et dans le même moment l'Esprit lui disait : « Descends, et va sans crainte avec

ces hommes, c'est moi qui les ai envoyés. » Ayant donc reçu les messagers, Pierre, le lendemain, les suivit; serviteur des serviteurs de Dieu. Quelques-uns des frères de Joppé l'accompagnaient; Pierre ne va pas seul et n'agit point sans témoins.

Corneille l'attendait avec ses parents et ses meilleurs amis. Dès qu'il le vit, il se jeta à ses pieds. Pierre le fit relever et entra. — Vous savez, dit-il à Corneille, combien les Juifs ont en abomination la fréquentation d'un étranger; mais Dieu m'a montré que je ne devais regarder aucun homme comme impur; et sans hésiter, je suis venu. Faites-moi savoir ce que vous voulez de moi.

Corneille lui raconta ce que lui avait dit l'Ange, et il ajouta : — Nous sommes devant vous pour entendre ce que le Seigneur vous a commandé de nous dire.

Pierre, admirant la grâce que Dieu avait faite aux hommes en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, Seigneur et Sauveur de tous, commença aussitôt d'instruire ces Gentils si miraculeusement appelés. Et, pendant son discours, le Saint-Esprit descendit visiblement sur tous ceux qui l'écoutaient. A la grande surprise des fidèles circoncis, ils se mirent à parler les langues et à glorifier Dieu. Alors Pierre dit à ses compagnons : « Qui pourrait refuser le baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit ? » Et il commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur Jésus.

De retour à Jérusalem, l'Apôtre eut néanmoins à subir quelques contestations de la part des fidèles pour être

entré chez des incirconcis et avoir mangé avec eux. Il se défendit en leur rapportant tout ce qui était arrivé. « Lorsque je vis, ajouta-t-il, que le Saint-Esprit descendait sur ces Gentils, comme il était descendu au commencement sur nous, je me suis souvenu de cette parole du Seigneur : *Jean a baptisé dans l'eau, mais vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.* Puis donc que Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu? » Ces paroles et l'autorité si reconnue de Pierre, qui avait reçu les clefs pour fermer et pour ouvrir, apaisèrent les scrupules judaïques. Ceux qui avaient murmuré conçurent une sainte joie. Ils dirent : Que Dieu soit glorifié, qui a aussi donné la grâce de la pénitence aux étrangers, afin qu'ils aient la vie!

Le mur de séparation commençait de crouler. Pierre, choisi pour porter le premier coup, avait largement ouvert la brèche. Le bélier qui devait achever l'œuvre était déjà dans la main de Jésus-Christ.

Après la mort d'Étienne, Saul avait continué de persécuter ardemment les fidèles, non, à ce qu'il semble, sans quelque trouble intérieur; mais il s'efforçait d'apaiser cette inquiétude en redoublant d'énergie pour la défense du judaïsme attaqué. Il était Pharisien de race, élevé à Jérusalem dans l'école de Gamaliel, instruit, éloquent, peut-être ambitieux. Il avait pris comme but de sa vie de montrer plus que le zèle accoutumé des Pharisiens pour les traditions. Né à Tarse, il appartenait sans doute à la synagogue des hellénistes, dont la colère contre les polémi-

ques victorieuses de saint Étienne avait allumé la première persécution qui fit couler le sang. Saul avait consenti au meurtre d'Étienne, il y avait participé. Mais la prière du martyr était montée au ciel pour lui.

Cependant, au bout d'une année, « ne respirant que menaces et que mort contre les Disciples de Jésus-Christ, » et ne se satisfaisant pas d'avoir contribué à les chasser de Jérusalem, il demanda au Grand-Prêtre des lettres pour les synagogues de Damas, afin de faire arrêter ceux qu'il trouverait dans cette ville et de les amener prisonniers.

Il était sur le chemin, aux approches de Damas. Tout à coup il se vit enveloppé d'une lumière prodigieuse, il fut renversé par terre, et une voix lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Il s'écria : Seigneur, qui êtes-vous? Le Seigneur répondit : « Je suis Jésus, que tu persécutes; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Parole qui montre que déjà la grâce le pressait. Étonné et tremblant, le persécuteur ne résista pas davantage. — Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse? Le Seigneur reprit : « Lève-toi, et entre dans la ville. Là, te sera dit ce que tu dois faire. »

Ceux qui l'accompagnaient s'étaient arrêtés, entendant la Voix, sans que personne leur apparût. Saul avait vu le visage lumineux et le corps glorifié du Sauveur. Devant cet éclat, ses yeux s'étaient fermés. Lorsqu'il les rouvrit, il ne voyait plus. Ses compagnons le prirent par la main et le menèrent à Damas. Pendant trois jours il ne but

ni ne mangea, et ses yeux restèrent privés de lumière.

Le troisième jour, un disciple, nommé Ananie, entendit la voix du Seigneur qui lui dit : « Va dans la rue Droite, à la maison de Jude, où tu demanderas un nommé Saul de Tarse; car voici qu'il est en prière. » Et, dans le même moment, Saul voyait en esprit un homme nommé Ananie, qui lui imposait les mains afin qu'il recouvrât la vue.

Cependant Ananie répondait : « Seigneur, j'ai ouï dire que cet homme a cruellement persécuté vos saints dans Jérusalem, et même il a pouvoir des Princes des Prêtres pour arrêter ici tous ceux qui invoquent votre nom. » Mais le Seigneur lui dit : « Va. Celui-là même, je l'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les Rois et devant les enfants d'Israël. »

Ananie se rendit sans délai auprès du persécuteur, lui imposa les mains et lui dit : « Mon frère Saul, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint. »

A l'instant, des yeux de Saul tombèrent comme des écailles. Il vit, se leva, reçut le baptême; et, après quelques jours passés avec les Disciples de Damas, il entra dans les synagogues, publiant que Jésus était le Fils de Dieu. Ayant fait cette confession publique, il se retira dans le désert, seul à seul, pour ainsi dire, avec Jésus qui l'avait converti et qui l'instruisait. Il passa plusieurs années dans une sorte de retraite, violemment haï par les

Juifs, encore à demi suspecté par beaucoup de fidèles. Il ne revint à Jérusalem qu'au bout de trois ans, pour voir Pierre, et il resta peu de temps. On ne connaissait pas encore toute sa vertu, encore moins son génie; personne, sans excepter lui-même, ne prévoyait sa vocation spéciale pour la conversion des païens. Il commença de se révéler à Antioche, où saint Barnabé, comme lui ancien disciple de Gamaliel, gouvernait une église presque toute formée de païens convertis. Bientôt cette église devint aussi florissante que celle de Jérusalem. Ce fut à Antioche que les fidèles, acceptant une moquerie populaire, prirent le nom de Chrétiens.

La conversion et l'instruction de saint Paul, dues à l'intervention visible de Jésus-Christ, sont la dernière œuvre que le Seigneur ait faite, pour ainsi parler, de sa personne. Par ce miracle plus étonnant qu'une résurrection, le Fils de Dieu donna du même coup à son Église non-seulement le plus grand de ses docteurs, mais le plus irrécusable de ses témoins. L'intelligence ne peut rien opposer au témoignage de saint Paul touchant la pleine vérité de l'histoire évangélique. Celui-ci n'est pas un simple et un ignorant qui ait pu être trompé par des semblants de prodiges ou subjugué par le charme et l'ascendant d'une nature supérieure, ni un homme qui ait cru de loin sur ce qu'il entendait raconter, ni un philosophe que la séduction de la pensée ait conduit à composer un mythe pour faire accepter du monde les idées qu'il avait conçues. C'est un contemporain, un savant,

un docteur de la loi, un pharisien, un ennemi. Il a résisté aux miracles et à la parole candide et cordiale de Pierre, à la science et à l'éloquence d'Étienne, aux troubles de son propre cœur, si grand et si généreux. Ni le sang des martyrs ne l'a converti, ni les larmes et les vertus des fidèles ne l'ont touché. Humainement, il n'avait rien à gagner, il avait tout à perdre à se faire chrétien. Il est renversé, la beauté glorifiée de Jésus passe devant ses yeux comme un éclair, il sait ce qu'il voulait ignorer, il se relève le contraire de ce qu'il était, il s'engage parmi ceux qu'il venait proscrire.

On a inventé des mots qui rendent compte de ces révolutions intérieures dont Paul a été le premier exemple, et que tous les siècles et tous les peuples ont vues depuis lui. C'est un coup de délire, une fièvre, une « hallucination. » Paul a vu passer un éclair, il a cru qu'il voyait la face de Jésus, et un coup de tonnerre lui a fait croire qu'il entendait sa voix; il a cru apprendre soudainement ce qu'il savait déjà. C'est ainsi que l'on explique la conversion de l'Apôtre, sa vie, ses travaux, sa doctrine, son martyre, sans se donner l'ennui d'inculper sa sincérité.

Mais, grâce à Dieu, la figure de saint Paul nous est parfaitement connue. Devant cette figure, la raison ne peut se prostituer à des abaissements qui l'aveuglent tout à fait. Si Jésus-Christ n'avait pas vécu, n'était pas mort, n'était pas ressuscité; s'il n'avait pas été le Fils de Marie, le Fils de David et le Fils de Dieu; si les

doctes d'Israël n'eussent pu reconnaître en lui tous les traits du Messie annoncé dans les Écritures, s'il n'avait pas été l'homme et le Dieu que nous présente l'Évangile, assurément c'eût été peu de chose pour l'esprit de saint Paul que le coup de foudre ou le coup de folie du chemin de Damas. Trois ans de quasi solitude, sous la double pression de la haine furieuse des Juifs, et de la longue défiance des chrétiens, lui ont donné tout le temps de se reconnaître ; le premier essai de la vie apostolique eût suffi pour lui rendre le bon sens. La vie apostolique n'a jamais été douce suivant la nature : elle ne fut jamais plus rude qu'en ces premiers temps, personne jamais n'en a porté le poids plus plein et plus rigoureux que saint Paul.

Le Seigneur avait dit à Ananie, en l'envoyant à Saul : *Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.* Lorsque saint Paul écrivait sa seconde épître aux Corinthiens, vers l'an 57, une dizaine d'années avant sa mort, il avait déjà été flagellé cinq fois par les Juifs et trois fois battu de verges par les Romains, supplices souvent mortels. A Lystre, les Juifs l'avaient lapidé et laissé pour mort. Il avait fait naufrage trois fois. Avant d'avoir la tête tranchée, il fut enchaîné et mis en prison sept fois. « J'ai fait beaucoup de voyages, j'ai été en péril sur les « rivières, en péril de tomber entre les mains des vo-« leurs, en péril de la part de ceux de ma nation, en « péril de la part des Gentils, en péril dans la ville, en « péril dans le désert, en péril sur mer, en péril du côté

« des faux frères. J'ai été dans l'affliction et dans la « douleur, dans les longues veilles, dans la faim, dans « la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et dans « la nudité. Outre les afflictions extérieures, j'ai celles de « l'esprit. » C'est cette vie qu'avait embrassée l'homme désigné pour devenir le chef du puissant parti des Pharisiens ; et il la commença tout de suite après que Jésus-Christ lui eut fait dire par Auanie qu'il lui montrerait combien il devait souffrir pour son nom.

Mais au milieu de cette vie, dans cette chaîne de fatigues, d'angoisses, de séparations et de tortures, ayant sous les yeux le spectacle et le fardeau de ce monde de Satan où il vit dominer tour à tour Caligula, Claude et Néron, il surabondait de paix, d'espérance et de joie. C'est lui qui le dit, en paroles toutes resplendissantes de l'allégresse de son cœur. Quatre fois au moins depuis l'apparition de Damas, la présence visible de Jésus-Christ lui apporta ces baumes de la croix, la paix des persécutés, l'espérance des condamnés, la joie des abandonnés. Une fois l'extase l'emporta en présence du Fils de l'homme régnant au ciel, dans le voisinage immédiat de Dieu, et il entendit des choses que les langues terrestres ne sauraient exprimer. Il était tellement plein de son Dieu et de son amour qu'il a pu dire : « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » La vie de Jésus-Christ en lui se manifestait par une sagesse de conduite, une douceur et une charité qui surpassaient encore la grandeur de ses révélations et de son génie. Il a éclairé les secrets

de la Grâce, de la Prédestination, du Verbe incarné, de la vocation des Gentils, des sources et des effets des principaux sacrements, de la nouvelle alliance et du nouveau sacerdoce, de l'abrogation de la Loi et de notre liberté en Jésus-Christ; il a répandu ces lumières d'une main aussi prudente que vigilante, d'un cœur toujours humble et doux. Toutes les grandes voix qui ont enseigné dans l'Église l'ont célébré; Dieu l'a loué davantage. Il a voulu que ce modèle du nouveau prêtre et du nouvel homme fût particulièrement et pour ainsi parler personnellement connu du genre humain. Le livre des *Actes des Apôtres* fut inspiré pour affermir les droits de l'apostolat, constater la primauté de Pierre et nous laisser l'histoire et le portrait éternel de Paul, apôtre des nations, élu, conquis et formé par le Seigneur Jésus.

Saint Paul mourut à Rome, par le glaive, l'an 67 de Jésus-Christ, et c'était environ son âge. Il fut décapité sur le chemin d'Ostie, qui était la grande voie par où le monde entrait dans Rome, dont le séjour de Pierre avait fait déjà la capitale de l'Église catholique.

La même année, probablement le même jour, Pierre, lié par les mêmes bourreaux, fut attaché à la croix. Dieu l'avait tiré de la main des Juifs afin qu'il vînt à Rome et que l'arbre de la croix y prît racine.

Rome donc eut le second Calvaire et la seconde croix. Ils la plantèrent sur le Vatican, où s'étendait un jardin de Néron, sol déjà profondément arrosé de sang chré-

tien. C'est là que des fidèles du Christ, couverts de peaux de bêtes, avaient été livrés à la dent des chiens, tandis que d'autres, enduits de résine, brûlaient enchaînés, comme des torches, pour éclairer ces jeux de l'Empereur. Néron était alors entouré de devins et de magiciens juifs qui rattachaient à lui leur espérance du Messie; l'impératrice Poppée était prosélyte. Ces influences ne restaient pas étrangères à la persécution. Pierre fut crucifié d'une façon particulière, ses pieds, que Jésus avait lavés, tournés vers le ciel, sa tête en bas, comme pour en faire tomber la couronne. Sur le Vatican s'élève aujourd'hui la basilique dédiée au Prince des Apôtres; là réside, après dix-huit siècles révolus, son deux cent cinquante quatrième successeur. — Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas!

Déjà plusieurs autres des Apôtres avaient subi le martyre. Saint Jacques, fils de Zébédée, et saint Jacques, fils d'Alphée, étaient morts à Jérusalem : le premier, par l'ordre du pouvoir politique; le second, à l'instigation du prince des prêtres. André, frère de Pierre, après avoir évangélisé les Scythes, devait trouver la croix en Achaïe; d'autres attendaient la même récompense dans les lointaines missions où leur zèle les avait dispersés. Quoique la fin de tous ne soit pas positivement connue, il y a lieu de croire, qu'à l'exception de saint Jean, qui mourut de mort naturelle après avoir vaincu le martyre, tous ont donné à Jésus-Christ le témoignage de leur sang.

En comptant saint Matthias, désigné par le sort, saint Barnabé, élu par les Apôtres, et saint Paul, choisi par une vocation directe et particulière, il y avait eu quatorze Apôtres. De ces quatorze, spécialement appelés et spécialement envoyés par Jésus-Christ, saint Jean, moins de quarante ans après la mort du Sauveur, restait sinon seul vivant, du moins seul en évidence dans le cercle de la civilisation romaine. Dieu conserva longtemps cet appui au successeur de Pierre, seul chef de l'Église.

Jean s'était établi à Éphèse, capitale de l'Asie Mineure et centre d'une grande activité intellectuelle. La mobilité de l'esprit grec semblait n'être touchée du Christianisme que comme d'un aiguillon qui la poussait dans la subtilité et dans les chimères; elle ourdissait des hérésies où le Paganisme et le Judaïsme, couverts d'un masque chrétien, s'accordaient pour nier la réalité divine et humaine de Jésus-Christ, et pour détruire complétement sa morale et sa révélation. La surveillance d'un apôtre y était nécessaire. Nul ne pouvait mieux pourvoir à cette nécessité que celui dont la tête avait reposé sur la poitrine du Seigneur, et qui avait ensuite été le compagnon et l'ami le plus intime de saint Pierre. Quelques traits de la vie de saint Jean nous peignent sa charité et sa fermeté. Épuisé par l'âge, devenu incapable de prêcher, il se faisait porter dans les assemblées des fidèles, et il ne cessait de répéter : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. Car, ajoutait-il, tout est dit quand cela est fait. » Sa vigueur apostolique est attestée

par la persécution que les païens lui firent subir. Amené à Rome sous Domitien et plongé dans l'huile bouillante, mais sorti sain et sauf de ce supplice, il fut relégué dans l'île de Patmos jusqu'à la mort du persécuteur. Durant cette captivité ou immédiatement après, il écrivit l'Apocalypse, livre plein de mystère et de beauté, toujours lumineux et toujours obscur, d'où la doctrine et la prophétie s'épanchent comme d'une source intarissable, et qui, interrogé sans relâche, ne livre au monde que par époques les vérités qu'il contient.

En même temps qu'une prophétie perpétuelle des destinées de l'Église, et un tableau divin du gouvernement et de la puissance de Jésus-Christ, l'Apocalypse est un chant de triomphe. C'est le cri d'amour et de victoire des martyrs qui conquièrent le monde au Fils de Dieu. L'Apôtre Prophète raconte les combats que livrera Satan ; il prédit et célèbre la chute de son empire, lorsqu'il se croira maître à jamais : « Et moi, Jean, je vis la sainte « cité, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu et des« cendait du ciel comme une épouse qui s'est parée « pour son époux. Il n'y aura plus là aucune malédic« tion, mais le Trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et « ses serviteurs le serviront. Ils verront son visage et ils « auront son nom écrit sur leurs fronts. Il n'y aura plus « de nuit, et ils n'auront plus besoin de lumière de « lampe ni de lumière du soleil, parce que le Seigneur « Dieu les éclairera; et ils régneront dans les siècles des « siècles... Heureux ceux qui lavent leurs robes dans le

« sang de l'Agneau, afin qu'ils aient pouvoir de jouir de « l'arbre de vie et qu'ils entrent dans la ville par les « portes. — Dehors les chiens, les empoisonneurs, les « impudiques, les homicides, les idolâtres, et tous ceux « qui commettent le mensonge ! Moi, Jésus (dit le Christ), « j'ai envoyé mon Ange pour vous rendre témoignage « de ces choses dans les Églises. C'est moi qui suis sorti « de la racine et du sang de David, qui suis l'étoile lui- « sante, l'étoile qui paraît le matin. L'Esprit et l'Épouse « disent : Venez! Que celui qui l'entend, dise aussi : « Venez ! Que celui qui a soif vienne; et que qui voudra « reçoive gratuitement de l'eau de la vie ! *Amen*. Venez, « Seigneur Jésus ! »

Ainsi l'Apôtre, prisonnier de Domitien, répondait à ceux qui versaient comme ils voulaient et tant qu'ils voulaient le sang des martyrs. Domitien se donnait formellement le titre de Dieu et l'exigeait de tout le monde, soit par écrit, soit de vive voix. Il faisait placer sa statue dans l'endroit le plus sacré des temples; il mettait en tête de ses lettres : « Notre Seigneur et Dieu ordonne. » Le monde obéissait à Domitien. Les chrétiens mouraient. Ils lavaient leurs robes dans le sang de l'Agneau, dans leur propre sang, pour entrer par les portes, par la doctrine des Apôtres et par la soumission à leurs enseignements, dans la cité éternelle où n'entreraient point les idolâtres, les impudiques et les menteurs. Depuis Étienne jusqu'à ce moment de l'histoire évangélique, combien de sang avait déjà coulé pour attester cette parole de Jésus :

« Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! » Et Jean écrit : « Quiconque est né de Dieu est victorieux du monde, et ce qui remporte la victoire sur le monde, c'est notre foi. »

Peu de temps après avoir publié l'Apocalypse, l'Apôtre publia son évangile. Déjà les trois autres évangiles étaient connus. Saint Matthieu, le premier, écrivit ce qu'il avait vu; saint Marc, disciple et compagnon de saint Pierre, ce qu'il avait recueilli de son Maître; saint Luc, disciple et fidèle compagnon de saint Paul, ce qu'il avait appris avec beaucoup de soin et du grand Apôtre et des imposants témoins qu'il eut tant d'occasions d'interroger. A la prière des prêtres et des fidèles, au moment de quitter la vie, Jean écrivit à son tour, afin de montrer que « Jésus-Christ est le Fils de Dieu et que ceux qui croient en lui ont la vie éternelle. » Sans nommer les hérétiques, déjà experts à répandre de fausses doctrines touchant la personne et le caractère divin du Sauveur, il les réfuta. En même temps, il attestait et complétait les Évangiles antérieurement parus.

Isaïe, favorisé de la vision la plus haute qui ait été accordée aux saints de l'ancienne loi, vit « le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime, et ses vêtements remplissaient l'enceinte du Temple resplendissant de sa majesté. » Saint Jean, rapportant les paroles qu'Isaïe entendit de Dieu dans cette vision, les applique à Jésus : « Isaïe *a vu sa gloire et il a parlé de lui.* » C'est là, disent les Pères, le sujet de l'Évangile de saint Jean. Les

autres évangélistes parlent davantage de l'humanité du Christ; Jean est proprement l'évangéliste de sa divinité. Le lion, l'homme et le taureau, symboles des autres, marchent sur la terre, parce que ces évangélistes nous disent surtout ce que le Christ a fait en la chair et recueillent principalement les préceptes qu'il a laissés à ceux qui portent le poids de la chair. Jean est figuré par l'aigle. Il prend son vol bien au-dessus de l'infirmité humaine; il dépasse toutes les hauteurs, il dépasse tout ce qui a été créé, pour parvenir jusqu'à celui qui a créé tout; et sur ce soleil de la vérité immuable, il fixe des regards très-perçants et très-assurés. Saint Jean Chrysostome ne craint pas de dire qu'il y a des choses que les Anges ont apprises de sa révélation.

Il lui a été donné de connaître le mystère de la divinité du Christ, par laquelle le Fils est en tout l'égal du Père, et il en communique les lumières à l'intelligence humaine autant qu'elle les peut recevoir. Comme Isaïe, il a vu le Seigneur sur un siége élevé et sublime, car il a vu le Christ dans le règne de sa divinité. Il a vu le temple, qui est l'univers, animé et resplendissant de sa majesté; ce qu'il exprime lorsqu'il dit que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui, et que sa lumière éclaire tout homme venant en ce monde. Il a vu les mystères de son humanité, remplissant son temple, c'est-à-dire son Église: « Et le Verbe a été fait chair, et nous avons vu sa gloire comme Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. »

Ainsi la vision d'Isaïe contient toute la matière de l'Évangile de saint Jean. Que ce barbare, cet illettré, poursuit saint Jean Chrysostome, parle ainsi et dise ce que personne parmi les hommes n'avait entendu jamais, ce serait déjà un grand miracle; mais une preuve encore plus forte de l'inspiration divine, c'est que tous, dans tous les siècles, comprennent les vérités qu'il révèle et en soient persuadés. D'où vient en lui cette vertu? Il épanche, répond saint Augustin, ce qu'il a puisé. L'Esprit-Saint, dans son Évangile même, dit de lui que pendant la cène, sa tête posa sur la poitrine du Seigneur. Il puisait mystérieusement à cette source, et ce qu'il a puisé dans le mystère, il le verse solennellement.

Le miracle de l'Évangile de saint Jean termine le siècle de Jésus-Christ. Dernier don de cette ère de grâce, il laisse au monde nouveau un écho toujours vivant de la parole qui l'a engendré; ou plutôt c'est cette parole elle-même qui reste à jamais lumineuse et féconde. Elle met à jamais au-dessus de toutes les atteintes la connaissance de Dieu, l'amour de Dieu pour les hommes, l'obligation où sont les hommes de servir Dieu et de s'aimer les uns les autres, obligation qu'ils ne peuvent remplir que par Jésus-Christ. Dans les efforts que l'esprit de négation, qui est l'esprit de Satan, a faits depuis des siècles pour renverser le Christianisme, les plus ardents et les plus subtils ont été dirigés contre l'Évangile de saint Jean. Ils ont été vains, ils le seront toujours; ils pourront ébranler quelques faibles âmes, ils ne renverseront pas

la conscience du genre humain. La raison de leur impuissance, saint Jean lui-même nous la fait connaître, J'ai écrit, nous dit-il, « afin que vous croyiez que Jésus-Christ est Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie. »

Jésus-Christ est le Fils unique du Dieu unique. Il est la puissance, la sagesse et la splendeur incréée de l'Incréé. Il est le Dieu de la terre et du ciel, le Roi éternel, tout-puissant comme son Père et ne faisant qu'un avec lui dans l'indivisible Trinité. Par un mystère qui passe tout entendement et qui satisfait toute raison, Dieu l'a donné à la terre, et en le donnant, il s'est donné lui-même. Ce Jésus ainsi donné est Fils de l'Homme et Fils de Dieu, homme et Dieu tout ensemble : Homme né sous la Loi, Dieu pour consommer et accomplir la Loi; Homme pour servir, Dieu pour affranchir; Homme pour plier sous le fardeau, Dieu pour vaincre; Homme pour mourir, Dieu pour triompher de la mort. Et telle est cette merveille, que les yeux de notre esprit peuvent voir la divinité à travers l'humanité, la puissance qui a créé le monde et vaincu l'enfer à travers l'infirmité que l'iniquité humaine a clouée sur la croix. Car Jésus est un divin composé de deux natures bien différentes : l'une divine, l'autre humaine; l'une incréée, l'autre créée; l'une éternelle, l'au-

tre temporelle. Par cet ouvrage, par ce miracle, la divinité vit en l'homme et l'homme subsiste en Dieu; l'homme et Dieu se retrouvent sans cesse en Jésus-Christ. Il est né, mais d'une vierge; ce n'est qu'un enfant pauvre dans un berceau d'emprunt, mais une étoile l'annonce, les anges le saluent d'un cantique qui renferme en deux mots toute sagesse, les saints le bénissent, les rois de la science viennent l'adorer, les tyrans ont peur. Il fuit, mais enveloppé d'une garde invisible. Il vit dans l'humilité, mais souverain maître de tout; dans l'infirmité, mais sa parole guérit les malades, ressuscite les morts, chasse les démons, arrête la séve des plantes, commande aux éléments. Il paye le tribut, mais en rendant la mer tributaire. Il souffre sur la croix, mais à l'heure prédite et comme il l'a voulu. Il expire, mais le centurion le reconnaît sur le bois infamant où il meurt, comme les bergers et les Mages l'ont reconnu dans la crèche où il est né. Il est enseveli mort, et il écarte lui-même la pierre de son sépulcre et il en sort vivant.

Est-ce Dieu, est-ce l'homme? Où est le Dieu dans ces abaissements, dans ces souffrances et dans ces misères? où est l'homme dans ces merveilles? Ni le Dieu ni l'homme n'est seul nulle part. Jésus a si bien lié sa divinité et son humanité que toute scission le rend inexplicable. S'il n'est pas Dieu, il n'est qu'un imposteur; s'il n'est pas homme, l'œuvre de Dieu ne se conçoit plus et la divinité même disparaît. Dieu seul rend compte de l'homme, l'homme seul rend compte de Dieu, et c'est partout

l'Homme-Dieu. En l'Homme-Dieu tout est logique et convenance en même temps que divinité. Partout il dépasse la raison humaine, il ne la viole nulle part; il la confond sans cesse, il ne l'épouvante jamais.

Il n'y a pas moins d'apparente opposition entre ses desseins et les moyens qu'il emploie pour les accomplir. Il veut établir un empire sur la terre en proie à la force; il a la force dans les mains, et il la brise. Il veut attirer à lui le monde, et il prend le contre-pied de tout ce que cherche le monde; il propose l'humilité, le renoncement, la croix. Il s'appelle le Crucifié. Il lègue à douze ignorants cette croix pour tout héritage; il leur enjoint de la présenter au genre humain : ils le font et ils triomphent, et cela est fait en moins de temps que le plus puissant empire n'a fini d'étouffer la nationalité d'une peuplade conquise. Les idoles tombent, une nouvelle humanité se lève. La parole toute seule de Jésus opère un tel miracle. Cette parole qu'il a donnée aux Apôtres et qu'ils n'ont pas comprise lorsqu'il la prononçait, cette parole qui a révolté les Juifs et qui révolte l'instinct premier de tout homme, est cependant, comme les Apôtres la nomment maintenant, la *parole de réconciliation* qui remet tout en ordre et en paix, l'homme avec Dieu, l'homme avec l'homme, l'homme avec lui-même. Elle change tout dans la société, dans les esprits, dans les cœurs. Elle illumine toutes les ténèbres, elle féconde toutes les stérilités. Par elle, le Juif stupéfait voit clair dans les Écritures dont les profondeurs désolaient son intelligence, le Païen

échappe du labyrinthe où le sophisme dévorait sa raison.

Quelle vie et quelle lumière déjà dans les premiers chrétiens, quelle allégresse ! L'homme sait maintenant où il va ; il se sent maître de sa route et sûr de son but. La parole du Créateur n'avait fait de l'homme qu'un homme ; le Verbe incarné a fait de l'homme un Dieu, il l'a fait « participant de la nature divine. » C'est saint Pierre qui dit cette chose immense, et l'homme le croit et le comprend ; l'homme qui adorait les fétiches et les empereurs ! Et dans cette hauteur où il monte, il devient humble et doux ; et la faculté sublime de l'adoration, jusqu'alors si déplorablement abusée, se développe suivant sa nature et couronne la terre de la radieuse floraison des saints.

On objecte que néanmoins tout n'est pas converti. On montre, avec une joie homicide, tout ce qui, au contraire, se détache et s'en va. Sans doute ; et Dieu ne fait pas ce qu'il n'a pas voulu faire. Le libre arbitre subsiste. Celui qui t'a créé sans toi, dit saint Augustin, ne te sauvera pas sans toi. Tu ne veux pas te sauver, tu ne veux pas aider Jésus-Christ dans l'œuvre de ton salut : tu ne seras pas sauvé, tu mourras.

L'adoration peut avoir lieu dans le ciel ou dans l'enfer ; à l'homme de choisir. C'est là tout ce libre arbitre dont l'orgueil et la stupidité de l'homme ne doivent pas penser à faire une dignité divine lorsqu'ils l'appellent la liberté. Il n'y a que Dieu qui possède la liberté. L'homme a le libre arbitre et c'est beaucoup, mais il ne peut se dis-

penser de l'exercer. Il choisit entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer. Point d'abstention possible; s'abstenir c'est avoir choisi.

Ce libre choix, toujours laissé à l'individu, est parfois proposé à l'humanité tout entière. Un décret de Dieu la contraint de se prononcer entre Jésus et Barabbas. La civilisation moderne, fondée sur la divinité de Jésus-Christ, subit une de ces crises redoutables. Elle a pris du penchant pour Barabbas, elle écoute volontiers les voix qui lui crient de chasser Jésus-Christ. Qu'arrivera-t-il si Jésus-Christ est chassé?

Oter Jésus-Christ du monde n'est pas possible. Le tombeau même le garde vivant. Lui ôter le trône, le reclouer à la croix, il peut le permettre. Or, l'esprit qui médite ce grand crime contre Dieu et contre le genre humain, ne veut pas tant ravir la couronne aux rois que leur donner la tiare, le trirègne des trois concupiscences, la tiare de Satan. L'époque qui reverra Jésus-Christ au Calvaire reverra Tibère à Caprée, et le dieu Tibère aura encore des temples.

Mais cette divinité n'aura qu'une heure, et jusque-là l'Église est vivante; et pendant cette heure même, l'Église vivra et l'ordre général de la Rédemption sera maintenu. Les secrets de la miséricorde du Christ sont insondables comme ceux de sa puissance. Tout ce qui doit appartenir au Christ lui appartiendra. Jusqu'à la dernière heure du monde la Rédemption profitera de quelque manière au genre humain tout entier. Elle est comme ce torrent

de feu liquide qui part des contrées du soleil et qui traverse les froides eaux de la mer dans leur immense étendue. Sans doute, la mer entière n'en est point échauffée ; il reste des régions glaciales. Mais si ce fleuve bienfaisant n'existait pas, tout serait glacé, tout périrait. C'est sa chaleur qui entretient la vie partout où la vie se rencontre à quelque degré; et là où la vie est plus abondante, elle forme invinciblement des entreprises, elle réalise incessamment des conquêtes sur la mort; et il n'est point de régions mortes où ne s'élancent les habitants des régions de la vie. *Credo!*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.



Paris. Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

